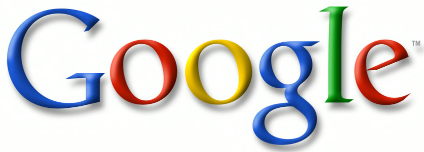

Google



LORD BYRON

Il a été tiré de cet ouvrage 52 exemplaires de luxe numérotés, 12 sur chine et 40 sur vélin.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



Imp. Chatain Paris

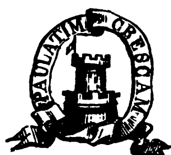
LORD BYRON

HISTOIRE D'UN HOMME

(1788-1824)

PAR

M. DE LESCURE



PARIS
LIBRAIRIE ACHILLE FAURE
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866

Gen. Lib. Fund

LORD BYRON.

HISTOIRE D'UN HOMME.

(1788-1824.)

LIVRE I.

LA JEUNESSE DE BYRON.

(1788-1809.)

CHAPITRE I.

ABERDEEN.

Les ancêtres de Byron. — Ralph de Burun. — Le château d'Horestan. — Rochdale. — Apogée de la famille. — Déclin. — Newstead-Abbey. — Les Gordon de Gight. — L'amiral Byron. — Le dernier lord Byron, prédécesseur en titre du poëte. — Vie aventureuse et scandaleuse du père de Georges Byron. — Son double mariage. — Ses prodigalités et ses imprévoyances ruinent la maison. — Naissance de Georges Byron. — Influences héréditaires. — Disgrâces physiques. — Caractère violent de Mrs Byron. — Impressions d'enfance de Byron. — Marie Gay. — Il s'enivre à la lecture précoce de la Bible. — Mort du capitaine Byron. — L'école d'Aberdeen. — *Trust Byron!* — Les montagnes d'Écosse. — Marie Duff. — Mort du cinquième lord Byron. — Joie superbe de la mère et du fils. — *Dominus* Byron.

Les grands hommes ne naissent pas tout d'un coup, ni tout d'une pièce. L'humanité, comme la nature, a

ses progessions, à la fois capricieuses et logiques, et ses intermittences, ses repos stériles et ses fécondités superbes, où éclate la séve de générations incomplètes, longtemps épargnée, et concentrée enfin dans l'être privilégié qui sera le chef-d'œuvre d'une race. Ne séparons donc pas, dans l'analyse, le fruit de l'arbre qui l'a porté. Tenons compte des influences nationales, des hérédités domestiques. Tout homme a des aïeux, depuis le rustre jusqu'au roi. Et si le rustre devient célèbre et illustre ainsi d'obscurs ancêtres, la critique doit faire comme la gloire, et remonter jusqu'à eux. Elle doit rechercher entre l'ébauche lointaine et grossière, et la statue achevée, les rapports fondamentaux, les identités caractéristiques, poursuivre enfin, à travers les aridités subites de la dégénérescence, cette source de traditions physiques et morales, figurée par le sang, qui s'épanouit triomphalement, par la perfection de l'intelligence et de la vie, dans le cœur et sur le visage du représentant choisi d'une famille ou d'une nation.

Quelques détails sur les aïeux de lord Byron, fils de prédilection d'une antique race, roi éclatant d'une obscure dynastie, sont donc nécessaires à l'intelligence de son tempérament, de son caractère et de son génie[1].

1. « Toute la race à laquelle appartenait lord Byron semblait prédestinée aux catastrophes tragiques et porter dans ses veines je ne sais quoi de bizarre et d'anti-social. C'est la même souche scandinave de Bürün qui, transportée en Normandie, a donné naissance aux Byrons de France et aux Byrons d'Angleterre, et dont une autre branche, acclimatée en Livonie, compte parmi ses fils ce redoutable maréchal de Biren, si connu par ses querelles avec Munich et par l'empire qu'il exerça longtemps sur la Russie. Quant à la branche anglaise, qui remontait aux conquérants normands, elle n'était ni moins violente, ni moins habituée aux tragédies. » (Ph. Chasles,

Nous les donnerons brièvement, en homme plus préoccupé des graves mystères de la transmission, que des problèmes puérils de la généalogie. C'était là le point de vue de lord Byron lui-même, dont la prétendue vanité nobiliaire n'était sans doute que l'ivresse d'un noble orgueil moral. Le grand poëte n'aimait à remonter dans les lointaines hauteurs de son origine que pour y rechercher la source qui était devenue fleuve en lui. Il ne comptait ses aïeux avec plaisir que parce qu'il n'en rencontrait aucun qui valût plus que lui. Aucun en effet, suivant son caractère, n'eût pu l'accuser sans injustice d'avoir diminué ce sublime et fatal héritage de défauts et de qualités, de vices et de vertus, que le sang communique et que purifie la liberté d'un être qui n'est responsable que parce qu'il est libre. Byron songea plutôt à agrandir qu'à purifier. Toute sa vie est là[1].

Dans le grand cadastre de la conquête triomphante, le *Doomsday-Book*, livre de propriété des compagnons de Guillaume, le nom de Ralph de Burun figure au premier rang parmi les seigneurs terriens du comté de Nottingham. Ses descendants, sous les règnes sui-

Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, p. 140.)

1. Byron était convaincu de la fatalité de ces influences héréditaires : « Avant mon mariage, dit-il au capitaine Medwin, je trahissais le sang de mes ancêtres. Il est ridicule de prétendre que nous n'héritons pas de nos passions aussi bien que de la goutte et de tant d'autres maux. » (Medwin, t. I, p. 81.) — « Je n'avais que six ans quand je perdis mon père. Ma mère avait coutume de me dire, quand elle était en colère, et je lui en fournissais assez d'occasions : « Ah ! petit drôle, tu es bien un vrai Byron ! Tu ne vaux pas mieux « que ton père ! » (*Id.*, p. 83, 84.) — « J'ignore de qui j'héritai mon goût pour faire les vers. « (*Id.*, p. 89.) Voir aussi p. 87.

vants, habitent seigneurialement le château d'Horestan, et la fortune de la famille s'arrondit, grâce aux faveurs royales, de biens considérables dans le Derbyshire, riche noyau autour duquel, comme un fil d'or, s'enroulent successivement les acquisitions et les donations. Sous Édouard Ier, par exemple, le Lancashire offrira en tribut sa plus belle terre, Rochdale, aux heureux Byron. Plus tard, aux jours de décadence, quand la boule de neige fondra au soleil jaloux, quand l'écheveau héréditaire se déroulera tristement entre les mains des étrangers, de grandes fortunes se formeront encore des débris de la proverbiale prospérité.

De bonne heure donc, voilà les Byron riches, violents, passionnés, populaires, dès la croisade, par les aventures de guerre et d'amour, dont les plus vieux panneaux d'une pièce de Newstead-Abbey, ou un fruste ciseau a taillé dans le chêne ce trio d'un Sarrasin entre une belle chrétienne et un chevalier, sont le symbole caractéristique, commenté par une légende qui ressemble à l'histoire. Après les champs de bataille de l'Orient, ceux de l'Occident; après les compagnons vêtus de mailles de Richard, voici les compagnons d'Édouard III entrant dans Calais, voici les héros casqués, qui ont semé le sang de la moisson d'honneur à Crécy, à Bosworth et à Marston-Moor.

Sous le règne d'Henri VIII, cadeau royal du prieuré de Newstead, fondé sous Henri II, avec ses dépendances, d'où un maître qui n'a rien d'ecclésiastique « Sir John Byron-le-Petit, à la longue barbe » chasse rudement les chanoines augustins dépossédés par le schisme.

Au couronnement de Jacques Ier, autre Byron favori, petit-fils de sir John-*Longue-barbe*, fait chevalier de Bath à l'occasion de l'avénement. Avec ce seigneur courtisan, fastueux et prodigue, semble commencer la ruine de la maison, que précipitera la guerre civile. C'est de Charles Ier que date le titre héréditaire de baron de Rochdale (1643) payé par la plus héroïque fidélité.

Voilà, en peu de mots, le tableau général de cette histoire de famille dont le fonds martialement monotone va s'animer de quelques figures originales et passionnées. Du côté maternel, lord Byron n'était pas moins favorisé sous le rapport de la naissance. Sa mère, descendant des Gordon de Gight et de sir William Gordon, troisième fils du comte de Huntley par la fille de Jacques Ier, avait pu transmettre à son fils quelques gouttes de sang royal.

Après avoir payé à la guerre civile un tribut qui la décime, la famille épuisée et appauvrie s'éclipse dans une obscurité voisine de la déchéance. En 1750, le naufrage dramatique et les aventures romanesques du jeune Byron, plus tard amiral, et grand-père de notre héros, raniment l'attention et la sympathie publiques, que les violences tragiques du grand-oncle et les dissipations scandaleuses du père même de Byron changent en une sorte de populaire malédiction.

En 1765, le premier titulaire de la pairie traditionnelle comparaissait devant la Chambre-Haute sous l'accusation d'avoir tué en duel, ou plutôt dans une rixe, son parent et son voisin M. Chaworth; et il rentrait acquitté, mais diffamé, dans son manoir solitaire, où il vivait depuis comme un ours dans sa hutte ou un

sanglier dans sa bauge, haï de tous, se haïssant lui-même, effrayant le pays de son humeur sauvage, et par sa farouche avarice et ses amours sordides achevant de déshonorer le nom compromis[1].

Quant au père de lord Byron, à celui dont il tenait directement son sang orageux, il se maria deux fois :

1. Pour être juste, Il faut relever l'erreur de M. Ph. Chasles, qui prétend que le cinquième lord Byron tua *en guet-apens* son *propre frère*. M. Chaworth n'était que le parent de lord Byron, pair en 1736. Son héritier prit énergiquement sa défense et celle de son père dans une lettre datée de Gênes, 12 juillet 1823 et adressée à M. Amédée Pichot, auteur du premier *Essai* sur lord Byron, publié en France et demeuré encore le meilleur. « Quant à lord Byron, qui tua M. Chaworth en duel, loin de se retirer *alors* du monde, il fit le tour de l'Europe, eut la place de maître des chiens de la chasse au cerf du roi (*grand-veneur*). Après cet événement, il ne se retira du monde que lorsque son fils l'offensa en se mariant d'une manière contraire à ses devoirs. Loin de sentir aucun remords pour avoir tué M. Chaworth, qui était un *spadassin* et un *querelleur*, il conserva toujours l'épée dont il s'était servi à cette occasion, dans sa chambre à coucher, et elle y était encore lorsqu'il mourut. » Nous lisons cependant dans Medwin, écho non suspect des conversations de Byron. « Après ce triste événement il s'enferma à Newstead, où il s'occupa à élever des grillons, qui faisaient son unique société. Il les avait apprivoisés au point de venir courir sur lui, et il les corrigeait avec une petite verge de paille, lorsqu'ils étaient trop familiers. La tradition rapporte que quand il mourut ils désertèrent la maison tout d'un coup. Je crois que je tiens ma superstition de cette branche de la famille. » (Medwin, t. I, p. 87.)

Il demeure constant, quant à ce drame intime qui eut tant d'importance dans la vie de Byron, futur et platonique et malheureux amant de la propre petite-nièce de ce M. Chaworth, tué par le grand-oncle dont il était l'héritier, que lord Byron fut envoyé à la Tour de Londres, en 1765, à la suite du duel étrange et malheureux dans lequel les deux champions avaient croisé l'épée dans la taverne même de *l'Étoile de la Jarretière*, dans Pall-Mall où avait commencé leur querelle. Le jury du coroner rendit un verdict de *meurtre volontaire*. Le procès fut jugé par les pairs dans Westminster-Hall. Il dura deux jours et finit par un acquittement qui ne réhabilita point assez complétement le pair, pour l'affranchir des soupçons et des reproches de l'opinion publique, qui lui demeura peu favorable. (Mme S. Belloc, *Lord Byron*, etc., 1824, t. I, p. 321.)

le premier, par passion, avec l'épouse ravie de lord Carmarthen, que lui livra un divorce scandaleux, et la seconde fois, par intérêt, avec Catherine Gordon, fille et héritière unique de George Gordon, esquire de Gight. De la première de ces unions troublées naquit une fille, Augusta Byron, depuis femme du colonel Leigh. De la seconde provint le frère illustre de cette femme distinguée, le grand et malheureux lord Byron.

C'est en 1785, à Bath, que le capitaine Byron épousa sans amour cette Catherine Gordon qui l'adorait. Mariage funeste, contracté sous les plus tristes auspices, au bruit d'ironiques et prophétiques refrains populaires, au bruit aussi des ailes de l'essaim des oiseaux domestiques et familiers, pigeons du bois et hérons du lac, qui, sentant la ruine prochaine, désertaient une hospitalité précaire, et émigraient chez le futur acquéreur de la maison de Gight, lord Haddo.

En mars 1786, un contrat de mariage suivant les formes écossaises fut dressé et signé entre les parties, tardif bilan de la déconfiture prochaine et déjà inévitable. Les deux époux le sentaient si bien, l'un à ses besoins, l'autre à ses craintes, qu'ils abandonnèrent l'Écosse dans l'été de 1786, et allèrent habiter la France, la décadence étant moins humiliante sous des yeux étrangers qui n'ont pas été témoins de la prospérité. Dès l'année suivante l'écroulement commençait, et successivement le capital de la vente de la terre de Gight et le prix de la terre de Monkshill, et les actions de la banque d'Aberdeen et le privilége des deux pêcheries de saumon sur la Dee, suivirent dans le gouffre les trois mille livres sterling comptant de la dot. En deux ans, d'une situation opulente, Mrs Byron se

trouvait réduite à un mince revenu de cent cinquante livres sterling, bientôt diminué à cent trente-cinq par de nouveaux sacrifices arrachés par l'égoïste époux à la femme obstinée à l'aimer. Mrs Byron rentra en Angleterre vers la fin de 1787, pauvre et enceinte, et le 25 janvier 1788 elle accoucha dans Holles-Street, à Londres, de son premier et unique enfant, George Gordon Byron, qui eut pour parrain, au baptême, le duc de Gordon et le colonel Duff de Fetteresso[1].

Plus tard, en songeant, comme il le faisait souvent, à ces mystères et ces problèmes de la naissance et de la destinée, qu'il aimait à sonder, lord Byron remarquait, avec une fierté mêlée de tristesse, que dans sa maison le mariage, réunissant fatalement ses forces génératrices sur un seul objet, ne produisait que des fruits uniques.

Une telle complication d'enfants toujours *seuls*, tendant à se réunir en *une seule* famille, disait-il, est assez singulière, et ressemble beaucoup à de la fatalité..., les animaux les plus féroces ont les moindres *portées*, comme les lions, les tigres, et même les éléphants, qui sont doux en comparaison.

De Londres, Mrs Byron descendit en Ecosse avec son enfant, et vers 1790 elle se fixa à Aberdeen, où le

1. Nous ignorons sur la foi de quelle autorité particulière M. Ph. Chasles a pu prétendre « que le capitaine Byron passa en France vers le milieu de l'année 1792, et que sa femme vint accoucher à Douvres, le 22 janvier 1793. Ainsi, ajoute le brillant et parfois paradoxal *essayist*, le poëte du désespoir avait été conçu en France au fort de la Terreur. Plus tard, dans un de ses caprices bizarres de fatuité, il essaya de se vieillir et prétendit être né en 1788; la date que nous donnons ici est la seule exacte. » (*Études*, etc., p. 140.) Jusqu'à preuve contraire, nous optons pour la date donnée par Moore, par M. Pichot et les autres biographes, et nous persistons à trouver plus que bizarre un caprice de fatuité qui consiste à se vieillir.

capitaine Byron vint bientôt, trop tôt, la rejoindre et la tourmenter. Une telle union ne pouvait longtemps durer; aussi, cédant à toutes sortes d'incompatibilités, le ménage unique se dédoubla, et les deux époux dos à dos mirent entre leurs deux appartements la distance de la longueur d'une rue, dont ils occupaient chacun une extrémité, se revoyant encore parfois, et renouant, par accès, de courtes et sombres intimités.

L'enfant issu de cette discorde plutôt que de cette union, soulevé dès le sein maternel par le flux et le reflux d'une vie colérique, couvé de rares baisers, pétri de caresses hâtives, porta, dès l'abord, dans la sourde violence du tempérament, dans la hardiesse inquiète du caractère, la marque de son origine et le sceau de sa destinée. De cette destinée il fut comme l'emblème vivant, condamné par un accident mystérieux à marcher en boitant de son pied déformé. Pied-bot, esprit ailé, dieu par le front, satyre par le pied, on eût dit qu'il était venu au monde trop tôt ou trop tard, malgré lui ou malgré sa mère, embarrassé par quelque convulsion dans ces entrailles léonines d'ou il fallut l'arracher en le tordant.

Nous insistons sur cette unique et caractéristique difformité, sur cette imperfection fatale d'un être parfait, sur ce talon honteux de notre Achille par lequel il demeura à jamais vulnérable. Dès qu'il put comprendre, s'indigner et rougir, s'ouvrit en lui, sous cette futile déception, cet océan d'amertume qu'aucun bonheur ne put combler. Dès lors commença, au premier regard suspect, la révolte d'une fierté vengeresse, également impatiente de la raillerie et de la

pitié, de cet enfant rebelle aux rages silencieuses, dont la virilité devait lancer aux fatalités de la vie des flèches immortelles.

La mère de Byron, sanguine, fantasque, toute d'élan et de caprice, violente en tout, même dans l'affection, singulier mélange de malice et de bonté, de générosité et d'avarice, de préjugés bourgeois et de transports nobiliaires, qui poursuivait son fils, l'injure à la bouche et les pincettes hautes, un moment après l'avoir embrassé à l'étouffer, ne fut pas aimée et fut médiocrement respectée d'un enfant titanesque, que la douceur seule eût pu dompter, et qui n'eût obéi qu'à un frein à la fois solide et caressant. Parmi les images préférées de ses souvenirs d'enfance, Byron n'a jamais vu passer avec plaisir cette figure despotique et outrée d'une femme trop masculine. Il entoure au contraire de sa prédilection d'humbles et mercenaires visages, sa première gouvernante, et surtout sa sœur, Marie Gay, qui savait toucher doucement son corps meurtri par l'appareil orthopédique, inutile et douloureux expédient pour redresser la nature, qui l'endormait dans ses rudes bandages avec des légendes merveilleuses et de patriotiques ballades, et charmait son supplice du chant mélancolique des Psaumes. Il en est deux, le premier et le vingt-troisième, qu'il n'oublia jamais. Et c'est aussi à ces naïves influences qu'il dut ce goût profond des poésies bibliques, qui ne l'abandonna jamais, même au milieu de ses ivresses païennes. En 1821, dans une lettre d'Italie à son libraire Murray, auquel il demandait l'envoi d'une Bible, il expliquait ainsi cette pieuse fantaisie, ce vœu de son *dilettantisme* chrétien, qui trahissait

plus les besoins de son imagination que ceux de sa foi.

Surtout, ne l'oubliez pas, car je suis grand lecteur et admirateur de ces livres; je les avais lus et relus que je n'avais pas encore huit ans, c'est-à-dire le Vieux Testament, car le Nouveau me fit l'effet d'un devoir, d'une tâche, et l'autre bien plaisir. Je parle d'après les impressions d'enfance que je me souviens d'avoir eues à Aberdeen, vers 1796.

Ainsi, Byron enfant préférait l'austère et sombre Moïse au tendre et souriant Jésus. Qui ne reconnaît, à ce signe, le précoce désabusement d'une enfance sans caresses, en proie à ces insuffisances de la mère, pires que son absence?

En 1791, le capitaine Byron, après une seconde et courte visite à Aberdeen qui n'avait d'autre but, et il ne le cachait pas, que d'extorquer encore quelque argent à sa femme, mourut, obscur et misérable, à Valenciennes, où il s'était enfin réfugié. La douleur de cette perte libératrice fut plus vivement sentie par la femme qu'elle affranchissait, que par l'enfant de ce père humoriste et vagabond qui, le rencontrant par hasard quelquefois avec sa bonne, n'avait pu s'empêcher de caresser et bientôt de gourmander le petit sauvage, à l'œil sérieux et volontaire, où il ne se reconnaissait que trop. Mrs Byron fit retentir la rue de ses regrets passionnés et de ses bruyants sanglots. On n'adore pas seulement ceux qui le méritent. Les défauts de l'objet aimé disparaissent quand on le pleure. Et Mrs Byron ne pouvait s'empêcher d'aimer ce mari prodigue et aventureux qui ne l'avait épousée que pour la ruiner. Il semble du reste, et nous nous hâtons de le dire avant de laisser se fermer la tombe du capitaine Byron, qu'il

possédât un mélange de qualités et de défauts qui explique les regrets bruyants de Mrs Byron, et qui explique aussi les appréciations parfois contradictoires de son fils. Pessimiste et cavalier selon Medwin (t. I, p. 84, 85) quand il s'agissait de l'auteur de ses jours. Byron tient un tout autre langage dans la lettre où il plaide, en faveur de ses deux ancêtres calomniés, les circonstances atténuantes.

Bien loin d'être brutal, il était, d'après le témoignage de tous ceux qui l'ont connu, extrêmement aimable et d'un caractère enjoué, mais *insoucieux* et fort dissipé. Il avait par conséquent la réputation d'un bon officier et s'était montré tel dans les gardes en Amérique. Les faits eux-mêmes contredisent l'assertion. Ce n'est pas avec de la *brutalité* qu'un jeune officier des gardes séduit et enlève une marquise et épouse deux héritières. Il est vrai que c'était un très-bel homme, ce qui fait beaucoup. Sa première femme, lady Congers et marquise de Camarthen, ne mourut pas de chagrin, mais d'une maladie qu'elle gagna pour avoir voulu absolument suivre mon père à la chasse, avant qu'elle fût bien remise de ses couches à la naissance de ma sœur Augusta. Sa seconde femme, ma respectable mère, avait, je vous l'assure, un esprit trop fier pour supporter le mauvais traitement de qui que ce pût être, et elle l'aurait bientôt prouvé. Je dois ajouter que mon père demeura longtemps à Paris, et y voyait beaucoup le vieux maréchal de Byron, commandant des Gardes-Françaises, qui, d'après la similitude des noms et l'origine normande de notre famille, supposait qu'il pourrait y avoir quelque parenté éloignée entre nous.

Notre devoir d'impartialité était d'enregistrer ce témoignage filial, dont des scrupules peut-être intéressés ont porté lord Byron à exagérer la justice.

A cinq ans, Georges Byron fut placé par sa mère, plutôt pour se débarrasser de lui que pour commen-

cer son éducation, à une école d'Aberdeen, pour les deux sexes, ou, moyennant cinq schellings (six francs) par quartier, un maître « à tête de furet » nommé Bowers, était censé apprendre à lire aux enfants qu'on lui confiait. Au bout d'un an, il passa, à peine dégrossi, entre les mains d'un nouveau précepteur. C'était un habile et très-pieux petit ecclésiastique, nommé Ross, grave, patient et doux, dont la modeste ambition attendait le ministérat d'une pauvre église d'Écosse. Sous cette direction insinuante, l'enfant apprit rapidement à lire, et s'enivra de préférence à ce vin généreux de l'histoire, pour laquelle il avait déjà, comme tous les esprits vraiment mâles, une prédilection passionnée. Un jeune homme nommé Paterson, triste et taciturne, mais bon et très-instruit, succéda à M. Ross, et le fils de son cordonnier initia le futur lord aux rudiments de la langue et de la littérature latines. Il le conduisit ainsi au seuil de l'école grammaticale d'Aberdeen, où son élève poussa ses études jusqu'à la classe de *quatrième*. C'est à cette époque que devenu pair par la mort de son grand-oncle, il fut placé sur un théâtre universitaire plus digne de sa nouvelle qualité et de l'avenir social qu'elle lui ouvrait. A cette école, tenue par un M. Duncan, Georges Byron se dessina enfin dans toute sa précoce hauteur d'intelligence et de caractère, et les souvenirs qu'il y a laissés, vivants encore naguère, aujourd'hui conservés par une sorte de tradition légendaire, nous fournissent les traits d'une première esquisse de sa physionomie. Byron s'y montra intrépide jusqu'à la témérité, d'une fierté qui s'aiguisait déjà en ironie, tour à tour expansif et taciturne, sombre ou enjoué, généreux et vindicatif, mettant une sorte d'émulation

impatiente à se distinguer de ses camarades par une aptitude aux exercices du corps, dont il plaçait les succès sur la même ligne que ceux de l'esprit. Hardi joueur aux barres, adroit pousseur de billes, plus craint qu'aimé de ses compagnons sur lesquels il exerçait un empire qui ne reculait pas au besoin devant les démonstrations physiques, tenant enfin sa parole avec un religieux scrupule, soit qu'il eût promis, soit qu'il eût menacé, « Je suis un Byron », disait-il, « et je ne veux « pas faire mentir ma devise : « Fie-toi à Byron, » —*Trust Byron.* » Là, comme partout, on put découvrir, à des signes caractéristiques, la plaie secrète de son amour-propre. Il avait une manière de venger une raillerie sur son infirmité ou de s'en moquer lui-même, qu'on n'oubliait pas. A la fois curieux et insouciant, d'une fièvre d'esprit qui, tour à tour, devançait ou attendait la leçon, avide du premier rang, et marchant fièrement au dernier, ce jeune enfant à la tête angélique ou démoniaque, selon les moments, étonnait ses maîtres plus qu'il ne les satisfaisait, et ils se prenaient parfois à regarder longuement et à suivre pour ainsi dire, dans l'avenir, cet écolier à la veste rouge et au pantalon de nankin, marqué d'un caractère déjà saisissant de principauté.

Le rendez-vous habituel des vacances était chez quelques amis, surtout à Fetteresso, chez son parrain, le colonel Duff, dont la fille devait être la *Bice* enfantine de cet autre Alighieri, futur poëte de l'*Enfer* des passions.

C'est à partir de l'année 1796, dont il passa l'été dans les montagnes, encore rongé des feux d'une fièvre scarlatine qui avait failli l'emporter, que Byron arriva

à cette phase féconde des enfances privilégiées, que caractérisent les premiers élans indépendants de l'esprit, les premiers sursauts du cœur. A l'enseignement monotone et rigide de l'école succède cette inspiration enivrante des premières promenades en liberté à travers le bruit, les rayons et les parfums de la nature. A cette initiation de l'intelligence, tournée vers le ciel par l'admiration, correspond, dans les âmes hâtives, un mouvement du cœur s'essayant, par des attachements et des chagrins naïfs, à ces joies et à ces douleurs de l'amour, que ne comportent ni la tendresse maternelle ni la tendresse filiale, dont ces sentiments légitimes ne sont que l'insuffisant avant-goût, et dont ils créent le besoin sans le satisfaire. C'est dans cette ferme, à peu de distance de Bollater, sur les bords de la Dee, en vue des sombres sommets du Lock-Na-Gar, que l'écolier de huit ans sentit frémir dans son âme ravie ces émotions mystérieuses que provoquent les grandes voix de la nature, et son silence plus majestueux encore. C'est là, qu'errant solitaire à travers les gorges et les sapins, le promeneur enfantin s'arrêta plus d'une fois, l'oreille frémissante sous ces grands souffles qui font les poëtes. Coiffé du bonnet montagnard, à la martiale aigrette, drapé dans le *plaid* de laine rayée, il s'attardait dans les brùyères, et ne s'arrachait que le soir, au premier sourire étincelant de Vesper, à ces objets toujours les mêmes et toujours variés, tout plein de cet enivrement dont le saisissant paysage des Highlands fascine l'imagination. C'est de ce premier séjour dans les montagnes d'Écosse que date, chez Byron, ce goût des larges horizons et des cimes d'azur qui en a fait tour à tour le vagabond *amant* (on peut donner ce nom à un admirateur comme

lui) des Alpes et des Apennins, du Vésuve et de l'Etna de l'Olympe et du Pinde, du Parnasse et de l'Œta. Et même sur ces sommets sacrés, dorés par une lumière si différente, le grand seigneur écossais ne pouvait s'empêcher de donner un souvenir et un regret de prédilection à ses chères montagnes natales, à leurs blanches cascades et à leurs brumeuses aiguilles, déchirant un ciel moins brillant, mais plus profond et plus fier. Ce goût caractéristique des hauteurs, cette passion des cieux les plus élevés, était-ce autre chose que ce mal de l'infini, qui fait les grands poëtes, les grands artistes et les grands malheureux? Toute sa vie, dans ses sentiments, dans ses paroles, dans ses vers et dans ses amours, Byron ne devait-il pas épuiser en escalades de Titan des facultés surhumaines? Ces montagnes qu'il ne pouvait regarder sans que son cœur battît de mouvements qui faisaient jaillir les larmes à ses yeux, cette mer qu'il adora bientôt, et qu'il a tant de fois, nageur amoureux, cherché à embrasser d'étreintes passionnées, c'était la double image de sa vocation, le double symbole de sa destinée. Combats grandioses et douloureux, élans éperdus, assauts aveugles, ambitieuses aspirations et vastes espérances, immenses amertumes, vie enfin haute et triste, étincelante et glacée comme les pentes abruptes et les neigeuses cascades du Loch-Na-Gar : voilà quel devait être le sort de cet enfant aux instincts héroïques, de ce précoce rêveur dont l'existence offrira tant de défilés arides et tant de pics foudroyés.

Au milieu de ces mâles émotions se glissa bientôt, comme un ruisseau rafraîchissant filtre à travers les rochers, un sentiment non moins précoce, mais plus

doux, ce sentiment d'amour ingénu, premier flot vierge de la source, que troubleront plus tard les orages des sens. Comme Dante, comme Alfieri, comme Canova, Byron, à huit ans, aima avec passion, avec jalousie, avec désespoir une de ses compagnes de jeux, Marie Duff, à laquelle il faisait gravement, auprès d'une sœur plus jeune qui n'en était encore qu'à la poupée, une cour platonique. Et — malgré les railleries de sa mère, les sourires qu'excitait irrésistiblement ce manége, chez les Parkynse et les Pigot, hôtes familiers de la maison de Plaïnstones, malgré les dédains de la jeune fille éprise d'un autre, malgré le coup de foudre, qui faillit le tuer roide à seize ans, de la nouvelle de son mariage, malgré le temps, malgré cette crainte du ridicule à laquelle il a fait plus tard de si étranges et si féroces sacrifices — en 1813, dans *son Journal*, après un intervalle de dix-sept ans, Byron déjà blasé, sentait passer en lui comme un renouveau de ce premier printemps du cœur. La moindre circonstance de ces enfantines amours se représentait avec l'ancien charme, à sa mémoire purifiée. Il redevenait pour une minute enfant candide, amoureux, et il se retrouvait en imagination, aux pieds de cette toujours charmante image aux cheveux châtains, aux yeux clairs et doux, de Marie, depuis longtemps femme et mère, et portant au sein un véritable *baby*.

Après ces jouissances d'admiration et d'affection précoces, le jeune Byron ne tarda pas à goûter à cette volupté de l'orgueil, qu'il devait si puissamment ressentir et qui le dévora, et à se trouver ainsi, dans un corps enfantin, une âme déjà pleine de passions viriles.

En 1798 mourut le grand-oncle de Georges, lord

Byron, cinquième du nom, lui laissant malgré lui, car il n'était pas en bons rapports avec la branche héréditaire, un titre qu'il ne pouvait transmettre à un fils qui l'avait précédé dans la tombe. Quoique ce fils, son héritier naturel, vécût encore en 1794, jamais ni Byron, ni surtout sa mère, n'avaient douté un moment, par suite d'un tenace pressentiment, d'un résultat qui pouvait paraître incertain. Supprimant par la pensée, comme si la mort eût dû leur obéir, le double obstacle qui les séparait de la fortune, la mère et le fils se considéraient d'avance fermement, l'une comme *honorable*; l'autre comme destiné au titre qui valait cette qualification à sa mère. Cette opiniâtre confiance dans l'avenir était d'ailleurs encouragée par son perpétuel accord avec l'opinion populaire. Toujours Georges Byron fut traité comme un lord futur. Il avait sur le front un sceau irrécusable d'aristocratie et de supériorité. Ajoutons que tous les paysans et tenanciers du domaine de Newstead-Abbaye, croyaient surtout à cet avénement, à force de le désirer. Pour tous la mort du vieux et sombre seigneur de ce vieux et sombre manoir était comme une sorte de délivrance. L'épouse, séparée depuis longtemps de son mari, le fils, toujours absent, leur étaient devenus indifférents. Pour eux l'unique maître était ce tyran domestique et rustique, sorte de type féodal égaré en pleine civilisation, qui marchait toujours armé, posait à table ses pistolets à côté de sa fourchette et qui vivait dans une solitude sordide, sans autres compagnons que deux serviteurs, le vieux Murray, et une vieille gouvernante équivoque, baptisée par la médisance populaire du titre de *lady* Betty. Ajoutez-y quelques chiens farouches et une colonie de

grillons familiers, dignes et noirs favoris de ce duelliste en proie aux remords, sur lequel, en outre du meurtre de M. Chawort, on voulait faire retomber celui de sa femme, dont il était à coup sûr innocent, puisqu'elle mourut dans son lit. On disait qu'il n'avait reculé devant aucun crime, et on lui prêtait, en se fondant sur sa prédilection pour les grillons, et sur les deux figures de satyre qui grimaçaient dans son jardin, des essais de maléfices et accointances avec le diable même, son infernal compère. Au fond le seul crime du sombre baron était d'être avare et dur, ce qui faisait ardemment souhaiter aux fermiers malmenés, humiliés, l'avénement d'un seigneur jeune qui relevât à la fois l'honneur du nom et l'honneur de la terre. Tout le monde avait pris, par intérêt ou par compassion, le parti de cet héritier méprisé, avec lequel le lord n'avait jamais daigné entretenir de rapports, et dont il avait même cherché à diminuer la part au moyen d'une vente abusive et illégale de la terre de Rochdale. Quant à Newstead-Abbey, il laissait tomber en ruines le château et les dépendances; mais en revanche il avait dépensé des sommes considérables à établir sur les bords du lac de ruineux et inutiles rochers artificiels qu'il avait crénelés et fortifiés, et que dans ses jours de belle humeur, ce propriétaire à goûts de corsaire s'amusait à canonner du haut d'un petit bâtiment amené à grands frais du port de l'Est ou il l'avait fait construire. Ruines et bâtiment, le tout n'était que trop bon pour celui dont il affectait de ne pas parler, et qu'il ne désignait jamais que par cette périphrase « le petit garçon qui demeure à Aberdeen. »

Quand « le petit garçon qui demeurait à Aberdeen »

et sa mère reçurent l'heureuse nouvelle de la mort qui les faisait riches et grands, et quittèrent, pour aller à Newstead, l'humble logement dont le mobilier ne put rendre plus de *soixante-quatorze* livres dix-sept schellings sept pences, l'un et l'autre étaient dans une ivresse qui avait gagné jusqu'à la servante, fière de tenir sur son genou ou de guider par la main le sixième lord Byron. Quant à celui-ci, le jour où, suivant l'usage, son nom fut appelé pour la première fois dans l'école, précédé du titre de *Dominus*, l'excès de la joie faillit l'étouffer. Debout au milieu de ses camarades étonnés, envahi à la fois par mille sentiments, enivré de cette triomphale revanche, si longtemps attendue, de l'humiliation de sa pauvreté, il ne put répondre par le mot de *Adsum*, et ne signala sa présence que par un torrent de ces larmes d'orgueil, douces et chaudes comme une pluie d'été.



CHAPITRE II.

HARROW.

Lord Byron est toujours demeuré Écossais. — Lutte douloureuse et humiliante contre l'incurable claudication. — Supplice physique et moral de ce rude régime. — Lectures précoces et passionnées. — La Bible, les *Voyages* et les *Naufrages*. — L'école d'Harrow. — Premières amours. — *Vita Nuova* de l'Alighieri écossais. — Marguerite Parker. — Marie Chaworth. — Vie et caractère de lord Byron au collége d'Harrow. — Son goût de la solitude. — Ses lectures. — Ses amitiés. — Jeux. — *Brimades* à l'anglaise. — *Senior* et *Minor*. — Premiers vers. — Le cimetière d'Harrow. — Histoire du premier amour de lord Byron. — Influence sur sa vie morale de ses triples déceptions d'affection filiale, d'amour et d'amitié.

Georges Byron devait porter profondément empreintes dans sa constitution virile, intellectuellement et moralement parlant, les marques de ces influences d'origine et de ces impressions d'enfance que nous avons énumérées. Il rentrait à dix ans, par une faveur de la fortune, dans les cadres de la haute société anglaise. Il allait être soumis au régime de l'université britannique par excellence. Mais le récent pupille du comte de Carlisle, son patron domestique et parlementaire, apportait dans cette éducation nouvelle des germes inattendus. L'indépendance de tempérament et de caractère qu'il tenait du sang de sa mère, de son premier commerce avec la nature sauvage des Highlands, de ses premiers rêves de poésie et d'amour sous le ciel ossianesque, allait

crever par plus d'un angle le moule de la rigidité anglicane. Le jeune aiglon ne devait s'apprivoiser qu'à moitié et toujours garder du côté du Loch-Na-Gar un certain élan de l'aile et un certain éclair de l'œil. Nous n'ignorons pas que plus tard, il rougit de ces affinités traditionnelles et héréditaires, qu'il aspira à représenter l'Angleterre dans un type sans altération provinciale; mais sa sympathie irrésistible et d'autant plus sincère qu'il essayait de la dissimuler, pour tout ce qui lui rappelait l'Écosse, ses montagnes, ses lacs, ses légendes, ses mœurs patriarcales et hospitalières, trahissait le lien secret, et un irrésistible tressaillement de la fibre nationale faisait tomber le masque de ce rôle qu'il crut devoir jouer surtout par haine de ses premiers critiques, les bourreaux du premier oiseau poétique qu'il ait lâché vers le ciel de la publicité. Au demeurant, lord Byron est moins un Anglais pur qu'un Écossais anglisé, et il y a lieu de tenir compte de ce cri du sang des anciens chevaliers et des anciens lords, qui se soulevait en lui à chaque analogie, et en Orient, lui faisait voir dans tout pont le pont fatidique de Balgoumie, comme il croyait retrouver dans les Albanais à la jupe courte, les frères exotiques des héros des clans montagnards.

C'est en 1799 que commença l'éducation anglaise et régulière de celui qui était désormais lord Byron. Cette éducation se préoccupa d'abord de son corps plus que de son esprit. Il était *inconvenant* (le grand mot anglais à cette époque) qu'un lord boitât comme un mendiant et marchât dans un salon de ce pas disloqué de la cour des Miracles. Mrs Byron supportait avec une impatience qui n'était pas toujours silencieuse ce contraste qui

ressemblait à un affront, d'une infirmité humiliante arrêtant l'essor de la force et de la grâce naissantes. Ses soins excessifs, sa puérile sollicitude à cet égard, les plaintes et même les injures avec lesquelles cette matrone trapue s'essouflait parfois à poursuivre d'invectives apoplectiques l'enfant rebelle qui, pour lui échapper, trouvait des ailes à son pied boiteux, ne lui permirent pas ces heureuses insouciances qui préservent les avortons aimés de l'envie et du désespoir. De bonne heure, de trop bonne heure, ce pied claudicant tient trop de place dans la vie du jeune Byron. Et cette blessure honteuse qui saignait en dedans, usurpa dans sa sensibilité irritée les droits de plus nobles et de plus mâles douleurs. Comment eut-il pu oublier ce que la douleur physique se chargeait de lui rappeler outrageusement à chaque instant, grâce aux frictions huilées et aux brodequins de bois de Lavender, l'empirique de Nottingham, dont Byron se vengeait en s'en moquant, ou grâce au traitement par l'inertie de l'impassible docteur Bailie? C'est à ce médecin que fut confié, dans l'été de 1799, à Londres, par lord Carlisle, son tuteur, le gouvernement curatif du jeune Byron. La contrainte de ce régime de patience et d'immobilité auquel « ce jeune poulain sauvage » échappait par de brusques ruades et de subits galops, fut adoucie par les soins intellectuels et le dévouement indulgent du docteur Glennie, chef de l'institution de Dulwich où on avait placé Byron, comme le supplice des vis du tortionnaire Lavender l'avait été par les leçons de M. Rogers, garde-malade virgilien et cicéronien du stoïque patient. C'est chez le docteur Glennie que Byron lut une suite des poëtes anglais, depuis Chaucer jusqu'à Churchill, et se

nourrit irrégulièrement, mais puissamment, de livres de controverse biblique ou de théologie (sciences vers lesquelles le poussait l'attrait de l'abîme) de récits historiques, et surtout de *Relations* de voyages et de naufrages. Celle du naufrage de *la Junon* sur la côte d'Arracan, en 1795, le frappa particulièrement, et son influence est égale à celle de sa propre expérience de voyageur et de marin, dans les épisodes de ses poëmes où lord Byron a retracé plus tard avec une si effrayante, si caractéristique précision les scènes d'une catastrophe maritime. Le fonds d'amertune et de mélancolie qu'accumulaient en lui ces lectures, supérieures à son âge, s'aigrit à la fois des réflexions précoces de cet enfant en perpétuelle fermentation, et du levain trop souvent renouvelé de ses propres déceptions et de ses propres rancunes. Celle qui en fut le premier et principal objet fut sa mère elle-même, peu faite pour un tel fils, qui l'admirait et le rudoyait tour à tour sans le comprendre et le blessant autant par ses vaniteuses caresses que par ses colères étourdies. Les démêlés de cette mère étroite et opiniâtre avec son tuteur, avec son précepteur, finirent par aboutir à un conflit que termina, selon ses désirs, l'incorporation prématurée d'un enfant déjà irrité dans une école publique. En 1800, lord Byron fut brusquement arraché aux soins féminins et aux sollicitudes particulières qui lui étaient encore nécessaires, et jeté dans la juvénale mêlée d'Harrow, au milieu des dangers de la vie en commun, sous le fouet de ces disciplines qui exaltent l'amour-propre tout en morigénant l'initiative personnelle, et aiguillonnent les facultés tout en les entravant. Système contradictoire, rarement profitable aux natures vigoureuses et fé-

condes, et qui les réduit à la passivité ou à la révolte, les exaspère ou les stérilise, les place entre la honte de plier ou la douleur de rompre.

Et cela justement au moment où l'âme de Byron venait de recevoir la seconde atteinte de l'amour, ou plutôt la seconde visite d'un sentiment exclusif et passionné. Quand il entra à Harrow, après avoir dit déjà depuis quelque temps un adieu ému à sa gouvernante Mary Gray, humble et tendre amie de son enfance, qu'il jugea seule digne du présent de sa première montre et de son premier portrait[1], lord Byron, à douze ans, était de nouveau amoureux. Sa première « *boutade poétique* » dit-il lui-même de ce naïf essai inspiré par un naïf sentiment » date de 1800. » Elle est de peu antérieure à son entrée au collége d'Harrow, où il arriva à la fois attendri par son culte pour une cousine germaine, Marguerite Parker (fille et petite-fille des deux amiraux Parker), et exalté par les prédictions d'une devineresse de Cheltenham qui ne se trompa point de beaucoup en effet, en le désignant comme voué à la gloire et au malheur.

C'est Byron qui nous a raconté lui-même sa passion pour Marguerite Parker.

C'était une des plus belles de ces fugitives et naissantes beautés qui ne font qu'apparaître ici-bas. J'ai depuis longtemps oublié les vers, mais pour elle, il me serait difficile de l'oublier. Ses yeux noirs, ses longs cils, sa forme et sa coupe de figure si complétement grecques! J'avais alors environ douze ans, elle était un peu plus âgée; elle pouvait en avoir

1. Une miniature en pied, peinte par Kay, d'Édimbourg, en 1795, qui le représente debout, les cheveux flottant en boucles sur ses épaules, un arc et des flèches à la main.

treize. Elle mourut un an ou deux après, par suite d'une chute qui lui attaqua l'épine du dos, et amena une maladie de langueur. Sa sœur Augusta, que quelques personnes trouvaient encore plus belle, mourut aussi de la poitrine, et ce fut même en la soignant que Marguerite éprouva l'accident qui causa sa mort. Ma sœur me raconta qu'étant allée la voir, peu de temps avant sa fin, et m'ayant nommé par hasard, Marguerite, à travers sa pâleur mortelle, rougit jusques aux yeux, au grand étonnement de ma sœur.... Comme j'étais à Harrow et à la campagne, je n'appris sa maladie qu'après sa mort.... Je ne me rappelle presque rien d'égal à la *transparente* beauté de ma cousine, ni à la douceur de son caractère pendant notre courte intimité. On eût dit une émanation de l'arc-en-ciel. Toute paix et beauté....

Pendant un an et demi Byron fut dépaysé et comme effarouché au milieu des bruits et des jeux de l'école d'Harrow[1], immense volière humaine. Il ne se fit que lentement, ne s'apprivoisa qu'avec peine à ce régime de communauté et de promiscuité. Durant ce noviciat mélancolique il ne tarda pas à captiver la sympathie de ses maîtres, surtout de leur chef, le docteur Drury, et peu à peu conquit ses camarades, que son abord hautain avait éloignés. Les premières épreuves de cette vie nouvelle traversées, il se livra à toute la fougue de son intelligence et de son caractère, et se trouva, au travail et au jeu, au concours et à la révolte, au mal comme au bien, à la tête de toute sa classe.

1. « Harrow-on-the Hill (*Harrow sur la colline*) est un village à dix milles de Londres, ainsi appelé parce qu'il est situé sur la plus haute colline du comté de Middlesex. Nous y avons vu, dans les chambres qu'ils y occupaient, les noms du docteur Parr, de sir William Jones, de Sheridan, du comte de Spencer et de lord Byron qu'on y cite avec orgueil parmi ceux qui ont fait honneur à cette institution, une des plus considérables des Trois-Royaumes. » (A. Pichot, *Essai*, p. 21.) — Citons encore sir Robert Peel.

Deux souvenirs de sa turbulente jeunesse, échappés à Byron et enregistrés par Medwin[1], peuvent donner une idée de la hardiesse d'esprit de l'écolier satanique et de ces emportements d'une nature généreuse mais indomptée.

Deux choses qui se sont passées à Harrow frappent en ce moment ma mémoire. Une fois je me suis battu contre lord Calthorpe, parce qu'il avait écrit sous mon nom ces deux mots : *Damned Atheist! Maudit athée!* Une autre fois, j'empêchai les écoliers de mettre le feu à la salle d'étude en leur montrant les noms de leurs pères et de leurs grands-pères encore écrits sur ces mêmes murs.

Par suite de tout cela, ou malgré tout cela, Byron n'en fut pas moins un des élèves les plus remarquables d'Harrow, à la fois aimé et redouté de ses maîtres et de ses camarades, parfois admiré des uns et des autres.

Non qu'il fût, dans le sens de l'assiduité, de la régularité, de la persévérance, qualités incompatibles avec sa hardiesse impatiente, sa curiosité insatiable, son horreur de toute règle et de tout frein, un écolier modèle et exemplaire. Sa supériorité était intermittente, et se faisait jour par de subits éclairs de cette lampe intérieure, souvent voilée. Il avait de ces triomphes imprévus, les jours de déclamation, où se manifestait son génie d'orateur et d'acteur, déployant tout d'un coup ses ailes frémissantes. Il s'essayait aussi aux vers et traduisit un jour un chant du *Prométhée* d'Eschyle, mais sans trahir encore sa vraie vocation. Ce qu'il y avait encore en lui de plus remarquable, c'était

1. Medwin, p. 98.

cet inconnu qui se lisait déjà sur son front et dans ses regards en caractères mystérieux. Mais le fruit n'était pas encore mûr, et cette popularité de collége, qui reçoit plus tard de si étranges démentis, allait à des rivaux plus brillants ou plus laborieux, un Georges Sinclair, prodige de mémoire et de facilité, ou à Robert Peel, le futur homme d'État, compagnon préféré, par les maîtres et les élèves, du futur poëte.

Peel, l'orateur et l'homme d'État, était mon camarade de classe, et nous nous arrangions fort bien ensemble; mais son frère était mon intime ami. Tout le monde fondait de grandes espérances sur Peel, maîtres et élèves, et il les a justifiées. Comme étudiant, il était de beaucoup mon supérieur; comme orateur et acteur, j'allais au moins de pair; en ma qualité d'écolier, une fois *hors* de l'école, j'étais toujours dans quelque *mauvais pas, lui jamais;* en classe, il savait *toujours* sa leçon, moi rarement; mais quand je la savais, je la savais presque aussi bien que lui. En instruction générale, en histoire, etc., je crois que j'étais au-dessus, aussi bien que de la plupart des élèves de mon âge.

Cela était vrai, sans le paraître. Nature rebelle à toute discipline, accumulant secrètement les semences de la moisson future, jalouse en quelque sorte de ses promesses, Byron se nourrissait lentement de réflexions et de lectures en tous sens. Son esprit accumulait, concentrait, économisait pour ainsi dire ces trésors de séve cachée qui devaient s'épanouir tout d'un coup en une si exubérante floraison. D'un autre côté, son cœur, amoureux de l'amitié, comme il le sera plus tard de l'amour, s'exerçait et s'occupait avec une ardeur, parfois préjudiciable à ses études, à ces liaisons juvéniles, profondes et passionnées comme l'est tout sentiment qui résiste à l'égoïsme des vies claustrales.

En 1808, il ne pouvait s'empêcher de souligner dans ses notes, comme exprimant à merveille ce qu'il avait éprouvé dans ces fraternités volontaires du collége où l'âme se donne tout entière, ce mot de Marmontel : « L'amitié, qui, dans le « monde, est à peine un sentiment, est une passion « dans les cloîtres. » Chateaubriand devait donner plus tard à cette pensée, vérifiée par sa propre expérience, sa forme décisive. Georges Sinclair, Clayton, deux phénomènes de savoir précoce, de talent et d'expériences, figurèrent parmi les objets assez nombreux de ces attachements, passionnés par le dévouement et même la jalousie. Lord Clare fut peut-être celui sur lequel se porta avec prédilection ce besoin impérieux d'aimer, noble mal de toutes les généreuses natures. Jamais lord Byron ne put entendre sans un battement de cœur ce nom privilégié, et un jour, en Italie, il faillit s'évanouir du bonheur d'une subite rencontre.

Ces sentiments n'étaient pas sans vicissitudes et sans orages, et fournissaient plus d'un prétexte aux instincts batailleurs que le jeune lord tenait de sa race. Aussi les victorieuses parties de coups de poing, le duel de paume ou de boxe, chers à la jeune aristocratie anglaise, tiennent-ils une place notable dans ses souvenirs de cette époque.

A Harrow, je fis mon chemin très-bravement; je ne perdis, je crois, qu'une seule bataille sur sept. C'était contre H...., et le poltron ne la gagna que par la déloyale intervention des gens de la maison où il mangeait, et où nous boxâmes. Je n'avais pas même de second. Je ne lui ai jamais pardonné, et je serais fâché de le rencontrer à présent, car je suis sûr que nous nous querellerions de plus belle. Mes combats les plus mémorables furent avec Morgand, Rice, Rainsford et lord Jocelyn ; mais après nous étions tout aussi bons amis qu'avant.

J'étais un garçon très-peu aimé et très-impopulaire, mais je finissais par les mener. J'ai conservé plusieurs de mes amitiés, et toutes mes haines d'écolier.

C'est à lord Byron lui-même que nous devons la liste à peu près complète de ces amitiés. Ses premières haines ne poursuivirent guère à cette époque que le docteur Butler, successeur détesté du regretté docteur Drury, à l'école d'Harrow. Encore Byron, devenu plus raisonnable, se fit-il un plaisir de reconnaître et d'abjurer ses torts.

P. Hunter, Curzon, Long et Tattersall étaient mes principaux amis. Clare, Dorset, C. Gordon, de Bath, Claridge et Wingfield étaient mes cadets et mes favoris, que je gâtais par trop d'indulgence. De tous les êtres humains, je fus peut-être à une époque le plus attaché au pauvre Wingfield, qui mourut à Coïmbre en 1811, avant mon retour en Angleterre.

Ces amitiés étaient, et c'est là un éloge pour Byron, moins dictées peut-être par l'attrait de la sympathie, que par un besoin profond de dévouement et de protection. C'est ce noble sentiment qui lui fit choisir parfois presque dans les rangs les plus humbles des clients privilégiés. C'est ce noble sentiment qui fit aussi de lui le plus intrépide et le plus énergique adversaire de cette absurde tyrannie, usitée dans la plupart des établissements publics, des grands sur les petits, des *seniors* sur les *minors*. Ce *minor* taillable, corvéable, *brimable* enfin à merci, s'appelait à Harrow le *fag*. Byron ne voulut jamais se plier, ni pour son compte, ni pour celui des autres, à cette humiliante servitude. Il fut le chef de l'opposition faite à cette féodalité universitaire. Et il paya sa témérité géné-

reuse de plus d'un horion. On trouve dans les *Mémoires* de Moore sur lord Byron, *illustrés* des précieux débris des *journaux* et de la *correspondance* du poëte, des anecdotes et des billets tout à fait caractéristiques, à propos de ces liaisons juvéniles et de ces patronages héroïques qui le faisaient aller, quand il ne pouvait pas être le plus fort, jusqu'à partager les coups infligés au plus faible.

Un jour, par exemple, que le jeune Peel était soumis à une correction ultra-légale de son *senior*, Byron, sentant la lutte ouverte trop inégale contre un tyran plus musculeux et plus âgé que lui, s'avança vers le bourreau, et rouge de rage, les larmes aux yeux et la voix tremblante de terreur et d'indignation, il demanda très-humblement à X.... combien de coups il comptait encore donner à son *fag*. « Pourquoi? » répondit l'exécuteur. « Vous n'êtes qu'un petit drôle, et cela ne vous regarde pas. » — « Parce que, s'il vous plaît, » dit le médiateur en tendant son bras à la férule, « j'en prendrai la moitié. »

Il fut ainsi le protecteur non moins désintéressé, mais plus énergique de William Harness, âgé seulement de dix ans, lorsqu'il en avait déjà quatorze, et encore boiteux d'un accident qui avait mis ses jours en danger. Byron se déclara hautement le champion de cet enfant maladif, prédestiné au rôle de souffre-douleur. « Harness, » lui dit-il un jour qu'il était arrivé trop tard pour agir efficacement, « si quelqu'un vous maltraite, dites-le-moi, et je le rosserai, *si je puis*. »

Ce « *si je puis* » est tout simplement sublime dans sa naïveté.

Tous ces détails, dont rien n'égale le charme, et que

nous pourrions multiplier, n'ont d'autre but que d'établir la sensibilité et la générosité natives de Byron. Plus tard, de précoces désabusements, résultat d'expériences trop multipliées pour avoir été toujours heureuses, firent prendre à Byron ce masque d'égoïsme et d'insouciance, affectation désespérée qui cache souvent bien moins l'amour de soi que les déceptions de l'amour des autres. Quoi qu'il ait fait d'ailleurs pour convertir en habitude et même en réalité cette fanfaronnade d'insensibilité, il n'a jamais pu étouffer complétement la source, il n'a jamais pu flétrir entièrement la fleur. Toute sa vie, à certaines irrésistibles épreuves, s'est épanchée à travers de fausses callosités, la bonté révoltée, et plus d'une des actions de cet homme si calomnié porte avec elle un parfum immortel de tendresse et de sacrifice. Byron fut le plus généreux des égoïstes, le plus bienfaisant des bourrus. Sa charité tient autant de place, dans le budget de ses plus orageuses années, que la débauche. Il tua sa vie sans pouvoir tuer son cœur.

Dans le *Recueil* des premières poésies de Byron, dans ses *Juvenilia* prématurées, nous trouvons plus d'une allusion à ces souvenirs caractéristiques de l'école d'Harrow, par exemple une dramatique joute à la paume (où il excellait) engagée entre les élèves et les fermiers voisins, et qui finit par une rixe où le dévouement intrépide d'un ami (car il fut quelquefois aimé comme il le méritait) le préserva d'un coup de crosse de fusil qui lui eût ouvert le front. Une autre pièce de vers écrite à quinze ans, fut le résultat de ses promenades solitaires au cimetière de Harrow, alors qu'assis sur une tombe favorite d'où il embras-

sait tout le panorama de Windsor, il songeait à la gloire et à l'immortalité. Ces vers remarquables achèvent de peindre Byron adolescent, dans son ambition généreuse, sa fière tristesse et cet essor d'idées, si supérieur à l'étroit horizon de l'école, qui essayait déjà de pénétrer l'infini. Quel étrange et saisissant pressentiment que celui qui lui dicta ces vers :

Mon nom seul sera mon épitaphe : S'il n'environne d'honneur ma froide poussière, puisse aucune autre gloire ne récompenser mes actions. Ce *nom*, ce nom-là seul doit marquer mon tombeau, illustré par lui ou avec lui oublié.

Ces morosités d'un caractère inégal, ces mélancolies hautaines qui, plus que la joie, prouvent la force de l'esprit, n'empêchaient pas l'écolier d'Harrow de se livrer, avec un emportement fébrile et une frivolité passionnée, aux amusements et aux exercices dans lesquels il mettait une sorte de sombre point d'honneur à être sans rivaux de son âge. Byron n'affectait rien[1]. Ces

1. Plus tard, repoussant comme fausse et, sous certains points de vue, injurieuse, la comparaison de sa physionomie morale et littéraire avec celle de Rousseau, lieu commun déjà favori des faux prophètes et des censeurs jaloux, il relevait, avec une superbe frivolité, une ironique amertume, sa supériorité sur Rousseau, sous le rappor de la souplesse et de la force du corps, et des succès gymnastiques. « Il ne sut jamais monter à cheval, ni nager, ni faire des armes ; je suis excellent nageur, cavalier passable, quoique nullement brillant (ayant eu une côte enfoncée à dix-huit ans, dans mon cours de voltige), assez fort sur l'escrime, surtout quand je manie le large sabre des montagnards ; pas mauvais boxeur, quand je peux conserver mon sang-froid, ce qui m'est difficile ; mais je me suis tenu sur mes gardes depuis que je renversai M. Purling et lui démis la rotule (quoique nous fussions gantés), ce qui eut lieu en 1806, dans la salle d'Angelo et de Jakson, pendant que nous préludions. De plus, j'étais très-bon joueur à la longue paume, l'un des onze soutiens de Harrow, quand nous pariâmes contre Éton, en 1805. » (Moore, t. I, p. 229.)

contrastes même le prouvent, car l'affectation ne se contredit point. S'il s'ennuya souvent, par suite du défaut d'équilibre qui punit les mouvements désordonnés de l'esprit ou du cœur, ce fut aussi sincèrement qu'il s'amusa quelquefois.

Dans l'automne de 1802, il fit un court séjour avec sa mère à Bath, et n'hésita pas à se jeter tête baissée dans le tourbillon de dissipation d'une ville célèbre dans les annales du plaisir. Il se montra fort enjoué, fort sociable et passionné pour les déguisements et les mascarades. Son goût le portait de préférence vers les costumes orientaux, très-propices à sa beauté.

En quittant Bath, Mrs Byron loua une maison à Nottingham, l'abbaye de Newstead étant alors louée elle-même à lord Grey de Ruthen. Ce fut là que son fils vint la rejoindre pendant les vacances de 1803, enchanté d'habiter dans le voisinage de ce manoir monacal et féodal qui l'attirait par un charme mystérieux, trop conforme à son caractère et à ses idées pour n'avoir pas toujours duré. Cette sympathie étrange entre le jeune maître et la vieille maison était telle qu'il n'avait trouvé d'autre moyen, pour tromper ses impatiences et ses regrets, que d'aller de temps en temps passer la nuit dans une petite maisonnette près de la porte seigneuriale. Ce voisinage passionné et sa qualité de propriétaire ne tardèrent pas à créer entre lord Ruthen et lord Byron, malgré la différence des âges, une intimité que resserra la concession gracieuse d'un appartement dans l'abbaye elle-même. C'est dans ce sombre séjour, propice aux sentiments profonds, que le jeune lord se trouva pour la troisième fois en proie à un attachement romanesque, et pour qui? Pour la pe-

tite-nièce de ce M. Chaworth, tué en duel par le grand-oncle de lord Byron. Ainsi, par un jeu de l'amour et du hasard semblable à celui qui unit Juliette et Roméo, la haine traditionnelle de deux familles et son aveugle *vendetta* furent déconcertées par ce sentiment qui rapproche les montagnes et fait refleurir la stérilité elle-même.

C'est en 1803, peu de temps avant ce brevet d'hospitalité accordé par le locataire au propriétaire de Newstead-Abbey, que ce dernier fit connaissance à Londres avec la famille de miss Chaworth, qui résidait à Annesley, dans le voisinage immédiat de Newstead, ce qui lui permit de renouveler ses visites. C'est ainsi que Byron passa six courtes, délicieuses et terribles semaines d'été dans les enchantements et les déceptions d'une passion encore malheureuse, et qui garda sur sa vie une influence durable.

Il avait alors seize ans. Marie Chaworth, belle, riche, spirituelle, avait deux ans de plus que lui. Elle eût pu répondre autrement que par une amitié fraternelle aux sentiments brûlants du jeune pair, d'un noble visage, d'une tournure élégante, malgré son boulet au pied, et qui avait, dans l'esprit et l'imagination, ces ailes sous lesquelles se place volontiers un cœur sentimental.

Quoiqu'on lui eût offert un lit à Annesley, Byron s'opiniâtra d'abord à retourner tous les soirs à Newstead, sous le prétexte qu'il avait peur des portraits de famille des Chaworth, qui, disait-il, pourraient bien essayer, descendant de leurs cadres, de venir venger sur lui, la nuit, le duel qui avait mis un des tableaux en deuil. La vérité est qu'il avait peur non de ces morts

inoffensifs, mais de la trop jolie vivante. Un peu aguerri, il imagina un autre prétexte, non moins poétique : la rencontre d'un *bogle* (revenant) à Newstead, pour n'y plus revenir. C'est ainsi qu'il put accepter cette hospitalité complète qu'il avait d'abord refusée, et vivre, avec la liberté des mœurs domestiques anglaises, auprès de celle qu'il adorait sans trop oser le lui dire, déconcerté par l'immuable sérénité de son front, et l'affectueuse indifférence de son sourire. Cette vie en commun ne fut pas interrompue par deux courtes excursions à Matlock et à Castleton, dans lesquelles il eut le bonheur d'accompagner miss Chaworth.

Comme j'avais quinze ans, — écrit-il dans un de ses *Mémoranda*, — il m'arriva de traverser une caverne du Derbyshire dans un bateau qui ne pouvait contenir que deux personnes couchées. Le ruisseau coulait sur un roc, et le roc était si près de l'eau que le bateau seul pouvait passer, poussé par un batelier (espèce de Caron), qui marchait à la poupe, se courbant tout le temps. La compagne de mon voyage était Marie Chaworth, de laquelle j'étais depuis longtemps amoureux sans le lui avoir jamais dit, quoiqu'*elle* l'eût découvert. Je me rappelle mes sensations, mais ne puis les décrire et autant vaut. Nous étions ce jour-là tout un monde : un M. W...., deux miss. W....s, M. et Mrs Clarke, miss R....; mais nous n'en étions que plus seuls, surtout dans le bateau, *ma* Marie et moi. Hélas! pourquoi dire *ma?* Notre union aurait fini des querelles dans lesquelles le sang de nos pères avait coulé; elle aurait joint des terres vastes et riches; elle aurait du moins réuni *deux* cœurs en *un;* et deux êtres assortis par le caractère et par l'âge (elle est de deux ans mon aînée), et.... et.... et.... quel a été le résultat...?

Le résultat, ce furent de quotidiennes et charmantes promenades à cheval avec la trop insensible amazone, ou de délicieuses rêveries aux sons du piano de l'habile

musicienne, accompagnant le joli air gallois de Marie, préféré de Byron, parce qu'il portait son nom et parce qu'elle le chantait à ravir. Le résultat, ce furent aussi les sourdes jalousies qui lui mordaient le cœur, lorsque miss Chaworth livrait au bal, à un indifférent, cette taille qu'il n'avait jamais osé enlacer, combattu entre le désir et la crainte de cette volupté, toujours prêt à s'élancer avec elle dans le tourbillon de la valse, et toujours arrêté par la terreur de quelque humiliante trahison de son pied boiteux. Alors il tiraillait fiévreusement son mouchoir, ou déchargeait sa douleur et sa colère sur la porte de la terrasse, but habituel de ses exercices de tir au pistolet.

Et le soir, il serrait sur son cœur, précieusement et pieusement, l'unique gage de ses amours avec Marguerite Parker, l'unique gage d'amour qu'il possédât, une boucle de cheveux, ravie peut-être plutôt que donnée, un jour de folâtrerie.

Un soir il ne baisa plus fiévreusement en son rêve le pâle et doux visage de Marguerite. Le portrait de miss Chaworth, trophée d'une longue lutte et d'une difficile victoire, ce portrait dont il ne se sépara plus jamais, et qui inspira ses premiers vers, et plus tard la belle et pathétique pièce du *Rêve*, pendait à son cou, enchâssé dans un riche médaillon. C'était le premier succès, la première conquête de ces petits chefs-d'œuvre de stratégie dont il nous a livré, dans ses conversations avec Medwin, avec une gaieté mélancolique, le juvénile secret.

Cette année-là, je passai l'été de nos vacances au milieu des montagnes de Malvern. Ce fut pour moi des jours de roman. Maria était l'*idéal* de beauté que pouvait me peindre

ma jeune imagination. J'ai puisé toutes mes fables sur la nature céleste des femmes dans la perfection que mon esprit créait en elle. Je dis *créait;* car, comme tout le reste de son sexe, je ne la trouvai rien moins qu'angélique.

Après mon échappée à Cheltenham, je retournai à Harrow, plus éperdûment amoureux que jamais, et je passai les vacances suivantes à Newstead. Je commençai alors à me croire un homme et à faire l'amour tout de bon. Nos entrevues n'avaient lieu qu'à la dérobée, et mes lettres passaient par les mains d'une confidente. Une porte qui conduisait des terres de Marie C. à celles de ma mère était le lieu de nos rendez-vous. Mais l'ardeur était toute de mon côté; j'étais sérieux, elle était légère. Elle m'aimait comme un jeune frère, se moquait de moi et me traitait en enfant; elle me donna cependant son portrait, et c'était bien quelque chose pour un sujet de vers [1].

Un jour, tout finit brusquement. Il entendit miss Chaworth, qui ne se croyait pas écoutée, et que le dépit de n'être pas mieux comprise emportait jusqu'à calomnier, par une boutade cruelle, ses vrais sentiments pour Byron, s'écrier : « Croyez-vous que je me soucie le moins du monde de ce garçon boiteux? » Ces mots malencontreux allèrent bien au delà de leur but. Ils percèrent le cœur de Byron. Quoique la nuit fût avancée, il s'élança hors de la maison, éperdu de douleur, de colère et de honte, et s'enfuit tout d'une traite à Newstead.

L'année suivante, redevenu plus calme, rendant justice à l'amitié sincère qu'il avait inspirée à miss Chaworth, et lui pardonnant le crime innocent d'en aimer un autre, il prit congé d'elle sur une colline d'Annesley, « couronnée d'un diadème d'arbres », où il lui fit de tristes et encore tendres adieux.

1. Medwin, I, 94.

C'est en 1805 que miss Chaworth épousa l'heureux rival de Byron, M. John Musters. La nouvelle prévue de cette union lui porta un coup que cette fois il supporta stoïquement. Sa pâleur seule trahit le déchirement intérieur et l'effort prodigieux fait pour le dissimuler. A Harrow, qu'il ne devait quitter qu'en octobre 1805, l'éducation de lord Byron se continua sans parvenir à altérer l'originalité sauvage de son caractère, et son instruction s'y composa surtout, lentement et secrètement, des lectures irrégulières et indépendantes dont il dérobait à l'ennui des méthodes et à la contrainte des règles l'âpre et solitaire volupté : comme il arrive à presque tous les esprits précoces et hardis que rebute la nourriture insuffisante de la classe. Ses progrès y furent des conquêtes de contrebande. Son génie y vécut de fruits défendus. Impatient de la gloire dont il avait le pressentiment, indifférent à ces places gagnées par un travail régulier et satisfait de la supériorité dont il portait en lui le secret, il songeait déjà à ses biographes, et griffonnait pour la postérité des journaux intimes où il notait curieusement ses impressions, ses réflexions, ses colères et ses amitiés.

Il passa les vacances de l'année 1804 à Southwell, où sa mère s'était fixée en quittant Nottingham. Southwell fut ce troisième théâtre de sa jeunesse, celui où il commença le rôle de sa virilité, ou se développèrent les levains amers de cette vie désordonnée, aux précoces expériences et aux précoces repentirs, qu'il mena à l'université de Cambridge. C'est à Southwell enfin que déborda pour la première fois ce vase d'une sensibilité brûlante mise en ébullition par la chaleur de ce cerveau qui avait, en quelques années épuisé plusieurs biblio-

thèques. » Il ne suffit pas d'avoir des facultés, a dit Vauvenargues, il faut en avoir l'économie. » C'est dans cette économie que résident les harmonies, les fécondités et les sérénités de la vie. Byron prodigua, gaspilla, jeta aux quatre vents du ciel, les forces de son intelligence, les trésors de son cœur. De là, avant vingt ans, le dégoût des hommes et de lui-même, la satiété désespérée et l'ennui vagabond dont il devait écrire et souffrir l'Odyssée.

Trois choses eurent pu lui faire éviter ces aveugles dépenses, ces largesses fatales de tout son être : l'autorité tutélaire d'une mère écoutée, le dévouement sauveur d'une amitié exemplaire, enfin l'amour, un amour digne de lui, aux inspirations héroïques et aux sacrifices purificateurs. Malheureusement Byron, qui avait des amis et méritait d'en avoir, perdit trop tôt, comme si sa fatalité les eût touchés, tous ceux dont le commerce eût pu lui servir de sauvegarde. Cambridge ne lui donna que des camarades, c'est-à-dire des émules de folie, des compagnons de débauches. Sa mère, nous l'avons vu, nous allons le voir encore, n'avait rien de ce qui attire ni de ce qui retient. Tour à tour trop sévère ou trop indulgente, odieuse ou ridicule, elle passa sa vie insoucieuse ou colérique entre la haine ou le mépris de son fils, et le scandale de leurs dissentiments frisera parfois le tragique. Quant à l'amour, l'amour que trois fois Byron avait appelé, il ne lui avait répondu que par la triple déception que nous avons racontée. Plus tard, quand il voudra aimer, il n'apportera à un sentiment qui l'exige tout entier, que le reste, et comme qui dirait les cendres de son cœur.

CHAPITRE III.

SOUTHWELL.

Le collége de la Trinité à Cambridge. — Mélancolie de Byron. — N'être plus enfant. — Vie tour à tour solitaire et dissipée. — Amitié passionnée. — Le bel Eddleston. — Noël Long. — Vacances à Southwell. — Début dans le monde. — Mélange de hardiesse et de timidité, de noblesse et de gaucherie. — Querelle caractéristique avec mistress Byron. — Byron secoue le joug maternel. — Fugue sur Londres. — La mère domptée. — Premiers vers. — Vicissitudes et transformations du premier recueil poétique de Byron. — Excursion à Harrowgate. — Comédie de société. — Grooms, chevaux, chiens. — L'abbé de Roufigny. — M. Becher et ses conseils. — Les *Heures de loisir*. — Année de séjour à Southwell. — Byron y trempe sa force dans l'amertume. — Mélodies préférées. — Immenses lectures. — Insatiable curiosité d'esprit et de cœur. — Penchants superstitieux. — Goût passionné de la gloire. — Ambitions généreuses et fiers pressentiments. — *Ni ange ni bête.*

Au mois d'octobre 1805, lord Byron entra au collége de la Trinité, à Cambridge, sous le coup d'une impression de tristesse et de découragement dont nous lui empruntons l'aveu pénétrant :

Lorsque j'allai pour la première fois au collége, ce fut une scène pénible et nouvelle pour moi ; d'abord, j'avais tant de chagrin de quitter Harrow, que, quoique l'époque fût arrivée (j'avais dix-sept ans), j'en perdis le repos, pendant le dernier quartier, et passai mes nuits à compter les jours qui me restaient. J'avais détesté Harrow pendant un an et demi ; mais après, je l'aimais. Secondement, je désirais aller à Oxford et

non à Cambridge. Enfin, j'étais si complétement seul dans ce nouveau monde que mon courage était à moitié brisé. Mes compagnons n'étaient ni humoristes, ni insociables; au contraire, ils étaient bienveillants, hospitaliers, distingués comme rang et comme fortune, et d'une gaieté qui surpassait beaucoup la mienne. Je me mêlais avec eux, nous dînions et nous soupions ensemble, et...; mais malgré tout, une des sensations les plus douloureuses et les plus pénibles de ma vie fut de sentir *que je n'étais plus un enfant.*

A Cambridge, lord Byron, qui ne pouvait vivre sans un lien volontaire, tout en ayant horreur de tout lien obligatoire, s'éprit d'une amitié passionnée pour un jeune homme nommé Eddleston. De deux ans plus jeune que lui, d'une naissance inférieure à la sienne, circonstance à laquelle cette liaison dut cet attrait de protection, qui provoque et attache les cœurs altiers, ce jeune homme, doué d'une voix charmante, faisait partie du chœur de Cambridge, et exerça sur Byron la fascination irrésistible de sa douceur presque féminine. Nous aurons à parler plus d'une fois de cette affection, fortifiée par les contrastes mêmes qui devaient l'étouffer, et qui tient une assez grande place dans la vie morale de notre héros.

Byron retrouva aussi au collége de la Trinité un de ses compagnons favoris d'Harrow, Édouard-Noël Long, qui entra ensuite dans les gardes, et qui, après s'être distingué dans l'expédition de Copenhague, à laquelle, dit le poëte, « survivent encore deux à trois mille faquins, bien portants et bien payés, » se noya au commencement de 1809. Il passait à Lisbonne avec son régiment dans le vaisseau de transport *le Saint-George*, qui fut heurté dans la nuit par un autre transport et sombra.

C'est avec ce jeune homme, habile nageur, si singulièrement prédestiné à périr dans les flots, que Byron partagea tous les plaisirs et tous les jeux que le régime indépendant des Universités anglaises permet à ces précoces et turbulents émancipés qui y apprennent la vie plus que la science, et la vie par les mauvais côtés. C'est avec Long que Byron, étudiant plus assidu aux leçons d'équitation et aux parties de paume ou de crosse qu'aux cours réglementaires, jeta fiévreusement au hasard d'une vie indisciplinée les premières gourmes de son esprit et de son tempérament, lisant, discutant, cavalcadant, luttant, et bravant avec la hardiesse d'un plongeur émérite les mystères des eaux profondes de la Cam, où il se faisait un jeu téméraire de poursuivre et de saisir au fond d'un lit bourbeux de quatorze pieds de hauteur, les assiettes, les œufs ou les schellings que des parieurs y avaient jetés.

Le soir, on faisait de la musique, c'est-à-dire, Long, bon musicien, jouait tour à tour de la flûte ou du violoncelle; Byron constituait l'auditoire, tantôt distrait, tantôt enthousiaste, suivant l'humeur du moment. Les rafraîchissements se composaient de cette eau de soda, émoustillante et digestive, chère aux palais blasés et aux estomacs laborieux de la jeune Angleterre.

Noël Long ne passa qu'un été à Cambridge. Il entra dans les gardes et abandonna Byron, sevré de cette amitié unique, aux amours passagères et aux liaisons vagabondes, fluctuations du cœur et des sens d'une nature déjà insatiable d'émotions et de jouissances. Byron regretta toujours cet ardent et parfois mélancolique compagnon de sa première jeunesse. Il ne songeait jamais à lui, à ses qualités, à sa fin précoce, sans

un involontaire attendrissement. Et plus tard, au milieu de ses plus noirs accès de misanthropie, quiconque se recommandait à lui de ce souvenir, trouvait immédiatement ses bras et son cœur ouverts.

Pendant l'été de 1806, Byron rejoignit sa mère, comme de coutume, à Southwell, et commença à s'apprivoiser aux avances d'un cercle peu nombreux mais choisi, où l'attirait la présence de quelques femmes aimables et distinguées, mais d'où l'éloignaient en même temps cette sauvage horreur des visages nouveaux et cette orgueilleuse timidité, fonds d'un caractère dont Harrow et Cambridge n'avaient qu'à peine émoussé les âpretés.

Une jeune personne qui le connut alors, peint son début dans quelques lignes caractéristiques :

Je le vis pour la première fois à une soirée chez ma mère. Il était si sauvage qu'elle fut obligée de l'envoyer chercher trois fois avant de pouvoir obtenir qu'il vînt au salon jouer à différents jeux avec les jeunes gens de son âge.

Il était gras, avait l'air timide et portait ses cheveux peignés lisses sur le front. Il ressemblait beaucoup à son portrait en miniature que sa mère avait fait faire par M. de Chambruland. Le lendemain, mistress Byron l'amena faire visite à la maison, où il eut la même tenue roide et contrainte. La conversation tomba sur Cheltenham où nous avions passé quelque temps, sur les amusements, les pièces qu'on y représentait, et je dis que j'avais vu jouer à merveille le rôle de *Gabriel Lackbrain*. Comme sa mère se levait pour s'en aller, il fit un salut cérémonieux auquel je répondis par : « Adieu, *Gaby!* » faisant allusion à la pièce. Sa physionomie s'éclaira, sa belle bouche laissa échapper un rire franc; toute gêne s'était évanouie pour ne plus revenir, et lorsque sa mère lui dit : « Allons, Byron, êtes-vous prêt? » il répondit que non, qu'elle pouvait s'en aller sans lui, qu'il voulait rester et causer un peu plus

longtemps. A dater de ce jour-là, il venait chez nous à toute heure, entrant et sortant comme bon lui semblait, et regardant notre maison comme la sienne[1].

C'est au commencement d'août 1806 qu'une querelle caractéristique avec sa mère, explosion subite des passions qui bouillonnaient en lui, et suivie d'une révolte définitive, brisa les derniers freins qui le retenaient encore. La vie individuelle, avec tous ses hasards et tous ses dangers, commença dès lors pour ce titanesque dandy, étouffant dans les contraintes provinciales et domestiques. La première manifestation du génie poétique qui brûlait en lui devait suivre de près ce conflit décisif qui mit de si bonne heure au jeune étudiant de Cambridge la bride sur le cou. C'est à dix-huit ans à peine que lord Byron devait publier ses premiers vers, ces *Juvenilia*, fleurs brillantes, au parfum amer, nées sur les bords du volcan subitement entr'ouvert, qui allait lancer au poétique ciel tant de flamme et tant de fumée. La cause qui développa entre la mère et le fils, jusqu'à rendre une première séparation nécessaire, les ferments d'incompatibilité qui couvaient depuis si longtemps sous la cendre de l'habitude, est demeurée inconnue, et elle dut être futile. Une étincelle suffit à allumer un incendie. Les colères sourdes et les froides indignations de Byron, provoquées chaque jour par les petitesses et les exigences d'une mère tyrannique, exaltaient celle-ci à son tour jusqu'au délire. Les tasses et les soucoupes, la bouilloire elle-même, si pacifique, servaient de victimes, puis de munitions à ces tempêtes où Byron,

1. Moore, t. I, p. 112.

pâle et sardonique, représentait l'éclair, et ou Mrs Byron, qui passait rapidement de la menace à l'exécution, représentait la foudre ou plutôt la grêle. Les tasses brisées, le thé répandu (*infandum!*), elle puisait au coin du foyer, dans le fourgon lui-même, arsenal imprévu, des arguments plus massifs et plus dangereux. De là des scènes à la fois tragiques et comiques. Un soir, par exemple, la mère et le fils, saisis des mêmes craintes et des mêmes pressentiments, faillirent se rencontrer chez le pharmacien du voisinage, où ils venaient, chacun de leur côté, se recommander à sa circonspection en cas de demande suspecte. L'un et l'autre se calomniaient ainsi évidemment, emportés par leur imagination bien au delà du but. Dans la dernière contestation, Byron n'ayant évité que par un brusque mouvement l'espèce de masse d'armes avec laquelle on attise le feu du charbon, trouva la mesure comble, se réfugia chez un voisin, et de là ne fit qu'une traite jusqu'à Londres. C'est de Piccadilly qu'il fait avec plus de malice que de colère, à son ami Pigot, les honneurs d'une aventure qui lui avait fourni la clef des champs (9 août 1806.) Il y parle de sa mère, qu'il appelle irrévérencieusement « *mon aimable Alecton* » avec un sans-façon qui, tout affecté qu'il est, semble pire que la haine. On met là tristement le doigt sur une des plaies secrètes de ce cœur ulcéré : l'absence d'une bonne et grande mère, de ses caresses préservatrices, de ses conseils inspirateurs, voilà le véritable, l'irrémédiable malheur de la jeunesse et de la vie de Byron.

A ce point de vue, toute cette *Correspondance* famiière relative à la première escapade de Byron fait

mal au cœur. La première ivresse d'une telle indépendance a quelque chose de douloureux. On sent qu'elle est payée de déceptions sur lesquelles on s'étourdit en vain. Cette plaisanterie artificielle est navrante comme le sourire du condamné : la fusée y rate mouillée de secrètes larmes; l'épigramme y retombe à terre comme un oiseau blessé.

Byron veut à toute force échapper à sa mère, qui, affligée le lendemain autant qu'elle était irritée la veille, s'indigne et s'humilie à la fois, prie et menace tour à tour, va s'élancer enfin à la poursuite « de son lionceau. » Byron écrit :

Je viens de recevoir d'elle un acte de contrition auquel, crainte de récidive, j'ai fait une réponse modérée, avec une espèce de promesse d'être de retour dans une quinzaine, qu'entre nous je ne compte point tenir.... Je resterai ici au moins une semaine ou dix jours; avant mon départ je vous enverrai mon adresse; que sera-t-elle? c'est ce que je n'ai point encore décidé; il faut, dans tous les cas, que Mrs B.... l'ignore; vous pouvez lui présenter mes compliments et lui dire que toute tentative de poursuite serait inutile, attendu que j'ai pris des mesures pour battre en retraite vers Portsmouth, à la première nouvelle de son départ de Southwell[1]....

Bientôt Mrs Byron, ses colères, ses repentirs, tout ce manége de tendre *tigrerie* qui lui donnent la seule originalité à laquelle elle puisse prétendre, cessent d'occuper le premier plan de cette correspondance caractéristique. Pour en finir avec cet incident, Mrs Byron annonce à son fils son départ pour Londres, et lentement y arrive. Byron l'attend de pied ferme, et

1. Moore, t. I, p. 116, 117.

finit par la dompter. Après quelques rugissements désespérés, la lionne rentrera à Southwell, vaincue à jamais, à jamais charmée. Deux choses peuvent expliquer ce prestige imprévu du rebelle triomphant, en dehors de l'effet pour la première fois bu jusqu'à la lie, par Mrs Byron, d'une résistance inexorable. La mère vulgaire n'a pu revoir impunément l'être brillant et fort sorti de ses entrailles. Elle sent que toute sa gloire consistera un jour dans cet enfantement : à quoi lui servirait de le gâter ? Le pot-au-feu aux ridicules orages n'a rien de mieux à faire que de vivre en paix avec ce vase d'acier, qui d'un choc le briserait. Mrs Byron, en somme, aimait son fils ; on peut même dire qu'elle l'adorait, à sa manière sans doute, mais sincèrement. Cette humble résignation, consolée par l'orgueil, exaltée par l'espérance, qui suit le combat d'où elle sort domptée, le prouve surabondamment. Il est même permis de croire que nature inférieure, pliée soudain au joug d'une volonté et d'une intelligence d'élite, elle n'aima jamais plus son fils que le jour où, de son sujet, il se fit à son tour son tyran. La mère détrônée revint à Southwell, frappée d'une sorte d'illumination prophétique de l'avenir, emportant dans l'esprit comme un reflet de la gloire future dont le premier rayon dorait déjà le front de son fils, et dans le cœur une sorte d'admiration et de respect pour cet enfant qui voulait comme un homme. C'est en ce chaud mois d'août, où elle se sentit frappée au cœur d'une sorte de *grâce* qui la rendit raisonnable, que Byron fit ce double acte d'indépendance qui fascina sa mère et signala son avénement. Le jeune lord, à l'heureuse nouvelle du gain de ce procès en revendication de la

terre de Rochdale, qui le faisait plus riche de trente mille livres sterling, achèta sa première voiture et ses premiers chevaux. Le jeune poëte songea à publier ses premiers vers. Quand sa mère le vit, il avait sur le front ce double et foudroyant rayon qu'y mettent la victoire remportée sur le premier carrossier, la victoire sur le premier libraire. Étranges caprices de la destinée ! peut-être si elle fût venue une minute plus tôt ou plus tard, Mrs Byron eût-elle ramené à Southwell un fils repentant. Tout est affaire de la première vue, du hasard des circonstances et des sentiments au moment décisif.

Parlons d'abord des vers de Byron ; nous dirons ensuite l'histoire de son carrosse, de son groom, de ses chiens et de ses chevaux, qui à ce moment ne l'occupèrent pas moins que ses vers. N'oublions pas que Byron était Anglais, lord, et qu'il avait dix-huit ans.

Byron, on l'a deviné, avait commencé d'écrire des vers dès le jour où il avait su bégayer cette divine langue, dont le don descend comme une flamme aux prédestinés, au milieu de leur premier rêve de gloire ou d'amour. Tous les sentiments qui avaient jusque-là effleuré son cœur l'avaient fait vibrer comme un luth. Enfin un jour il s'était senti et déclaré poëte, comme la Fontaine le sentit en entendant une ode de Malherbe, comme le Corrége se sentit peintre devant la *sainte Cécile* de Bologne. Miss Pigot, qui ne lui connaissait pas ce talent (on n'avoue les premiers vers qu'en rougissant, comme le premier amour), venait de lire avec âme quelques poésies de Burns. Byron, encouragé jusqu'à l'indiscrétion par cette harmonieuse avance d'une jeune fille, qui ne lisait pas en profane, lui dit « que

lui aussi était poëte et qu'il écrirait pour elle quelques-uns de ses vers, dont il se souvenait. » Il traça en effet au crayon la pièce qui commence ainsi :

In thee I fondly hoped to clasp.

Il lui récita ensuite : « Quand la voix de mes pères, du haut de leur palais aérien, rappellera à mon âme, » fragment, dit Moore[1], si plein du pressentiment de sa gloire à venir.

L'appétit de la célébrité vient en goûtant au premier éloge. Il n'y a que le premier pas qui coûte, entre lire ses vers et les imprimer. Byron se sentit bientôt piqué de cette curiosité ambitieuse qui nous fait auteurs. Son vœu n'allait pas cependant alors plus loin que la volupté de se voir imprimé, tout au plus de se faire lire de quelques donataires choisis. N'oublions pas que Byron appartenait à cette aristocratie anglaise où l'on a le bon goût de ne pas mépriser le talent, mais où l'on a une horreur du ridicule bien supérieure au désir de la gloire. Là on ne se risque dans la publicité, où nos Français se jettent si volontiers du haut d'un pont ou d'un clocher, qu'avec précaution, et en ne mettant, comme a dit Dante, qu'un pied après l'autre dans cette eau variable, tantôt pure comme la source, tantôt fangeuse comme l'égout, selon qu'on y entre ou qu'on y tombe.

C'est Ridge, libraire à Newarck, qui reçut les premières confidences de la Muse byronienne et fut chargé d'imprimer à ses frais les manuscrits d'un jeune poëte, qui ne devait pas tarder à pratiquer l'art, que nul ne posséda comme lui, de les vendre fort cher, de

1. Moore, t. I, p. 125.

l'air dont on les donne. C'est à cette période d'émulation fiévreuse où la verve débordée de Byron ajoute sans cesse le vers au vers, et fatigue de son activité, de sa fécondité et de son impatience intermédiaire, copiste et imprimeur, que se rapportent les lettres du 10 août 1806 à miss Pigot (sa copiste dévouée et désintéressée) et les autres à son frère, son mandataire et son conseiller[1].

C'est à ce jeune gentleman, confident poétique et censeur amical de lord Byron, qui fut aussi son compagnon d'excursions et de plaisirs, que nous devons quelques détails curieux sur cette lune de miel de l'indépendance, dont le tempérament et le caractère de Byron avaient quelque peu hâté le rayonnement.

Après un court séjour à Southwell, à son retour de Londres et de Worthing, l'étudiant de Cambridge et l'étudiant d'Edimbourg partirent pour Harrowgate, où ils arrivèrent avec un train plus frivole et plus élégant que leur vie ne fut dissipée. Sauf de rares et courtes apparitions dans les lieux publics, au bal, l'existence qu'y menèrent nos deux compagnons fut assez retirée et se borna à la promenade, à la conversation et à l'épanchement mutuel des confidences poétiques, car le jeune Pigot, soit goût naturel, soit contagion de l'exemple, se piquait aussi de dompter Pégase. Tous deux apprenaient aussi avec ardeur leur rôle pour les représentations du théâtre de société organisé récemment à Southwell. Lord Byron, amoureux de toutes les gloires, courtisait volontiers la fortune dramatique, et il n'eût pas plus dédaigné le titre de bon acteur que celui de

1. Moore, t. I, p. 118 à 12

boxeur de génie. Tout cela est bien anglais : mais nous avons affaire à un Anglais par excellence, au type et au modèle même de l'aristocratie britannique au temps des Sheridan et des Fox, des Canning et des Brummel.

Lord Byron et le jeune gentleman son compagnon voyageaient en poste dans la voiture du lord. Il avait fait partir en avant son jockey avec deux chevaux de main, Bo'swain et Brighton, et un superbe dogue très-féroce qu'on appelait Nelson. Boatswain, chien favori, et son valet de chambre Frank, étaient derrière la voiture. Tel est l'équipage dans lequel voyageait lord Byron à dix-huit ans, dans l'été de 1806, époque où l'auberge de *la Couronne*, dans la basse ville, à Harrowgate, le compta parmi ses hôtes. On y conserve encore de ce séjour des souvenirs devenus presque légendaires. On s'y souvient de l'épisode tragique qui y mit brusquement fin à la faveur incommode et à la vie querelleuse du dogue Nelson, rival implacable de Boatsvain. Lorsque les deux jaloux se prenaient à la gorge, quatre hommes ne parvenaient pas à les séparer, et il fallait, pour fermer leur gueule hurlante, y fourrer la pincette ou le fourgon à attiser le feu. Un jour Nelson, qu'on délivrait parfois imprudemment de sa muselière, s'échappa de l'appartement et entrant dans l'écurie, y sauta au cou d'un cheval et s'y cramponna de telle sorte, qu'une balle de pistolet put seule lui faire lâcher prise. Lord Byron, qui avait dû ordonner cette exécution, regretta la farouche bête, mais s'attacha d'autant plus à Boatswain, que son concurrent était mort. Mort à son tour, ce dernier devait avoir de son maître une épitaphe d'ami.

A leur retour à Southwell, les deux amis d'une sai-

son, qui ne devaient plus se revoir, figurèrent sur le théâtre de société de Southwell, et ses succès d'acteur enorgueillirent assez lord Byron pour qu'il en ait consigné voluptueusement le souvenir dans ces *journaux* ou *mémoriaux*, canevas d'or pur que Moore a brodé avec de la laine plus souvent qu'avec de la soie:

Dans ma jeunesse, j'étais renommé comme très-bon acteur. Outre mes débuts à Harrow, qui furent brillants, je jouai trois soirs de suite, en 1806, sur le théâtre de société de Southwell, le rôle de Penruddock, dans la *Roue de fortune*, et celui de Tristram Fickle dans la farce d'Allingham intitulée : La *Girouette*. Le prologue de circonstance était aussi de ma composition. Les autres acteurs étaient de jeunes dames et de jeunes gentilshommes du voisinage, et le tout produisit le plus grand effet sur notre bienveillant auditoire [1].

Ces représentations, qui firent époque à Southwell, et où Byron déploya, dans l'art avec lequel il rendit le contraste de deux rôles très-différents, l'un sombre, l'autre gai, de remarquables ressources d'expression et de mimique, eurent lieu vers la fin de septembre. Le prologue, écrit par lord Byron, est inséré dans les *Heures d'oisiveté ;* il le composa en courant la poste à son retour d'Harrowgate. Comme il montait en voiture à Chesterfield il dit à son compagnon : « Pigot, je vais me mettre à l'œuvre et *filer* un prologue pour notre comédie. » Et il l'avait terminé avant d'atteindre Mansfield. Il n'interrompit sa féconde inprovisation que pour demander la prononciation du mot français *début*.

C'est ici le lieu de remarquer que lord Byron, qui ap-

1. Moore, t. I, p. 130.

prit avec facilité les éléments des langues de l'Orient, mordit difficilement au français. En 1804, il passa quelque temps chez un abbé de Roufigny, émigré improvisé pédagogue par la misère; mais il y passa son temps à boxer ou à faire de l'escrime, au grand scandale de notre abbé, qui ne comprenait pas qu'on ne préférât pas à tout sa *jolie* grammaire. C'est au mois de novembre 1806 que se trouva prêt ce volume de *poésies* par lesquelles Byron se proposait de débuter *in petto* dans le monde des lettres, en traversant d'abord une antichambre d'amis. Le premier exemplaire en fut offert à M. Becher, gentleman sage et éclairé, qui lui donna d'excellents conseils, et mêla à de justes éloges de justes reproches. Comme tout premier livre, celui de Byron ne trahissait qu'à travers un fonds de réminiscences et d'imitations, l'originalité encore vacillante. M. Becher lui fit sentir le danger de se présenter aussi prématurément au public, si restreint qu'il fût, avec un habit d'emprunt, pris au vestiaire poétique, et qui pouvait faire crier: *au voleur!* par plus d'un contemporain, Moore par exemple. Docile à ces justes critiques, et sentant que l'heure de son hégire n'était pas encore arrivée, le jeune lord souffla bravement sa lanterne à peine allumée. En d'autres termes, il jeta au feu, tout entière, cette première édition, tirée seulement à cent exemplaires in-4°, dont il n'existe plus guère que celui qu'il s'était réservé, et un qu'il ne put rattraper à Edimbourg, où il l'avait envoyé.

Cette déférence héroïque pour de sages conseils et de sages reproches prouve que l'orgueil de Byron venait d'une source plus haute et plus pure que la vanité, et n'était chez lui que le sentiment parfois irrité de sa

valeur. Il prouve aussi qu'une direction amie, souple et ferme à la fois, eût victorieusement triomphé de ces écarts de caractère où l'on a vu l'élan impérieux d'une ambition égoïste, et qui n'étaient que le piaffement de la force impatiente. Cet aigle dont bientôt il fut impossible de mesurer l'essor et de fixer l'aire vagabonde et solitaire, eut au début, comme bien d'autres, des tendresses et des naïvetés de ramier. Sa lettre à lord Clare, du 6 février 1807, où il reconnaît doucement et noblement des torts de susceptibilité, ses excuses à son ami Delaware, qu'il avait offensé par un soupçon injurieux, témoignent d'un cœur qui ne demandait pas mieux que de s'apprivoiser, et qui ne s'est effarouché que de désespoir. Cette lettre à lord Clare témoigne aussi, il faut le dire, tout en faisant la part de la fiction dans cette comédie du scepticisme et du désabusement, contemporaine de la première barbe, d'une lassitude et d'une amertume précoces. Tout dépend en effet du caractère et du tempérament. Il est des hommes, et ce ne sont pas les moins forts, qui se sentent dégoûtés dès la première ivresse de plaisir. La première déception engendre parfois la satiété, et Byron était de ces nageurs vigoureux qui, en plongeant dans la débauche, touchent le fond du premier coup. A qui a de bonne heure goûté sur la montagne le sobre enivrement des grandes pensées, la volupté des sens est une déchéance, et l'alcôve une prison. Les âmes fortes ne respirent que dans la pureté. Byron étouffa bientôt, en ces premiers efforts de novice qui se fait roué. L'ange en lui pleurait vite sur la bête repue. Le poëte revint purifié, par le dégoût même de ses excès, à la poésie et à cette seconde édition, vraiment

définitive, digne pour ses amis de faire oublier la première, et pour le public de commencer une renommée.

C'est en janvier 1807 que parut ce volume de *Juvenilia*, sans titre, première, informe et anonyme offrande à Apollon dans un sacrifice à huis clos. Le 13 janvier, il adressait ce premier ouvrage à son ami le docteur Pigot, à Edimbourg, en lui annonçant les augmentations, les corrections et les suppressions qui le rendaient nouveau et presque chaste, par opposition à cette première édition *auto-da-fétée* où certaine pièce, sur une certaine Marie (la pécheresse de ce trio où Marie Duff et Marie Chaworth représentent la vierge angélique et l'honnête femme), avait soulevé la bile de ce *cant* puritain qui flairait dans Byron son plus grand ennemi et son plus redoutable adversaire. Cette Marie semble avoir été, à travers le mystère qui l'enveloppe, une bonne et douce fille, meilleure peut-être que sa condition, dont Byron, à cette époque, montrait discrètement une boucle de superbes cheveux blonds, tribut parfumé de cette Madeleine, avant le repentir, à son trop profane sauveur. Il n'est demeuré, dans les *Heures d'oisiveté*, qu'une pièce intitulée : *A Marie, en recevant son portrait*, unique anneau conservé de cette vulgaire chaîne, si toutefois il ne s'agit pas là de Marie Chaworth.

Dans sa lettre du 6 mars, à son ami de collége, William Bankes, qui lui avait écrit franchement son avis, le poëte se défend déjà, dans Byron, avec cette fermeté critique qui est la marque de la virilité de l'esprit. Il y fait preuve de cette modestie qui est celle de la force. On sent que l'aile pousse et que s'aiguise le bec de ce militant esprit. Ces cent exemplaires d'essai, qui lui

avaient rapporté les observations de Bankes, les encouragements de lord Woodhouselee et de Mackenzie, épuisés, lord Byron se décida « *non sans quelques palpitations,* » à publier son premier recueil définitif sous le titre aristocratique de : *Heures de loisir.*

Il n'est pas sans importance de peindre la vie de Byron, durant cette année de vie laborieuse et dissipée à Southwell. C'est en cette année 1807, en effet, où l'Université ne le vit reparaître qu'en juin, qu'on peut dire que Byron a progressivement monté les degrés de cette échelle obscure, au dernier échelon lumineux, d'où il allait s'élancer dans le monde. C'est là aussi qu'il trempa dans l'amertume d'une misanthropie précoce, en même temps que sa cuirasse de fausse insensibilité, cette épée de sarcasme et de révolte dont il allait frapper les institutions et les mœurs d'une société dégénérée.

Les témoignages contemporains de cette époque de sourd bouillonnement, de préparation à la lutte, de noviciat suprême de la poésie militante, le montrent à la fois sauvage et courtois, selon les personnes, hautain et généreux, se levant et se couchant tard, suivant une déjà invariable habitude, déjeunant seul, et le soir dînant un livre sous les yeux, toujours retranché contre les ennuis de la vie domestique, fort atténués cependant par la transformation de lady Byron, dans la réflexion ou la lecture. Chaque jour, sa première visite était pour sa jeune amie miss Pigot, à laquelle il portait à transcrire le tribut de sa veille nocturne; la seconde était pour son aimable mentor littéraire M. Becher. Le soir, il prenait un plaisir attendri à écouter miss Pigot à son piano ; parfois il s'enhardis-

sait à chanter avec elle, avec une gaucherie qui n'était pas sans charme, quelque mélodie préférée « *La fille de Lodi,* » ou « *Lorsque le temps s'envole avec nos amis.* »

Les exercices du corps, pour lesquels il avait un goût et en général une aptitude remarquables, servaient de diversion et de délassement à cette âme chargée de pensées. Il n'était ni habile écuyer ni grand connaisseur en chevaux, louant les siens au passage en les prenant pour ceux d'un autre ; mais il se montrait tireur opiniâtre et adroit, nageur et plongeur consommé, ayant pour les armes, les pistolets et les épées, le goût passionné, presque puéril, d'une race et d'un tempérament héréditairement militants. Dans ses promenades il était surtout accompagné de ses chiens, Bran et Boatwain, hôte d'abord jaloux, et plus tard compagnon protecteur de Gilpin, le terrier de mistress Byron.

Un trait du caractère de Byron, à cette époque, et il fut de ceux qui persistèrent chez cet homme amoureux de l'étrange et du merveilleux, c'est la superstition, faiblesse plus commune qu'on ne le croit dans les esprits forts. Il croyait aux pressentiments, aux charmes, aux philtres, aux amulettes, aux prophéties de devineresses et de sorcières. Il s'était fait ainsi de bonne heure une sorte de poétique religion, qui avait remplacé l'autre, que l'absence de foi et de culte réduisait au déisme panthéistique dont ses œuvres et celles de Gœthe ont semé l'évangile.

A côté de nobles sentiments et de grandes idées, il avait des petitesses d'amour-propre qui eussent été ridicules, si elles ne l'eussent fait souffrir à l'égal des plus profondes blessures. Il ne se consolait pas de cette

difformité de son pied qu'il attribuait, dans ses colères, à la *bégueulerie* de Mrs Byron (durant l'accouchement sans doute), à qui il ne pardonna jamais d'avoir mieux aimé un défaut à son enfant qu'une atteinte à sa pudeur. Il tenait aussi d'elle une disposition à l'embonpoint qui n'était que fâcheuse et qu'il cherchait à prévenir comme un affront fatal. Dès son entrée à Cambridge, il se soumit, pour arriver à la maigreur idéale du *dandysme*, puissant alors comme toutes les modes, à un système d'entraînement bizarre où les bains chauds et les bains froids, le manége, la boxe, l'abstinence et l'orgie jouaient un rôle assez fantasque, et, en dépit de tout, impuissant à brider cette bouffissure naturelle à sa constitution.

Son *journal* de cette époque nous découvre la montagne d'érudition amassée par l'infatigable curiosité de son esprit. Dans le bilan de ces prodigieuses lectures, cosmopolites et encyclopédiques, il compte jusqu'à quatre mille romans, colossale nourriture d'une insatiable imagination. Dans cette vaste ruche, toutes les poésies du monde avaient déposé leur miel. La partie consacrée aux écrivains anglais eût fait plier sous son poids toute autre mémoire que cette mémoire héroïque. C'est aux heures d'enivrement solitaire, lorsqu'il mesurait sa force de production à cette force d'assimilation d'un esprit herculéen, qu'il s'indignait de l'obscurité même d'un nom armorié, et aspirait à ces couronnes que l'admiration d'un peuple grave sur un tombeau. C'est dans un de ces moments d'ambition, d'orgueil et d'espérance, qu'il écrivait ces vers, témoignage éloquent et caractéristique de l'état, en ces nobles heures, de son esprit et de son cœur enflammés

de cet amour de la gloire dont l'autre amour, à Cambridge, si l'on peut donner ce nom à des passions d'Université, ne fit, en essayant de l'arracher, qu'enfoncer le trait. Quelle image de femme pourrait remplir une âme qui contient l'infini et réfléchit l'éternel?

Cher Becker, vous me dites de me mêler aux hommes, et je conviens que le précepte est sage. Mais la retraite plaît à mon âme et je ne veux pas descendre jusqu'à un monde que je méprise.

Si le sénat ou les camps réclamaient mon courage, peut-être, poussé par l'ambition, marcherais-je en avant; peut-être, au sortir de mon enfance, à la fin de ces années d'épreuves, lutterais-je pour conquérir un nom.

Dans la caverne de l'Etna, le feu s'agite invisible en son secret repaire, puis se révélant au monde, gigantesque et terrible, aucun torrent ne peut l'éteindre, aucune barrière l'arrêter.

Oh! la soif de gloire qui brûle dans mon sein me fait vivre aussi, mais pour la postérité! Si, avec le phénix, je pouvais m'élever sur des ailes de flammes, je voudrais comme lui expirer au bûcher.

Pour la vie d'un Fox, pour la mort d'un Chatam, quelle censure, quel danger, quels maux je braverais! La vie n'a point fini où finissait leur souffle, et leur gloire illumine la nuit de leurs tombeaux.

Ces nobles sentiments, exaltés par la vie solitaire et chaste que Byron menait à Southwell à ce moment, il les porta intacts à son second séjour à Cambridge en 1808. C'est là que nous allons le retrouver, pour le suivre à Newstead, au milieu de l'orgie fantastique où il célèbre sa majorité, et à Londres où il en accomplit le premier acte avec une fierté désespérée. Ce désespoir d'une lutte et d'un isolement précoces, le jeune lord le devait aux douloureuses révoltes de son esprit,

humilié dans la débauche où, un moment, on eût dit qu'il voulait l'étouffer. Il le dut aux faciles déceptions des faciles amours, au dégoût enfin de ces frivoles succès de prodigue et de roué, où il nous faut l'accompagner en nous voilant les yeux. Il le faut afin d'avoir, homme et poëte, le Byron complet, le Byron vrai, le Byron humain, ondoyant et divers, doué de grandes qualités et de grands défauts; le Byron tour à tour ange et bête, au front d'ange et aux pieds de bouc, dont le vin généreux, mais non pur, a des gouttes narcotiques et d'autres empoisonnées, dont l'arc immortel s'est tendu parfois dans la boue, ce Byron enfin dont la vie et la poésie réfléchissent tour à tour l'enfer et le ciel.



CHAPITRE IV.

CAMBRIDGE.

Période fatale d'expérience et de satiété précoces. — L'Université anglaise, mère prodigue. — La liberté hâtive, grande corruptrice. — Prétendue vie *satanique*. — Histoire vraie des folies trop calomniées. — Année critique : 1807. — Fatigue physique, détresse morale, désespoir intellectuel. — La première et éternelle blessure. — Vers à son fils d'un père de dix-huit ans. — Tombeau sans nom. — Aventures et mésaventures d'un étudiant qui n'étudie pas. — *Cornaline*. — Correspondance avec miss P..., débordante de sang et de vie. — Londres en 1807. — Noviciat de la gloire littéraire. — Projets multiples, ambitions variées. — L'indignation achève de faire Byron poëte. — *La Revue d'Édimbourg*. — Georges Skinner Mathews. — Influence de la liaison de Byron avec lui. — Témérité d'idées. — La première critique. — Dîner caractéristique avec Scrope Davies. — Défaillances morales. — Le page de Byron. — Vie à Newstead-Abbey. — La coupe de l'abbé. — Fête de la majorité. — Épitaphe du chien Boatswain. — Première apparition de Byron à la Chambre haute. — Dédaigneuse réserve et superbe isolement. — Indifférence injurieuse de lord Carlisle, tuteur de Byron. — Satire terrible des *Bardes anglais et des critiques écossais*. — Lord Falckland. — Succès retentissant de la vengeance rimée de Byron. — Adieux à Newstead. — Vie bizarre et dissipée. — Dernière entrevue avec Marie Chaworth, devenue lady Musters. — *Stances à Marie*. — *Le Rêve*.

Lord Byron ne parlait jamais volontiers de cette période vulgaire et fatale de sa noble vie qui comprend les années 1806, 1807, 1808. C'est celle où la source pure se trouble, où la fleur d'innocence et d'illusion se flétrit, et où, aux dépens de l'âme et du corps, un jeune fou,

trop tôt maître de ses actions, prostitue au plaisir le temps sacré du devoir, pour conquérir, avec un facile titre de *maître ès arts*, son brevet de blasé. Blasé! Byron ne le fut jamais dans le sens désespéré du mot. Toujours il se garda de la dernière expérience, de la suprême satiété, après laquelle il n'y a plus qu'à mourir comme un chien. Toujours une inaccessible fleur de jeunesse et de sensibilité demeura vierge en lui des souillures du reste. Il resta pur par quelques côtés, puisqu'il resta poëte, c'est-à-dire, en dépit du dégoût des liaisons d'orgie ou de tripot, capable d'amitié, susceptible d'amour au sortir de ces suicides honteux d'un cœur qu'il n'étouffa jamais tout entier; digne enfin des visites de cette Muse en deuil, que chasse une passagère infamie, mais que rappelle le repentir.

De cette étrange et dévorante vie, abandonnée à toutes les curiosités et à tous les excès, Byron sortit, par un contraste qu'explique sa puissante nature, usé et fortifié, profané et purifié tout à la fois, comme l'acier sort du fer, comme l'or sort du creuset, comme le diamant sort de la gangue, avec la souplesse et la fragilité de l'acier, l'éclat sombre de l'or fondu, les brillantes facettes et les angles aigus du diamant.

Car il ne faudrait pas croire, sur la foi de calomnies intéressées, qui ont fini par se rendre ridicules à force de chercher à rendre odieux Byron, que sa vie, à l'Université de Cambridge ait été véritablement *satanique*. Elle n'y fut guère différente de celle des plus modérés parmi les fils prodigues et les enfants gâtés de ces *almæ matres:* Cambridge et Oxford, où achèvent de se déniaiser des écoliers nobles, riches et libres au point d'avoir

voiture et chevaux, grooms et chiens, un appartement à eux, une loge à eux, et une maîtresse à eux. Il y a lieu de s'étonner que sous un régime aussi débonnaire, avec une âme et un tempérament de feu, lord Byron se soit arrêté très en avant de l'abrutissement. Heureusement que sa fierté native et sa permanente inspiration, fournirent le frein qui manquait à cette nature indomptée, avide de l'abîme, et donnèrent un aliment préservateur à cette activité éperdue. Byron garda intact, au milieu des passagères maîtresses, le souvenir sauveur du premier amour, et le parfum des premiers vers conserva son esprit. Il ne fit rien contre cet honneur moral qu'il faut toujours garder sauf pour demeurer digne d'être homme et de dominer les hommes. Il n'eût eu, dans ces *Confessions* sincères et complètes qu'il rêvait, et dont la salutaire lecture lui eût semblé bien moins scandaleuse qu'exemplaire et vraiment réparatrice[1], que des fautes à avouer, et de celles dont non-seulement un homme, mais une femme même peuvent lire l'aveu. Si Byron eût écrit ses *Confessions* de jeunesse, on n'y trouverait rien qui ne soit dans celles de saint Augustin. Comme Augustin, Byron aima ou crut aimer, à force d'*aimer à aimer*. Comme Augustin, il eut un fils, témoignage vivant de ses juvéniles erreurs. Là, il est vrai, s'arrête l'assimilation, car Byron ne trouva point dans son repentir la force de devenir un père de l'Église. Sa conversion

1. *Conversations de lord Byron, recueillies pendant un séjour avec Sa Seigneurie à Pise, dans les années* 1821 *et* 1822, par le capitaine Medwin. Paris, Pillet et Sosselin, 1825, 2 vol. in-12. Traduction de M. de P..., officier de cavalerie, t. I, p. 79, 99, 100, 111 et 112.

profane et généreuse, se jeta aux pieds de la liberté. Il voulut expier par l'indépendance d'un peuple, son asservissement aux passions. Il mourut pour la Grèce, Dieu n'ayant plus besoin de gens qui meurent pour lui.

Byron revint à l'Université en juin 1807, sous le poids de cette fatigue physique, de cette détresse morale, de ce désespoir intellectuel[1] dont la vie dissipée, excitante, étourdissante de Cambridge pouvait seule alléger le fardeau et émousser les pointes. La poésie, avec ses premiers instincts, gazouillants comme des alouettes à l'aube, ne suffisait pas à remplir le vide de son immense imagination, où le soleil définitif de l'idée ne s'était pas encore levé. D'un autre côté, son cœur aspirait ardemment aux satisfactions dont son premier et unique amour de jeunesse, celui pour Marie Chaworth, si cruellement déçu, n'avait fait qu'irriter la soif. Bien d'autres images de femme allaient y passer successivement, sans pouvoir détrôner ce regret triomphant, qui survécut chez Byron à toutes les compensations. Toujours cette blessure saigna secrètement en lui. Toujours, ses vers le prouvent et sa vie le démontre, il garda la pensée qu'il n'eût été heureux qu'avec et que par cette Marie, à laquelle, du reste, sa préférence

1. Sans admiration pour aucun de ses contemporains, sans espérance sur le sort de la littérature anglaise. Ce mépris de Byron à dix-huit ans pour cette brillante décadence où plus d'un juge a vu une période d'apogée pour la littérature anglaise, est caractéristique, même en y faisant la part de l'exagération, de l'hyperbole, de la boutade. « Il n'est pas un des poëtes vivants qui ne doive survivre à ses ouvrages. Le goût s'éteint parmi nous. Encore un siècle, et notre puissance, notre littérature et notre nom seront balayés de la face du globe, et n'occuperont qu'un point dans les annales de l'humanité. » (30 novembre 1807.)

pour un autre qui ne le valait pas devait porter malheur. Il dut au moins à la pensée de Marie, sorte de Béatrice de la *Vita nuova* du futur poëte de l'*Enfer* anglais, de se garder des dernières souillures, comme il dut à l'ambition de la gloire, cette autre platonique maîtresse, de se garder des dernières erreurs.

A la lumière de ces considérations préliminaires, regardons maintenant cette existence bizarre, contradictoire, où rien ne nous étonnera plus, comme les contemporains auxquels manquait ce fil logique qui nous guide à travers ce dédale de passions et de douleurs couvert des fleurs du plaisir, et que Byron nous a lui-même mis dans la main :

> Après l'événement qui eut tant d'influence sur ma destinée, je m'efforçai, pendant quelques années, de noyer ces tristes souvenirs dans la dissipation et la débauche, mais le poison était dans la coupe [1].

Voilà comment lord Byron, à Pise, en 1821, expliquait au capitaine Medwin les folies où il avait cherché en vain à noyer la déception de son premier amour. Une de ces liaisons passagères où il dépensait sa sensibilité exubérante, semble avoir mûri son adolescence d'une expérience en général réservée à la virilité. Si l'on soulève avec Moore le voile de mystère qui recouvre un épisode auquel Byron n'a jamais fait allusion dans ses épanchements, si sincères et si familiers, avec Medwin, on découvre avec étonnement la trace d'une paternité des plus inattendues. Oui, Byron fut père à dix-sept ans. En 1807, il adressait à *son fils* des vers touchants,

1. Medwin, t. I, p. 100.

dont la tristesse a l'accent du remords, et qui étaient demeurés *inédits* dans les papiers par lui confiés à Moore[1].

Un an ou deux, dit le commentateur, avant la date de ces vers (mettons 1806, Byron avait alors près de dix-huit ans), il écrivit à sa mère pour lui recommander, au nom de son amitié pour Curzon, un de ses meilleurs amis, emporté par une mort prématurée, un enfant naturel que celui-ci avait eu d'une jeune femme qu'il laissait grosse et dans la pénurie la plus intéressante. Il ne cachait pas que la voix publique désignait comme son père celui qui se faisait ainsi, avant qu'il fût sorti du sein maternel, le protecteur de l'enfant, mais tout en affirmant que le public se trompait. Mrs Byron reçut cette confidence et cette mission délicate avec une résignation qui prouve combien elle était domptée et combien ses instincts généreux l'avaient emporté enfin sur les autres. Elle répondit avec bonté à son fils qu'elle se chargerait volontiers de recevoir et de faire élever comme il le désirait l'enfant auquel il prenait un intérêt qu'il était plus convenable de partager que d'approfondir. Elle ne fut pas mise à cette épreuve. La mort précoce de l'enfant, bientôt suivie de celle de la mère, la dispensa de ce sacrifice. Moore voit dans cette confidence une confession déguisée, et il pense que l'en-

1. « Il paraît que sa première maîtresse (peut-être la mère de l'enfant auquel il s'adresse) mourut fort jeune, et qu'il s'attribua en partie sa fin prématurée. Ce malheur le frappa aussi comme un pronostic de son sort à venir et de son futur isolement. « Je me suis « trouvé seul à mon entrée dans la vie, disait-il plus tard, seul dans « mes amours, seul dans mon ménage, et je mourrai seul. Je suis « un animal essentiellement *solitaire*, non par choix, mais par néces- « sité. » (Moore, I, 168.)

fant auquel Byron s'intéressait assez pour oser, au mépris de plus d'une convenance, le recommander ainsi aux soins de sa mère, lui appartenait. Il attribue le silence que le poëte a gardé sur cette liaison et sur ses suites, à un scrupule de discrétion généreuse et d'ombrageuse pudeur qu'il devait apporter en effet inviolablement dans toutes ses relations de ce genre. De toutes les nombreuses maîtresses anglaises que lui donnèrent plus tard la double fascination du génie et de la mode, nul n'a su par lui le nom. Les *journaux* plus explicites en ce qui concerne ses bonnes fortunes continentales ou orientales, ne vont jamais jusqu'à démasquer l'initiale qui les désigne. Celles de ses passions dont on sait le mieux l'histoire, lady Lamb et la comtesse Guiccioli, se sont trahies elles-mêmes, l'une par jalousie et par vengeance, l'autre par ce naïf et héroïque mépris du qu'en dira-t-on qui est, en Italie, le premier sacrifice de l'amour sincère; sacrifice moins coûteux qu'ailleurs sous ce ciel indulgent, au milieu de ces mœurs complices, où, il y a quarante ans, un grand amour était encore un grand honneur.

Cette première maîtresse dont il eut un enfant qu'elle suivit si vite au tombeau, Byron ne la désigne pas, et dans les vers admirables où il a un jour de souvenir et de regrets, peut-être de remords, pieusement embaumé leur mémoire, nul ne peut lire que ces deux noms muets pour la postérité. *Hélène* : — *Williams*.

C'est à Byron lui-même, jeté au milieu du tourbillon, faute d'une admiration inspiratrice ou d'une affection tutélaire, qu'il faut demander par ses lettres, par ses *journaux*, le tableau saccadé de sa vie, vie fébrile, dé-

sordonnée, ennuyée, dont parfois une plainte mélancolique de la conscience, un cri du cœur, percent, pour monter jusqu'à nous, le perpétuel orage.

Dans toute cette *Correspondance* si franche, si vive, si leste, avec cette jeune femme à l'amitié toute masculine, que Moore ne nomme pas, et que Byron appelle familièrement « chère Reine Bess[1], » il n'est question que de ce tourbillon qui l'emporte, et où il se jette avec la furie du sang saxon qui, excité par la bile, bouillonne dans ses veines.

« Il se livrait, a dit Moore, à la dissipation avec toute l'ardeur de la jeunesse et de son caractère, *et comme à un exercice de ses forces.* » Il n'est question, dans cette *Correspondance* qui refléchit Byron comme un miroir, c'est-à-dire le Byron extérieur, insoucieux fanfaron de vices et de vanités, que de *Savage*, de *Damon*, de *Bran*, de *Smith*, compagnons hérissés, suite de gardiens aux crocs formidables que commande Boatswain, pour lesquels il a ou affecte une prédilection tout anglaise. Après les bouledogues, les chevaux, et ainsi de suite. De ces détails de chenil et d'écurie, fort bien portés comme on sait, Byron passe à d'autres détails sur sa vie universitaire, et en fait claquer les prouesses comme un fouet. Il va quitter Cambridge où il n'a fait que passer le mois de juin, tout en se réservant d'y revenir l'année suivante, « attendu que ses appartements y sont meublés dans le dernier goût, qu'il a retrouvé d'anciens amis et fait plusieurs nouvelles connaissances. » Il est enchanté d'avoir *maigri* de deux livres

1. Abréviation d'Élisabeth. C'est, ce nous semble, l'aînée des demoiselles Pigot.

et *grandi* d'un pouce (deux préoccupations qui n'avaient pour lui rien de frivole). L'Université est égayée par des fêtes de tout genre, dont il prend sa part, soupant en ville, savourant sobrement une bouteille de bordeaux, se couchant à deux heures, et montant à cheval à huit.

Les professeurs et autres membres du collége, auxquels il témoigne un respect qui n'est pas sans ironie, lui rendent ces égards douteux avec la politesse un peu torve dont on salue un étudiant qui, à dix-huit ans, a publié un livre où il n'épargne pas l'Université. Ce jeune homme prodige inquiète un peu les révérends. D'ailleurs ce roué précoce est roide et gauche dans ses habits académiques, *faute d'habitude*. Il dégringole malencontreusement ou malicieusement de la fenêtre où il s'est penché pour entendre l'*Oratorio*, à Sainte-Marie, non sans rires et sans mumures dans le grave auditoire, ni sans dommage pour sa plus belle robe noire et une non moins admirable paire de culottes. Le marquis de Tavistock est arrivé. Byron a soupé avec lui chez son précepteur; *tout un monde de wighs*. L'opposition sa recrute ici, et y est en force. Lord Huntingdon, le duc de Leinster,... etc. viendront en octobre, de sorte que ce sera splendide. En attendant, notre étourdi renverse un bateau à beurre dans le giron d'une dame. Cette nouvelle maladresse achève de le diffamer, le diable emporte les rieurs! Au reste, il se console gaiement de ces mésaventures, boit tous les jours à *se griser*, et ne compte se réformer qu'en janvier. S'il ne mange pas de viande, ce n'est pas qu'il soit pythagoricien; mais il est dandy et a horreur du ventre.

Rien ne saurait rendre l'accent de fatuité héroïque,

de superbe impertinence, de provocante bile et de sang triomphant de ces lettres, où un murmure étouffé du cœur dramatise cette prose saccadée, haletante, coupée et hachée comme le vers, et qui ressemble à un ironique *Hosannah* de la chair révoltée.

S'il demande des nouvelles de ce Southwell où il a sa mère, et où il ne reviendra de longtemps, si l'état de sa bourse ne l'y force, il ne s'inquiète que de sa *ménagerie*, de sa petite chienne Fanny, du nombre des exemplaires que Ridge a vendus de son livre[1], des dames qui l'ont acheté. Une seule pensée noble et attendrie traverse ces vulgaires et frivoles soucis de dandy et d'auteur. C'est le regret, vraiment du cœur et non de la tête, que lui cause sa séparation d'avec cet Edleston[2], ce choriste à la voix charmante pour lequel il ressent une de ces amitiés pures mais passionnées qu'il a appelées en un endroit « *des amours sans ailes*. »

Mon protégé musical, dont je vous ai déjà parlé, a quitté le chœur pour aller s'établir dans une grande maison de la capitale. Je vous ai dit qu'à une heure près, il est de deux ans plus jeune que moi. Je l'ai trouvé grandi, et comme vous pouvez croire, très-ravi de revoir son ancien patron. Il est à peu près de ma taille, mince et élancé; il a un très-beau teint, des yeux noirs, des cheveux d'un brun clair et brillant. Vous connaissez mon opinion sur son esprit et son caractère. J'espère n'avoir jamais occasion d'en changer.

Byron conserva toujours et jusqu'au dévouement le plus généreux, cette prédilection pour son jeune protégé musical, devenu négociant, et dont il ose avouer

1. *Heures de loisir*, par un mineur.
2. Héros de sa pièce de vers intitulée *la Cornaline.*

que le départ le fait pleurer. Il fut son plus intime et plus constant camarade depuis le mois d'octobre 1805 qu'il entra au Collége de la Trinité. Pendant tout le temps de son séjour à Cambridge, ils passaient leurs journées ensemble, été comme hiver, sans jamais éprouver un moment d'ennui, et chaque fois qu'il fallait se quitter, c'étaient toujours de nouveaux regrets.

« Certainement, dit Byron, je l'aime plus qu'aucun être humain.... C'est le seul être que *j'estime;* les autres me *plaisent* seulement. »

C'est là la seule note émue de cette *Correspondance* de Cambridge qui, lorsqu'elle se transporte à Londres, reprend son galop de folie et son bruit de grelot infernal. Voici, par exemple, le tableau de cette vie douée, comme celle qu'il menait à Cambridge, d'une « *monotonie d'éternelles variétés,* » dit-il, qui le berce, à force de l'étourdir de ses cliquetis d'antithèses.

Les nouvelles de Londres ne peuvent être intéressantes pour vous, qui avez toujours mené une vie champêtre. Des annales de *routs*, d'orgie, de bals, d'assauts de boxeurs, de jeux, de *conversations criminelles*, de débats parlementaires, de discussions politiques, de mascarades, de mécaniques, de l'institution d'Argyle et de courses aquatiques, d'amour et de loterie, de Brook et de Bonaparte, de chanteurs d'opéra et d'oratorio, de vins, de femmes, de figures de cire et de girouettes, ne peuvent s'accorder avec vos idées surannées de *decorum* et autres ridicules expressions rayées du vocabulaire de nous autres, *gens à la mode.*

Voilà le Londres d'août 1807. C'est dans cette poussière mondaine que vient se jeter le jeune lord, sauf à faire trois milles à la nage dans la Tamise, depuis Lambeth, entre le pont de Westminster et celui de

Blackfriars. Peu à peu on sent poindre l'oreille de l'auteur. Il est vrai que Byron s'inquiète surtout de l'écho de sa muse dans les sommités aristocratiques, du froid accueil que lui a fait lord Carlisle ou de la curiosité flatteuse que déploie *Sa Grâce* la duchesse de Gordon, mère de son cousin lord Alexandre Gordon, de l'empressement étonné de la marquise d'Heatford, du duc d'York, et autres illustres acheteurs. Il surveille d'un œil méticuleux les progrès du débit, compte les exemplaires aux vitrines de Crosby, qui en a envoyé jusqu'à Bath! Que lui fait la tiédeur du public de Notts? Ses vers ne sont que trop bons pour un public de *province*. *Les Récréations littéraires* ne lui en font-elles pas compliment? Voyez le treizième numéro du mois dernier de ce recueil, où lui-même a fait insérer, mais *incognito*, un article sur Wodsworth, qui n'est pas des meilleurs, ajouterons-nous. Cette maçonnerie d'extraits n'était pas faite à l'usage d'une main trop légère pour cette lourde truelle de l'*essayist*. Empressons-nous de dire que Byron n'est point dupe de ce succès plus imaginaire que réel, et que c'est sur un ton ironique qu'il se débite à lui-même la bienvenue. C'est à des signes plus forts, plus dignes de sa nature, qu'on distingue en lui l'éclosion de l'orgueil littéraire implacable dont il donna plus tard tant de preuves. Au fond, il est plus indifférent à l'éloge qu'il n'est sensible à la critique. Nature militante, il sent bien que c'est la critique seule qui éveillera son génie, et, de son injuste morsure, fera jaillir le sang immortel. Il s'estime déjà à sa valeur, et tient moins compte de ses amis que de ses ennemis. Il semble n'aimer la gloire que par contradiction. Il ne poursuivra le laurier que

si on le lui dispute, que si sa double *vendetta* de pupille négligé et de confrère méconnu (car lord Carlisle aussi se pique de poésie) le force de clouer cette illustre médiocrité au pilori, où il a déjà attaché, sous le titre de *Pomposus*, le docteur Butler, principal du collége d'Harrow, successeur détesté de l'adoré Drurq, ou de se défendre contre « ces autres, encore à venir, qui lui feront payer, il n'en doute pas, d'aimables encouragements. » — « S'il en est ainsi, j'aurai une revanche, et alors guerre pour guerre ! » s'écrie le jeune poëte, avec une sorte de belliqueux délire du talion qui le montre dans toute sa hauteur et toute sa force, respirant le combat, l'appelant même du vœu secret d'un pressentiment de triomphe ; et l'on pourrait dire alors de cet Apollon lyrique à la flèche impatiente, aux yeux pleins d'éclairs, ce que Winckelmann dit de l'Apollon du Belvédère : « Ses yeux vont bien *au delà* de la victoire. » L'aile du poëte le soulève au-dessus de cette glu des premiers et banaux compliments. Il rêve des chefs-d'œuvre inconnus. Le cratère s'allume ; les projets bouillonnent et fument dans ce cerveau brûlant. Il écrit « dans ses moments de loisir, après deux heures du matin, » trois cent quatre-vingts vers blancs du *Champ de Bosworth*, poëme en huit ou dix chants, qu'il aura fini dans un an. Il ébauche un Recueil des traditions Erses, poésies et légendes, sous le titre de « *la Harpe des montagnes*, » rival des *Mélodies nationales* de Moore.

Après deux mois de pérégrinations fatigantes, de parties de courses, etc., nous retrouvons Byron encore ivre et déjà rassasié de son apparition dans la Babylone britannique, et réinstallé à Cambridge, où il re-

prend sa *Correspondance* révélatrice avec « *Chère reine Bess* » (26 octobre 1807). Au sortir d'une de ces veilles prolongées devant un tapis vert et des verres de champagne jusqu'à quatre heures du matin, il aspire à l'air libre et pur des voyages, au rafraîchissement des climats étrangers. Il se propose de partir en janvier (que sa mère ignore ce dessein, qu'elle trancherait peut-être d'un coup de son *tomawah*) pour la Méditerranée, les Indes occidentales, ou le diable, avec son cousin, le capitaine Bettersworth, qui commanda *le Tartare*, la plus belle frégate de la marine anglaise, fière d'avoir à son banc de quart un homme qui compte plus de cicatrices que Nelson. Il a acquis un *nouvel ami*, le plus beau et le plus rare qu'il y ait au monde, un *ours apprivoisé* qu'il a amené à Cambridge pour y *prendre ses degrés*, et avoir part de professeur. Mais à travers ces rires conquis sur le bâillement, quelle indignation de dégoût, quelle verve de mépris, quelle déception profonde dans cet aveu écrit à la lueur d'une lampe honteuse, qui semble rougir à ce reproche de l'aube, si doux au dormeur honnête, si dur au débauché qui veille!

Ce lieu est assez misérable ; vil chaos de bruit et d'ivrognerie; rien que jeux de hasard, vins de Bourgogne, chasse, mathématiques, New-Market, orgies et courses de chevaux. Cependant c'est un paradis comparé à l'éternelle monotonie de Southwell. *Oh! l'angoisse! de n'avoir autre chose à faire que l'amour, des ennemis et des vers!*

Le soir du matin triste où il écrivait cette lettre, Byron attendait à souper un grand assortissement de jockeys, de joueurs, de boxeurs, d'auteurs, de ministres et de poëtes. « C'est un curieux mélange, dit-il,

mais tous vont bien ensemble; et pour moi, je suis un peu de chaque chose, si ce n'est jockey, qui n'est pas mon fort; par parenthèse, j'ai encore été jeté bas l'autre jour. »

Une autre chute l'attendait, dont la colère, la honte et la douleur le sauvèrent: un article du *Satyrique*, dont le baume de la *Revue critique* ne devait panser qu'imparfaitement les blessures. A peine remis en selle de son Pégase, le jeune écuyer poétique allait être désarçonné de nouveau par le coup de massue d'un Aristarque anonyme de la *Revue d'Édimbourg*, un de ces détrousseurs de jeunes réputations qui frappent si dextrement dans le dos, entre les deux épaules, le talent qui débute. Mais, à peine tombé, Byron devait se relever, se relever terrible, tirant du fourreau une épée poétique comme il n'en avait jamais brillé sur la tête de Jeffrey et de ses pédagogiques bourreaux.

A ce moment, Byron, qui ne trouvait pas avec raison, dans le censeur du *Satyrique* un adversaire digne de lui, se faisait en quelque sorte la main dans des essais en tous sens, roman ébauché, poëmes de formes diverses, crénelés de notes défensives, etc., et dans des conversations où il aiguisait en quelque sorte son bec en luttes amicales. Son cercle se composait alors de jeunes gens distingués, quoique aussi fous que lui, et dont tous ceux que la mort n'a pas ravis à l'épreuve de la vie publique ont victorieusement tenu les promesses de leur supériorité. C'étaient MM. Hobhouse, William Bankes, Scrope Davis, et cet original et fantasque Mathews, un des types de cet humour flegmatique, de cette sarcastique bonhomie, qui sont les formes préférées de l'âpre jovialité britannique. Il

mourut jeune, en 1812; de la mort tragique de Noël Long, plié comme lui dans l'humide linceul du naufrage. Il exerça une influence à la fois heureuse et fatale sur Byron, dont sa verve narquoise excitait les hardiesses sceptiques. Ce ne fut qu'en 1807, lorsque Byron revint y résider pour y prendre ses degrés, après une interruption de près d'une année, qu'il devint un des familiers de George Skinner Mathews, qui l'avait d'abord pris en grippe à cause de son chapeau blanc, de sa redingote cendrée et de son cheval gris. Ils ne s'étaient rencontrés jusque-là chez Bankes, ou Rhode, ou Milms ou Price, ses camarades habituels, que pour s'entre-choquer. Ils s'étaient enivrés quelquefois ensemble, mais sans autres relations que celles du voisinage du verre. En 1807, ils devinrent amis, et tous deux chefs de cette *jeunesse dorée* de Cambridge, turbulente et querelleuse, qu'ils dominaient par une supériorité qui n'était pas sans rivaux, et avec une popularité qui n'était pas sans éclipses.

Byron a tracé un portrait minutieux, amoureusement fait, de Charles Skinner Mathews, « qui était un homme fort extraordinaire et eût été un grand homme. » On ne peut pas douter de l'avenir glorieux réservé à une supériorité que Byron reconnaissait lui-même, quoiqu'il y eût un peu d'engouement dans son enthousiasme ou même d'égoïste faiblesse pour un sentiment partagé. Car Mathews, de son côté, flattait, par une déférence unique, les ambitions et les orgueils de Byron, et lui rendait, comme on dit en termes de marine, ses saluts coup pour coup. Cette amitié, fondée sur une estime réciproque, avait son petit coin de dépravation intellectuelle. Byron et Mathews étaient de

cette race titanique qui aime à blasphémer. Ces deux scepticismes hardis s'encourageant l'un l'autre, et se faisant la courte échelle, escaladaient facilement ce ciel abaissé du presbytérianisme et ravageaient sans pitié les plates-bandes étroites et les pâles roses sans parfum, mais non sans épines, du paradis puritain.

« Notre conversation et notre correspondance, avoue Byron lui-même, alarmaient notre ami Hobhouse au plus haut degré. »

On le comprend d'autant mieux que tout favorisait dans Mathews la fascination qu'il exerçait sur Byron: sa tête, « extraordinairement belle et semblable à celle de Pope dans sa jeunesse, » son habileté à l'escrime, sa passion pour boxer, et son faible pour ce plaisir de la natation qui devait lui être si fatal. C'était, comme on le voit, une harmonie complète de goûts, une émulation de succès, un accord de caractère des plus parfaits. Tous deux avaient le caractère assez âpre et assez inégal. Mais Byron s'emportait comme un cheval et Mathews comme un singe. Byron avait la colère tragique, Mathews n'était jamais plus comique que dans ses fureurs. Mais sa supériorité et son charme pour des Anglais étaient dans ces graves plaisanteries, dans ces lourds à-propos, qu'on peut appeler l'esprit de la digestion. Durant cette heure pénible de l'après-dînée où l'Anglais ressemble volontiers au boa et précipite doucement, à force de tasses de thé, une laborieuse ingurgitation, Mathews avait de ces niaiseries superbes, de ces drôleries saxonnes, dont la malice tonne plutôt qu'elle ne petille, mais qui font écarquiller les yeux alourdis et dilatent voluptueusement la rate engourdie par les fumées intérieures. On peut juger de l'in-

fluence fâcheuse de Mathews sur Byron par sa lettre à M. Dallas, cagot protestant de ses parents qui se disait de ses amis, et qui n'eût pas été fâché du rôle de Mentor d'un tel Télémaque. Cette profession de foi d'une témérité trop précoce pour être sincère, et où il faut faire la part du paradoxe et de l'humeur, était plutôt, dit justement Moore, « une bravade qu'une opinion raisonnée. » Byron y cédait aussi à cette dangereuse crainte du ridicule, qui fait voir aux jeunes gens une supériorité dans le scepticisme.

« Puis, sa haine de l'hypocrisie commençait et le jetait dans l'excès opposé. Il exagérait ses fautes par mépris de ceux qui les cachaient[1]. »

Plus tard Byron, à Pise, sous la salutaire influence de l'expérience amère et du seul amour qui lui fût doux, regrettait de n'être pas catholique et aspirait à ce commode oreiller d'une religion pacificatrice, consolatrice, réparatrice, chère aux têtes fatiguées, et tendant un garde-fou d'affirmations tutélaires sur tous les abîmes, au vertige desquels les fois individuelles abandonnent sans défense notre faible raison[2]. Ce qui chez Byron n'était point une boutade passagère, mais le résultat d'une douloureuse expérience, c'était son mépris pour les universités anglaises et leur régime insouciant et égoïste. Ses sentiments d'indignation et de dégoût, sous ce rapport, ne se démentirent jamais, et il a flétri l'indulgence des *Almæ matres* avec la véhémence de justes griefs, exprimés avant lui par Milton, Locke, Gibbon, Dryden, Gray, Cowley, Addison et Cowper. Oxford et Cambridge, ces deux mères pro-

1. Moore, t. I, p. 205. — 2. Medwin, t. I, p. 132.

digues, n'ont eu que des fils ingrats dans leurs plus illustres fils.

C'est en février 1808 (le 26) que Byron, malade de ce mal de Stagyre que saint Chrysostome a si implacablement analysé et si éloquemment peint, se sentit réveillé par les premiers claquements du fouet de la *Revue d'Édimbourg*, levé sur ses *Poésies* par un Aristarque sans ménagement. A partir de ce moment, il entre dans les transports sauveurs d'une fièvre plus noble que celle des dissipations de Cambridge et de Londres. La douleur de cette première blessure le rend à cette vie intellectuelle et morale qu'il laissait s'éteindre dans le plaisir et dans l'ennui. Le voilà enfin en proie à un feu de colère et de vengeance qui ne s'arrêtera plus et le consumera, lentement et glorieusement, de ces flammes dont la lumière a reculé en les éclairant les profondeurs du cœur humain. A la nouvelle qui lui est donnée que l'article va paraître, Byron se prépare à faire avorter cette foudre dans le ridicule. Il ne s'inquiète pas de lui ; il songe seulement, et c'est là le but de sa lettre à M. Becher, à matelasser contre ce coup de massue, qu'il défie d'avance, l'amour-propre de sa mère, moins solide que son orgueil. Bientôt après cette lettre du 26 février 1808, parut le réquisitoire magistral d'Édimbourg que Moore apprécie en ces termes :

Peu saillant et peu spirituel en lui-même, il eut du moins le mérite incontestable d'exciter l'esprit chez les autres. Il est rarement arrivé à la plus juste critique d'atteindre à la célébrité que l'injustice a valu à celle-ci. Aussi longtemps qu'on se souviendra de la course rapide et glorieuse qu'a fournie le génie de Byron, le censeur qui causa bien involontairement son premier élan ne saurait être oublié.

C'est à Londres, à la fin de mars 1808, que lord Byron reçut sur les joues de sa Muse ce soufflet retentissant qu'il devait venger par un immortel holocauste de médiocrités, par une hécatombe implacable de réputations usurpées. Il dînait ce jour-là avec son ami Scrope Davies. Un autre ami qui le vit à ce moment lui demanda, étonné de la pâleur de son visage et de la menaçante fixité de ses yeux, s'il venait de recevoir une nouvelle de mort ou un cartel. C'était un cartel en effet, de ceux que la plume, arme plus terrible que l'épée, peut seule vider. Mais ce n'était pas une nouvelle funèbre qu'il venait de recevoir. C'était, sous une forme un peu rude, l'occasion de déployer sa force et d'affirmer son talent. Par un de ces affronts révélateurs, commencent toutes les grandes carrières. Il faut être attaqué pour connaître sa valeur. Il faut avoir été blessé pour apprendre la mesure de son élan et la portée de sa griffe. Byron, dans sa rage silencieuse, buvait coup sur coup de grands verres de vin de Bordeaux. Il ne s'arrêta qu'à la fin de la troisième bouteille, sans avoir pu noyer l'inspiration vengeresse, impatiente de s'élancer. Et il ne fut soulagé que lorsqu'il eut donné à sa verve une satisfaction partielle et épanché en vers brûlants les premiers flots de cette lave intérieure[1].

La Revue, cette puissance littéraire anglaise, cette citadelle critique dont l'intolérant pavillon faisait pâlir les plus forts de ce temps, les Southey, les Moore, les Lauderdale, les Strangford, les Payne-Knigth, et dont les premières bordées devaient tuer l'orgueil délicat

1. Moore, t. I, 221. — Medwin, t. I, p. 239, 240.

du pauvre Keats, avait trouvé un de ces adversaires pour lesquels il n'est pas de Gibraltar et qui ont à leur service, pour faire taire l'artillerie des forts littéraires où se retranche l'envie, les foudroyantes ripostes du génie.

Malheureusement, si ces premières attaques et ces premières épreuves de ses débuts littéraires trempèrent et fortifièrent l'intelligence de Byron, elles n'exercèrent pas, d'accord avec tant d'autres amers levains qui fermentaient en lui, sur son caractère et sur sa vie, une si heureuse influence. Par contradiction, par bravade, par dégoût, par vertige, Byron se jeta, avec cette puissance effrayante d'entraînement qu'il tenait de sa fougueuse nature, dans ce tourbillon de dissipation et de folie d'où les préoccupations littéraires l'avaient un moment retiré. C'est dans cette vie désordonnée, vagabonde, éparpillée sur toutes les routes, gaspillée à toutes les occasions, passant de l'appartement meublé du collége de la Trinité à l'appartement meublé de Londres, de l'hôtel de Brompton à celui de Brighton, ne s'arrêtant jamais sous l'influence d'un toit héréditaire, d'une hospitalité amie, c'est dans cette vie de fièvre que Byron chauffa le fer de ses flèches satiriques, et dans cette vie de corruption qu'il les empoisonna. Il a fait lui-même, sur ce point, des aveux encore empreints de cette exagération maladive qu'il portait alors en tout ce qui le concernait.

Je passai avec une effrayante rapidité par tous les degrés du vice, et cela sans jouir. Car les passions de ma jeunesse, quoique violentes à l'excès, étaient concentrées, et haïssaient de se répandre au dehors ou de se partager. J'aurais quitté ou perdu le monde entier avec ou pour ce que j'aimais; mais

quoique mon tempérament fût de feu, je ne pouvais sans dégoût prendre ma part du libertinage vulgaire et grossier du temps. Et cependant ce dégoût et l'isolement de mon cœur, refoulé sur lui-même, me jetèrent dans des excès peut-être plus funestes que ceux que je fuyais, en fixant sur une seule personne à la fois les passions qui, répandues sur plusieurs, n'eussent nui qu'à moi-même....

Comment s'étonner des calomnies qui ont eu si longtemps force de loi sur le compte de Byron, alors que lui-même se calomnie si volontiers, et que c'est contre lui-même qu'il faut le défendre. Fanfaron de vices, qui eût été en d'autres temps essayé, par curiosité d'orgueil, par suite de ce goût du défi qui était dans son sang, de faire le fanfaron de crimes, disons bien vite que sa vie ne fut pas, aux plus mauvais jours de cette période, si coupable et si satanique qu'on voulait bien le dire, parce que Byron voulait bien le laisser croire. Il vécut avec des maîtres à danser, des acteurs et des boxeurs de profession, et prodigua à Jackson, le roi du pugilat en Angleterre, des autographes familiers. Il chassa, il joua, il maquignonna, il se grisa, il eut des lévriers et une maîtresse. Il habilla cette maîtresse en homme, et dans une sorte de vêtement de page, qui ne déguisait pas assez les rondeurs féminines, de même que son langage ne dissimulait pas suffisamment les lacunes de son éducation, elle montait à cheval comme lui, et il s'amusait à présenter aux révérends et révérendes comme un frère cadet ce *camarade de lit*[1].

Voilà cependant les torts que l'hypocrisie universitaire et l'hypocrisie puritaine combinées allaient tra-

1. Moore, t. I, 225. — Medwin, t. I, p. 104.

vestir en de si monstrueux attentats, que la vérité a encore de la peine à se dégager de cette boue, traditionnellement accumulée par ces coteries de pédants, qui ne lui pardonnaient pas la farce de l'ours apprenti au doctorat, et par ces coteries de douairières, à la pudibonderie desquelles il avait jeté, comme une ironie, le double sexe de son page.

Tout cela ne différait en rien de la vie habituelle et des tours quotidiens de l'aristocratique jeunesse de Cambridge et d'Oxford. Certes, avec un capitaine de dragons, comme Medwin, Byron n'avait point à se gêner, ni à s'excuser de folies pour lesquelles un dragon est des plus indulgents. Il n'ajoute cependant presque rien à ce que nous a dit Moore, ce qui prouve que l'histoire de ses débordements n'est pas aussi féconde ni aussi originale que l'ont prétendu des ennemis et des amis également maladroits. L'ours, le page féminin, un ou deux duels, des griseries avec Scroope Davis et Hobhouse, à la suite desquelles on va jouer aux dés, dans un *enfer* de la rue Saint-James, à Londres, le reste de dix-neuf livres mises en commun, font le fonds réel de ce canevas très-ordinaire, cette histoire intime sur laquelle les aiguilles du *cant* ont brodé des variations vraiment fantastiques. Lisez les stances 74 et 75 du chant XI de *Don Juan* et vous aurez la vérité sur cette vie dont le souvenir donne des nausées à Byron devenu homme, quoiqu'il ait en sa faveur, de plus que beaucoup d'autres, ces deux circonstances atténuantes « qu'il ne trouvait aucun plaisir à ces excès, et qu'il pouvait se rendre la justice de n'avoir jamais séduit aucune femme. » Byron cite même à Medwin, à cette occasion, un trait de délicatesse généreuse dont plus

d'un de ceux qui le critiquaient n'eût pas été capable, et qui nous le montre sous son vrai jour de débauché honnête et de roué innocent[1].

Mais, diront les cockneys enragés, qui ont fait à lord Byron une popularité assez semblable à celle que les Prud'hommes de Paris ont faite au pauvre Musset (ce frère cadet et prodigue de Byron), allez-vous oublier l'épitaphe de Boatswain et le crâne monté en coupe, circulant à la ronde aux orgies de débauche et d'impiété de Newstead-Abbaye? Non certes, bonnes gens, je n'aurai garde de négliger ces derniers traits de misanthropie exagérée et de cynisme affecté qui fortifient ma thèse. Non que Byron en tout cela ne fût pas sincère; il l'était dans l'exagération et l'affectation elle-même. A ses douleurs d'isolement pénible, de désabusement précoce, son imagination précoce prêtait des proportions qui ne se pliaient à aucune traduction vulgaire. Il avait sur les yeux, comme tous les poëtes, ce verre grossissant qui grandit les accidents les plus ordinaires. Il avait aussi son tempérament, cette bile inépuisable dont les soulèvements et les fumées offusquent le cerveau. De là ces manifestations sincères d'une tristesse ou d'une ironie vraiment titanesques qui ont fait de l'abbaye de Newstead un lieu légendaire, un sanctuaire de vampirisme.

La vérité sur ce point, comme sur tous les autres, est que, en 1808, les affaires de Byron n'étaient pas de nature à le mettre de bonne humeur, et que leur état de délabrement et les préoccupations humiliantes qu'il entraînait pour le lord-poëte ne pouvaient qu'ajouter

1. Medwin, t. I, p. 105.

au fiel de ses déceptions littéraires, amicales, amoureuses ou autres. Lord Ruthen devait, à la fin d'un bail qui finissait en avril, laisser Newstead en ruine à un propriétaire obéré et déjà à la tête de neuf ou dix mille guinées de dettes, avant sa majorité. La terre de Rochdale ne devait lui faire retour que tardivement, moyennant quatorze mille livres de rançon, à la suite d'interminables procès. Un lien d'honneur et de sympathie attachait Byron à cette terre patrimoniale, souffrante et ruinée comme lui. Il s'y installa en mai, décidé plus que jamais à ne pas l'abandonner, et en attendant qu'il pût relever ses pignons branlants et étayer ses salles lézardées, il s'occupa à monter dans son immense vestibule, converti en salle de spectacle, *la Vengeance*, par Young, pièce funèbre dont l'accord avec ses sentiments et le lieu destiné à lui servir de théâtre flattait son esprit assombri; tandis que l'attrait du contraste l'excitait, d'un autre côté, à faire retentir ces voûtes monastiques du bruit des plus profanes plaisirs.

Au mois de novembre, il perdit son chien favori, Boatswain, et dans une de ces boutades mysanthropiques, que rendait plus fréquentes l'influence mélancolique de l'hiver, il fit à ce compagnon de ses promenades, mort de la rage, et auquel il avait prodigué les soins les plus téméraires, les honneurs d'une sépulture et d'une épitaphe plus flatteuse pour les chiens que pour les hommes. Boatswain, chien, né à Newfounland, en mai 1803, mort à Newstead-Abbey, le 18 novembre 1808, eut un monument dans les jardins du château, et sa mémoire sera conservée à la postérité par une inscription plus louangeuse encore que celle

du chien de Pope, où son maître lui recommande son *unique ami.*

Il en avait cependant un autre, classé immédiatement après Boatswain dans ses affections, c'était le vieux Murray, sorte de boule-dogue humain, valet de chambre du feu lord et serviteur favori de Byron, qui ne buvait guère une bouteille de madère sans en faire passer un verre, par-dessus son épaule, à son vieux compagnon Joe qui se tenait toujours derrière sa chaise.

C'est durant cet automne et cet hiver de 1808 que Byron acheva de composer et de corriger sa satire vengeresse, attachant à chaque vers de ce troupeau enragé, pareil à celui de Samson, la flamme qui devait mettre le feu aux moissons des Philistins d'Édimbourg. Il avait fait tirer, chez son imprimeur, plusieurs épreuves de ce pamphlet rimé dont il aiguisait laborieusement les pointes, savourant en quelque sorte sa vengeance avant d'en faire partager au public le fiel délicieux.

C'est dans ces sentiments et dans ces occupations que le suprit l'heure solennelle de sa majorité (22 janvier 1809). Il la célébra par une fête caractéristique, comme toutes celles de Newstead, avec la magnificence ironique que comportaient son caractère et l'état peu flatteur de ses ressources et de ses relations. On ne négligea point l'antique usage de rôtir un bœuf entier, que se partageaient les tenanciers, et la journée se termina par un bal où figuraient plus de fermières des environs que de ladys, plus d'étudiants de Cambridge que de châtelains du voisinage, et plus de boxeurs et d'usuriers que d'honnêtes gens. Byron fit gaiement à ce monde interlope les honneurs de son anniversaire, et

emprunta à certains juifs de ses hôtes, à un intérêt hébraïque, les sommes dont il avait besoin pour débuter dans le monde et pour faire restaurer le château qu'il destinait à l'habitation de sa mère et à la garantie de ses droits, durant les voyages lointains dont il nourrissait le rêve. Par un contraste qui achève de le peindre, tandis qu'il prodiguait à ses convives les viandes et les vins, il dîna, faisant trêve pour un jour au régime de légumes et de poissons, par lequel il combattait l'affront d'une obésité naissante, avec une magnificence de Spartiate en goguette. Des œufs, du lard et une bouteille d'ale, telle était la nourriture et la boisson favorite de cet étrange épicurien, dont la frugalité intéressée avait d'ailleurs de temps en temps des intermèdes plus babyloniens, comme il nous l'a appris lui-même par le menu de ses extra de Londres.

Au commencement de l'année, résolu à user de ses droits et à faire à la fois une apparition anonyme sur la scène littéraire, et publique à la Chambre Haute, où l'attendait le siége des Byron, il vint à Londres, emportant ce manuscrit qui devait subir, au gré des variations de ses sentiments, de si nombreuses métamorphoses. La première ne fut pas à l'avantage de lord Carlisle. Ce tuteur indifférent d'un pupille peu commode, cédant à une antipathie qu'expliquent ses relations épineuses avec mistress Byron, sa jalousie secrète de poëte et ses pressentiments de tory, avait reçu on ne peut plus froidement l'avance de la dédicace de son premier livre par Byron. Il ajouta à ce grief d'amour-propre celui, plus grave, de l'humiliant laconisme avec lequel, sollicité par le jeune lord de lui servir d'introducteur et de parrain à la Chambre, il se

borna, éludant cette requête, à lui accuser réception de sa lettre, en lui indiquant sèchement les formalités à remplir en pareil cas. Justement indigné de ce double affront, l'auteur des *Bardes anglais et des Critiques écossais* biffa dans sa satire l'éloge de convenance dont il avait honoré lord Carlisle, et, décoiffant sa médiocrité du laurier usurpé, il le flétrit du plus superbe bonnet d'âne de sa galerie de ridicules. Il lâcha dans deux notes terribles le surplus de cette colère terrible que des vers gonflés de fiel n'avaient pu tarir. Dans ce poëme bizarre, hybride, moitié satire, moitié éloge, où devaient successivement trouver place, jusqu'à la dernière édition de 1812, ses griefs, ses représailles, ses admirations, ses amitiés, et qui fit autant d'amis que d'ennemis à ce rude jouteur, acharné à distribuer, avec une générosité ou une haine également passionnées, l'injure ou la louange, la gloire ou le mépris, — trouvaient aussi place des allusions aux événements du jour. Byron y immortalise la tragique mémoire d'un de ses amis de plaisir, lord Falkland, officier de marine distingué, mais léger, qui succomba, en mars 1809, sous le pistolet de M. Powell, dans un duel, dont une plaisanterie qu'il n'avait pas faite fut la fatale occasion.

Lord Byron ne témoigna pas seulement par des plaintes harmonieuses, mais stériles, sa généreuse pitié pour lord Falkland, qui laissait une veuve et des enfants dans une gêne dont leur qualité faisait une déchéance. Des secours délicats, plus dignes de Byron que proportionnés à sa position, consolèrent le deuil de la famille de Falkland. Dans la lettre où il annonçait à sa mère ce qu'il avait cru devoir faire à cet égard,

tout en regrettant de n'avoir pu faire mieux, se trouve ce passage caractéristique :

Tout ce que vous dites est bien vrai; arrive que pourra, *Newstead et moi resterons debout ou tomberons ensemble.* Maintenant que j'y ai vécu, que j'y ai attaché mon cœur, aucune urgence, présente ou future, ne me décidera à vendre ce dernier débris de notre héritage. J'ai en moi cet orgueil qui rend capable de vaincre les obstacles; je puis endurer les privations; mais dussé-je obtenir, en échange de Newstead, la première fortune du pays, je la rejetterais. Mettez donc votre esprit à l'aise sur ce point. M. H.... parle en homme d'affaires; moi, je suis un homme d'honneur, et je ne vendrai point Newstead.

Je prendrai mon rang de pair aussitôt l'arrivée des papiers demandés à Carhais, dans le Cornwall, et ferai parler de moi à la Chambre. Il faut frapper fort ou tout est perdu. Ma satire doit rester secrète encore un mois; après, vous pourrez en dire ce qu'il vous plaira. Lord Carlisle s'est conduit envers moi d'une manière infâme; il a refusé de donner au chancelier aucun renseignement sur ma famille; je l'ai flagellé dans mes vers, et peut-être Sa Seigneurie se repentira-t-elle de n'avoir pas été plus conciliante. On me dit que cela se vendra bien. Je l'espère, car le libraire s'est bien conduit, du moins pour tout ce qui regarde la publication.

P. S. Vous aurez une hypothèque sur l'une des fermes[1].

Enfin, le 13 mars, le certificat du mariage entre l'amiral Byron et miss Trevanion ayant été découvert à Carhais, les retards et les délais occasionnés par ces recherches et le silence hostile de lord Carlisle ayant été épuisés, Byron put mettre ses lèvres à cette coupe de la grandeur, amère comme toutes les autres, et jouir de cette prérogative de pair qui offrait à ses moyens

1. Moore, t. I, p. 245.

et à ses ambitions le plus vaste théâtre, trop étroit encore cependant pour le génie. Il se présenta à la Chambre Haute accompagné d'un parent éloigné qu'il ne connaissait pas un an auparavant, et qui constituait tout le cortége de cet homme derrière lequel nul ne voyait encore la file triomphale des victoires futures. Portant comme une dignité cet affront immérité, le jeune lord, pâle, grave, s'avança dans les antichambres, multipliant aux yeux des huissiers étonnés, par je ne sais quelle grandeur étrange, son unique compagnon. Il leur paya en prince déchu leurs honoraires de bienvenue, et attendit que le lord chancelier, prévenu de son arrivée, le fît introduire.

Quand l'huissièr revint, il suivit ce banal introducteur et entra dans l'illustre assemblée, peu nombreuse à ce moment, et expédiant entre deux bâillements quelques affaires peu importantes. Le récipiendaire passa, sans regarder autour de lui, devant la balle de laine, siége traditionnel du chancelier, et alla droit à la table devant laquelle était assis l'officier chargé de recevoir son serment. Cette formalité remplie, le chancelier s'avança vers lord Byron, en souriant et en lui tendant gracieusement la main comme péroraison de son compliment de bienvenue. Lord Byron, peu sensible à ces politesses officielles et intéressées, dont l'unique but était de le tâter, n'y répondit que par un froid salut et effleura du bout des doigts la main qui lui était offerte. Le grave personnage, médiocrement satisfait de cet accueil armé, en comprit le sens et retourna à sa place, tandis que lord Byron s'asseyait indifféremment sur un des bancs restés vides à la gauche du trône et occupés d'ordinaire par les lords de l'opposition. Après une

courte station, lord Byron sortit de cette chambre qu'il eût pu gouverner et qu'il devait se contenter d'étonner trois fois. Ayant ainsi pris congé de ses nobles collègues, il songea à prendre également congé de l'Angleterre et à se jeter dans cette vie cosmopolite dont tout digne représentant de cette nation « de citoyens du monde » regarde les émotions et les enseignements comme exclusivement faits pour lui. Byron ne voulut pas partir sans laisser au cœur de l'ingrate patrie la flèche du Parthe. Sa satire parut le 15 mars 1809 et lui fit aussitôt une gloire anonyme d'imprécations et de bravos, d'étonnement et de terreur, d'admiration et de pitié. Car pour écrire ainsi il fallait avoir beaucoup souffert. Du haut de sa tour de Newstead où il s'était retiré, le poëte contemplait cet incendie allumé par ses vers. Un ami le tenait d'ailleurs au courant des impressions publiques qui, par une sorte d'instinct, s'étaient portées vers son nom et soulevaient avec curiosité le masque mal attaché d'un impatient incognito. A la fin d'avril, la première édition était épuisée, et Byron en publiait une seconde, revue, corrigée et augmentée, terminée par un *Post-scriptum* dédaigneux, presque provocateur, dans lequel il avouait hautement son œuvre, en revendiquait la responsabilité, et se mettait à la disposition de tout contradicteur en veine de chevalerie, avant de partir pour un voyage qui n'était pas une fuite mais une promenade, que le dégoût de ses contemporains lui rendait nécessaire.

Il va sans dire que depuis, Byron a dans un volume manuscrit, qui appartenait à M. Murray, son éditeur, désavoué, rétracté, corrigé avec une tardive mais énergique sagesse, tout ce qui, dans cette œuvre

excessive dont il fit tout ce qui dépendait de lui pour réparer les injustices, et même supprimer l'existence, dépassait la mesure d'un légitime talion ou le droit éternel des colères du goût.

En même temps qu'il préparait sa nouvelle édition, il faisait les honneurs de Newstead à ses amis, qu'il avait rassemblés à la veille d'une absence dont il ne voulait pas prévoir le terme, et conviés aux fêtes de l'adieu, à ses fiançailles avec la mer.

La vie qu'ils y menèrent a été racontée par Mathews lui-même, le héros et le chef de cette joyeuse et spirituelle bande de compagnons de sa jeunesse, dont tous ceux que la mort n'a pas emportés prématurément sont devenus des hommes éminents. Là se trouvèrent représentés par leur personne, et à la fois par leurs portraits, que par une attention touchante Byron avait voulu réunir comme eux dans cette galerie de Newstead, où ils allaient se séparer peut-être pour toujours, les Scrope Davies, les Hobhouse, les Mathews, et les William Bankes, hôtes de fondation. D'autres allaient et venaient, bien vite fatigués du régime que nous allons décrire, le sage Hogdson, le disert Harness, lord Clare, dont la vue et même le nom eurent toujours le privilége de faire battre de joie le cœur de Byron, le duc de Dorset, l'ancien *fag* favori de son ancien d'Harrow, Georges Byron, son cousin, plus tard son ennemi, et Rhod, et Milms, et Price et Wingsfield ; et lord Calthorpe, avec lequel il s'était battu un jour au collége, furieux de l'épithète *d'athée*, et Hay, avec lequel il avait parié qu'il ne se marierait jamais ; peut-être aussi Delaware, M. Becher, le gentleman éclairé, confident et conseiller littéraire de ses débuts, et Robert Peel, et

John Russel, déjà apprentis hommes d'État; enfin le doux et bel Eddleston, le protégé musical de Cambridge, devenu négociant à Londres. Déjà était couvert du voile noir qui allait étendre son deuil sur l'image de Mathews lui-même, le portrait des amis ensevelis, Édouard Long, et lord Falckland, et le jeune fermier de Newstead au tendre souvenir et au nom inconnu.

Tels étaient les confrères, de fondation ou de passage, d'habitude ou d'accident, de cette communauté gymnique, sceptique et bachique que conduisait à l'orgie, revêtu du froc profané des anciens habitants de l'abbaye, avec une crosse dérisoire, Byron lui-même, décoré du titre d'abbé. Les jours de pluie se tenaient les chapitres de cet ordre ironique, parodiant pantagruéliquement les us et coutumes monacales, et faisant de l'abbaye de Newstead une autre abbaye de Thélème, dont Mathews était le frère Jean des Entomeures. On ouvrait gravement des conférences grivoises, on discutait suivant les formes académiques les thèses les plus frivoles et quelquefois les plus grasses. Le soir on transportait dans l'ancienne salle du chapitre un banquet tumultueux, où l'on buvait, dans un crâne déterré par le jardinier de Newstead et monté en coupe (pauvre Yorick!) le champagne petillant ou le bourgogne écumeux. Alors c'étaient des discours commencés dans un rire et achevés dans un hoquet, et des toasts à faire se pâmer de rire le spleen lui-même. Ensuite on jouait, et ceux des convives qui ne dormaient point sous la table, bercés par le bruit des rires et des dés, allaient courir sous les cloîtres le guilledou des chambrières et papillonnaient au milieu de l'essaim des *sùb introductæ*, pour parler le langage monastique,

subalterne harem où le maître, disait-on, s'oubliait parfois à jeter le mouchoir.

Le matin on dormait. L'après-midi, on se répandait aux environs en de bruyantes cavalcades, on chassait, surtout pour tuer le temps, on ramait sur le lac, on jouait à la paume ou au volant, on boxait, on s'escrimait, on quittait l'épée et le masque pour le pistolet, et on instituait dans la salle de réception ou dans le jardin une succursale du tir de Manson, aux grognements de l'ours concierge du vestibule, aux hurlements d'un loup apprivoisé, et aux aboiements des chiens flairant la poudre et cherchant dans la fumée[1]. Nous abrégeons volontiers ces détails nécessaires d'une jeunesse dont la flamme généreuse ne fut pas sans quelques impures scories. Nous ne voulons pas qu'une ombre manque au portrait, pas plus qu'un rayon. La moralité du récit ressort du récit lui-même. La satiété précoce est la punition de tous ces excès qu'il faut envisager du ferme coup d'œil du moraliste, qui trouve certains huis-clos aussi dangereux que la publicité, et qui est aussi étranger aux fausses indulgences qu'aux fausses pudeurs. Byron, à Newstead, mena une vie de prodigue et d'étourdi, plus encore que de libertin. Nous n'avons rien retranché du fidèle tableau que nous en avons tracé, non par complaisance pour certaines curiosités dépravées, mais par respect de la vérité, et par confiance dans le succès d'une leçon que la franchise rend plus efficace que la bégueulerie. Qu'est-il besoin de désapprouver ce que Byron lui-même a regretté et flétri ? Qu'est-il besoin d'insister sur les conséquences

1. Moore, t. I, p. 198 et suiv., 257 et suiv. — Medwin, t. I, p. 100, 101.

fatales d'une vie abusive qui, à vingt et un ans, forçait Byron, dégoûté des autres et de lui-même, à sortir de ce monde de courtisanes vénales et de boxeurs parasites, et à quitter l'Angleterre, malade, attristé, découragé, l'esprit inquiet, le cœur inassouvi? Trois années devaient à peine lui suffire pour retremper dans une vie sobre et saine son tempérament affaibli, pour réaiguiser sur les plus beaux spectacles du monde l'appétit, émoussé déjà, de sa curiosité, pour renouveler son cœur et son génie, et pour rapporter l'un et l'autre à de nouvelles gloires et à de nouvelles douleurs. Car l'influence fatale de sa naissance et de sa jeunesse ne devait plus s'apaiser. Et il allait engager contre les institutions et les mœurs d'une patrie dégénérée une lutte où la victoire est aux purs, si humbles qu'ils soient, plutôt qu'aux forts. Byron ne devait apporter que de beaux vers là où il eût fallu de beaux exemples, et de l'éloquence là où il eût fallu de la vertu. Aussi devait-il succomber dans ce duel contre toute une société, qui s'est vengée de ses reproches par des reproches, et qui, du souvenir de ses fautes et de ses erreurs, a empoisonné sa vie et diffamé sa gloire. Si Byron eût pu, sous la triple influence de la mère, de l'ami ou de l'amour qui lui manquèrent, discipliner ses facultés, équilibrer ses forces, gouverner sa curiosité, modérer ses expériences et garder cette virginité de cœur et cette pudeur d'esprit qui donnent tant de charme à la force virile, il eût été, non plus grand peut-être, mais plus harmonieusement et plus heureusement grand. Il eût été pour notre admiration plus qu'un poëte, et pour notre exemple plus qu'un homme. Il eût été un sublime modèle au lieu d'être un héroïque *sujet*

Voilà les réflexions qu'amène naturellement le récit des désordres de Cambridge et de Newstead, et que les aveux de Byron et de son biographe justifient péremptoirement. Il ne nous reste plus qu'à le conduire au vaisseau qui va l'emporter sur cette vaste mer, où les larmes de son suprême adieu au premier, à l'unique amour de sa jeunesse mêlent à l'amertume de l'Océan celle de son cœur..

Avant son départ de Londres, il revit miss Chaworth une dernière fois depuis la scène de séparation sur la colline d'Annesley. La jeune mère encore heureuse qui devait, quelques années après, languir, à jamais malheureuse, séparée de son mari fou, lui présenta naïvement sa petite fille. Devant cette vivante et innocente image de ce bonheur domestique qu'un autre lui avait ravi, Byron tressaillit, pâlit, et ce ne fut que par des efforts héroïques qu'il put dissimuler son trouble et étouffer le cri de ses entrailles. Le soir, en rentrant, il épanchait ses plaintes et ses regrets dans les admirables *Stances à Marie*, qui vivront tant que le cœur humain palpitera. L'abondance de ses sentiments et de ses douleurs sur ce sujet était telle, qu'elle rompait sans cesse les digues, et que deux autres pièces, demeurées dans ses papiers et publiées par Moore, ont été remplies du sang de cette profonde blessure qui ne se cicatrisa jamais entièrement[1].

Pour en finir à jamais avec cette figure sympathique de la jeunesse de Byron, avec cette Marie qui ne fut jamais que la Muse de ses malheurs, disons son sort mélancolique, qui semble lié à celui de l'amant qu'elle

1. Moore, t. I, p. 227 et suiv

avait méconnu par une sorte de solidarité fatale et vengeresse. Marie ne fut pas plus heureuse que Byron lui-même. Byron ne put jamais devenir complétement indifférent à cette destinée qu'il eût voulu mêler à la sienne. Il parlait tour à tour dans des termes contradictoires, mais toujours émus, de celle dont le portrait ne quitta sa poitrine que devant celui de sa fille, et dont l'image garda toujours une place réservée du tabernacle de son cœur. Il disait à Medwin :

Si j'avais épousé miss Ch..., peut-être le cours de ma vie eût-il été différent. J'ai été cependant sa dupe, mais son mariage n'a été rien moins que fortuné. A la fin, elle se sépara de son mari, et m'offrit une entrevue que je refusai, d'après le conseil de ma sœur. Je me rappelle l'avoir rencontrée depuis mon retour de Grèce; mais la fierté avait triomphé de l'amour, et cependant ce n'est pas avec une indifférence parfaite que je la vis[1]....

Le 12 juillet 1823, il écrivait de Gênes à son biographe français, sous l'empire de cet apaisement que donne le bonheur d'un attachement inspirateur et salutaire :

Une chose assez singulière, c'est que, tout jeune, je m'attachai beaucoup à la petite nièce et à l'héritière de M. Chaworth, qui était au même degré de parenté que moi avec lord Byron, et dans un temps où l'on supposa que les deux familles s'uniraient. Elle avait deux ans de plus que moi et nous étions souvent ensemble dans notre enfance. Elle épousa un homme d'une ancienne famille et très-respectable, mais son mariage ne fut pas plus heureux que le mien. Sa conduite, cependant fut irréprochable, mais leurs caractères ne sympathisaient pas, et ils finirent par se séparer. Je ne l'avais pas vue depuis

1. Medwin, t. I, p. 99.

quelques années, et l'occasion se présentant, j'étais sur le point, avec son approbation, de lui faire une visite, quand ma sœur, qui a toujours eu sur moi plus d'influence que personne autre, me persuada de ne le point faire. Car, dit-elle, si vous y allez, vous deviendrez amoureux, et il y aura une scène, un pas conduira à un autre, et cela fera un éclat, etc.... etc.... Je me rendis à ces raisons, et peu après, je me mariai, avec quel succès, il est inutile de le dire. Mistress Musten, quelque temps après sa séparation, devint folle. Mais depuis, elle s'est guérie, et s'est, je crois, réconciliée avec son mari.

Dans le *Rêve*, le poëte dit, peut-être hyperboliquement:

L'un mourut de folie, et tous deux dans la douleur.

C'est le 26 juin 1809 que partit de Falmouth ce Byron qui fut jusqu'à un certain point, avec des faiblesses et des vigueurs qui le laissent original, le Jean-Jacques poétique et aristocratique de l'Angleterre. Il garde avec Rousseau, malgré la vivacité avec laquelle il se défend de ces affinités qui avaient frappé même l'œil d'une ignorante mère, des traits de ressemblance ou plutôt de parenté que Moore a constatés et que les aveux de ses incomplètes *Confessions* rendent par moments saisissantes[1]. Mais il avait raison de n'admettre que la superficie de cette assimilation. Byron l'emporte sur Rousseau, moralement et intellectuellement, de toute la hauteur du sentiment sur la raison, de l'idéal sur la réalité, surtout de toute la hauteur de la poésie sur la prose. Byron fut généreux, hardi et malheureux à la façon des Titans. Rousseau ne fut qu'un éloquent original, déguisé en philosophe.

1. Moore, 265, 275, 276.



LIVRE II.

POÉSIE ET VOYAGES.

(1809-1811.)

CHAPITRE I.

CADIX — SÉVILLE — MALTE — JANINA.

Allégresse du voyage. — Départ pour Lisbonne. — Hymne à Cadix. Gracieuses silhouettes, galants croquis. — La senorita Cordova.— Comment on n'apprend pas l'espagnol. — Le roman de Séville. — Brusque dénoûment. — Robert Rhuston. — Séjour à Malte. — Une héroïne. — Histoire aventureuse de lady Spencer-Smith. — L'Albanie. — Missolonghi. — L'hospitalité d'Ali, pacha de Janina. — Audience du bourreau de la Grèce. — Grandeurs et décadences.

« Il n'est pas de chagrin, » disait Montesquieu, « dont une heure de lecture ne m'ait consolé. » Mais Montesquieu était un Français du dix-huitième siècle, le plus sérieux seulement des hommes frivoles. La lecture n'est qu'un voyage d'imagination. Byron était un Anglais, un fils de ces époques tourmentées qui n'enfantent qu'avec douleur. A ceux-là, pour qu'une lecture console, il faut qu'elle soit faite au grand livre

de l'univers. La mer, la vaste mer est l'orageuse nourrice qu'il faut à ces enfants de la tempête, et la sereine nature seule sait les bercer avec ses grandes voix. Pour les mâles et profondes douleurs de l'homme du Nord, surtout quand il est poëte, le voyage est le suprême remède, le voyage sous ces cieux ardents du Midi, qui réchauffent le cœur et fécondent l'esprit. C'est donc vers le Midi qu'allait Byron, et les premières brises salines qui enflent la voile de son vaisseau semblent chasser de son cerveau d'opiniâtres brouillards. Il se rassérène, se pacifie, se vivifie à ces souffles salutaires, et l'inspiration engourdie déploie de nouveau ses ailes repliées. Ses premières lettres sont d'une sympathique et communicative alacrité. Il rapprend le sourire, qui épanouit désormais son visage, et la mélancolie, si elle reste dans le vase, y descend au fond, lie éternelle de toutes les joies de cet homme né pour la douleur.

C'est avec un esprit presque français qu'il décrit Falmouth et ses deux forts invalides dont la garnison se compose d'un homme veuf de quatre-vingts ans, raille les prévoyants préparatifs de Hobhouse, un véritable Anglais qui dès le port commence son *journal*, future pâture des voyageurs du coin du feu; enfin, s'abandonne à la conduite « du noble capitaine Kidd, aussi vaillant et aussi habile que qui que ce soit à passer en fraude un baril de vrai genièvre, ou autres esprits de Hollande. » Voici la fin de sa lettre à Hodgson, ce caractéristique *post-scriptum*, où se réfugie toujours la vérité épistolaire :

Rappelez-moi au souvenir de Drury, et au vôtre, quand

vous serez ivre : je ne vaux pas une pensée sobre. Voyez ce que devient ma satire chez Cawthorne.

Je quitte l'Angleterre sans regret. J'y reviendrai sans plaisir. Je suis comme Adam, le premier coupable, condamné à l'exil ; mais je n'ai point d'Ève : et si j'ai mangé de la pomme, ma foi ! elle était des plus aigres et des plus sauvages. Ainsi finit mon premier chapitre.

Déjà la veine poétique s'est réveillée, et la joie irrésistible du départ inspire à Byron un champ d'allègre triomphe : « Houzza ! Hodgson, nous partons ! »

Le 2 juillet 1809, le vaisseau quitta la rade et mit à la voile pour Lisbonne. C'était le premier départ maritime de Byron, et il apporte à toutes ces émotions nouvelles la curiosité passionnée d'un jour nuptial. Il vivrait sur le pont, au soleil le jour, aux étoiles la nuit, s'enivrant d'immensité.

Enfin, voici Lisbonne et voici Cintra dans l'Estramadure, le plus beau village peut-être qu'il y ait au monde.

Ce ne sont que palais, jardins, massifs d'orangers suspendus au milieu de rochers, de cascades, de précipices, de hauteurs à pic et gigantesques, d'où l'on aperçoit au loin la mer et le Tage : tout l'agreste des montagnes, avec la verdure des plaines les plus fertiles ; enfin un site ravissant.

Byron rêve sous les orangers, et cause en mauvais latin avec les moines du couvent de Mafra, qui ont une belle bibliothèque. S'il quitte ces Bénédictins savants, sensuels et hospitaliers, c'est pour aller, avec ses pistolets de poche, brûler un peu de poudre sur les bords du Tage qu'il traverse tout d'une haleine. « Il monte un âne, parfois même une mule ; il jure en portugais, il a la diarrhée, il est mordu des moustiques. » Malgré

ces petits inconvénients, qu'il prend en philosophe, il s'amuse, et c'est là l'essentiel. Il commence à trouver qu'il y a du plaisir à vivre, cet homme tout à l'heure amoureux de la mort. « Ma santé est beaucoup meilleure qu'en Angleterre », écrit-il, le 6 août, à Hodgson, de Gibraltar où il vient d'arriver à cheval, de Lisbonne à Séville et Cadix, puis de là sur mer par *l'Hypérion*.

Il s'est plu à Séville, mais Cadix l'a enchanté : « Cadix, ravissant Cadix, merveille de la création ! » Il n'a pu voir en indifférent les adorables habitantes de cette Cythère espagnole. Le *journal* de Byron ou plutôt ses lettres sont pleins de ces silhouettes gracieuses et de ces galants croquis, crayonnés d'un trait que rend profond l'émotion du cœur. Il revit, ce cœur endolori, sous les caresses naïves de « cette coquetterie voluptueuse et décente qui est tout à fait irrésistible. » Ah! s'il pouvait aimer! Mais une image jalouse de toutes les autres le tyrannise encore, et c'est le poëte et non l'amant qui trace, dans ses *notes* frémissantes, tous ces jolis portraits, qu'idéaliseront les vers de *Childe-Harold*. C'est là qu'on retrouve, avec le charme de la vie qui les animait à ses yeux, toutes ces figures angéliquement démoniaques, toutes ces belles, poétiques et ignorantes filles dont l'âme semble n'être qu'une étincelle d'amour. Byron va au théâtre à Cadix, et aussitôt une jolie senorita, de ce geste armé de l'éventail et éclairé d'un sourire qui ferait avancer un mort, hèle, dans l'ombre de la loge, le sombre étranger et lui montre à côté d'elle la place de la duègne farouche et complaisante. Et alors c'est entre les deux jeunes gens une de ces ravissantes conversations, où l'on devine

d'autant mieux qu'on ne se comprend pas. L'Espagnole gazouille l'espagnol, l'Anglais murmure son guttural idiome, et heurte en rougissant les consonnes contre les voyelles! Et l'on s'entend à merveille. Mais il faut bientôt partir. Adieu ce délicieux dictionnaire vivant galamment effleuré! Byron s'en va pensif, ne sachant pas un mot d'espagnol, mais adorant les Espagnoles[1].

A Séville, même répétition, toujours interrompue au moment où l'écolier devient un peu le maître. Même aventure ébauchée, d'autant plus douce. Ces souvenirs innocents gardent toujours leur parfum. Il loge à Séville, dans la maison de deux dames de qualité, non mariées, dont l'aînée était belle et la plus jeune jolie. Et ce duo de musique à voix basse de recommencer avec accompagnement d'œillades et d'éventail. Ici nous saisissons un nom, presque un portrait. Le roman de Séville, si bien commencé, mais qui ne va pas au dernier chapitre, s'appelait Josepha, de grands yeux noirs

1. Cette senorita, que Moore ne nomme point, était la fille de l'amiral Cordova, celui que lord Saint-Vincent défit en 1797. « Cette jeune personne est très-jolie, dans le genre de la beauté espagnole, qui, à mon avis, ne le cède nullement en attraits à la beauté anglaise, et qui est certainement beaucoup plus séduisant. Une longue chevelure noire, des yeux languissants, un teint clair, quoique brun, et des formes plus gracieuses dans leurs mouvements que ne peut se l'imaginer un Anglais accoutumé à l'air lourd et négligé de ses compatriotes du beau sexe ; enfin un costume qui sied à ravir et en même temps le plus décent du monde : tout cela rend une beauté espagnole irrésistible. » M. Dallas, parent et ami de Byron, mort au Havre en 1825, a publié la *Correspondance* de lord Byron avec sa mère et avec lui pendant les années 1808, 1809, 1810 et 1811. Moore n'en donne que des extraits. M. Amédée Pichot a réuni cette *Correspondance* à la fin du tome VI de la traduction des *OEuvres*. Nous indiquerons désormais cette source par le mot *Dallas*.

avec des formes superbes, et la légèreté d'un oiseau.

Elle m'embrassa, à mon départ, avec une grande tendresse (je n'étais resté que trois jours), me coupa une boucle de cheveux et me donna en échange une mèche des siens, qui avait bien trois pieds de long.

Sans une contestation qui arriva fort à propos, au sujet d'une bague dont la dame eut envie, et que Byron refusa, par un scrupule opiniâtre de pieux souvenir, cette conversation eût pu aller loin. Byron prenait goût à ces leçons où le dictionnaire se feuillette dans l'attitude de Paolo et de Francesca. Sur cette querelle inattendue, il mit à la voile pour Malte, où il perdit à la fois son cœur et son anneau, « tandis que la dame piquée se mariait pour se venger, et aussi pour se consoler[1].

Byron avait un moment compté partir de Gibraltar pour l'Afrique. Il voulait goûter de la vie de cour à Cagliari et y faire briller l'habit d'officier d'état-major qu'il avait adopté comme costume officiel à l'étranger, puis il se proposait d'expérimenter à Tetuan les douceurs du *kief*, ce far-niente extatique de l'épicuréisme mauresque. Mais il fallut renoncer à ces excursions excentriques et monter sur le paquebot de Malte. Lord Byron annonçait à sa mère ce changement dans ses

1. « Je prendrai la liberté de faire la remarque, dit lord Byron à sa mère, que l'intrigue est ici la grande affaire de la vie; quand une femme se marie, elle renonce à toute contrainte ; mais je crois que sa conduite est assez vertueuse avant le mariage. Si vous faites à une jeune fille espagnole une proposition qui, en Angleterre, vous attirerait un soufflet de la plus douce des vierges, elle vous remercie de l'honneur que vous voulez lui faire et vous répond : « Attendez que je sois mariée, et je serai trop heureuse. » Ceci est strictement et littéralement vrai. » (*Dallas.*)

projets par sa lettre des 2 et 15 août, qui fut portée à sa destination par deux de ses serviteurs, le vieux Murray et le jeune Robert Rhuston, fils d'un de ses fermiers et son groom favori. Byron, décidé à des promenades de plus en plus aventureuses, renvoyait l'un à cause de son grand âge et l'autre à cause de sa jeunesse, ne gardant auprès de lui que Fletcher, son valet de chambre depuis sa sortie de l'école d'Harrow (le futur Leporello du futur don Juan), Williams, et un domestique frison, habitué aux climats exotiques par un premier voyage en Perse à la suite de M. Wilbraham. Il lui avait été fortement recommandé par le docteur Butler, le *Pomposus* de la première édition des *Satires*, avec lequel MM. Hodgson et Drury avaient fini par le réconcilier.

Lord Byron pesait scrupuleusement les mérites de ceux qui le servaient, et il en fut toujours adoré. On comprend ce dévouement fanatique de ses serviteurs quand on lit sa lettre au père de ce jeune Robert Rushton, pleine de la cordialité familière et de la sollicitude paternelle du seigneur d'autrefois. Byron l'autorisa à prélever sur ses loyers vingt-cinq louis par an, pour faire élever ce page rustique auquel il s'est attaché, dit-il à sa mère, « parce qu'il semble, comme lui, un animal sans aucun ami[1]. »

Le séjour de Byron à Malte, où le gouverneur, sir A. Ball, avait mis à sa disposition une maison qu'il habita trois semaines, ne fut signalé que par la rencontre qu'il y fit d'une femme extraordinaire que sa beauté, son esprit et le prestige d'aventures telles que l'histoire fidèle qu'en a tracée le marquis de Salvo ressemble

1. Moore, t. I, p. 292. Dallas.

au plus invraisemblable des romans, ne permettaient pas de voir impunément. Le choc de ces deux natures électriques dégagea des étincelles qui eurent pu allumer l'amour, sans les circonstances antipathiques et isolantes qui neutralisèrent des ardeurs mutuelles, et les arrêtèrent d'un côté à la sympathie, de l'autre à l'admiration. Plus tard, quand il a arrangé cet épisode pour *Childe-Harold*, Byron a exagéré ou atténué, dans des proportions qu'il est impossible de mesurer, les sentiments qu'il apporta dans ces courtes et mystérieuses relations. Selon ses lettres, Byron fut amoureux. Selon le poëme, il ne considéra pas son cœur, traînant encore la flèche de souvenirs et de regrets opiniâtres, comme une offrande digne d'un semblable autel. Qui faut-il croire, des vers ou de la prose, qui cette fois se trouverait plus hyperbolique que la poésie elle-même? Byron écrivait les lettres au moment même; les vers sont la parure idéale de la réalité. La question est difficile à trancher. Il est certain que, durant ses premières années de voyage, Byron garda à cette innocente infidèle dont il portait sur son sein le portrait, gage trompeur d'espérances déçues, une fidélité farouche, et qu'il n'essaya qu'à des liaisons passagères, à peine ébauchées, fleurs sans fruit, les forces renaissantes d'un cœur épuisé. Peut-être fut-il en effet simplement ce poétique *patito*, le chevalier de cette femme héroïque, qui, sans être absolument une Pénélope, allait rejoindre son mari. Il faillit se battre pour elle, il est vrai, avec un aide de camp impertinent du général Oakes, mais un duel de ce genre peut être fort désintéressé. Une impolitesse à venger peut mettre l'épée à la main d'un galant homme. Toujours est-il que Byron,

qui fit preuve dans cet incident de sa bravoure habituelle et d'une ardeur particulière, que les excuses de son adversaire calmèrent à peine, quitta, au bout de trois semaines, la belle voyageuse dont nous allons dire le nom et qu'il a chantée sous le nom de Florence, en lui remettant, pour sa mère, une lettre de recommandation encore chaude d'un dévouement passionné :

Elle est ici en passant pour aller en Angleterre rejoindre son mari; car l'approche des Français l'a obligée de quitter Trieste où elle rendait une visite à sa mère; et elle va s'embarquer sur un vaisseau de guerre. Depuis mon arrivée ici, je n'ai guère eu d'autre compagnie que la sienne. Je l'ai trouvée très-jolie, très-accomplie et extrêmement originale. Bonaparte est aujourd'hui même si irrité contre elle, que sa vie courrait quelque danger, si elle était faite prisonnière une seconde fois [1]....

Il s'agit ici, ce que ne dit pas Moore, de Constance Spencer-Smith, belle-sœur du fameux Sydney-Smith. Le futur amiral et son frère John, demeurés, après la retraite de sir John Liston, contemporaine de l'expédition de Bonaparte en Égypte, représentants de l'Angleterre à Constantinople, jouirent ensemble des pleins pouvoirs diplomatiques de leur pays (30 septembre 1798) jusqu'en 1799, époque à laquelle John Spencer-Smith demeura seul chargé de cette mission difficile. Peu de temps après son arrivée à Constantinople, c'est-à-dire vers 1797, John Spencer-Smith avait épousé la fille du baron de Herbert Rathkeab, internonce impérial près la Porte Ottomane. Cette jeune femme, qui, née d'un sang allemand échauffé par le

1. *Dallas.*

soleil de Byzance, joignait à la beauté, à l'intelligence et à la sensibilité que comporte cette double origine, une intrépidité héroïque, se signala, aussitôt devenue Anglaise par le mariage, par l'exaltation de son patriotisme. Lorsque Sydney-Smith quitta Constantinople en 1799, à bord du vaisseau de guerre *le Tigre* qu'il commandait, c'est elle qui lui remit, devant l'équipage assemblé, un drapeau brodé de ses mains, qui flotta, quelques semaines après, sur les murs fumants de Saint-Jean-d'Acre.

Au mois de février 1804, John Spencer-Smith fut remplacé, comme ambassadeur à Constantinople, par lord Elgin, et envoyé à Stuttgard, qu'il quitta précipitamment, le 4 avril, après avoir brûlé tous ses papiers, par suite de l'arrivée de l'armée française. Il était sous le coup d'une sorte de *vendetta* du gouvernement consulaire, qui l'accusait d'avoir participé aux menées ultra-diplomatiques par lesquelles un autre ministre, Drake, avait compromis son caractère et déshonoré son inviolabilité. Tandis que le diplomate, dégoûté ou discrédité, recevait de la ville de Douvres un mandat parlementaire qui le retenait à Londres, son aventureuse moitié échappait avec peine et au prix de mille dangers, aux représailles de l'armée française, maîtresse victorieuse de Venise où elle s'était réfugiée (1806). Cette vagabonde et poétique amazone, qui ne semble pas avoir été à cette époque au mieux avec son plus que débonnaire mari, ne tarda pas à quitter l'Angleterre, et un naufrage bienvenu la jeta sur les côtes d'Espagne, et l'éloigna pour longtemps de la maison paternelle où elle rentrait à Trieste.

Prisonnière à Cadix, en vertu de l'état de guerre où

se trouvaient alors l'Espagne et l'Angleterre, elle fut délivrée par l'intervention du consul d'Autriche et rejoignit son beau-frère qui commandait la station de la Méditerranée, non loin de Gibraltrar. C'est durant ce voyage accidenté, et le repos passager d'une escale à Malte, qu'elle connut lord Byron et exerça sur lui une influence que les circonstances seules empêchèrent de devenir décisive. Mme Constance Spencer Smith, qui avait fini, dans les vicissitudes de son Odyssée, par rencontrer son mari, vécut avec lui à Caen où il s'était retiré en 1817, et où il mourut le 5 juin 1845, laissant la réputation d'un savant de mérite. Sa femme l'avait précédé dans la tombe. Elle termina à Vienne, le 21 octobre 1829, une carrière dont la première moitié fut orageuse et romanesque, et dont la seconde se perd dans les tranquilles obscurités de la vie domestique et littéraire. Car elle faisait des vers, mais qui ne valaient pas ses actions, et surtout ceux qu'elle inspira à Byron et qui lui ont fait une épitaphe immortelle[1].

Lord Byron quitta Malte le 6 septembre sur le brick de guerre *le Spider*, chargé de convoyer une flottille de navires marchands jusqu'à Patras et Prevesa. C'est en Albanie que s'arrêta le poëte voyageur, avide de couleurs locales vierges et de sentiers inexplorés. C'est dans le premier ravissement de ces beautés sauvages de la « terre de rochers, nourrice de braves sans pitié, » après le premier et enthousiaste salut à Missolonghi, vue aux derniers rayons du soleil, descendant dans l'ombre de ses bois de cyprès, ou au Pinde perçant au-

1. *Notice nécrologique*, par M. S. S. Trébutien. Caen, 1829.

dessus des rochers de Souli les brumes dorées de l'aurore, que Byron s'enfonce voluptueusement dans cette nouvelle vie et dit enfin aux derniers souvenirs de la vieille Europe et des langues chrétiennes un méprisant adieu. Sa lettre du 13 octobre 1809 à sa mère[1] respire ces enivrements dont la vie féodale en Orient doit remplir une âme de poëte ou d'artiste. De Prevesa sur la côte, il s'est dirigé sur Tebelen, palais de plaisance de ce tyran épique, Sa Hautesse Ali, pacha de Janina, qui fait trembler sous son cimeterre toute l'Albanie (l'ancienne Illyrie), l'Épire et une partie de la Macédoine. Son fils, Vely-Pacha, pour lequel il donna à Byron les plus gracieux firmans, gouvernait la Morée et étendait jusqu'en Égypte sa souveraineté. Ali-Pacha était absent, occupé en ce moment à assiéger Ibrahim-pacha dans le château de Bérat, en Illyrie. Mais informé de la visite d'un grand seigneur anglais, il avait, de son camp, donné ordre à son représentant à Janina de prodiguer à l'illustre voyageur les faveurs de cette hospitalité orientale, la plus complète de toutes. Byron, royalement défrayé partout et obtenant à peine de faire des présents aux esclaves qui le servaient, arriva, par cette sublime route des montagnes, à Zitza, village et monastère grec, la halte la plus pittoresque de ses voyages, après Cintra. En neuf heures il arriva à Tebelen, après avoir disputé le chemin à tous les accidents d'une route à pic, à chaque moment envahie par les torrents. Et après neuf jours de fatigues, il fit, au coucher du soleil, dans le manoir du bourreau de la Grèce, une entrée triomphale. Là il oublia

1. Dallas date 12 novembre.

dans les surprises de la réalité, brillante comme un rêve, les vicissitudes de cette terrible étape de Janina à Zitza, où un ouragan imprévu, qui le séparait de son escorte, faillit l'engloutir dans les précipices, sous une trombe de pluie et d'éclairs. Byron avait montré sous la tempête cette sécurité provocatrice qu'il devait toujours opposer aux colères de la nature. Avide d'émotions, trouvant dans le danger l'unique volupté qu'il fût encore capable de sentir, il n'était jamais plus heureux que sous les brutales caresses du vent ou les menaces de la foudre. Il aimait l'odeur du tonnerre, comme le soldat aime l'odeur du canon. Peu de temps avant son départ de Tebelen, dans une excursion en mer où une tempête subite ballotta toute une nuit sur l'abîme son vaisseau désemparé, il s'enveloppa dans sa capote albanaise, se coucha philosophiquement sur le pont, et sourd aux plaintes de Fletcher qui appelait sa femme, aux prières des Grecs invoquant tous les saints et des Musulmans se frappant la poitrine au nom d'Allah, il ne se réveilla d'un insoucieux sommeil qu'à Souli. Le navire avait heureusement échoué sur une côte hospitalière.

On se figure la surprise, l'émotion et l'intime délire d'un tel voyageur lorsqu'il fut solennellement conduit à sa première audience du légendaire Ali, pacha de Janina. Il lui sembla voir revivre, paré des couleurs et des fantaisies superbes de l'Orient, tout ce poétique système féodal dont son imagination était pleine, et que Walter-Scott venait de faire sortir radieux des brumes gothiques, dans son *Lai du dernier Menestrel*. Il retrouvait dans les Albanais à la jupe blanche, à la veste brodée d'arabesques d'or et au bonnet à plumes,

des Écossais des *Mille et une Nuits*, comme il avait retrouvé, idéalisés du rayon des souvenirs sacrés, le Loch-Na-Gar et le Morven dans le Pinde et dans l'Œta. Les Tartares, avec leurs talpachs pointus, les Turcs avec leurs larges pelisses et leurs turbans, les gardes au cimeterre haut, les esclaves noirs tenant des chevaux caparaçonnés ou des lévriers en laisse, à chaque étage de la double galerie en arcades qui formait la façade du palais : tout ce cortége magnifique et bizarre lui semblait sorti pour lui faire honneur des coups de baguette d'un enchanteur bienveillant. Il ne croyait à la réalité qu'en présence du maître tout-puissant dont l'œil despotique faisait courber les soldats, tressaillir les chevaux et partir dans toutes les directions les courriers chargés d'un ordre laconique, au bruit des cymbales retentissantes, traversé de l'appel aigu du muezzin criant l'heure de la prière au haut du minaret.

C'est au milieu de cet appareil asiatique si enivrant que le poëte voyageur, revêtu d'un brillant uniforme d'officier d'état-major que ternissait l'éclat de toute cette pompe féerique, entra, le sabre résonnant, dans la salle dallée de marbre, aux fontaines jaillissantes, où le sanguinaire vizir qui tenait la Grèce sous son pied, l'attendait debout, par une déférence extraordinaire, et le fit asseoir à ses côtés sur un des divans écarlates, aux coussins opulents, empourprant de leur reflet le stuc étincelant des parois. La conversation eut lieu par l'intermédiaire d'un médecin du pacha, nommé Femlario, qui comprenait le latin. La première question du tyran de l'Épire, empreinte malgré lui de sa curiosité soupçonneuse, porta sur le but

d'un voyage lointain dont il ne pouvait comprendre que la fantaisie d'un riche ennuyé fût l'unique prétexte.

Il me dit ensuite que le ministre anglais, le capitaine Leake, lui avait appris que j'étais d'une grande famille, et me fit prier de présenter ses respects à ma mère; je vous les transmets donc ici au nom d'Ali-Pacha. Il me dit qu'il était sûr que j'étais un homme de qualité, parce que j'avais de petites oreilles, de petites mains blanches et des cheveux bouclés. Il ne me cacha pas que ma tournure et mon costume lui plaisaient infiniment. Il me pria de le considérer comme un père, pendant que je serais en Turquie, m'assurant que de son côté il me traiterait comme un fils. Il m'engagea à le visiter souvent, surtout le soir, moment où il était le plus libre.

Byron se retira après la cérémonie du café et des pipes, investiture symbolique de l'hospitalité privilégiée, renouvelée vingt fois le jour par des envois d'amandes, de fruits, de sorbets et de confitures. Byron, qui n'avait pas encore vu en Grèce les victimes, trouva les bourreaux charmants, et fut très-touché des égards de ces aristocratiques appréciateurs de l'antiquité de la naissance, et de leur dilettantisme pour les longues généalogies.

Il revit trois fois le sultan obèse, aux traits réguliers, aux yeux de tigre, tour à tour humides ou ardents, menaçants ou veloutés, à la barbe blanche, aux manières d'une majesté à la fois martiale et patriarcale. Il vit les ruines d'Actium, étroit théâtre où Antoine joua et perdit le monde, et les ruines de Nicopolis, la ville victorieuse, réduite par le temps à l'humiliation de la ville vaincue. Il assista à une noce grecque, et enfin justement méfiant de l'habileté des pilotes turcs, il se rendit par terre à Missolonghi d'où

un petit golfe à enjamber le séparait de Patras. Il voyageait à travers les forêts de l'Acarnanie, longeant l'Acheloüs, accompagné d'une escorte de cinquante hommes, guides intrépides, sobres et dévoués compagnons, fanatiques de leur mission jusqu'à l'héroïsme, bivaquant avec eux, partageant leur pilau et leur vin épicé, et réussissant à se faire aimer sans parvenir à leur faire accepter un salaire. C'est après plusieurs jours de cette vie tour à tour active et contemplative, au bout de marches abruptes, que faisait oublier le repas du soir, suivi de chants et de rondes klephtes, héroïques et pittoresques, que Byron et ses compagnons arrivèrent à Missolonghi, le 21 novembre. C'est à travers un pays splendide, profané par la guerre et la servitude que Byron parvint à Athènes, sous l'impression mélancolique que lui avait laissée la vue des femmes, poussant avec un soupir la charrue dans les champs, ou cassant des cailloux sur les routes ; image navrante de cette déchéance arrivée au dernier terme du culte égoïste de la force et du mépris de la faiblesse et de la beauté, cette double religion de l'ancienne Grèce.



CHAPITRE II.

ATHÈNES. — SMYRNE. — CONSTANTINOPLE.

Vostizza. — Le Parnasse. — Aiglons tués à Delphes. — Un Anglais qui admire sans casser. — La Grèce est toujours la même, mais les Grecs ont changé. — Les trois filles de Théodora Macri. — Pointe sur Smyrne. — Constantinople. — Héro et Léandre. — Traversée de l'Hellespont à la nage. — Byron, fou de l'eau, de son immensité bleue et des intimes délices du bain. — Nostalgie de l'Attique. — Retour à Athènes. — Le couvent des Franciscains. — Byron malade à Patras. — Lady Stanhope. — Le *Byronisme*.— Nicolo Giraud. — Amour tragique. — *Le Giaour*. — *Childe-Harold*. — Le vieux Murray. — Retour de Byron en Angleterre.

A Missolonghi, Byron congédia tous ses Albanais, à l'exception d'un seul, Démétrius, futur héros de l'indépendance, et de Basilius, le secrétaire que lui avait donné Ali-Pacha. Après un séjour de deux semaines à Patras, il arriva à Vostizza, sur le bord du golfe de Lépante, salua d'un hymne ému le front neigeux du Parnasse, et tua au milieu d'un essaim d'aigles fatidiques, tournoyant au-dessus de la fontaine de Delphes, un aiglon à l'œil brillant, au flanc saignant, qui lui sembla le symbole de sa destinée. Triste du reproche de son dernier regard, il jeta le fusil sacrilége, et jura de ne jamais plus envoyer la mort à un de ces nobles oiseaux, qui doivent être inviolables pour les poëtes. De Vostizza, Byron s'enfonça rêveur, loin de son compa-

gnon qui l'étudiait et la mesurait froidement, dans cette terre sacrée, si petite et si grande, si étroite et si immense, qu'on en peut faire le tour en quelques jours et qu'on peut l'admirer toute une vie. Il prenait un amer plaisir à voir errer au milieu des ruines de la Grèce ses habitants dégénérés, ruines vivantes eux-mêmes, qu'allait réveiller le dernier soupir de la patrie, et qui, de brigands allaient se faire héros. Mais l'astre de l'indépendance n'était point encore visible en ce ciel humilié d'éclairer des esclaves. Le caractère original de ce premier pèlerinage de Byron, c'est le superbe désintéressement, si rare chez un Anglais, avec lequel, occupé d'ambitions toutes contemplatives, il négligeait les plaisirs pédantesques et les conquêtes vénales des voyageurs qui l'avaient précédé. En cette promenade poétique, il n'avait guère d'autre livre que celui de ses souvenirs; et, insoucieux des soins mercenaires de l'itinéraire et du cicérone, il alla toujours droit devant lui, libre et seul, au grand étonnement des marchands de reliques qui vendaient en détail les débris des temples et des statues, et des compatriotes qui les achetaient. Pour celui qui devait flétrir les curiosités vandales et l'admiration iconoclaste de lord Elgin, la Grèce n'était pas un musée, mais une seconde patrie, qu'il respectait trop pour la mutiler. Il faisait peu de cas des voluptés collectionnées et des souvenirs qu'un coup de marteau ou une pièce d'or vous mettent dans la poche. Il n'aimait de cette contrée que la poésie qu'on y respire avec l'air, et que la volupté qu'y porte au cœur une lumière héroïque. En un mot, en Grèce, la nature l'occupa beaucoup plus que l'art, et l'éternelle beauté de l'œuvre de Dieu l'y toucha beaucoup plus

que les chefs-d'œuvre de l'homme. Ses *Notes*, fleurs spontanées de sa réflexion, où plus tard son inspiration a puisé son miel, ne respirent guère d'autre sentiment que ce culte de la nature, qui survit seule à tant de changements et de déchéances, dans son inaltérable perfection et son immortelle jeunesse.

Ton ciel est toujours aussi bleu, tes roches sont aussi sauvages, tes bosquets aussi frais; et tes champs reverdissent, et l'olive y mûrit comme au temps où Minerve te souriait. L'Hymette te paie encore son doux tribut de miel. L'abeille, joyeuse et libre, portée sur l'air de la montagne, y bâtit encore sa ruche odorante; comme jadis, Apollon dore de ses feux tes longs étés et sous ses rayons brillent les marbres de Mendeli; l'Art, la Liberté, la Gloire ont passé, mais la Nature est toujours belle.

Cette préférence exaltée, cette panthéistique idolâtrie de Byron se conçoit, car elle était alors, et même encore, en Grèce, la seule jouissance sans déception, le seul culte sans honte, la seule fleur sans épines. Le pays seul enfin y consolait des habitants, idiots sur les ruines de Thèbes et voleurs sur celles de Sparte Pour un homme comme Byron, il était doublement désagréable de voir à tous moments, dès qu'il se détournait du spectacle toujours nouveau de ces beautés toujours nouvelles de la Troade ou de l'Attique, la couleur locale et la poésie native prosaïquement violées par l'invasion des mœurs européennes ou l'industrie de l'hospitalité. Voir des touristes chasseurs, en pantalon de nankin, brûler leur poudre aux bécassines de la Troade, se donner une entorse dans les fondrières du Scamandre, n'échapper qu'avec peine, au cap Colonne, à des voleurs Maïnottes embusqués sous

la roche de Minerve Sunias, et à Orchomène recevoir, sur les vestiges du temple des Grâces, la bienvenue d'une fille d'hôtelier, un registre à la main; quels contrastes, quelles chutes, quels agacements! Cette mauvaise humeur d'un épicurien d'admiration, d'un raffiné des voluptés de l'œil, brutalement déçu, ne l'empêchaient pas de regarder de temps en temps les hommes d'un coup d'œil assez méprisant et les femmes d'un regard plus satisfait, quoiqu'il les trouvât généralement inférieures comme beauté à ces hommes presque tous superbes, presque tous héritiers du buste d'Alcibiade, et dont quelques-uns seulement étaient braves. Byron partageait alors à cet endroit les préjugés de quelques voyageurs rançonnés ou de quelques hôtes blasés d'Athènes, M. Fauvel et M. Roques, par exemple, qui redoutaient qu'une telle décadence, depuis si longtemps héréditaire, fût incurable, et qui ne regardaient pas comme digne de l'ancienne liberté cette race dégénérée, incapable de l'antique vertu. De là cette boutade de Byron qui, quinze ans plus tard, devait donner sa vie pour ceux qui la lui avaient inspirée:

J'aime les Grecs; ce sont de spécieux et séduisants vauriens, avec tous les vices des Turcs sans leur courage.

Déjà, dans cette méprisante bienveillance, il y avait des exceptions en faveur de quelques Grecs, et surtout de quelques Grecques, que Byron ne jugea pas indignes d'admiration et peut-être d'amour.

Durant les dix semaines de son premier séjour à Athènes, il reçut l'hospitalité mercenaire, mais domestique et cordiale, demeurée l'unique ressource de Théodora Macri, veuve du dernier vice-consul

anglais, et de ses trois filles. Cet appartement loué, composé d'un salon et deux chambres à coucher, s'ouvrait sur une cour qu'embaumaient une demi-douzaine de citronniers séculaires, dont le parfum pénétrant charmait l'odorat, et dont le fruit relevait la fadeur du pilau, plat fondamental du repas grec, de sa piquante amertume. Byron, dit la tradition soigneusement recueillie par les voyageurs qui l'ont suivi dans cet asile longtemps traditionnel, adressa à l'aînée des trois sœurs Macri le chant fameux : « Vierge d'Athènes, avant de nous séparer, rends-moi, oh ! rends-moi mon cœur, » et poussa la galanterie jusqu'à essayer, mais en vain, de l'attendrir par ce témoignage, presque toujours victorieux à Athènes, d'une exaltation amoureuse : une incision au sein faite avec la pointe du poignard. Malgré cette héroïque fidélité à l'usage, la belle Macri demeura inhumaine, c'est-à-dire sage, comme ses deux autres sœurs, au grand désappointement des hôtes voisins de ce modeste gynécée à la fenêtre tapissée de géraniums et de menthes d'Afrique. Byron fut un des premiers de ces admirateurs réduit à l'admiration, s'il est bien vrai, comme il le dit dans sa lettre du 3 mai 1810 au docteur Drury, qu'il *se meurt d'amour* pour trois jeunes filles grecques d'Athènes dont il habite la maison, toutes trois au-dessous de quinze ans. Ce nombre *trois* a d'abord de quoi nous rassurer. Et, en effet, il résulte, comme nous le verrons par d'autres détails, de cette lettre caractéristique, que Byron n'était pas encore sorti de cet état de mysophobie qui le rendait incapable d'autre chose que cet amour poétique et platonique, qui peut aussi bien s'étendre sur trois jeunes filles à la fois que faire l'ef-

fort d'un choix inutile. Ses vers leur font plus d'honneur que ses lettres, où il se borne à une courte et assez philosophique mention des trois innocentes enchanteresses, que nous connaissons mieux par le portrait qu'en a tracé un autre voyageur.

C'est à lui que nous devons un agréable et galant croquis de ces trois jeunes péris d'Athènes, Thérésa, Catinka et Mariana, de leur costume, de leurs charmes et de leurs habitudes, que Moore a complaisamment cité[1].

Il n'y a rien d'impossible à ce que Byron, qui, s'il avait perdu le courage d'aimer la beauté, avait gardé celui de l'admirer, n'ait pas vu impunément ces trois Grâces innocentes et coquettes dans la fleur à peine épanouie de leurs quinze ans. Plus d'une fois elles ont sans doute traversé les rêves de son imagination, sinon les regrets de son cœur, avec leur petite calotte albanaise rouge à gland bleu, étalant sur l'épaule sa soyeuse fusée, et couronnée d'un mouchoir bariolé, leur caftan de soie mi-serré à la taille, et la longue pelisse bordée de fourrures s'entr'ouvrant sur le sein pudiquement voilé d'un fichu de mousseline. Plus d'une fois il s'était arrêté à causer longuement avec ces trois belles sœurs, dont l'esprit était aussi orné et enjoué que leur costume était pittoresque, et qui passaient les après-midi couchées sur le divan, leurs pantoufles jaunes à terre, et occupées à broder, à lire, à chanter, en s'accompagnant d'une espèce de cistre, et surtout à causer. Mais deux motifs devaient empêcher Byron de pousser plus loin que les libertés per-

1. Moore, I, 316, 317.

mises et les décentes faveurs ce commerce qui n'était pas sans charmes et n'eût pas été sans dangers, s'il n'eût eu à opposer à ces belles Athéniennes et le souvenir jaloux de Marie Chaworth, et la rivalité triomphante de la Grèce elle-même.

Byron habitait Athènes depuis dix semaines sans songer à la quitter, lorsque l'occasion du passage d'un sloop de guerre anglais, *le Pylade*, allant à Smyrne, l'engagea à y suivre M. Hobbhouse, plus pressé que lui, mais qui, comme lui, se sentit ému de toute la douleur des adieux quand, durant la halte qui suivit leur course effrénée à travers les bois d'oliviers de la route de Salamine, ils jetèrent une dernière fois les yeux sur le temple de Thésée et les ruines du Parthénon, étincelant à travers les verdoyantes éclaircies et dominant cette Athènes, qu'on ne quitte, comme Rome, qu'en fuyant.

Parti le 5 mars 1810, lord Byron demeura à Smyrne, dans la maison du consul général, jusqu'au 11 avril, occupé à y terminer les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*, commencés, selon son indication, à Janina le 31 octobre 1809 et finis le 28 mars. Son unique diversion à ces travaux solitaires fut une excursion de deux ou trois jours aux ruines d'Éphèse.

De Smyrne, Byron s'embarqua sur la frégate *The Salsete*, capitaine Bathurst, qui allait chercher à Constantinople l'ambassadeur britannique sir Bob Adair. C'est en attendant le vent pour entrer dans Constantinople que Byron écrivit à ses amis Drury et Hodgson un résumé de ses impressions, en tête duquel figurait triomphalement la mention encore émue de son dernier exploit.

Que faire à l'ancre dans les Dardanelles, en mai, à moins qu'on ne se jette à l'eau, épuisant, sous les tièdes caresses de la vague, les voluptés du bain? Le 3 mai 1810, pour clore par une expérience décisive une discussion des officiers du bord, relative à la traversée par Léandre, à la nage, de l'Hellespont, le lieutenant Ekenhead et Byron, nageurs déterminés et tenants du pari, se jetaient dans les flots, sur la foi du poétique récit de Musée et d'Ovide.

Ce matin, j'ai fait à la nage le trajet de Sestos à Abydos. La distance n'est pas de plus d'un mille, mais le courant rend la traversée dangereuse; au point que je doute que la tendresse conjugale de Léandre n'ait pas été un peu transie, avant d'atteindre son paradis terrestre. J'ai tenté de l'imiter, il y a une semaine, et n'ai pu réussir, à cause du vent du nord et de la rapidité extraordinaire de la marée, quoique, depuis mon enfance, je sois excellent nageur. Comme le temps était plus calme ce matin, j'ai réussi et traversé le large Hellespont en une heure dix minutes.

Dans tous ses voyages, Byron déploya cet amour de l'eau et cette émulation intrépide de nageur à tours de force. Il aimait à se sentir porté sur la mer, image de l'infini, et à s'y bercer sur les flots en regardant le ciel. Il y avait du Triton en lui. Ne pouvant voler sur terre à cause de l'infirmité de son pied, il prenait une orgueilleuse et voluptueuse revanche à vivre sur l'eau, pareil au cygne qui y glisse comme un trait et qui battrait en vain la terre de ses avirons ailés. Partout où il en trouvait l'occasion, celui qu'à Venise le peuple devait appeler *le poisson anglais*, se livrait à cette passion favorite qui lui coûtait déjà deux amis et qui faillit plus d'une fois lui être fatale. En Portugal, il

voulut traverser le Tage, en domptant à la fois le vent, la marée et le courant. Il lutta plus de deux heures dans l'eau courroucée et en sortit épuisé. Une autre fois, à Brighton, il eût péri victime d'un pari téméraire avec M. Stanhope, si on ne l'eût arraché dans un bateau à la marée montante qui l'engloutissait. Et il avait, un soir après dîner, osé quitter la table d'une taverne pour se jeter dans la Tamise et la traverser à la nage. Aux Dardanelles, il voulut renouveler l'exploit amoureux de Léandre, sans avoir le même but que lui, et quoique aucune Héro ne l'attendît au rivage. Au lieu d'Héro, il ne trouva que la fièvre qui le coucha frissonnant sous ses baisers glacés. Toutes ces leçons ne l'empêchèrent pas, poursuivant ses vérifications mythologiques, de faire à Sainte-Maure le saut de Leucade.

Ses lettres, qui nous le montrent sous ce rapport du fanatisme nautique de la folie de l'eau, incorrigible, attestent cependant les modifications profondes, quoique passagères, que les réflexions de deux années de voyage avaient introduites dans son moral. Sa mélancolie avait survécu à tant de surprises et à tant d'émotions, et l'inépuisable nouveauté de tant d'aspects inconnus ne l'avait pas guéri de l'ennui. Il comptait, de retour en Angleterre, se retrancher dans un isolement orgueilleux et cynique, sans autres diversions que quelques soirées arrosées de champagne, comme autrefois, à Newstead, avec Hodgson, Drury et Scrope Davies, l'humoriste loustic de la taverne du *Cocotier*, le seul qui osât alors, par ses bons mots, entamer le fétichisme nouveau qu'on appelait le *Brummelisme*. Il songeait à renoncer à la littérature

pour se lancer dans la politique et le *décorum*. Le fruit le plus radical rapporté de ses promenades était le double renouvellement de sa conscience et de sa santé, qu'il voulait désormais ménager toutes deux, ayant enfin senti le fond amer de tous excès contraires.

J'espère que vous me trouverez changé, je ne veux pas dire de corps, mais de mœurs, car je commence à m'apercevoir que dans ce monde damné il n'y a de bon que la vertu. Je suis passablement las du vice, dont j'ai goûté dans toutes ses prétendues agréables variétés; et à mon retour je veux rompre avec toutes mes connaissances dissolues, renoncer au vin et à tout commerce charnel, etc....

Ainsi pensait-il, indécis sur tout avenir, dégoûté pour le moment de la gloire littéraire, attristé par cet oubli général qui ne lui permettait d'autres correspondants que sa mère et son homme d'affaires, M. Hanson, et l'obligeait de répandre sur de subalternes objets, le vieux Murray et le jeune Robert Rhuston, le fonds de tendresse renaissante et économisée maintenant autant qu'il la prodiguait autrefois. Ajoutez à cela le souci rongeur de ses affaires, assez mal gouvernées par sa mère, et pliant sous le poids des dettes et des procès, vous aurez le secret de ces tristesses silencieuses, qui par moments lui rendaient l'Asie aussi monotone que l'Angleterre, alors qu'assis sur le pont d'un navire, son domicile errant, au milieu du nuage enivrant du latakie, il regardait les montagnes en tordant ses moustaches.

Ce qui donne une idée exacte de cet état de langueur morale survivant encore au rajeunissement de

son physique revivifié par la sobriété de la satiété et la chasteté du dégoût, c'est ce *journal*, ce sont ses lettres où il semble avoir perdu la conscience ou du moins l'orgueil de son génie, préfère une inégale composition intitulée : *Paraphrase d'Horace* à cette élégie épique du *Childe-Harold*, mais préfère à tout le reste ses succès et sa réputation de nageur. C'est là peut-être l'épisode de ses voyages sur lequel il revient le plus volontiers et insiste le plus ; et, bien longtemps après, à Ravennes, le 21 février 1821, il maintenait contre le scepticisme d'un voyageur moins heureux que lui, Turner, sa qualité de Léandre moderne, avec une vivacité et une amertume singulières chez un homme qui avait à ce moment épuisé, pour ainsi dire, toutes les gloires, et défendait ce brin de myrte, symbole de sa victoire nautique de l'Hellespont, avec plus d'acharnement que ses poétiques lauriers. Cette prédilection a paru affectée à ceux qui n'osaient pas la trouver puérile. Point du tout. Il n'y a rien de puéril pour l'orgueil, et il n'y a rien de plus sincère que lui. Lord Byron était homme, et, comme l'homme, pétri de contrastes et de contradictions. Un moucheron peut tenir un lion éveillé. Une assertion de Turner pouvait bien empêcher lord Byron de dormir.

Hormis la traversée de l'Hellespont et son saut de Leucade, les impressions du voyage de Byron à Constantinople n'ont pas la vivacité ni l'originalité de ses souvenirs de Janina et d'Athènes. Il se borne à dire qu'il connaît mieux Constantinople que Londres, et à se moquer des *hâbleries* de lady Montague. Il défend contre elle Saint-Paul qu'il trouve supérieur, comme un badaud de Londres, à Sainte-Sophie. Il remarque

que les murs du sérail ressemblent à ceux qui entourent les jardins de Newstead. Il se plaint de Fletcher, que gagne le spleen de la bière natale et du lit conjugal, et dont les sornettes lui gâtent parfois son plaisir. Il trouve les Grecs inférieurs aux Turcs, tout en souhaitant que Bonaparte chasse de l'Europe ces barbares à turban qui y sont campés. Il maintient avec une susceptibilité ombrageuse les prérogatives de son rang de pair, et soulève, à propos de l'audience du sultan où il accompagne l'ambassadeur anglais qui prend congé, un conflit d'étiquette et de préséance. De loin, il gouverne son domaine avec une rigueur puritaine des plus inattendues, et démembre d'un moulin l'apanage d'un de ses fermiers dont le fils, Lovelace de village, refuse d'épouser une jeune fille de sa condition qu'il a séduite. Ces dispositions humouristiques le suivent dans ses rapports avec ses compatriotes qu'il accueille tantôt avec une familiarité cordiale, tantôt avec une solennelle roideur. Ces crises hypocondriaques ne cèdent qu'au charme enivrant de la perspective du Bosphore, ou à la joie de revoir Athènes et la Grèce, cette seconde patrie. Ce n'est que sur ce sol sacré qu'il se sent redevenir à la fois poëte, héros, et homme. Rembarqué le 14 juillet, à bord de *la Salsette* qui ramenait sir Adair en Angleterre, il se sentait tout d'un coup pris d'une telle nostalgie de l'Attique qu'il se faisait, abandonnant son compagnon M. Hobbhouse, descendre à l'île de Zea, avec ses deux Albanais, son Tartare et Fletcher qu'il avait consenti à garder. Et de là, heureux d'être libre, fier d'être seul, il se rendait à Athènes, renonçant en sa faveur aux digressions projetées en Égypte ou en Perse. Il avait assez de l'Asie

et de son climat énervant, trop propice aux vapeurs de l'égoïsme et de l'ennui.

J'aime mieux la Grèce, qui est déjà comme mienne; de sorte que je retournerai voir les mêmes lieux, mes vieilles mers, mes montagnes, les seules connaissances dont je ne me asse pas.

Lord Byron trouva à Athènes, où il était allé se loger, non plus chez la veuve Macri, mais au couvent des Franciscains, lord Sligo, un de ses anciens camarades de collége, qu'il revit avec plaisir. De son couvent, son quartier général, il fit des expéditions en Morée qui ajoutèrent au trésor secret de ses impressions, mine inépuisable où l'inspiration devait plus tard trouver de si riches filons de poésie. Il traversa, durant ce second séjour, jusqu'à huit fois, l'isthme qui sépare la Morée de l'Attique. Il visita Tripolitza, Napoli et Argos. Il vit Vely-Pacha, fils d'Ali, et ses beaux enfants, aux yeux noirs, aux joues fardées, aux questions d'une héroïque ingénuité. Il fut reçu avec de grands honneurs à cette cour noblement barbare et quitta Vely-Pacha, monté sur un superbe cheval arabe, présent d'adieu de ce maître farouche aux siens, mais hospitalier et généreux pour les étrangers. Il se rendit avec lord Sligo à Corinthe, où il se sépara de son compagnon et poussa seul jusqu'à Patras où l'appelaient des communications d'Europe à son adresse chez le consul. Là finit le cours de ses enchantements, troublés soudain par la plus prosaïque et la plus fâcheuse des aventures, une fièvre du pays qui le livra, malgré ses répugnances, aux soins ignorants des médecins locaux. Il s'en vengea par une ironique épitaphe heureusement inu-

tile, grâce aux ressources de sa constitution, et aussi peut-être, dit-il, au yatagan de ses fidèles Albanais[1], qui avaient menacé les malheureux disciples d'Hippocrate de leur couper la tête s'ils ne guérissaient pas leur maître à bref délai[2].

Sa lettre du 3 octobre 1810, à Hodgson, est bien d'un convalescent énervé, agacé, qui voit encore toutes choses à travers ces verres jaunissants que la bile colle aux yeux de ses victimes.

A l'exception d'un billet d'Opéra, il n'est rien que je sache qui vaille une demi-guinée.... Je n'ai réellement pas un seul ami dans le monde.... Je ne vaux pas mieux, après tout, que le jour où je partis. Dieu me soit en aide!...

Cette humeur misanthropique de Byron ne s'explique que trop par l'influence aigrissante de la maladie et la préoccupation de ses affaires délabrées, qui ne devaient pas tarder à exiger son retour dans cette patrie dont aucune espérance ni aucune affection ne doraient pour lui les brouillards.

De retour à Athènes, où il voulait, à toute force, attendre le printemps, il rafraîchissait ses langueurs en nageant avec lord Sligo dans les eaux du golfe de Lépante, ou sous le cap Sunium, partout où il trouvait quelque belle oasis de limpidité et de silence. Malgré ses répugnances pour tout commerce où il retrouvait les mœurs européennes, il se montra un peu plus communicatif à ce second voyage, pour ses compatriotes, qu'au premier, où il n'avait guère eu de rapports avec

1. Fletcher, malade de la fièvre et du mal du pays, était demeuré à Constantinople.

2. Medwin, t. I, p. 144.

MM. Walpole et Fiott que pour les aider à donner à un jeune savant, élève comme lui de Cambridge, et enseveli sous la terre païenne du temple de Thésée, une tombe chrétienne. Il vit et fréquenta même Bruce et lady Esther Stanhope, cette originale sœur de Pitt, type romanesque de l'excentricité anglaise, qui préludait alors à sa vie aventureuse et fantastique, et visitait l'Orient avant de l'étonner. Cette étrange personne, future héroïne de ce qu'on peut appeler le *Byronisme*, inspira plus de surprise que d'admiration à celui qui allait, par le mélange hardi des couleurs du Midi et des sentiments du Nord, faire en poésie une révolution dont il voulait être le Bonaparte et le Napoléon. L'influence de ses ouvrages et le prestige, un moment vertigineux, de son exemple, allaient aussi produire, dans les mœurs et les caractères de son pays, des changements non moins profonds. Cette religion nouvelle de l'orgueil et de l'enthousiasme, ce cercle du *moi* égoïste, solitaire et passionné, ce prométhéisme de curiosité, ce titanisme d'ambition, ce satanisme d'imagination, inaugurés par Byron, allaient trouver dans lady Stanhope une mystérieuse et extravagante prêtresse, qui trouvant déjà occupé par Byron le trône de l'Occident, alla établir son trépied sous les cèdres du Liban, y offrant aux voyageurs, de 1812 à 1839, un exemple unique des vicissitudes du sort, depuis la royauté fabuleuse de Palmyre jusqu'à la misère, et un type de toutes les phases de la monomanie jusqu'à la folie épileptique et hystérique qui dévora les derniers restes de son imagination et de sa santé. Lord Byron éprouva en présence de cette future rivale d'excentricité, de cette femme masculine destinée à faire déchoir

jusqu'à la caricature l'apothéose du système qu'allaient inaugurer ses passions, ses erreurs et sa gloire, une répugnance pleine de pressentiments, dont Moore a fait arbitrairement, selon nous, de l'amitié, sans doute parce que malgré sa superbe laideur, les trente-cinq ans de lady Esther l'empêchaient d'en faire de l'amour. Il y a plus d'un roman dans les *Mémoires biographiques* de ce subtil et inventif Irlandais, qui a su trouver à la fois le moyen de plaire au public et de ne pas déplaire à la famille de Byron, de piquer la curiosité des uns sans offenser la susceptibilité des autres, et peut-être de toucher successivement le prix du manuscrit brûlé (ou prétendu brûlé) et celui du manuscrit imprimé, compensant à propos les réticences par les suppositions, les restrictions par les conjectures et l'histoire par la fiction. Aussi, dans son ouvrage, sommes-nous en méfiance chaque fois que Byron ne parle pas. Il est certain que ses relations avec lady Esther, sur lesquelles celle-ci, d'ailleurs, dans ses *Mémoires*, a jugé à propos de ne pas s'étendre, furent d'une réserve tempérée par la courtoisie, qu'expliquent parfaitement l'état de l'esprit et du cœur du poëte au moment de leur rencontre, et la juste appréhension de ces bizarreries fameuses dont le prestige rival allait atteindre son originalité et dont le ridicule final devait servir à ses ennemis d'arme contre sa mémoire[1].

1. Il y aurait un curieux travail, presque un livre à écrire sur cette lady Stanhope, comme type féminin du *byronisme*. Les rapports d'origine et de caractère, les affinités d'esprit, et toutes proportions gardées, les harmonies d'existence sont frappants entre lady Esther et lord Byron, et cependant ont été négligés jusqu'ici. Ce serait le lieu d'une nouvelle esquisse de cette physionomie qui s'éclaire, au rapprochement, de lumières inattendues. Peut-être l'essaye-

A Athènes, durant ce second séjour, l'esprit de lord Byron fut plus occupé de poésie que d'art, et de fantaisie que d'histoire. Il ne visita plus le Parthénon depuis le jour fameux où il grimpa, non sans danger, au haut d'une colonne pour y effacer le nom de lord Elgin et y substituer une épigramme flétrissante contre le sacrilége admirateur. Il s'occupa exclusivement de réunir les matériaux des *Notes de Childe-Harold*, à débrouiller et justifier la sympathie profonde, plus tard héroïque, qui l'attachait, malgré lui, à ce peuple qu'il méprisait encore. Il acheva sa *Paraphrase d'Horace*, satire des mœurs aristocratiques anglaises à laquelle le ciel de l'Attique n'a pas porté bonheur.

Pour son cœur, toute l'histoire en est renfermée dans l'amitié protectrice et passionnée, comme toutes ses amitiés de ce genre, qui l'attacha à un jeune Grec qui lui servait de secrétaire, fils d'une dame veuve chez laquelle logeait l'artiste Luzieri, est dont le sort lui inspira toujours une vive et libérale sollicitude. Nicolo Giaud fut l'Eddleston grec de cet homme tendre et fort, mâle et doux, qui dépensait, en attendant l'amitié véritable qui ne vint pas, l'amour sincère qui vint trop tard, sa sensibilité en menue monnaie, marquée toujours d'un coin d'idéal.

C'est à ce voyage que se rapporte un épisode amoureux ou seulement galant, perle unique de ses souvenirs, enchâssée dans l'or pur du *Giaour*, et que Moore n'a pas jugée digne de son sertissage.

rons-nous un jour, en suivant page par page la trace de la filiation morale commune dans ces curieux *Memoirs* et *Travels* de lady Esther, publiés en 1845 et 1846, et qui vaudraient bien une traduction.

Nous abrégeons le récit de lord Byron lui-même, un peu décoloré sans doute par le capitaine Medwin, mais qui, même à travers cette altération involontaire, garde un puissant parfum.

Ali-Pacha avait, un jour de mauvaise humeur, donné ordre de mettre à mort toute femme turque convaincue de commerce avec un chrétien. Cet édit d'un Dracon qui ne menaçait pas en vain fut aussi impitoyablement exécuté qu'il était parfois intrépidement bravé par l'amour, qui n'a pas peur de la mort. Byron fut un jour le témoin impuissant d'une de ces exécutions.

Pendant son séjour, une jeune fille turque de seize ans, d'une beauté idéale, soupçonnée, non sans motifs, d'avoir une intrigue secrète avec un noble Napolitain de passage à Janina et que l'amour y retenait, fut suivie par une police fanatique, saisie dans les bras de son amant, sommée comme lui d'abjurer, et tous deux ayant refusé un pardon payé d'une lâcheté, la loi barbare eut son cours. La jeune fille fut lapidée avec l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le jeune étranger fut relégué dans une ville empestée où il languit et mourut.

Un des principaux épisodes du *Giaour* est inspiré du souvenir frémissant d'une scène du même genre où Byron fut acteur et joua heureusement et intrépidement le rôle de libérateur.

Le nouveau vayvode d'Athènes, dont le commerce avec les nations chrétiennes n'avait pas encore émoussé les intolérants préjugés, se fit un point d'honneur de saisir la première occasion de manifester son zèle farouche et d'imiter Ali. Byron le savait, et c'est sous le voile du mystère le plus épais qu'il cacha ses relations

« avec une jeune fille turque dont il était très épris, aussi épris même, disait-il, qu'il le fut jamais d'aucune femme. » Tout alla bien jusqu'à l'implacable ramazan, carême musulman, plus rigoureux que le nôtre, puisqu'il suspend tout plaisir charnel, et jusqu'au tranquille usage des droits conjugaux.

Byron ne prenait pas en philosophe ce jeûne imposteur qui le privait même de la vue de sa sultane, et réduisait ses communications avec elle au langage muet du selam. Un jour, croyant avoir déjoué toute surveillance, il se risque, est suivi, et conduit pour ainsi dire lui-même à la découverte de son secret. Les Turcs d'Athènes ne s'étaient pas pour rien frotté à des Grecs. Ils résolurent d'assurer par la ruse la vengeance de la loi outragée. Byron sortit impunément de ces délices de contrebande, mais sa belle disparut sans qu'il pût faire autre chose qu'attendre et gémir.

Un soir, il se promenait à cheval, suivant sa coutume, sur le bord de la mer, accompagné de loin de sa petite escorte albanaise, lorsqu'un bruit et bientôt une foule également inattendus en ces lieux silencieux et solitaires, attirèrent son attention. On portait au milieu d'un groupe de soldats une sorte de paquet difficile à préciser. Ce qui était plus facile à voir, c'est qu'on allait, au milieu de spectateurs encore plus curieux qu'émus, jeter au sein des flots cette sorte de sac de cuir, d'où il sembla à Byron qui se rapprochait, attiré par une sorte d'irrésistible pressentiment, qu'il sortait des soupirs et des gémissements étouffés. Byron fond au milieu de la foule, pique droit à l'officier qui commandait l'escorte et s'informe de sa mission. La pâleur de l'étranger, sa grande mine, les pistolets qu'il tire de ses fontes, ses

Albanais qui accourent, tout cela intimide le chef interrogé d'une voix hautaine, et rallie dans la multitude quelques protestations généreuses. A la suite de laconiques pourparlers, appuyés de la menace d'empêcher par la force ce qu'il considérait comme une lâcheté indigne d'une nation civilisée, l'officier se décide à rebrousser chemin, accompagné de Byron, et à aller implorer avec lui la grâce de la victime qu'on tira de son tombeau ambulant, respirant à peine, et dans laquelle Byron reconnut, par une douloureuse récompense de sa générosité, celle que perdait son amour. On devine le reste. L'éloquence émue du seigneur anglais, soutenue de l'argument encore irrésistible en Orient d'un riche présent, firent sur le magistrat de police une impression décisive. Seulement il imposa pour condition de cette grâce une séparation immédiate et l'éloignement de la jeune fille, qui fut envoyée auprès de parents qu'elle avait à Thèbes. Ce châtiment si cruel et si doux cependant, en comparaison de l'autre, ne sauva pas l'infortunée du sort à laquelle elle croyait avoir échappé. A peine arrivée, une fièvre maligne courba à jamais sur sa tige cette fleur languissante, privée du soleil de l'amour, et l'absence fit ce que le fanatisme n'avait pu faire[1].

Tels furent les seuls incidents dramatiques d'un voyage dont les émotions et les événements sont surtout intérieurs. Endormi dans une insoucieuse quiétude, à laquelle l'enlevait seul l'aiguillon de plus en plus pénétrant de ses soucis d'affaires, Byron savourait lentement, avant d'arriver au poison amer, la volupté

1. Moore, t. I, p. 107. — Medwin, t. I, p. 136 à 143.

de son indépendance au milieu d'une société cosmopolite composée de Français, d'Italiens, d'Allemands, d'Américains, de Danois, de Turcs même auxquels servaient de lien une admiration commune, et la commune hospitalité du ciel grec. Pénétré de cette vérité que l'expérience des hommes vaut mieux que la science des livres, et que la seule bonne manière d'apprendre, c'est de voyager, il sentait avec un mélancolique effroi se raccourcir, anneau par anneau, la chaîne de nécessité qui le rapprochait de cette patrie, où ne l'attirait ni l'appât de l'amour, ni celui de la gloire. Car il se flattait d'avoir renoncé pour toujours aux vanités et aux déceptions du métier d'auteur, et de n'être plus qu'un homme buvant en secret dans la solitude l'ambroisie poétique, et se nourrissant sans les partager des fruits de deux ans de voyages. En attendant, il caressait la chimère d'un séjour dans cette mystérieuse Égypte, dont un firman privilégié lui ouvrait les portes iératiques et désarmait pour lui les inflexibles sphinx. Il demandait impérieusement de l'argent (indispensable viatique), et insistant sur les vœux exprimés par les lettres dont Fletcher, convalescent d'une longue fièvre, qu'il avait envoyé en avant, se retremper dans l'ale domestique, était porteur, il optait pour la vente de Rochdale, si elle était nécessaire, plutôt que pour celle de Newstead, qu'il aimait comme tous les lieux où l'on a souffert, et qu'il considérait comme le seul lien qui rattachât à la patrie un Anglais devenu « citoyen du monde. »

Son voyage en Égypte manqua, sans doute faute de fonds, et il dut revenir à Malte, puis s'embarquer pour l'Angleterre, sur la frégate *la Volage*, malade et triste

à la fois des douleurs passées et du pressentiment des douleurs prochaines. Il partait plus fâché de quitter la Grèce qu'il ne l'avait été de dire adieu à l'Angleterre, et revenait au logis « sans espoir, presque sans désir, » pour disputer son bien aux créanciers et aux hommes de loi et repartir, aussitôt libre, pour l'Espagne ou l'Orient. Il rapportait, outre *Childe-Harold* et la *Paraphrase d'Horace*, quelques échantillons de marbre pour Hobbhouse, quatre crânes athéniens tirés des Sarcophages, une fiole de la ciguë que but Socrate, quatre tortues, une levrette (morte dans la traversée) deux domestiques Grecs, l'un d'Athènes l'autre de Janina, qui ne parlait que l'Italien et le Romaïque, plus lui-même, par-dessus le marché.

Lui-même. Est-ce à dire ce même homme qui était parti, un jour qu'il rougissait de la satiété et de la stérilité de sa vie, en pensant que peut-être « une fois lancé sur la terre ou la mer, il redeviendrait homme, au lieu de demeurer coureur de tripots ou boxeur, et quoi encore...? »

Non — qu'il le sût ou l'ignorât, qu'il le voulût ou ne le voulût pas, il ne revenait pas le même homme. Il revenait un homme en effet, c'est-à-dire un être capable de bonté et de grandeur, destiné à donner un nouvel essor à cette faculté de sentir et d'aimer qu'il emportait blasée et qu'il rapporta vierge ; triste toujours, triste de l'incurable ennui et de l'incurable orgueil, mais triste aussi de cette mélancolie sublime qui est le mal des cieux, et sans laquelle on n'y monte pas.

Le 14 juillet 1811, lord Byron rentrait dans Londres, et ses premiers efforts tendaient à délivrer Newstead de cette ignominieuse affiche de papier noirci par un

huissier, qui avait fait passer de si mauvaises nuits, depuis un an, au loyal et fier serviteur de Byron, le vieux *Joe Murray*. Humilié de cette insolente affiche qui mettait Newstead en vente pour une dette de quinze cent louis, le vieux Murray, une nuit, s'était levé, sa lampe à la main, et n'osant pas, dans sa supertitieuse ignorance, déchirer un papier inviolable comme la loi, il avait du moins effacé l'affront en collant sur la feuille légale, une autre feuille de papier noir, dont le deuil cachait au passant ces mots qui le faisaient pleurer : *Vente du château de Newstead*. O vieux Joe Murray, tu seras immortel, comme celui que tu as tant aimé ! Et tant qu'il sera de bons maîtres, tu reposeras tranquille à côté de Byron, qui dort à Newstead entre son serviteur et son chien !



LIVRE III.

LA GLOIRE. — LE MONDE. — LA POLITIQUE.

(1811-1815.)

CHAPITRE I.

LONDRES.

Rentrée de lord Byron à Londres. — Son bilan physique, moral et littéraire. — Son horreur de l'embonpoint et sa crainte de la chair. — *Childe-Harold.* — La *Paraphrase d'Horace.* — La fatalité commence avec la gloire. — Mort successive de la mère de Byron et de six de ses plus chers amis ou parents. — Désolation sincère de Byron à la perte de sa mère. — Lettre au docteur Pigot. — Conduite caractéristique de Byron pendant les funérailles. — Mélange de sensibilité et de stoïque indifférence. — Les amis disparus, Long, Mathews, Wingfield. — Eddleston. — Testament bizarre de Byron désespéré. — Il reprend goût à la vie par le succès de *Childe-Harold* auprès de ses amis. — On le presse de l'achever. — Ses lettres à ce sujet. — Il lui faudrait pour cela le ciel de la Grèce et la joie du cœur. — La *Malédiction* exprime avec l'hyperbole poétique les sentiments de Byron entrant dans le monde.

Le 14 juillet 1811, lord Byron rentrait à Londres, après une absence de deux ans, le cœur assaini, l'esprit renouvelé, le corps revivifié par le régime presque ascé-

tique auquel il s'était condamné même à Athènes[1], dans un triple but d'hygiène, de purification et de coquetterie. Lord Byron eut toute sa vie en horreur l'embonpoint auquel le prédestinaient des influences héréditaires. Il voyait dans l'obésité une déchéance. Il avait d'ailleurs, à un degré presque exalté, le sentiment de la prééminence de l'âme sur le corps, et il aimait l'afficher dans cette pâleur et cette maigreur qui attestent l'intensité de la pensée, et la fierté de l'esprit victorieux de toute bestialité. Il manqua plus d'une fois à ce régime, mais toujours par exception, par accès, par entraînement, et non sans remords. Au sortir de l'orgie, il fouaillait de plus belle la bête révoltée, et rentrait avec une douleur superbe dans la modération expiatoire d'un ordinaire pythagorique, d'où la viande et le vin étaient impitoyablement exclus. Il eût rougi de ces fraîcheurs et de ces rubicondités du tempérament anglais, et de cet appétit d'une race essentiellement carnassière.

Lord Byron ne rentrait pas sans munitions littéraires et poétiques dans cette vie militante, la seule possible pour lui à Londres, avec son caractère et ses antécédents. Il rapportait un double fruit de ses méditations, l'un savoureux et amer, *Childe-Harold*, poétique odyssée de son pèlerinage à la recherche du beau pour l'esprit et du bon pour le cœur ; l'autre amer et sans saveur, la *Paraphrase d'Horace*, satire à la fois littéraire, sociale et morale, dont peu de vers frappaient juste et dont beaucoup frappaient trop fort. L'un de ces deux ouvrages avait été vécu, l'autre n'avait été que pensé. L'un était profond et puissant comme la vie et d'une réalité dé-

1. Moore, t. I, p. 353. — Lettre à sa mère du 25 juin 1811. (Dallas.)

bordante sous le voile de la fiction; l'autre était terne et froid comme l'abstraction, un feu de paille enfin avec beaucoup plus de fumée que de flamme. Chose étrange! c'est sur sa *Paraphrase*, pastiche laborieux de la manière de Pope, que Byron fondait ses prédilections et ses espérances, et il hésitait à avouer *Childe-Harold*, fantaisie lyrique où il avait ajouté à la liberté de l'idée la familiarité de la forme, usant sans scrupule de cette strophe à la Spencer, qui ne permet à la Muse que les étroits coups d'aile et la voix grêle de l'alouette qui sautille autant qu'elle vole. Il est vrai qu'à cette alouette-là, par un privilége du génie, Byron a su donner, quand il l'a voulu, le grand cri et l'essort épique de l'aigle.

Heureusement la méprise de cette aveugle préférence était si étonnante, qu'elle blessa même le goût de M. Dallas, premier factotum littéraire de Byron. Celui-ci, averti par une répugnance si caractéristique, se ravisa, remit dans son portefeuille la *Paraphrase* qui n'en est jamais sortie, et en tira *Childe-Harold*, non sans s'inquiéter un peu de cette témérité. La *Paraphrase* eût donné trop beau jeu aux critiques de la *Revue d'Édimbourg*, justement irrités de la vogue qui poussait d'édition en édition (elle était alors à la 4me) la satire des *Brades*, et faisait pour la première fois à un pamphlet littéraire les honneurs de la popularité. *Childe-Harold* devait achever et assurer à jamais la vengeance du poëte méconnu. Son succès allait être une gloire.

Tandis que Byron, qui avait confié à Cawthorne le soin d'imprimer sa *Paraphrase*, cherchait un libraire aussi hardi que lui pour se risquer à publier un poëme qu'il considérait, avec plus de crainte que d'orgueil, comme une révolution, et le trouvait enfin dans M. Murray,

une série d'accidents imprévus l'arrachaient à ses préoccupations et le replaçaient tout d'un coup sous l'empire de la fatalité. La mort l'environnait, pour ainsi dire, et du mois de mai au mois d'août, écartait brusquement de son groupe protecteur, gardien et ami, déjà si restreint, six têtes des plus chères. Dans ce court espace de temps où son cœur ne cessa de saigner, Byron perdit successivement sa mère et cinq de ses parents ou amis les plus dévoués.

La mère de Byron, qui l'attendait avec l'impatience du pressentiment, tomba malade, tandis qu'il terminait à Londres ses affaires littéraires et autres. Elle avait l'imagination frappée de la pensée qu'elle ne reverrait plus ce fils que l'absence lui avait embelli et réhabilité. Elle lui tendait les bras dans ses rêves. Quand elle reçut de lui la nouvelle de sa prochaine arrivée à Newstead, elle dit à sa femme de chambre: « Si j'allais mourir avant que Byron fût ici, comme ce serait étrange ! » La malheureuse mère ne se trompait pas; dans les derniers jours de juillet sa maladie, qui avait pris un caractère grave, se termina brusquement avec sa vie par le coup de foudre de l'apoplexie, à la suite d'un accès de colère causé par l'examen d'un mémoire de tapissier. Lord Byron, qui s'était mis en route à la première nouvelle de l'accident, arriva trop tard pour recevoir le dernier soupir et le dernier baiser de celle qui n'était plus qu'un cadavre.

Il écrivait de Newport-Pagnell, où l'arrêta le 2 août la funèbre nouvelle, au docteur Pigot :

Mon cher docteur,

Ma pauvre mère est morte hier! et je suis venu de Londres

pour la voir déposer dans la sépulture de la famille. J'ai appris sa maladie un jour, et le lendemain sa mort. Dieu merci, ses derniers moments ont été tranquilles! On m'assure qu'elle a peu souffert, et qu'elle n'a pas eu le sentiment de son danger. C'est à présent que je sens la vérité de l'observation de M. Gray « que nous ne pouvons avoir qu'*une* mère.... »

Oui, quelle qu'elle soit, rien ne remplace celle qui nous a porté dans son sein. Certes, mistress Byron était loin d'être parfaite. Elle aimait son fils, sans nul doute, mais de cette affection violente et prompte à s'aigrir, qui tourne tour à tour de l'idolâtrie à la haine, et passe des baisers aux injures et même aux coups. Byron avait contre elle des griefs profonds et amers, et le souvenir de certaines scènes de sa jeunesse l'emportait parfois bien au delà des convenances et de la vérité. Car au fond lui aussi il aimait sa mère, d'un de ces sentiments plus instinctifs que raisonnés, et soumis à toutes les vicissitudes de l'humeur, que les circonstances peuvent dénaturer, mais que rien ne saurait déraciner du cœur de l'homme. Le parricide lui-même, en frappant le sein qui l'a porté, sent un reproche de tout son être se mêler à celui de sa conscience, et il recule parfois dans une sorte d'horreur attendrie, devant l'accomplissement d'un crime qui est une monstruosité. Pour Byron, comme femme et comme mère, mistress Byron était, malgré des griefs étranges et de justes reproches, un objet sacré. Il ne lui parlait ou ne lui écrivait qu'avec respect, et parfois même il sentait un élan de l'ancienne chaleur réchauffer sa froide déférence, en présence de ce type si accentué des qualités et des défauts écossais, devant cette femme étroite et généreuse, impérieuse et soumise, égoïste et dévouée,

qui avait de si beaux élans de fierté, quand elle rappelait la fameuse goutte du sang des Stuarts qui coulait dans ses veines, et de si beaux élans de colère et de sollicitude quand elle lisait une insulte à la gloire de son fils.

Au moment de se séparer pour jamais de celle qui avait été sa mère, dont la mort idéalisait les qualités et faisait oublier les défauts, Byron ressentit une douleur très-vive, sinon très-profonde. Le soir qui suivit son arrivée à Newstead, on entendit des sanglots dans l'ombre de cette chambre funéraire où Byron avait voulu s'asseoir une dernière fois, au chevet du lit maternel. Il n'est pas permis de douter de la sincérité de telles larmes. Ce qui le prouve, c'est qu'en vertu de la mobilité d'impressions de Byron, et de son implacable tendance à braver les vulgaires *décorums* et à rougir des sentiments naïfs, ces larmes furent vite séchées. Une affectation de sensibilité eût duré plus longtemps. Sincère même jusqu'à l'inconvenance, Byron, qui avait veillé auprès du corps de sa mère, refusa d'accompagner le convoi, le matin des funérailles, considérant comme suffisant d'assister debout, sur le seuil de la porte de l'abbaye, au défilé du sombre cortége. Quand les derniers habits noirs eurent disparu, Byron se tourna vers Rhuston, son valet favori, le pria d'aller chercher ses gants de boxeur, et se livra avec lui à son exercice accoutumé. Mais, absorbé par sa lutte contre la douleur, il gardait le silence, et ses coups, plus violents qu'à l'ordinaire, cherchaient, entre Rhuston et lui, un invisible ennemi ; ennemi victorieux, car au bout d'un moment, cet effort devenant trop pénible, Byron ôta ses gants, les jeta à terre, et avec ce visage

sinistre de l'homme qui a retenu ses larmes et qui étouffe sous ce débordement de l'orage intérieur, il se retira dans sa chambre.

La mort de mistress Byron ne fut en quelque sorte que le coup d'essai de la fortune ennemie sur cet adversaire qu'elle sentait digne d'elle. Avec un acharnement où respire la vengeance d'un long mépris, la mort éteignit autour du poëte, successivement, toutes ces existences gardiennes, toutes ces amitiés tutélaires, lampes de sa route et de son cœur. Ce furent tour à tour, après Long, le premier enseveli, Mathews couché comme lui dans l'humide linceul d'une vague; puis Wingfield, dévoré par la fièvre à Coïmbre sous le feu d'un climat étranger, puis enfin Eddleston, le doux choriste de Cambridge, à la figure angélique, au mélancolique sourire. Celui-là, la phthisie le prit un soir, à l'orgue où il consolait ses tristesses d'artiste négociant, jeté du haut de la poésie dans la brutale déception des affaires; et cette bague de cornaline, don naïf de son affection, devint pour Byron une relique de deuil.

C'est à ce moment critique de sa vie, que Byron, le cœur déchiré, se sentant environné par la mort, prépara un caractéristique testament qui témoigne de son désespoir. Dans ce document d'une simplicité et d'un laconisme navrants, et qui effraya le notaire qui était chargé de le formuler légalement, il instituait légataires universels, son héritier légal Georges-Anson Byron, ou à son défaut, sa sœur chérie Augusta Leigh. Il faisait des legs à son jeune ami d'Athènes, Nicolo Giraud, à ses domestiques; il donnait sa bibliothèque et ses

effets mobiliers à ses amis Hobbhouse et Scrope Davies, et, à leur défaut, à MM. Becher et Dallas. Enfin il ordonnait, sous peine de *forfaiture*, que son corps, qu'il appelait sa *carcasse*, fût enterré dans le jardin de Newstead, sans aucune cérémonie ou service funèbre, sans même déranger son chien, à côté duquel il serait placé. Aucune autre inscription que son nom et son âge sur la pierre de sa tombe. Il traçait cet impérieux exposé de ses dernières volontés dans son grand cabinet d'étude, entouré de ces crânes qui en faisaient la sinistre décoration, cherchant à s'habituer, sans pouvoir y réussir, à l'idée de cette destinée étrange qui change, du soir au lendemain, en une pincée de poussière tout ce qui reste visible d'un être qui a pensé, senti, aimé, étonné, enchanté, gouverné le monde. De ce jour, il trouva insolents les vers du cercueil, et admira la coutume antique de brûler les morts et de livrer à la flamme ces restes que nous laissons déshonorer par la pourriture. En même temps, il appelait, du fond de sa solitude, ses amis survivants, et il tendait les bras vers eux, les suppliant de l'arracher à cette spirale sans fin de l'abîme du doute et du désespoir. Hodgson, Drury, Hobbhouse, Davies, répondirent à cet appel, et ils l'arrachèrent peu à peu à ces vertigineuses pensées dans lesquelles il s'enfonçait. On chercha à le ranimer par l'ambition, à le consoler par la gloire. Le poëme de *Childe-Harold*, montré à M. Gifford, l'*aristarque* de la *Quarterly-Rewiew*, avait excité en lui une admiration non suspecte. On le pressait de l'achever, et de ne pas offrir au public un fragment de la statue, mais la statue tout entière, avec sa beauté antique et sa moderne mélancolie.

A ces encouragements, à ces vœux, Byron répondit tristement :

Pour cela, il me faut retourner en Grèce et en Asie ; il me faut un soleil chaud et un ciel bleu. Je ne puis décrire des scènes si chères et des sites aussi ravissants devant un feu de charbon. J'avais le projet d'ajouter un chant lorsque j'étais dans la Troade et à Constantinople, et si je les revoyais, cela irait tout seul ; mais avec les circonstances actuelles et avec mes sensations d'à présent, je n'ai ni harpe, ni cœur, ni voix....

Le 13 octobre 1811, il écrivit encore à M. Hodgson :

....Je deviens *nerveux* (comme vous allez rire !), mais c'est vrai, réellement, misérablement, ridiculement *nerveux*, autant qu'une petite maîtresse. Votre climat me tue ; je ne puis lire, écrire, m'amuser ni amuser les autres. Mes jours se passent dans un état de langueur et mes nuits sans repos. Je reçois très-peu, et quand on vient me voir, je m'enfuis.

Une autre fois, il disait encore, en songeant aux blessures de son cœur et à ce vide effrayant des amis de sa jeunesse tombés autour de lui dans le gouffre.

Il semble que je sois condamné à éprouver jeune la plus grande misère de la vieillesse. Mes amis tombent autour de moi, et je reste debout et solitaire au milieu de la foule. Les autres hommes trouvent un refuge dans leur famille ; moi je n'ai d'autre ressource que mes réflexions, et elles ne m'offrent aucune perspective, ici-bas ni après, si ce n'est l'égoïste satisfaction de survivre à qui vaut mieux que moi. Je suis vraiment bien misérable !

C'est à ce moment que, partagé entre la mélancolie et le désespoir, il passa tour à tour, dans ses épanchements poétiques, des larmes douces et tièdes de

ses *Élégies sur la mort de Thirza*, être imaginaire qui résume et personnifie tous ses regrets, aux pleurs de feu de son inédite *Malédiction*.

J'ai vu l'épouse de mes rêves devenir l'épouse d'un autre; je l'ai vue assise à côté de celui qu'elle aime. J'ai vu l'enfant qu'elle a porté, et il souriait de ce sourire si doux de sa mère, alors que jeunes, elle et moi *sourions*, aussi tendres, aussi purs que lui. J'ai vu ses yeux, avec un froid dédain, me demander si je ne souffrais pas; et je n'ai pas faibli, et ma joue a démenti mon cœur, et j'ai pu lui rendre son regard de glace; et pourtant de *cette* femme je me sentais l'esclave. J'ai baisé comme sans dessein l'enfant qui devait être à moi, et j'ai montré, hélas! dans chaque caresse, que le temps n'avait rien changé à mon amour.

Mais que le passé s'efface! je ne veux plus gémir, ni retourner chercher à l'Orient une rive étrangère. Le monde et ses troubles calment la fièvre des souvenirs; j'irai me mêler à ses foules, au plus épais du tumulte; et si dans les années qui suivront, lorsque les beaux jours de la Grande-Bretagne toucheront à leur déclin, tu entends parler d'un homme dont les crimes égalent les plus noirs, que ne gouverne ni amour, ni pitié, ni espoir de la gloire, ni louange des hommes justes; que dans l'orgueil de son inflexible ambition, le sang ne ferait peut-être pas reculer; qui, dans quelques pages accusatrices, sera classé parmi les plus terribles anarchistes du siècle, cet homme, tu le *reconnaîtras!* alors, recueille-toi, et, en voyant l'*effet*, rappelle-toi la *cause*....

Tels sont les sentiments dans lesquels Byron allait entrer dans le monde et dans la gloire. Tout en faisant la part, dans cette sublime boutade, de l'exagération poétique, on ne peut s'empêcher d'y voir la fidèle peinture de l'âme de Byron en ces heures désespérées, où il douta de tout et de lui-même, et où, par une sorte de pressentiment, peut-être de défi, il traça de lui une image excessive où l'hypocrisie anglaise allait

affecter de le reconnaître, et où elle devait chercher les couleurs de ce portrait calomniateur qu'elle noircit depuis quarante ans, sans parvenir à se venger. Car, trahie par sa fureur même, elle en efface la ressemblance à mesure qu'elle en corrompt la vérité.



CHAPITRE II.

LONDRES.

Les *Mémoires* de Moore. — Leur partialité. — Leur insuffisance. — Quand paraîtront, dans leur intégrité, les *Confessions* authentiques de Byron, dont nous n'avons que les fragments inoffensifs? — En attendant, c'est à d'autres qu'à Moore qu'il faut s'adresser pour connaître la société anglaise en 1812. — Lady Blessington.— Lady Morgan. — Miss Berry. — Esprit de notre enquête. — *Ni ange ni bête.* — 1812. — 1813. — 1814. — La clef du génie de Byron est dans l'histoire intime de ces années. — Dégoûts divers qui poussent Byron dans le monde en 1812.— Liaison avec Moore. — Elle commence par une querelle. — Dîner de réconciliation chez le poëte Rogers. — Esquisse du portrait de Byron à cette époque. — Son régime contradictoire. — Son caractère et sa vie offrent les mêmes contrastes. — Le mal de Byron. — Le découragement de Byron n'est ni intolérant ni égoïste. — Ses générosités envers Dallas et Hodgson. — Ses lettres à Harness. — Sa haute idée de l'amour. — Apparition de *Childe-Harold.* — Pour donner une belle préface à son livre, Byron dépouille sa virginité oratoire et fait à la Chambre haute son premier discours. — Les briseurs de métiers du Nottingamshire trouvent en lui un avocat.—Vogue parlementaire retentissante. — *Childe-Harold.* — Succès électrique de ces *Novissima verba.* — Royauté littéraire de Byron. — Invitations, querelles et billets doux. — Mélange de plaisirs et de soucis. — Second discours de Byron. — Présentation au Régent. — Les salons et le château. — Les dîners et les soupers. — La *Valse.*— Le *Giaour.* — Leigh Hunt. — Troisième et dernière réapparition à la Chambre haute. — Pourquoi Byron descend de la tribune pour n'y plus remonter. — Politique de Byron. — *Journal intime* de 1813-1814. — Période d'observation, d'analyse et d'ennui. — Incertitudes sur l'avenir. — Projets divers.

Nous n'abordons pas sans plus d'une hésitation le sujet de ce chapitre destiné à peindre la vie de Byron

durant l'intervalle qui s'écoule entre la publication de *Childe-Harold* et son mariage. Un tel tableau, à lui seul, exigerait un livre, surtout si on voulait lui donner pour fond une étude approfondie de la société anglaise à cette époque, de ses principes, de ses tendances, de ses mœurs, des causes enfin qui provoquèrent et envenimèrent ce duel si dramatique d'un homme contre un monde. Et nous ne pouvons ici essayer qu'une rapide esquisse, bornée aux lignes principales, aux détails caractéristiques, et qui ne saurait satisfaire une curiosité que les *Mémoires* de Moore n'ont qu'irritée. Rien ne peint mieux l'influence de ce *cant* britannique, dont Byron osa se faire l'adversaire, que les restrictions, les sourdines perpétuelles que la terreur d'implacables représailles a imposées à l'indigne confident de Byron, au pusillanime dépositaire de sa vengeance posthume. L'homme qui seul a tout su, est justement celui qui a dit le moins de ce qui pouvait expliquer et justifier le conflit dont Byron devait être, dans son repos et dans sa mémoire, la plus illustre victime. Il n'a osé dénouer aucun masque, flétrir aucune infamie; il n'a pas même eu le courage de la vérité. Car il a mutilé, étouffé les révélations de Byron, il en a systématiquement émoussé les angles, matelassé les pointes, éteint les foudres. Il a à peine osé laisser, par quelques trous discrets, cette outre de tempêtes, dont l'explosion eût fait sauter un monde, se dégonfler prosaïquement et inoffensivement. Dans tout ce volume deuxième de sa biographie de conciliation et de trahison, où le volcan devait éclater, partout le même art d'escobarderie irlandaise, le même effort puéril de dissimulation et d'atténuation, partout

la lave refroidie et la cendre éteinte, où fument à peine quelques rares charbons, et où, de loin en loin, petille une dernière étincelle de colère, d'ironie et de vérité. Les extraits des *journaux* et des *lettres* de Byron, qui seuls peuvent donner quelque prix à cette ravauderie littéraire et brodent d'or pur et de diamant une étoffe banale, sont interpolés, châtiés et soigneusement privés des noms propres, quand le subtil escamoteur n'a pu dissimuler les faits. On a froid dans ce salon, peuplé de personnages masqués. On s'indigne de ce monument bâti avec des bas-reliefs mutilés et des colonnes brisées. Ces deux comparaisons peuvent à peine traduire l'impression de surprise, de déception, de regret éprouvé par tout lecteur consciencieux, ennemi des fausses pudeurs et des lâches impartialités, à la vue de ce singulier plaidoyer d'un avocat qui semble gagné par les adversaires, et paraît s'évertuer à leur fournir des armes. Jusqu'à quand, si, comme il est certain, Moore n'a point brûlé les *Confessions* de Byron, pèsera sur ces redoutables manuscrits l'interdiction sacrilége qui en a dérobé au public la communication intégrale et *sans phrases*, et les a condamnés à l'humiliation et à la trahison du fragment?

En attendant, c'est moins à Moore qu'à lady Blessington, aux *Lettres* de miss Berry, aux *Mémoires* de lady Morgan qu'il faut demander la physionomie véritable du monde où entra Byron en 1812 et la véritable histoire de ses funestes amours avec Caroline Lamb, et de ses querelles avec sa femme. Moore est un ennemi déguisé en ami, qui, par faiblesse ou par vénalité, appartient au camp des biographes suspects et partiaux; les Leigth Hunt, les Scott (non Walter-

Scott), les Dallas, les Bulwer, champions du dandysme, du journalisme, du puritanisme et du torysme persiflés.

Nous avons dit maintenant l'esprit, non systématiquement réhabilitateur, mais inflexiblement équitable dans lequel nous allons effleurer une enquête que nous pousserons peut-être un jour jusqu'au tuf; nous avons protesté contre le crédit dont jouit Moore, crédit usurpé pour tout ce qui concerne le séjour de Byron en Angleterre et que nous ne lui rendrons, non sans réserve, que pour le séjour en Italie. Il ne nous reste plus qu'à essayer, et sans doute à manquer, malgré nos efforts et nos informations, le portrait moral et social de Byron, en ces années d'éblouissante renommée et de vie mystérieuse, de passions opposées et d'idées contradictoires, de chefs-d'œuvre et de malheurs, 1812, 1813, 1814. La clef du génie de Byron est à celui qui réussira, sur cette époque de sa vie, à tout savoir et à tout dire.

Byron passa la fin de l'année 1811 à arranger ses affaires, à s'accoutumer au changement de sa position, à se préparer au double coup d'État politique et littéraire par lequel il voulait signaler son avénement de poëte et d'orateur, et à faire dans le monde quelques apparitions fugaces, quelques pointes soudaines, illuminant un moment les salons et les clubs de sa présence, et fuyant bientôt dans la solitude, l'obscurité et l'oubli de Newstead. Les dégoûts qu'il trouva, là comme ailleurs, la nécessité où il fut de licencier le sérail domestique où il s'oubliait parfois jusqu'à jeter le mouchoir d'un caprice subalterne, la déception de sa confiance dans Rhuston, gardien infidèle du trou-

peau des servantes-maîtresses, le bruit agaçant de ces querelles d'antichambre et de ces révolutions de cuisine, tout cela rejeta, en 1812, Byron dans le monde, résolu à vendre Newstead et à courir de nouveau les aventures de voyage. Tel est le résumé de ces premiers chapitres où Moore s'est introduit fastueusement sur la scène, épuisant jusqu'à la fadeur le récit de sa querelle avec le poëte des *Bardes anglais*, qui devient, par suite d'une estime et d'une sympathie réciproques, une liaison intime (et fatale, puisque c'est à cette intimité que Moore a dû le dépôt des *Mémoires*) avec le poëte de *Childe-Harold*.

Lord Byron demeurait alors à Saint-James-Street, nº 8, à Londres, dans l'intervalle de ses pérégrinations à Newstead, à Cambridge ou dans le Nottinghamshire. Après ces longs pourparlers — où Moore déploya toute la subtilité d'un homme qui cherche une querelle sans la vouloir, et qui aspire même à devenir l'ami de celui qu'il aborde comme adversaire, et où Byron, qui avait au fond pour Little Moore, le poëte dont les vers érotiques avaient enflammé ses rêves de quinze ans, un petit goût dépravé, se conduisit d'abord avec la raideur du lord et ensuite avec la bonhomie et l'affabilité d'un homme de cœur et de génie, — tout finit par un dîner de conciliation chez le poëte Rogers, à qui sa fortune et son crédit permettaient ce rôle d'amphytrion. Moore ne put s'empêcher d'admirer la beauté, la grâce, le charme presque fatidique de ce jeune homme en deuil, aux cheveux bouclés, aux yeux d'acier bruni, au visage d'une pâleur pure et transparente, à travers lequel on voyait la pensée comme la flamme à travers une lampe d'albâtre. Lord Byron en-

chanta les plus prévenus, et trouva même moyen de plaire à son hôte, quoiqu'il eût, par suite de la sobriété superstitieuse de son régime, refusé de toucher à aucun plat, ni viande, ni poisson, ni vin, et se fût contenté de pommes de terre et de vinaigre à défaut des biscuits et de l'eau de soda qu'on n'avait pas trouvés dans la maison. Cette rigueur de régime, entrecoupée malheureusement d'indigestions et d'ébriétés, quand le disciple de Pythagore et de Mahomet s'humanisait, avait à ce moment l'excuse de la juste appréhension causée à Byron par quelques atteintes de pierre. Byron fut un sublime bilieux, au milieu d'un peuple de sanguins que l'ivresse du beefsteak rendrait féroces ou idiots, s'ils ne délayaient dans la bière ou ne stimulaient par le porto ces inglutitions trop substantielles.

Ces originalités, qui n'avaient d'ailleurs rien de provocateur, et que compensait une parfaite tolérance, n'empêchaient pas Byron d'être un aimable convive, même quand il semblait insulter, par une sobriété d'anachorète, à l'insatiable et carnivore appétit de ses voisins. Sa correspondance de cette époque offre les mêmes mélanges et les mêmes contrastes que sa conversation, tantôt vive, tantôt languissante, tantôt gaie jusqu'à la folie, tantôt triste jusqu'à la mort. Nous n'y noterons que quelques phrases saillantes, traces de l'inguérissable blessure, qui prouvent qu'à travers la variété des aspects, Byron fut toujours lui-même, et la gloire, l'ambition, l'amitié, l'amour même ou plutôt la passion, ne parvenaient jamais qu'à le distraire de ce mal rongeur qui le dévora. Ce mal, plus facile à analyser qu'à définir, se composait d'expériences et de

déceptions précoces, de doute et d'ennui, du doute d'un esprit trop orgueilleux pour s'abandonner à la foi, selon son vœu, « comme un petit enfant, » de l'ennui d'un cœur insatiable et affamé de justice et de dévouement, et humilié de trouver à peine à dépenser en des affections vulgaires, la monnaie de son héroïsme.

Quand vous serez un peu plus vieux, vous apprendrez à *désaimer* tout le monde et à ne condamner personne.

.... Je viens d'être salué d'une épître de.... remplie de ses chétives et mesquines doléances; et cela au moment où par des circonstances qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer, je luttais contre des souvenirs, près desquels ses peines imaginaires sont ce que peut être une égratignure à un cancer. Ce rapprochement m'a mis de mauvaise humeur contre lui et contre tous les hommes. La dernière partie de ma vie a été une lutte perpétuelle contre les affections qui en ont empoisonné le commencement; et quoique je me flatte de les avoir en grande partie surmontées, il y a des heures (et c'en est une) où je me retrouve aussi insensé qu'autrefois. Je n'en ai jamais tant dit avant et je ne l'eusse point fait encore si je ne craignais d'avoir été dur dans ma lettre. J'ai désiré vous en montrer la cause....

Malgré les écarts d'ironie et les boutades misanthropiques qu'explique le découragement d'une nature acharnée à chercher l'idéal au milieu d'une société trop civilisée pour n'être pas corrompue, Byron ne s'était pas réfugié dans cet égoïsme où n'entrent que les nains. Lui, géant, il avait gardé une noble idée et un grand respect de l'amour, du devoir, du sacrifice. Le même homme qui raillait tout cela le pratiquait intrépidement à l'occasion. Il donnait tout bas à son correcteur Dallas le prix de ses premiers

ouvrages, il donnait tout bas à son ami Hodgson mille louis dont il avait besoin, il donnait tout bas au jeune Harness les conseils d'une amitié brusque et tendre. Et tout bas il blâmait, dans une lettre à lui adressée, les folies de deux hommes de leur connaissance, affichant un attachement romanesque pour deux prostituées, et profanant le nom de l'amour[1], sentiment que Byron avait placé si haut qu'il n'y atteignit que deux fois, pour retomber martyr de ses qualités plus que de ses défauts.

Au moins de janvier, les deux premiers chants de *Childe-Harold* étaient imprimés chez Murray, tandis que Cawthorne avait sous presse trois autres ouvrages : la *Paraphrase d'Horace*, la cinquième édition des *Bardes anglais et Critiques écossais*, et la *Malédiction de Minerve*, destinés à une longue suppression de modestie ou de générosité, parce que dans l'une il attaquait lord Elgin, dans l'autre la plupart de ceux qui étaient depuis devenus ses amis, et, parce que, dans la troisième, il se calomniait lui-même puisqu'il y était au-dessous de lui.

Le 27 février 1812, un jour ou deux avant l'apparition de *Childe-Harold*, lord Byron, pour faire, comme il disait, à ce livre une belle préface, dépouilla solennellement à la Chambre haute sa virginité oratoire, et y débuta dans un de ces discours qui annoncent un homme. Lord Byron parla pour la première fois à l'occasion des briseurs de métiers du comté de Nottingham, des premiers ouvriers désespérés de la concurrence de la machine, et inaugurant cette panique

1. Moore, t. II, p. 24. Lettres à Harness, p. 14, 16, 22.

de la faim, cette guerre du salaire qui met encore de temps en temps aux prises, la routine et le progrès, le travail et le capital. Tout en désapprouvant les excès de ces insurgés du labeur manuel, effrayés des usurpations triomphantes de la machine, Byron les trouvait encore plus malheureux que coupables, et il demandait des mesures de conciliation et non des mesures de répression capables de pousser à une révolte sociale ces multitudes exaspérées par l'égoïste tyrannie du fabricant monopoleur. Byron prépara avec soin et débita artistement cette harangue généreuse et ironique, dont la nouveauté éloquente frappa d'étonnement ceux qu'elle ne frappa point d'admiration. Le vieux Sheridan tressaillit d'aise aux premiers éclats de cette éloquence sarcastique qui lui prédisait un héritier. Lord Holland, que l'amitié commune de Rogers avait rapproché de Byron, applaudit à un succès qui ébranlait les échos, réveillés d'un long sommeil, de la Chambre aux soporifiques débats. Sir Francis Burdett déclara que *depuis Dieu sait quand*, on n'avait pas entendu pareil langage dans la bouche d'un lord. Lord Grenville remarqua dans les périodes de Byron la structure familière à Burke. Lord Eldon et les ministériels s'émurent et déguisèrent sous des compliments la crainte d'un adversaire sérieux. Hodgson, Drury, Campbell, Rogers, Moore, Bankes, Scrope Davies, Hobbhouse félicitèrent de près ou de loin cet ancien élève, cet ancien camarade, dont l'aurore parlementaire brillait d'un éclat plein de promesses. Mais cet engouement du groupe amical devint une sorte de public enivrement, lorsque quelques jours après parurent les deux premiers chants de *Childe-Harold* et que

retentirent dans le cœur de l'Angleterre étonnée ces vers mélancoliques et fiers, pareils tour à tour au bruit du marteau sur l'enclume ou du battant sur la cloche. L'effet de cette poésie nouvelle, de ces *Novissima verba* fut immense, universel, électrique.

La célébrité de Byron, sans passer par tous les degrés ordinaires, apparut tout à coup, comme ces palais de fée, bâtis en une nuit. Et lui-même, dans ses souvenirs, dit : « Un matin, je m'éveillai, et me trouvai célèbre. » La première édition de son poëme fut enlevée en un instant. *Childe-Harold* et lord Byron devinrent le sujet universel des conversations. Les premiers noms de l'époque se firent inscrire à sa porte, et parmi eux se trouvaient les hommes qu'il avait le moins ménagés dans sa satire, mais dont le ressentiment cédait à une généreuse admiration [1].

Lord Byron dut cet unanime succès, à la fois vif comme la mode et durable comme la gloire, à l'accord harmonieux, unique, de sa personne et de son héros, de ses vers et des circonstances. L'influence d'événements grandioses avait développé jusqu'à l'exaltation ce sentiment d'orgueil national et de dignité individuelle qui est le double caractère du génie anglais, surtout quand une révolution ou une guerre remettent en relief ces patriotiques empreintes que n'effacent plus les frottements mercantiles. La nouvelle école, qui ne comprenait guère, malgré le talent de Crabbe, de Coleridge et de Wordsworth, que des maîtres secondaires, salua comme le chef attendu cet inconnu si habile à faire vibrer sous une forme archaïque, originalement rajeunie, non plus une corde,

1. Moore, t. II, p. 1.

mais toutes les cordes de la lyre humaine, et à revêtir les sentiments éternels sans lesquels il n'est pas de poésie des couleurs empruntées à ces pays du Midi, l'Espagne, la Turquie et la Grèce, sur laquelle se fixait à ce moment même l'attention du Nord. Byron, dépassant de son premier élan les lakistes contemplatifs, les lyriques comme Moore et les épiques comme Southey, allait partager le trône poétique de Walter-Scott, bientôt obligé d'en descendre pour chercher dans le roman un indisputable royaume. À partir du printemps de 1812, lord Byron se trouva en possession d'une de ces royautés littéraires qui comportent les hommages de toutes les autres. *L'incognito* ne lui fut plus possible. Adieu les gais repas avec Moore, Rogers et Scrope Davies, et le spirituel Douglas Kinnaird, son banquier, chez Stevens ou Saint-Albans, ou au club d'Alfred, ou à la taverne du *Cocotier.* Adieu les heures de rêverie solitaire ou de lecture dans cet appartement de Saint-James-Street, dont la vieille mistress Mule était l'inexorable gardienne. Adieu les bonnes soirées passées à entendre Kemble dans *Coriolan*, ou Kean dans *Richard.* Il faut se montrer, répondre à quelques invitations sur les dix de chaque jour, subir ce supplice de la curiosité la plus indiscrète, la plus insatiable, poser, quoi qu'on fasse, sous l'œil jaloux des hommes chuchotants, sous l'œil ardent des femmes à la mode qui vous cherchent dans l'ombre, et par amour-propre, par haine d'une autre, par sympathie irrésistible quelquefois, vous provoquent à ces hommages que payera l'amour. Il faut répondre aussi aux inconnus dont vous avez parlé dans vos ouvrages par hasard, et qui brûlent de se faire, en

vous attirant à une querelle, une réputation dans votre peau. Dès le lendemain de la publication de *Childe-Harold*, Byron ne reçut-il pas un cartel d'un certain colonel Gréville, qui venait, après trois ans de réflexion, de se trouver insulté dans les *Bardes anglais?* Après les ennemis qui le provoquaient en duel, ne fallait-il pas se vouer aux amis qui le chargeaient d'arranger leurs affaires? Vingt fois Byron dut se prêter aux délicatesses de ce rôle ingrat de témoin ou d'arbitre qui oscille perpétuellement entre l'odieux ou le ridicule. Un autre jour, il fallait poser pour Sanders ou donner des idées à Westall pour ses illustrations de *Childe-Harold*, roulant avec le bruit du tonnerre d'édition en édition; et un autre jour il fallait songer au *prologue* que le comité du nouveau théâtre de Drury-Lane demandait, par le flatteur et irrésistible intermédiaire de lord Holland. Un autre jour, il fallait arrêter chez Cawthorn et faire livrer aux flammes la cinquième édition de cette satire qui avait commencé scandaleusement une gloire que Byron voulait pure de tous reproches. Maudite œuvre de jeunesse et de colère, que la contrefaçon renouvelait quand il croyait l'avoir étouffée, et qui tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours poursuivie, jamais complétement mise hors de combat, relevait une tête invulnérable, et, phénix moqueur, renaissait des cendres de l'auto-da-fé volontaire pour narguer le repentir de l'auteur, et railler ses anciens ennemis devenus ses amis. On ne dira jamais combien un mauvais livre qu'on a fait et qu'on voudrait n'avoir pas fait, a la vie dure. Satisfait de ce côté, ou croyant l'être, tenant ses libraires enchaînés, l'un par une obligation écrite en

reçu de l'édition qui lui avait été payée, l'autre par la menace d'un procès, cessant de se préoccuper de Cawthorne ou de Ridge, Byron sacrifiait encore la *Malédiction de Minerve* et la *Paraphrase d'Horace*. Alors c'étaient ses embarras financiers qui le tourmentaient; le marché laborieux de la vente de Newstead, les mines de charbon de Rochdale, un emprunt à contracter avec Scrope Davies, les mille soirées d'un grand seigneur encore obéré et qui ne pouvait tirer de ses ouvrages qu'un cadeau de six cents livres à faire à M. Dallas. Puis c'étaient les obligations de l'homme du monde et les préoccupations du débutant politique. Les affaires littéraires réglées, la *Revue d'Édimbourg* et la *Quarterly*, dans la personne de M. Gifford et de Jeffries lui-même, gagnées à sa cause par ces déférences que permet vis-à-vis d'un juge autorisé la dignité la plus scrupuleuse et dont ne dispense pas le talent, il fallait songer à la motion de lord Donoughmore en faveur des réclamations des catholiques d'Irlande. Lord Byron l'appuya en avril 1812, dans un second discours, moins important que le premier, mais qui entretint cette jeune réputation parlementaire qu'il finit par laisser se faner à sa troisième fleur. Il fallait, mais de ceci Byron se préoccupa peu, car il n'y avait pas en lui, quoi qu'en dise M. Dallas, l'étoffe d'un courtisan ni d'un poëte lauréat, songer à sa présentation au Régent, que l'auteur de *Childe-Harold* ajourna jusqu'au jour où il fut appelé au milieu d'un bal et conduit au prince, sur sa demande, par un de ces opiniâtres médiateurs auxquels on n'échappe pas. Lord Byron du reste eut la surprise de trouver dans le futur Georges IV, un homme lettré et un homme de

goût, et le plus *gentleman* des princes. O bonheur! quand un prince a du goût et du tact, et sait manier les hommes sans les casser, quand une princesse est une véritable artiste et une femme charmante, dont le talent fait oublier le rang, dont la bonté se pare de grâce et dont le cœur petille d'esprit! La race n'en est pas tout à fait perdue, et au milieu des violettes comme au milieu des lis, il y a eu, il y a encore des fleurs exquises de royauté et de principauté, dont le parfum embaumera l'histoire!

Ceci nous amène naturellement aux salons. Quel salon, quel château ne se fût honoré de la présence de Byron? On se le disputait tour à tour chez les Lamb, où l'attirait déjà une prédilection marquée, chez les marquis de Lansdowne, de Tawistock, chez les Jersey, à Midleton, à Withe-Hall, chez les Melbourne, et à Londres, chez lord Holland, chez lady Spencer, lady Cahirs, lady Heatcote, chez sir Francis Burdett, chez sir Humphrey Davy ou le commissaire-priseur Robins, chez les miss Berry, bientôt chez Mme de Staël. Tout cela sans compter les dîners chez Rogers, chez Douglas Kinnaird, chez Gilbert Elliott, et les rencontres avec Walter Scott ou Moore chez Murray, et les causeries arrosées de champagne, où Sheridan, en pleurant et en riant tour à tour, excitait à la fois, par une éloquence que rendaient si pénétrante sa gloire, sa vieillesse et ses malheurs, le rire et les larmes, où Scrope Davies ne tarissait point de verve, où Colman lui donnait si spirituellement la réplique, verre contre verre, épigramme contre épigramme. Là, un jour, Bayley et Maddocks, camarades de collége de Byron, lui rappelaient les émotions qu'ils avaient goûtées en-

semble le jour de l'exécution de Bellingham, pendu pour avoir assassiné en pleine Chambre des communes M. Percival; ou, un autre jour, M. Hobbhouse et lui relisaient et commentaient cette fameuse lettre d'Ali, pacha de Janina, rapportée par le docteur Holland à Byron, et où, dans le latin le plus élégant, le même homme qui, le printemps précédent, avait fait fusiller devant lui tous les habitants d'une ville où quarante-deux ans auparavant sa mère et sa sœur avaient été maltraitées, lui souhaitait le bonjour et le priait de lui faire faire un fusil à son goût.

Parmi les autres incidents de cette année 1813, glorieuse et mondaine, il faut signaler la publication d'un poëme sur la *Valse*, ravissant de grâce et d'ironie, dont le succès ne répondit pas à l'attente de l'auteur qui eut la coquetterie de le désavouer, et en mai, après cette œuvre printanière, d'une couleur et d'un parfum trop délicat pour n'être pas fragile, cette rose d'Orient, éclatante, superbe, ce poëme de terreur, de pitié et d'amour, le *Giaour*, écho immortel d'un souvenir du cœur de Byron. Le succès, cette fois, fut immense. Le *Giaour*, à l'automne de 1813, avait eu déjà cinq éditions.

Notons encore la connaissance que fit Byron à cette époque du journaliste Leight Hunt, son futur avocat et son futur calomniateur, relations qui ne furent pas sans quelque influence sur l'esprit du poëte. C'est Moore, le gai compagnon de ces promenades à Sommerset-House, où lord Byron était si embarrassé de ce chapeau qu'il détestait et remplaçait en voyage, si volontiers, par un bonnet de fourrure ou de drap ; c'est Moore, le gai convive des soupers chez Rogers, parfois

improvisés au point de se composer de pain et de fromage, qui fut l'entremetteur de cette liaison avec un homme qui devait éprouver la générosité de Byron et l'en punir par l'ingratitude.

M. Leigh Hunt, dont le mérite comme littérateur n'est pas contestable, était éditeur d'un journal hebdomadaire indépendant, l'*Examinateur*, qui, en 1813, avait attiré sur lui les foudres du pouvoir, en reprochant, au nom des wighs déçus, au prince régent, la désertion qui trompait si inopinément leurs espérances d'avénement, dans la personne même de leur ancien patron. Un procès intrépidement affronté, terminé par une condamnation à deux ans de prison courageusement subie, avait fait de Leigh Hunt et de son frère les héros et les martyrs de la persécution toryste, et leur avait attiré de nombreuses sympathies. Byron n'hésita pas à joindre son hommage consolateur à celui de ses amis, et, au mois de mai 1813, il entra avec Moore, en qualité de convive, dans la prison de Cold-Bath-Fields, où le journaliste populaire donnait de temps en temps à dîner à ses admirateurs. Ainsi commencèrent les rapports qui devaient associer plus tard lord Byron à la fondation et à la rédaction du *Libéral*.

Le 2 juin, il fit à la Chambre haute sa troisième et dernière apparition, son troisième début, à propos d'une pétition du major Cartwright, héros et martyr obscur de l'apostolat de la réforme parlementaire. Frappé sans doute de ce fait commun à toutes les Assemblées, que les motions les plus écoutées sont souvent les moins entendues, et que les plus éloquents discours sont les plus stériles, dégoûté d'ailleurs de cette gloire parlementaire qui ne croît qu'à force de

sueurs oratoires et de quotidiens efforts, par la jouissance d'une gloire supérieure, épanouie, inviolable, Byron descendit de la tribune pour n'y plus remonter, et échangea le rôle d'acteur contre celui d'observateur. Il avait au moins donné, en protégeant des ouvriers plus malheureux que coupables contre la terreur et la rancune des manufacturiers, et en protestant, au nom du travail servile contre la féodalité financière; en demandant, lui protestant, l'égalité civile et la liberté religieuse pour les catholiques opprimés; enfin, en faisant rougir l'intolérance ministérielle des affronts et des cicatrices d'un vétéran du progrès, il avait, disons-nous, donné des gages d'une intelligence et d'une générosité politiques dignes d'un poëte, et rares chez un grand seigneur. Il a laissé en plus, dans son *Mémorandum*, sur les orateurs dont il dédaigna de suivre plus longtemps les traces, des notes et des croquis qui attestent la perspicacité d'un *dilettante* parlementaire, arraché à l'arène par un dégoût d'artiste plus que par la crainte d'un échec [1].

La *Correspondance* de Byron, relative à la fin de l'année 1813, nous le montre partagé entre le dégoût des autres et de lui-même, oscillant d'une incertitude à une autre, touchant tour à tour au fond amer de l'amour et de la gloire, fatigué de passion et non assouvi; arrivant enfin, d'expérience en expérience, de déception en déception, de satiété en satiété, aux extrêmes degrés de l'exaltation intellectuelle et de l'angoisse morale. Son journal intime, commencé en 1813 et poursuivi jusqu'en 1814, jusqu'à ce qu'une suprême

1. Moore, t. II, 127.

épreuve le laisse sans la force de s'étudier ou le courage de se trahir, sera le chef-d'œuvre de cette analyse contradictoire et logique d'un grand cœur par un grand esprit. Rien de plus caractéristique et de plus navrant. Jamais poésie n'a atteint à l'effet de cette prose saccadée, faite des coups de hache étincelants de la pensée acharnée sur elle-même. Avant d'en venir à ce barbare travail psychologique, où le moindre mouvement de l'âme repliée sur elle-même est trahi par le sang de l'incurable blessure, Byron poursuivit et abandonna successivement vingt projets de diversion, de désertion, d'évasion désespérée de cet abîme où il se sentait entraîné, toujours lucide, et sans avoir la consolation du vertige. Il songea à échapper à ce vautour de l'ennui dont il devait être le Prométhée, tantôt en Sicile avec lord Oxford et sa famille, tantôt en Russie avec son ami Sligo, tantôt en Hollande avec son ami Word, tantôt vers les volcans du Midi, tantôt vers les glaces du Nord. Aucune ancre d'affection ou de foi ne pouvait l'arracher à ce supplice épouvantable de la fluctuation perpétuelle. Sa volonté s'éteignait en désirs impuissants. S'il songeait à l'amitié, il se sentait trop vieux pour cette passion où il avait trouvé jadis autant de soucis que dans l'amour. Et s'il songeait à l'amour, il se croyait trop jeune pour le mariage, redoutant plus encore les ennuis de la paix domestique que les douleurs de la passion, lassé, mais non rassasié, et préférant les tempêtes au port. Pour échapper à ces anxiétés dévorantes, il passait des semaines à dîner « comme un dragon aux gardes, » essayant de se renouveler aux feux de l'orgie, ou à tout oublier aux bals de dandies, aux dî-

ners avec les Harrowby, les Rogers, les Frère, les Sharpe, les Mackintosch, à force de contempler la même pirouette ou de boire au même verre de silencieuses et narcotiques rasades. Là-dessus, ses démarches pour obtenir un passage à bord d'un vaisseau du roi pour cette Grèce maternelle, dont la beauté absorbe tout désir, dont l'infortune console de toute douleur, aboutissaient heureusement et il refusait, par suite de cette fatalité d'indécision, également impatiente et dédaigneuse de tout remède.

.... Je ne sais ce que je voudrais. Il est singulier que je n'aie jamais désiré sérieusement une chose sans l'obtenir, et sans m'en repentir après[1].

Alors il se rejetait de nouveau sur les femmes, la passion ou plutôt la galanterie. Mais il y apportait cette disposition curieuse, critique, qui est à l'amour ce que le doute est à la foi. Il ne croyait pas, et il n'était pas heureux, manquant de cette sécurité de l'illusion, de cette naïveté de la confiance. La coupe de miel pour les autres était de fiel pour lui.

Il est malheureux que nous ne puissions vivre, ni avec les femmes, ni sans elles[2]....

Et, se réfugiant enfin dans les bras de la femme idéale, la demandant à l'Orient, seul domaine du poëte, il évoquait l'ombre gracieuse de la *Fiancée d'Abydos* ou de *Zuleika*, et goûtait au moins pendant quelques jours la consolation du rêve.

Il allait enfin à la campagne, se sauvait des courses

1. Moore, t. II, p. 185. — 2. Moore, t. I, p. 157.

de Doncaster et s'ensevelissait huit jours chez un ami, marié et heureux, où, par un singulier hasard, on le faisait coucher dans la maison où son père avait conduit lady Carmarthen, compromise par l'adultère et le divorce. Et, par un effet plus étrange encore, et qui peint bien cette âme mobile, Byron, touché du contraste de ce bonheur domestique avec la maison de mauvais augure qui lui servait d'asile, retombait au désir de cette suprême expérience, la seule qui manquât à son désabusement : le mariage.

Ce serait maintenant le moment, si l'espace ne nous manquait pour cette intéressante étude, de feuilleter son *journal*, si simple et si éloquent, si familier et si sublime, « où les mots sont des choses, » et où la vérité jaillit étincelante et sinistre du choc même des contradictions. Byron l'a ainsi expliqué, défini, justifié :

> Ce journal est un soulagement. Quand je suis fatigué (ce qui m'arrive en général), tout passe ici, et balaye de mon âme peines et ennuis. Mais je ne puis le relire; et Dieu sait combien il doit renfermer de contradictions. Si je suis sincère avec moi-même (car je crains qu'on ne se mente à soi-même autant qu'aux autres), chaque page doit contredire, réfuter, renier celle qui la précède[1]....

C'est ce *journal* qui seul pourrait nous livrer l'intelligence complète de Byron, le secret de ses tergiversations, de ses douleurs et de ses fautes. Jamais, depuis Job, le cœur humain sur son fumier n'a gémi d'une plainte plus poignante et plus vraie. Écoutons-l'y se

1. Moore, t. II, p. 241

plaindre de Dieu, de la vie, de la femme, de l'amitié et de l'amour; et, en sondant les blessures d'un tel lutteur, apprenons à panser ou à mépriser les nôtres[1].

1. Nous avions écrit sous ce titre : *L'âme de Byron*, à propos de son *journal*, un chapitre d'analyse intime trop long et peut-être trop vif. Nous en avons provisoirement fait le sacrifice à des considérations et à des convenances dont le succès, ami lecteur, si tu l'accordes, lèverait facilement le joug.



CHAPITRE III.

FIGURES DE FEMMES.

Les mouches de la gloire. — L'histoire de Mlle de Malcrais de la Vigne. — Les correspondantes anonymes. — Horreur du ridicule. — Trait commun de la physionomie morale d'Horace Walpole et de Byron. — Le salon. — Les dédicaces. — *Ianthé*. — L'amitié est impossible vis-à-vis d'une femme digne et capable d'amour. — Amitiés féminines de Byron. — Lady Jersey. — Lady Melbourne. — Mme de Staël. — Relations de Byron avec Mme de Staël. — Neutralité armée. — Sympathie orageuse. — Admiration réciproque, sans nuages. — Une transition. — Le *Mémento* de Byron. — Lady Caroline Lamb. — Sa jeunesse. — Son éducation. — Son mariage. — Son mari. — La folie de l'amour. — La passion aigrit l'amour. — Débat scandaleux. — Proscription mondaine. — Côté des hommes. — Côté des femmes. — Byron est un Anglo-Franc. — Le jockey féminin. — L'auteur des *Lettres portugaises*, écrivain public. — La confession de Byron, roi de la mode en 1812. — *Remember me*. — Réponse foudroyante de Byron. — *Glenarvon*. — *Elle et lui* en 1816. — Succès infamant. — La malédiction du poëte. — *Graham Hamilton*. — *Si tu savais ce que c'est que pleurer*. — Ajournement de l'épilogue de l'histoire de Caroline Lamb. — Vie de Byron après l'éclat qui devait inspirer plus tard *Glenarvon*. — *Le Corsaire*. — Période satanique. — *Une femme serait mon salut!* — Byron à la recherche de cette femme. — Une réflexion de Grimm. — *Zuleika*. — Souvenir persistant et douloureux de Marie Chaworth. — Les amies. — Mme de Staël. — Lady Melbourne. — Femme sans nom. — La première passion de Byron adolescent. — *Les bas bleus*. — L'Égérie de Byron.

Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici n'a pas de peine à comprendre de quelles épreuves, de quelles expériences, de quelles déceptions a dû être précédé cet aveu,

si éloquemment multiplié par Byron, de la détresse de son âme, de la misère de son cœur. Ce cœur était né pour l'amour. Digne de ressentir cette passion, la plus noble et la plus grande de toutes, un homme comme lui, en cette année 1812, où il *régna* véritablement en Angleterre, ainsi qu'il le dit lui-même, brillant de tous les dons de la naissance et de la fortune, paré de la double beauté de l'esprit et du corps, n'était pas moins digne de l'inspirer.

Plus d'une occasion dut lui être offerte, dans ces salons de l'aristocratie — où sa présence faisait événement, où l'admiration des hommes et des femmes lui faisait goûter à la fois ce que le triomphe a de plus noble et de plus doux, où dans l'ombre où il se cachait le cherchait l'œil provoquant des reines du monde, avide d'une telle conquête jusqu'à l'oubli de la classique pudeur; — plus d'une occasion dut lui être offerte de vivre un de ces poëmes d'amour et d'orgueil qu'il n'avait encore que chantés. Dans ce deuxième volume où Moore nous transporte, guide trop prudent, au milieu de la société anglaise de 1812 à 1814, et n'y démasque que les personnages qui le lui ont permis, il est, malgré sa réserve, plus d'une figure féminine qui nous attire et nous retient par cette sympathie à laquelle Byron lui-même n'a pas résisté. Si le groupe des héroïnes du roman de sa vie échappe à nos investigations, si Caroline Lamb et la future lady Byron traversent à peine, sous le voile impénétrable de réticences que nous allons soulever, la scène où elles devraient tenir la même place qu'elles occupèrent dans l'existence de Byron, ces irritantes précautions ont semblé inutiles en ce qui concerne quelques autres figures qui

n'avaient rien à perdre au jour décent de l'histoire. Après avoir esquissé, autant qu'il est possible de fixer l'image d'un tourbillon, le tableau des relations viriles, mondaines, politiques, littéraires de lord Byron à l'apogée de sa gloire, il est essentiel de dire quelques mots des quelques femmes qu'il rencontra sur son passage, capables de l'apprécier ou de lui plaire, et pour lesquelles il éprouva de l'amitié ou parfois des velléités plus tendres, heureusement contenues dans leur bourgeon, et qui n'ont pas éventé leur parfum.

Passons d'abord, non sans un sourire, la revue de ces admiratrices sans nom, de ces prédicantes sans mandat qui s'intéressent dans toutes les gloires naissantes, et prodiguent aux Canalis arrivés à la fortune ou au pouvoir des effusions sentimentales ou religieuses, dont la poste, proxénète sans le savoir, multiplie chaque jour le banal hommage. Rarement il y a lieu de regretter que ces communications gardent l'anonyme.

Plus d'une de ces intrigues épistolaires, si elle était poussée au dénoûment, donnerait lieu à des surprises comiques ou à des déceptions brutales. Plus d'un grand homme en bonne fortune, qui croirait embrasser galamment Mlle de Malcrais de la Vigne, pourrait bien reculer devant la moustache de Desforges-Maillard. Byron, qui avait lu Voltaire, ne se soucia jamais beaucoup de pousser à bout ces aventures épistolaires. Il tenait d'abord à connaître les auteurs de ces pieux billets doux où des assurances platoniques cachent des intentions plus profanes, et qui ne demanderaient pas mieux que de vous intriguer, au risque des conséquences. Les conséquences seraient plus ridicules peut-être que

dangereuses. Or tout Anglais a peur du ridicule. Demandez à Walpole, qui brutalise si égoïstement Mme du Deffand, la plus spirituelle, la plus délicate petite vieille aveugle de soixante-dix ans qui ait osé aimer un homme de cinquante. Mais écoutons Byron sur ses correspondantes. Une seule dans sa vie, dont il ne connut qu'à travers la tombe le secret touchant, devait le faire pleurer. Il se borne à plaisanter les autres. Il écrit à son éditeur Murray :

Les autres lettres sont de dames qui seront bienvenues à me convertir quand il leur plaira ; et si je puis les démasquer, et qu'elles soient jeunes comme elles le disent, peut-être parviendrai-je à les convaincre de ma dévotion [1].

Si, quittant l'antichambre des solliciteuses anonymes, nous pénétrons dans le salon, et cherchons l'élite au sortir de la foule, voici d'abord une enfant, cette Charlotte Harley, aux yeux angéliques, à laquelle plus tard *Childe-Harold* fut dédié sous le nom de *Ianthé*. Elle était trop jeune pour l'amour et pour l'amitié, fleur qui s'ouvre à peine, enfant qui doucement se métamorphose en femme. Byron n'était pas homme à attendre l'épanouissement et la maturité. Son cœur était impatient comme son esprit, et la jolie Charlotte n'eut d'un adorateur paternel qu'un hommage virginal comme elle.

Dans cette revue des relations féminimes de Byron en Angleterre, nous ne suivons aucun ordre, comme lui-même, que celui du hasard et du caprice qui les noua, les resserra, dénoua, etc. Tous les événements

1. Moore, t. II, p. 95.

de ce genre sont des rencontres. Le cœur n'a pas de logique ou du moins il n'a pas de conduite. Partagé entre des sentiments divers et même contradictoires, Byron abandonna sa vie de cœur au souffle intermittent de cette inspiration qui gouvernait son esprit. Il était volontiers, comme tous les poëtes, amoureux à première vue de toutes les femmes. La réflexion seule faisait son choix, ou refroidissait jusqu'aux tiédeurs décentes de l'amitié cette impression indiscrète qui avait d'abord les flammes de l'amour. Lord Byron n'aimait pas ces compromis. Il passait plus volontiers à l'indifférence qu'à cette tendresse raisonnable, à cette galante estime qui est la récompense des femmes d'esprit assez courageuses pour s'avouer vieilles et ne pas prétendre à plus. Quant aux femmes encore jeunes et belles, lord Byron pensait sans doute comme nous qu'il est bien difficile d'éprouver de l'amitié pour une personne encore capable d'inspirer de l'amour. L'amitié est un sentiment désintéressé, un dévouement sans espérance. Une femme désirable ne peut guère être aimée pour elle-même, c'est-à-dire aimée d'amitié, cet amour sans égoïsme, et par suite sans orages. On n'est l'ami véritable que d'une femme qui n'a plus que la beauté de l'esprit ou du cœur, et vis-à-vis de laquelle tout autre motif que le bon serait ridicule. Il est cependant des exceptions, mais si rares qu'elles confirment la règle, et qui doivent d'exister d'ailleurs à des raisons ou à des circonstances qui paralysent cette éternelle ambition, cette éternelle curiosité qui poussent l'homme à désirer plus à mesure qu'il obtient davantage, et l'empêchent de rester assis quand il peut tomber à genoux. Byron aima d'amitié, d'une amitié

respectueuse, à des degrès très-divers, trois femmes qui forment le fond grave et décent de ce Décaméron de sa vie mondaine, où, sans la discrétion imprévue de cet Irlandais trop original, Moore, nous pourrions signaler maintes physionomies et maintes attitudes d'un sourire plus coquet et d'une grâce moins contenue. Ces trois amies de Byron, qui ne furent que cela, c'est lady Jersey, lady Melbourne et Mme de Staël. Mme de Staël était un homme par l'esprit, presque par le cœur. Ses yeux seuls peut-être trahissaient une âme qui avait gardé toutes les tendresses féminines, en dépit du stoïcisme d'emprunt, tour à tour ils brillaient de l'éclat du génie, se voilaient de langueur ou se mouillaient de sensibilité. Mais à l'époque où elle connut Byron, Mme de Staël, qui ne fut pas souvent maîtresse d'elle-même, ne s'appartenait pas, et d'ailleurs elle n'avait rien qui fût capable d'inspirer à un tel homme un sentiment passionné. Hors l'admiration mutuelle que devaient avoir l'un pour l'autre deux grands esprits, il n'y eut jamais ni intimité, ni abandon dans ce commerce où, à tant de motifs de sympathie, se mêlaient tant de motifs d'incompatibilité, et qui ne fut jamais qu'intellectuel. Mme de Staël sentait trop ce que le caractère de Byron avait d'indomptable, et trouvait à ses algarades je ne sais quoi de démoniaque. Lord Byron, de son côté, n'était pas sans s'apercevoir des ridicules que se donnait à son insu une femme qui visait trop souvent au sublime pour ne pas toucher parfois à l'extrême opposé. Du reste, comme le fond de ces deux esprits et de ces deux caractères était cette tolérance qui est un signe de la vigueur de l'un et de l'autre, les décep-

tions mutuelles étaient sans aigreur, et les rencontres entre ces deux électriques natures, si elles n'étaient pas sans éclairs, étaient du moins sans tonnerre. Jamais ils ne rompirent, malgré quelques griefs réciproques, punis d'une bouderie ou vengés par une épigramme : Byron riant ouvertement d'une mystification du malin Sheridan, ou affectant de craindre que le *Traité sur le suicide* n'en donne le goût; Mme de Staël, par une représaille toute féminine, prenant contre Byron la défense de son sexe opprimé, et plaidant avec une sensibilité qui n'était pas sans malice la cause de Caroline Lamb ou, plus tard, de lady Byron elle-même.

Une lettre à Moore, du 13 juillet 1813, nous montre Byron aux prises à la fois avec les reproches éloquents de Mme de Staël, et les doutes qui s'emparent de lui à chaque velléité amoureuse, quand il rencontre cette femme qui pourrait être celle qu'il cherche.

Savez-vous, Moore, que je suis étonnamment enclin, notez que *je dis enclin*, à devenir sérieusement amoureux de lady A. F [1].... Mais ce .... a dérangé toutes mes vues. Quoi qu'il en soit, vous la connaissez; a-t-elle du sens? est-elle spirituelle, accorte, ou d'un bon caractère? L'une ou l'autre de ces qualités suffirait. Je ne ferai pas de question sur sa beauté, car je l'ai vue. Mes affaires s'améliorent. Si, d'un autre côté, ma perspective ne se rembrunissait, je prendrais femme; et ce serait elle que je choisirais, s'il y avait chance de réussir. Je ne la connais pas encore beaucoup, mais mieux que je ne la connaissais....

La Staël m'a entrepris hier soir avec une extrême fureur. Elle m'a dit que je n'avais aucun droit d'être amoureux; que j'avais traité.... en barbare; que je n'ai point de sentiment,

1. Maudit sois-tu, avec tes initiales, ô trop prudent Irlandais, digne poëte de cette race qui ne sut jamais ni parler, ni se taire, ni agir à propos!

que je suis tout à fait incapable d'éprouver *la belle passion*, et que j'ai été ainsi toute ma vie. Je suis vraiment enchanté de l'apprendre, et ne m'en doutais guère.

Il y a, dans le *Journal* de Byron, sous la date du mercredi 24 novembre 1813, ces mots qui résument l'expérience et la moralité de la liaison à laquelle faisait allusion Mme de Staël, et que nous allons raconter.

Mém. Une maîtresse n'est et ne peut jamais être une amie. Tant qu'on s'arrange bien ensemble, on est amant, et quand c'est fini, on n'est rien moins qu'amis. [1]

C'était une femme remarquable après tout et non sans un certain charme étrange, que cette lady Caroline Lamb, à laquelle sa passion pour Byron, son roman satirique de *Glenarvon* et sa fin presque tragique, ont fait dans l'histoire de la littérature anglaise la place exceptionnelle des caractères, des talents et des aventures saphiques. Caroline Ponsomby [2], fille unique du comte de Besborough (Frédérick Ponsomby), petite-fille, par lady Henriette, sa mère, du premier des comtes Spencer, et, par son aïeule maternelle, arrière petite-fille de Poyntz et du grand comte de Peterborough, appartenait, par sa naissance et ses alliances, aux premières familles de l'Angleterre et de l'Irlande. Elle reçut une éducation conforme à son rang, et aussi trop conforme à son caractère, c'est-à-dire plus brillante que solide, et dont les encyclopédiques ambitions et les trop viriles hardiesses portèrent au comble l'exaltation naturelle à son imagination et à son tempérament. Telle qu'elle sortit cependant, dans la grâce

1. Moore, t. II, p. 141, 142. — 2. Née le 13 novembre 1785.

alanguie de ses vingt ans, de cette serre chaude de la jeune fille prodige, elle était charmante, avec cet adorable mélange de liberté et de pudeur, de naïveté et de coquetterie de la femme précoce, qui devine tout ce qu'elle ignore et aspire à tout savoir. L'homme auquel échut la mission de lui tout apprendre dans cette délicate initiation du mariage, qui compte si peu de bons maîtres et tant d'écolières rebelles, n'était peut-être pas tout à fait celui qu'il eût fallu à une jeune épouse douée de cette imagination fatale aux prestiges conjugaux. Cependant, il faut le dire, pendant plusieurs années, lady Caroline, devenue le 3 juin 1805 la femme de l'honorable William Lamb, un des fils du premier vicomte Melbourne (Peniston Lamb) et son mari, furent prosaïquement heureux, et ils eurent plusieurs enfants. Ce bonheur intime et domestique, dont des succès mondains et de fréquentes lectures dans la bibliothèque d'une maison intelligente, faites en commun avec un époux lettré, accentuaient et variaient suffisamment la monotone et légitime douceur, ne cessa que lorsque parut Byron, revenant de ses voyages aventureux, et incarnant, dans sa beauté aristocratique et sa mélancolique attitude, ce type de Childe-Harold, dont pas une femme du temps en Angleterre ne pourrait jurer qu'elle n'a point rêvé.

A partir du jour où Byron et Caroline Lamb se rencontrèrent chez lady Jersey, par un de ces hasards qui décident d'une destinée, le charme de cette existence sereine et honorée fut rompu à jamais, et lord Byron se sentit entraîné lui-même par un de ces attraits impérieux auxquels on ne résiste qu'après les avoir subis. Comment, par admiration, par pitié, par simple ga-

lanterie, par curiosité enfin, sinon par amour, n'eût-il pas été un moment séduit lui-même autant qu'il avait fasciné? N'était-ce pas un triste, un superbe, un douloureux, un sublime spectacle que celui de cette fille et femme de pair, de cette mère de trois beaux enfants, s'abandonnant tout d'un coup au délire d'une passion telle que, perdant à la fois la pudeur et la raison, elle en oubliait tout ce qu'il y a de coupable dans le sacrifice de soi-même quand on ne s'appartient pas, et tout ce qu'il y a de honteux dans une chute faite de si haut? Oui, du premier jour, du premier moment, Caroline Lamb, frappée du trait foudroyant qui ne s'arrache plus, se donna, — que dis-je? foulant aux pieds avec joie toutes les convenances, — s'offrit à son vainqueur. On devine l'éclat scandaleux d'une liaison aussi témérairement affichée par celle qui avait le plus d'intérêt à la dissimuler, et qui, au contraire, prenait plaisir à déchirer les voiles et à provoquer l'hypocrisie et la curiosité. Malgré les efforts chevaleresques de Byron pour atténuer la faute en en partageant la responsabilité, malgré les malins expédients que lui fournit bientôt la satiété pour échapper à la contrainte de ce lien tour à tour odieux et ridicule, dont Caroline Lamb, de victime devenue tyran, serrait chaque jour publiquement les nœuds, ce fut un cri général de surprise, d'indignation et de mépris. Tandis que le mari, sage et discret personnage, se retirait tristement dans la dignité du silence et méritait ainsi, sans les implorer, les sympathies qui, en semblable occurrence, sont rarement de son côté, la noble coupable, la folle romanesque, était flétrie tout haut par la réprobation d'un sexe qui sait mettre au besoin tant

de jalousie dans son honnêteté et tant de cruauté dans sa vertu. Au fond, ce que les femmes pardonnaient le moins à Caroline Lamb, c'était d'avoir affiché sa faiblesse et porté préjudice à l'orgueilleux renom d'impeccabilité dont s'honore le corps des pairesses anglaises; un autre grief, qu'il n'est pas inutile de faire entrer en ligne de compte pour expliquer cet inexorable haro, c'est l'accaparement d'un homme qui, en sa qualité de lord, de grand poëte et de cavalier accompli, appartenait un peu à toutes les femmes. Pour les hommes, qui faisaient chorus à l'anathème, ils n'étaient pas fâchés de diminuer le prestige du plus dangereux des rivaux, et d'humilier impunément d'un reproche moral un homme dont il était plus facile de critiquer la conduite que le talent.

De tout cela, il résulta, pour lady Caroline Lamb, la mise hors la loi des chutes qui n'ont pas su ou n'ont pas daigné se ménager l'impunité du mystère, et pour Byron, la mise hors la loi de toute complicité (fût-elle innocente) de cette violation du décorum social, conjugal, immoral. Une femme qui laisse un homme se jeter à ses pieds, peut encore se tirer d'affaire, comme réputation, fût-elle surprise. Mais une femme surprise se jetant à la tête d'un homme, est à jamais perdue. Le monde, qui a créé des degrés pour la vertu, en a aussi imaginé pour le vice, et sa morale est celle de la faute cachée à moitié pardonnée. Mais il est implacable sur l'insolence d'une faute avouée et le scandaleux défi d'une passion sincère jusqu'à l'oubli de son autorité. Il faut avouer aussi, pour excuser la sévérité du monde et expliquer l'indifférence qui finit par

devenir de la haine entre deux êtres également incapables de porter longtemps le même joug, que lady Caroline Lamb poussa parfois jusqu'à un sans façon fantastique si ce sacrifice des convenances qu'elle immolait si facilement à sa passion, que son mérite en était fort diminué, même aux yeux de celui qui en était l'objet. Byron était de la race de ces Anglais qui ont pas mal de sang français dans les veines. Le descendant des Byron Normands, comme Bolingbrocke, comme Chesterfield, comme Horace Walpole surtout, avait l'horreur superstitieuse, féroce, du ridicule. Or, lady Caroline Lamb l'avait à peine vu, que travestie en jockey, déguisement qui faisait valoir d'une façon originale sa désinvolture d'Italienne et sa cambrure d'Espagnole, et auquel ne nuisait point le contraste provoquant de ses cheveux blonds, bouclés, et de ses yeux d'un noir ardent, elle se présenta chez l'auteur de *Childe-Harold* avec une missive, venant, disait le groom improvisé, de la part d'une femme prête à devenir sa maîtresse.

Byron n'eut pas de peine à reconnaître dans ce page alerte et mutin, l'auteur de la lettre elle-même, fragile passe-port d'une vertu qu'il eût été impertinent de respecter. Des relations qui débutaient ainsi ne pouvaient manquer de devenir intimes. Leur miel se fut aigri moins vite sans les publiques incartades, les folles violences, les querelles jalouses d'une femme exaltée d'imagination et de caractère, qui s'était embarquée un peu trop vite, et surtout avait eu le tort de brûler son vaisseau et de s'interdire toute retraite. De là des scènes frisant tour à tour le tragique et le grotesque, suivies parfois de réconciliations tellement impruden-

tes, qu'elles se laissaient surprendre par le mari. Byron ne put esquiver une de ces brusques rencontres qu'en jouant au voleur et en quittant la chambre où il laissait sa belle, simulant l'attaque de nerfs, armé d'un poignard de boudoir, et emportant un écrin sous le bras. Malheureusement pour l'effet de ce rôle, il laissa tomber de sa poche, dans l'élan de cette théâtrale sortie, une lettre à son adresse. De semblables accidents finissaient par agacer un homme comme Byron, surtout quand une femme comme Caroline Lamb ne trouve d'autre remède à la situation que de fuir ensemble pour une lointaine contrée. Byron, qui se refroidissait à mesure que sa conquête révoltée s'exaltait davantage, finit par cesser complétement de la voir, après avoir épuisé l'indirecte leçon, que, toujours à la façon de Walpole, il avait essayé de donner à ses emportements de passion et à ses excès de style, en lui copiant, en réponse, les brûlantes épîtres des *Lettres portugaises* et des *Liaisons dangereuses.*

Vous devinez l'inévitable dénoûment, juste fatalité des amours adultères. Ce qui ne se dénoue pas, on le brise. Byron rompit brusquement, presque brutalement sa chaîne. Caroline Lamb n'était pas pour lui la femme de toute la vie, mais la femme de quelques jours. Il n'y a rien de terrible comme une lady qui s'obstine à régner. Ce n'est pas tout que d'être folle, encore faut-il être jolie. Or, au dire de Byron, il y aurait eu à redire de ce côté, Caroline Lamb étant surtout ce qu'on appelle gracieuse. On sait ce que ce mot peut comporter de restrictions et de perfidies. Mais pourquoi ne pas demander à Byron lui-même le récit rapporté par Medwin, de cet épisode amoureux et dramatique

de son *règne* d'homme à la mode, entre la publication du *Childe-Harold* et celle du *Corsaire* (1812-1814)?

On publiait alors mon second chant de *Childe-Harold*, et, comme, malgré tout ce que je pus dire, le monde voulut reconnaître mon portrait dans ce poëme, chacun était curieux de me connaître et de s'assurer de l'identité. Je fus partout l'objet d'une déférence marquée, je fus recherché dans toutes les sociétés, fêté par lady Jersey; j'eus mes entrées à Devonshire-House, et je me vis dans les bonnes grâces de Brummel, ce qui, à cette époque, suffisait pour mettre un homme à la mode; enfin, j'étais un lion, le poëte de toutes les fêtes, l'homme adoré qu'on se disputait! *Le Corsaire* porta ma réputation à son comble, comme vous pouvez le croire, puisque une édition fut enlevée en un seul jour (quatorze mille exemplaires).

Polidori (son médecin), qui était un peu vain, me demanda un jour quelle était la chose qu'il ne saurait pas faire aussi bien que moi. Je lui citai, je crois, quatre choses : que je pourrais faire quatre milles à la nage; composer un ouvrage dont quatorze mille exemplaires seraient vendus en un seul jour; boire quatre bouteilles de vin; et j'oublie quelle était la quatrième. Cependant, comme je vous l'ai dit, mon *Corsaire* suffisait pour captiver toutes les dames.

A cette époque, je devins ce que les Français appellent un homme à bonnes fortunes, et fus engagé dans une liaison que je puis dire sérieuse. A peine la dame était-elle remarquable par quelques charmes extérieurs; quoique gracieuse, sa personne était un peu trop mince dans son ensemble; elle manquait de ces contours arrondis que l'élégance et la grâce voudraient vainement remplacer. D'ailleurs elle était jeune et tenait aux premières familles; elle était douce, d'une extrême vivacité; son imagination était échauffée par la lecture des romans, dont elle s'imaginait être l'héroïne, et elle s'abandonnait enfin à tous les écarts de son imagination. Elle était mariée, mais ce n'était qu'un mariage de convenance, et jamais couple ne professe à un plus haut degré cette indifférence de bon ton et cette indépendance réciproque qui régnaient

dans ce ménage. Ce fut dans ce temps que le hasard nous rapprocha souvent. Jamais elle n'avait connu l'amour, du moins ce qui concerne les affections; peut-être même étaitelle née sans cœur, comme tant d'autres de son sexe; mais sa tête suppléait à ce défaut, et au delà.

Je fus bientôt félicité par mes amis de ma conquête, et je fis mon possible pour montrer que je n'étais pas insensible à une préférence que je ne pouvais m'empêcher d'apercevoir. Je fis tous mes efforts pour devenir amoureux. J'exprimai toute l'ardeur que je pus rassembler en moi, et je continuai à nourrir ma flamme d'un constant aliment de billets doux et de vers amoureux.

..... Il ne fallait pas être un adepte pour voir où tout cela allait aboutir. Je me laisse facilement gouverner par les femmes, et elle prit sur moi un ascendant auquel il ne me fut pas aisé de me soustraire. Je me soumis longtemps à cet esclavage, car je hais les scènes et suis d'un caractère indolent; mais à la fin je fus forcé de briser le nœud assez brusquement. Comme tous les amants, nous eûmes plusieurs querelles, avant d'en venir à une rupture définitive. Une entre autres eut lieu d'une manière fort étrange et sans aucune explication verbale. Elle ne l'oubliera pas. Pendant notre intimité même je ne fus rien moins que fidèle à cette belle, ce qu'elle soupçonna bien. Dans le dessein de découvrir mes intrigues, elle m'épia, trouva une dame chez moi, y pénétra elle-même comme un furet, déguisée en postillon. Mon valet de chambre, dupe de cette mascarade, la laissa entrer, lorsque, au grand désespoir de Fletcher, elle quitta le rôle masculin pour reprendre le féminin. Imaginez un peu la scène, elle était digne de Faublas!

Sa conduite postérieure ne fut qu'une folie inexprimable, un mélange de dépit et de jalousie[1]....

Et d'amour sincère, éperdu, car il est impossible de douter de la sincérité de cette femme que la passion dévore, tout entière à sa proie attachée, et qui s'épuise

1. Medwin, t. II, p. 79 à 86.

en témoignages tour à tour bizarres et touchants de sa folie, espérant que quelqu'un de ces artifices retrouvera le chemin perdu du cœur qu'elle poursuit. Byron, impatienté du renom de férocité que lui fit une conduite des plus raisonnables, parle de ces dernières scènes de la comédie tournant au drame avec une légèreté qui n'est sans doute qu'affectée, voilà pourquoi nous avons abandonné son récit ironique. C'est nous, car au fond nous plaignons Caroline Lamb, femme d'un cœur et d'un talent dignes d'un meilleur sort, c'est nous qui la montrerons tour à tour furieuse et caressante, humble ou superbe, s'approchant un soir, dans un bal, de son seigneur et maître, et lui demandant doucement en cette qualité, la permission de valser. C'était une manière ingénue de renouer l'ancien empire, de flatter ce cœur indomptable. Byron, rebelle à cette agacerie peut-être innocente, et sachant à quoi mènent, en pareil cas, les moindres interventions, déclara peut-être un peu trop sèchement que, dans les termes de mutuelle indifférence où ils étaient convenus de rester l'un vis-à-vis de l'autre, il lui importait peu qu'elle valsât ou ne valsât pas. De là, une altercation qui fit scandale, et dont des versions, revues et corrigées par la malignité, coururent dans toutes les bouches. Alors la biche devint tigresse. Cet amour opiniâtre dont on flétrissait l'hommage dégénéra en une sorte de haine. Haine la plus terrible de toutes, celle qui vient de l'amour, et en est la vengeance et le désespoir : *corruptio boni pessima!* Caroline Lamb alla-t-elle, comme le prétend Byron, jusqu'à exciter un soupirant à provoquer en duel le rival insolent, et jusqu'à s'offrir comme prix de la victoire? Comment ne pas en

douter, lorsqu'on la voit, peu de temps après, poussée par cette attraction irrésistible qui est devenue sa vie, aller chercher jusque chez lui, pour tenter sans doute un dernier effort de réconciliation, cet homme qu'elle ne peut pas haïr? « Ce n'était certainement pas, dit Byron malicieusement, avec le projet de se brûler la cervelle. » Non certes; mais il ne s'agissait pas davantage de la brûler à Byron.

Byron était absent. Caroline trouva sur la table un volume de *Wathek*, roman oriental, particulièrement cher à l'enfance de Byron et où sa jeunesse avait trouvé encore des délices, livre favori enfin qui ne le quittait guère, que peut-être maintes fois, aux beaux jours de leur liaison, les deux amants avaient lus ensemble, front contre front et la main dans la main. Saisie d'une inspiration touchante, la pauvre femme écrivit au crayon sur la page blanche, ces mots suppliants : « *Remember me* (souviens-toi de moi). » Certes il fallait être exaspéré comme Byron, pour voir une insulte dans cette insistance, et un défi, un cartel dans ce touchant appel, dans ce tendre et humble reproche, dans ce murmure d'un cœur froissé, doux comme le parfum de la fleur déchirée par le soc de la charrue. En proie à un véritable délire de colère, le poëte écrivit rapidement, sur le feuillet provocateur, huit vers, et envoya sous un pli à lady Caroline Lamb, cette improvisation foudroyante :

Me souvenir de toi! Me souvenir de toi! Tant que le Lethé n'aura point éteint l'ardent torrent de ta vie, le remords et la honte tinteront autour de toi et te poursuivront comme un rêve dans la fièvre. Me souvenir de toi! Ah! n'en doute pas. Et ton époux aussi se souviendra de toi. Ni lui ni moi ne t'ou-

blierons, lui pour qui tu fus parjure, moi dont tu fus le démon !

Que fit Caroline Lamb? Mourut-elle du coup, ou rendue soudain à la raison par la douleur, trouvant qu'après tout un homme ne vaut pas tant de soins, et que les larmes ravagent un joli visage, prit-elle ce deuil décent du premier amant, qui consiste à en chercher un second? Point du tout. La vengeance de lady Lamb, soit que le premier amour lui tînt encore trop au cœur, ou que le second ait tardé à venir, ne fut ni si tragique ni si spirituelle. Elle se vengea, se consola peut-être par un moyen alors tout à fait extraordinaire, mais devenu depuis, beaucoup plus à la mode. Elle fit un roman. Elle écrivit son *Elle et Lui*, moins le style. Elle plaida sa cause et celle de son sexe dans *Glenarvon*, roman allégorique et satirique, auquel le nom de l'auteur et les circonstances inspiratrices d'une fable trop transparente, firent en 1816 un succès diffamé d'étonnement et de malignité.

Nous avons lu ce livre trop fameux, pamphlet intime, auquel les mésaventures conjugales de Byron et sa rupture avec la société de son pays, prêtèrent une autorité éphémère sur l'opinion publique, alors soulevée contre ce fils rebelle, ce favori révolté, devenu citoyen du monde par mépris de sa propre patrie. Nous n'avons jamais mieux senti la fragilité des succès fondés sur l'allusion, et la leçon de l'instabilité vengeresse du goût public ne nous est jamais apparue sous une forme plus instructive. Décidément rien ne vieillit comme une satire, si ce n'est un madrigal. On se promène aujourd'hui dans ce livre, aux épisodes parasites et aux discours épineux, avec la sécurité mêlée

d'ennui qui vous saisit dans la campagne quand tout danger a disparu avec toute poésie, quand la forêt n'a plus de feuilles, le lac plus de décevante verdure, quand les aubépines et les églantiers n'ont plus d'épines, ni plus de fleurs.

Glenarvon[1] est un livre médiocre et diffus, c'est de la Madame Cottin au fiel. « Pure crème aigrie de cantharides » comme disait Byron du *Moine* de Lewis. Mais en 1816, *Glenarvon* eut du succès, il commença à lady Caroline Lamb une réputation littéraire faite de la ruine de toutes les autres. Le monde se ferma à jamais pour elle. Il est difficile, en pareilles confessions, de ne pas outrepasser la mesure, et de ne pas passer la sincérité jusqu'à l'oubli de la pudeur. Les femmes qui, par vengeance, se font femmes de lettres, ne devraient pas oublier que pour montrer son cœur, il faut ôter son corset. Lady Caroline Lamb n'eut plus, en présence de ce succès qui achevait de la déshonorer, qu'à se retirer dans sa belle terre de Brocket-Hall, où quelques amis d'élite osèrent seuls la visiter, Hobbhouse, Wellington, Foscolo, et où, de temps en temps, vint la consoler une lettre affectueuse de cette généreuse Mme de Staël, qui avait du baume pour toutes les douleurs, excepté pour les siennes. Bien qu'en deux ou trois endroits, de ces endroits que peut seul trouver un auteur qui a adoré le héros avant de le haïr, elle ait trouvé le point vulnérable du talon byronien, et ait forcé le poëte à se retourner dédaigneusement, et à foudroyer d'un mot ou d'un vers la page venimeuse, lady Caroline Lamb

1. Traduit en français par Mme de P..., née L.... 1819. 3 vol in-12. Paris, Dufour.

n'emporta dans sa disgrâce et sa solitude, ni la satisfaction d'avoir blessé le traître ni celle de s'être guérie. La malédiction du poëte s'accomplit. Sa vie, tarie aux sources par ces contacts de feu, ne fit plus que languir. Elle donna successivement deux autres romans qui n'eurent pas le succès du premier, parce qu'ils valaient beaucoup mieux : *Graham Hamilton* et *Ada Reis*. C'est dans *Graham Hamilton* que se trouve cette plainte éloquente, pleine de douleur, de pressentiments et d'aveux, et qui demandera éternellement grâce pour les erreurs et pitié pour les malheurs de cette femme vraiment digne d'un meilleur sort. On l'y voit riche sans bien-être, célèbre sans honneur, femme sans repentir auprès d'un mari plein de réserve, d'égards et de pardon, mère sans amour auprès de beaux enfants, pleurant aux heures de veille, de souvenir, de remords et malgré tout de regret, pleurant à la fois l'honnêteté perdue, et hélas ! peut-être aussi (le repentir des femmes a de ces mystères) ces heures coupables et délicieuses, à jamais envolées.

Si tu pouvais savoir ce que c'est que pleurer, pleurer seule et sans qu'on ait pitié de toi ; ce que c'est que veiller dans la longue nuit, tandis que les autres dorment, une silencieuse et morne veille, *tu ne ferais pas ce que j'ai fait !*

Si tu pouvais savoir ce que c'est que sourire ; sourire quand chacun vous dédaigne, et cacher sous d'artificieux mensonges un cœur qui connaît mieux la peine que la dissimulation, *tu ne ferais pas ce que j'ai fait !*

Oh ! si tu pouvais deviner combien, quand les amis sont changés, et quand la santé s'en est allée, le monde paraîtrait lugubre à tes yeux ; si comme moi tu ne devais être chère à personne, *tu ne ferais pas ce que j'ai fait !*

Et maintenant que nous avons raconté, d'après

Bulwer, lady Morgan et les miss Berry, chroniqueurs moins discrets que Moore, l'histoire de ces amours troublées de Byron et de Caroline Lamb, réservons pour l'heure où nous suivrons à pied, derrière son chien favori, le cercueil de Byron, rentrant de Missolonghi à Newstead-Abbey, l'histoire de la mort de Caroline de Lamb et son émouvante moralité.

Malgré l'ébranlement nerveux d'une pareille affaire, malgré la déception profonde de cette première blessure d'amour et d'amour-propre, Byron, qui n'eût pu se cacher, même à Newstead, et à qui sa gloire faisait, pour ainsi dire, une existence de verre, continua ce genre de vie, moitié mondaine, moitié sauvage, tour à tour ascétique et galant, misanthropique et fashionable, dont le contraste allait si bien à son horreur de toute règle et à sa terreur de la monotonie. Mais soit qu'il s'enfonçât pendant quelques jours dans la solitude, renouvelant les implacables consignes de Mrs Mule, son cerbère femelle, et écrivant *le Corsaire*, pour échapper à la tentation de reprendre son douloureux et corrosif *Journal;* soit qu'il reparût dans le monde et signalât sa rentrée par un souper à l'un des dix-huit clubs auxquels il était agrégé, il sentait s'envenimer de plus en plus l'intérieure et peut-être déjà incurable blessure. Cette solitude, qu'il fuyait parfois dans les conversations, les dîners, au théâtre, il la retrouvait dans le monde « ce désert d'hommes, » a-t-il dit le premier, et il ne rencontrait pas, au moins, dans cette foule décevante, la femme rêvée, appelée, libératrice de l'ennui, victorieuse du doute et du désespoir qu'il ne devait rencontrer que trop tard. Plus d'une fois, tout entier à ce désir et à ce regret, il s'est écrié ce qu'on

lit en maintes pages de son *Journal* : « *Une femme serait mon salut.* » Une femme, c'est en effet la perte quelquefois, mais souvent le salut. C'est le salut quand on est digne d'être sauvé, et Byron l'était, non-seulement par le génie, mais par le cœur. Généreux autant que violent, et doux autant que fier, il se rendait, par allusion, cette justice que confirmera la postérité, qu'il valait mieux que sa réputation. Byron est la grande victime des apparences, exploitées par l'hypocrisie jalouse de toute une société, qui le punit de son mépris en le haïssant. Il écrivait à Moore, un de ces jours de calme ou de fatigue où ne bouillonnait plus en lui l'amer levain de cette vie de Londres :

J'ai trouvé une singulière réflexion dans Grimm. Je ne l'applique ni à vous ni à moi, du moins le mauvais côté ; quoique l'un de nous n'ait certainement pas un trop bon renom. La voici : « Bien des hommes ont la réputation d'être méchants, avec lesquels nous serions trop heureux de passer notre vie [1]. »

Lord Byron fut un de ces hommes méchants avec lesquels on serait trop heureux de passer sa vie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est là le dire d'une femme : une Mlle de Sommery.

Mais éclairés par ce cri à la Richard, sorti des entrailles, par cet appel de l'abîme : « Une femme serait mon salut ! » suivons à la trace, dans son *Journal* et sa *Correspondance*, les efforts de Byron, de 1813 à 1814, pour trouver, ailleurs qu'à ces fêtes du Wauxhall, peuplées d'anges déchus, l'ange inspirateur et libérateur. Suivons-le cherchant, de plus en plus triste, non plus un homme, mais une femme, cette femme

1. Moore, t. II, p. 180 (8 décembre 1813).

prédestinée et privilégiée, qui est au fond de toutes nos bonnes actions, ange gardienne de notre choix, sœur de l'ange gardien de notre foi. D'avance il l'avait peinte, dans les additions à la cinquième édition du *Giaour*, et lui avait fait, pour ainsi dire, un trône de beaux vers. Mais hélas! ces vers sont plutôt de regret que d'espérance. C'est le passé qui se présente devant lui sous le visage de Marie, quand il appelle l'avenir et sa déesse inconnue.

Elle était toute vie et lumière! Vision divine qui, une fois entrevue, ne s'effaça jamais, et de quelque côté que je tourne mes regards, brille au fond du passé. Étoile du matin de tous mes souvenirs.

Cette femme amie, maîtresse, épouse; cette femme, Muse dans tout le sens de ce noble mot, Byron, nous l'avons dit, ne pouvait la trouver dans Mme de Staël. Comment eût-elle guéri ce trop sagace observateur qui savait si bien distinguer la vérité de la fiction dans la douleur théâtrale de ses propres blessures, même les maternelles?

De 1813 à 1814, la *Correspondance* nous montre Byron poursuivant son idéal à travers des réalités qui tantôt l'élèvent jusqu'aux rêves de l'amour, et tantôt le réduisent à la pensée du mariage; dénoûment d'une existence oisive et troublée qui lui apparaît tour à tour assombri par le souvenir de l'union de son père avec lady Carmarthen, ou égayé par le spectacle de certains prosaïques hymens qui bâillent devant lui. Mais ce ne sont là que des feux follets d'espérance ou de gaieté, et le fonds d'amertume monte, monte sans cesse, et c'est pour échapper à lui-même et à ce tourment «du nom

« cher et sacré qui doit demeurer ignoré » que Byron écrit *le Giaour* et *Zuleika*. C'est pour échapper à lui-même qu'il se réfugie dans les distractions mondaines et qu'il effeuille les faciles romans d'une popularité de salon et de mode. A peine s'il passe une journée sans ennui, « sans ronger son cœur, amère nourriture ; » ses bons jours sont ceux qu'il passe à entendre Curran en verve, ou Sheridan en belle humeur de rire ou de larmes.

16 *novembre* 1813. — J'ai vu ce soir les deux sœurs de... ; mon Dieu ! que la plus jeune lui ressemble ! J'ai failli m'élancer à travers la salle, et suis si aise qu'il n'y eût que personne que moi dans la loge de lady Holland. Je hais ces ressemblances ; c'est l'oiseau moqueur et non le rossignol. De quoi réveiller les souvenirs, et de quoi les rendre si pénibles ! On querelle avec les points de ressemblance et avec ceux qui font distinguer l'erreur !

La terre ne contient pas un être tel que toi ; et s'il en existait, ce serait vainement : pour des mondes, je ne voudrais voir femme qui te ressemblât et qui ne fût pas toi [1].

Si l'amitié pouvait consoler des regrets ou du désir de l'amour, de ce mal du ciel que Byron sent si douloureusement, peut-être eût-il trouvé cet ami, *cette* amie (ce qui vaut encore mieux) dans lady Melbourne, « la meilleure amie que j'aie jamais eue, dit-il, et la « plus spirituelle des femmes [2]. » Un autre jour, il dit :

C'est à lady Melbourne que j'écris avec le plus de plaisir ; ses réponses sont si spirituelles, si pleines de sens, de tactique. Je n'ai jamais rencontré la moitié tant de talent. Si cette femme eût été plus jeune de quelques années, et qu'elle

1. Moore, t. II, p. 191. — 2. *Ibid*, t. II, p. 194.

eût voulu s'en donner la peine, quel fou elle eût pu faire de moi! Et j'y aurais perdu l'amie la plus agréable et la plus précieuse[1].

Entre le visage doucement vague de cette lady Melbourne et la tête énergique, aux yeux de velours, au sourire épanoui, de Mme de Staël que Byron raille et admire tour à tour, avec une égale sincérité, trouvant que l'*Allemagne* est d'un grand homme, et regrettant que ce grand homme, la plume à la main, fasse parfois dans un salon une femme théâtrale et ennuyeuse; entre ces deux figures passe une femme sans nom dont le masque impénétrable est un affront à la plus légitime curiosité. Il ne s'agit plus ici de l'objet d'un caprice fugitif, fût-il, à son heure, passionné, d'amour ou d'amitié. Il ne s'agit plus de cette femme inconnue, la première aimée de Byron, celle qui eut les ardentes prémisses de son adolescence émancipée, celle qui sut si bien captiver ses vingt ans, qu'il ne s'aperçut qu'après une longue illusion que sa maîtresse avait quarante ans, qu'elle eût pu être sa mère, qu'il s'était trompé de saison, ayant pris l'automne pour le printemps, et qu'il pressait sur son cœur la vieillesse de Manon Lescaut. Nous voudrions pouvoir reproduire ce récit encore incandescent, à travers tous les refroidissements du style de Medwin, sur lesquels a soufflé encore une traduction[2].

Il ne s'agit plus de celle (peut-être Caroline) qui connaissait à fond le texte de Lucrèce, le comprenait dans sa langue, l'appliquait dans sa vie, et gourmandait

1. Moore, t. II, p. 214.
2. Medwin, t. I, p. 107 et suiv.

si rudement les bévues de son commentateur Busby[1], ni de cette mystérieuse C... dont il dit :

J'ai été chez C.... afin d'expliquer notre malentendu ; elle est vraiment très-belle, du moins à mon goût. Je me rappelle qu'à mon retour des pays étrangers, c'était la seule femme que je pusse regarder ; toutes les autres étaient si fades, si insignifiantes, si blondes ! Son teint un peu brun et ses traits réguliers me rappelaient ma « Jannat-al-Aden. »

Non, il ne s'agit pas de cette lady C..., qu'il place à la tête des bas-bleus, qu'il est obligé de fréquenter parfois par politesse, et dont il doit subir les conversations fades comme leur thé, les miss Berry, pour lesquelles il a un peu de la considération d'Horace Walpole, de Mrs Wilmot, un cygne égaré dans l'étang littéraire, lady Blessington, lady Morgan, dont il parle peu, et qui parlera un jour beaucoup de lui dans ses amusants et agaçants *Souvenirs*. Non, il ne s'agit pas de cette C... dont il dit :

Regardez-là en face et vous oublierez tout le reste. Oh ! quelle figure ! *Per te, Diva potens Cypri*, pour être aimé de cette femme, je bâtirais et brûlerais une autre Troie[2] !

Ni enfin, de lady..., « ce papillon kachemyrien, aux ailes bleues, qui va suçant les fleurs des livres et des sciences[3]. »

Il s'agit d'une femme à propos de laquelle il écrit

1. Moore, t. II, p. 196.
2. Moore, t. II, p. 198, 205. Il en parle encore p. 249 : « J'ai été fortement tenté. C.... avait quelque chose de si turque avec son turban rouge, ses traits réguliers et son teint brun et animé ! Ce n'est pas qu'*elle* et *moi* puissions jamais être rien l'un pour l'autre ; mais j'aime tout ce qui me rappelle les enfants du soleil. »
3. Moore, t. II, p. 230.

la page qui suit, et que nous avons en vain essayé de deviner :

Baldwin me talonne pour que je présente la pétition des pauvres diables enfermés à Kingsbench (*le Clichy de Londres.*) Je me chargeai de celle de Cartwright, l'année dernière; Stanhope et moi nous tînmes tête à toute la Chambre, et nous la défendîmes vaillamment; notre opiniâtreté nous valut même quelques railleries et un peu de ridicule. Mais je ne suis pas « en veine » pour cette affaire-ci. Eh bien! si.... eût été ici, elle me l'eût fait entreprendre. Voilà une femme qui, au milieu de toutes ses séductions et de tous ses charmes a toujours poussé un homme vers la gloire et vers tout ce qui est utile et bon. Si elle fût restée, elle aurait été mon génie tutélaire....

Baldwin ne cesse de m'importuner; mais, hélas! « je ne puis pas sortir, je ne puis pas sortir, » répétait le bouvreuil. Ah! me voilà de niveau avec ce chien de Sterne, qui aimait mieux pleurer un âne mort que secourir sa mère vivante. Misérable hypocrite, — lâche esclave, — sycophante! Mais moi, je ne vaux pas mieux que lui. Je ne puis pas trouver le courage de prononcer un discours en faveur de ces malheureux; et trois mots et un demi-sourire de..., si elle était là, pour me le demander (et certes elle aurait insisté, du moins elle m'a toujours pressé de remplir mes devoirs de sénateur, surtout pour la défense des faibles); trois mots et un demi-sourire auraient fait de moi leur avocat, sinon un éloquent orateur [1].

Grâce au goût dépravé de Moore pour les initiales, rien ne nous indique quelle fut cette femme qui eût pu exercer, par trois mots et un demi-sourire, sur les pensées et les actions de Byron, une influence si salutaire et si décisive; qui, si elle fût restée, eût été son génie tutélaire.

1. Moore, t. II, p. 230, 231.

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que cette femme, dont l'absence fut si funeste à Byron, ne fut pas, ne pouvait pas être cette jeune puritaine prodige qui va faire son entrée sur la scène. C'est elle qui, par un mélange de dédains et d'avances, calculé pour exalter chez Byron l'amour-propre jusqu'à l'amour, le fera, au moment précis indiqué par un de ces cœurs positifs, qui battent comme une montre, tomber dans le piége légitime d'un mariage fatal. C'est elle qui, à peine femme, à peine mère, le jour où son empire se heurtera à la première résistance de l'esclave légal, du serviteur intime, de l'époux-consort qu'elle a rêvé, l'abandonnera sans pitié, sans pardon, sans remords, emportant sur son sein impassible l'enfant qu'elle a conquis. Cette jeune fille, cette femme, perfide épouse de Byron sans défiance, tyran domestique qui poussera si loin l'art de se poser en victime, ce sera la vengeance incarnée de l'hypocrisie anglaise, irritée des railleries irrévérencieuses de Byron. Ce joug qu'il n'a pas voulu porter socialement, on le lui imposera conjugalement, et ce masque glacé qu'il a arraché audacieusement du front de l'égoïste vertu et de l'honnêteté étroite, de la vertu sans cœur et de l'honnêteté sans entrailles, il le retrouvera sous ses lèvres, dès le premier tête-à-tête de cette irréparable union. Et cependant il y avait là peut-être, sans le *cant*, tout ce qu'il fallait pour être heureux. Byron désirait l'être et ce lion était un enfant qu'une main plus caressante eût gouverné. C'est la douceur qui dompte les forts.



CHAPITRE IV.

UNE HONNÊTE FEMME.

Byron tourne autour du mariage. — *Anna Bella.* — Coquetteries puritaines. — Avances détournées dans une retraite. — Manége épistolaire. — Histoire de la fascination. — Première rencontre. — Moment trop opportun. — Le salon réservé chez Murray. — Habitués du salon. — Vers contre Byron, par une jeune fille. — Il veut connaître l'*authoress.* — L'ange et Satan. — *Flirtation.* — Récit par Byron de la première visite. — Fâcheux augure. — Comment on se marie sans le savoir et le vouloir. — Demande et refus. — *Le Corsaire.* — Le héros et l'auteur. — Apogée de la vogue de Byron. — Stances sur la princesse Charlotte. — Admiration orageuse. — La mauvaise compagnie de « soi-même. » — Mistress Mule. — Variations de Byron sur le thème du mariage. — *Misanthropie* et *mysogénie.* — Byron continue à chercher. — La fille de lady Strafford. — Soucis d'affaires. — Rébellion des choses. — Byron s'obstine contre la fortune. — Il s'indigne contre la gloire. — Il ne veut plus écrire.... et il écrit *Lara.* — La femme et la bibliothèque. — Malheureusement Byron a un cœur. — Byron en arrive à vouloir épouser celle seulement qui l'a refusé. — Conseils malencontreux de Moore. — La girouette tourne. — Les renards à qui on a coupé la queue. — Byron renouvelle la demande de la main de miss Milbank et est agréé. — Sa joie, ses espérances, ses illusions. — Ses lettres de fiancé. — Pari de célibataire perdu et payé. — Lettres à Moore. — Effusions de cœur. — Pressentiments de Moore. — Jour nuptial et fatal. — Gaucheries et distractions de l'époux. — Impassibilité de l'épouse. — Mistress Williams. — Le premier soir. — Mistress *Iago.* — La *governess.* — Splendeur et misère. — Décroissance de la lune de miel. — Mélancolie de Byron. — Ada. — Bienvenues fort différentes. — Comment se conduit une honnête femme qui veut se débarrasser de son mari. — Plaidoyer pour Byron contre sa femme. — L'affaire Mardyns. — Témoignage de Mme de Staël. — De la comtesse

Blessington. — Avis de Macaulay. — Chute et disgrâce universelle de Byron. — Son départ. — Son testament littéraire. — Ses adieux.

Voici comment Byron parle d'elle la première fois qu'elle apparaît dans les *Mémoires* de Moore (rendons-leur le seul titre qu'ils méritent), en ce *Journal* qui seul en assure la lecture.

Reçu hier (30 novembre 1813), une très-jolie lettre d'Anna Bella. Quelle étrange situation, quelle singulière amitié que la nôtre! Sans une étincelle d'amour, ni d'une part, ni de l'autre; résultat de circonstances qui, d'ordinaire, engendrent d'un côté la froideur, de l'autre, l'aversion. C'est vraiment une femme supérieure et très-peu gâtée; chose étrange pour l'héritière d'une grande fortune, une jeune fille de vingt ans, pairesse par droit de naissance, fille unique qui en a toujours fait à sa tête. Poëte d'ailleurs, mathématicienne, métaphysicienne, et cependant, avec tout cela, bonne, généreuse, douce, presque sans prétention. La moitié moins de talents acquis et le dixième des avantages qu'elle tient de la nature, eussent fait tourner toute autre tête [1].

Il est curieux de suivre les progrès lents, mais sûrs, de cette incantation, de cet *ensorcellement* de Byron par la jeune magicienne. C'est l'histoire de la *dionée* attirant doucement la mouche par son parfum mielleux, et, au premier contact, refermant sur elle les perfides replis de sa corolle. Pendant quelque temps se détournant de cette irritante indifférence, Byron cherche ailleurs une plus facile victoire. Mais il songe toujours au mariage, à ce mariage qui lui semblait le pis aller de la vie, et qu'il a longtemps considéré comme une variété du suicide.

1. Moore, t. II, p. 228.

Or, songer au mariage, c'est songer à Anna Bella, la miss la plus naturellement épousable de toute l'Angleterre, pour un homme qui veut se garder au moins du ridicule d'une sotte fin. Le 16 janvier 1814, il écrit :

Je me prends d'admiration pour *** la jeune sœur de.... *Une femme serait mon salut.* Certainement, les femmes des gens de ma connaissance m'ont fait peu de bien jusqu'ici.... Elle est belle, mais bien jeune, et je la crois sotte ; mais je ne l'ai pas assez vue pour en juger ; d'ailleurs, je n'aime pas l'*esprit* en *cotillon*. Il est très-probable qu'elle ne m'aimerait pas, et moi e ne l'aimerais pas non plus ; mais suivant mon système, et le système moderne en général, cela importe peu. L'affaire (si jamais ça en vient là), sera réglée entre le papa et moi. Elle en ferait à sa tête ; je suis doux et docile avec les femmes ; et si je n'en deviens point amoureux, ce que je tâcherai d'éviter, nous ferons un couple très-bien assorti. Quant à sa conduite, il faudra qu'elle y veille.... Mais *si* j'aime, je serai jaloux ; et c'est pour cela que je ne veux pas aimer. Après tout, je doute de moi, et craindrais de n'être pas aussi patient que le demanderait la bienséance pour un mari de mon rang. Le divorce perd la pauvre femme, et les dommages sont de tristes compensations. Mon caractère n'aurait qu'à me pousser à quelque vengeance orientale, ou tout au moins à un appel au tribunal. Non, tout décidément, je n'en veux pas, je suis fait pour rester solitaire. Cependant, j'aimerais de temps en temps à avoir quelqu'un pour bâiller avec moi [1].

Il est impossible de se rendre compte *à priori* des vicissitudes de sentiments et d'idées par lesquelles Byron descendit de si haut et vint de si loin pour charger miss Milbanck du soin de son bonheur et mettre sa gloire à ses pieds. Les confidences intimes de son *Journal* nous sont encore nécessaires pour combler

1. Moore, t. II, p. 263.

les lacunes, ménager les transitions et nous permettre de mesurer l'orbe immense autour duquel dut évoluer l'astre byronien pour devenir le satellite d'une pâle étoile du puritanisme. Mais racontons d'abord cette première rencontre qui faillit aboutir à un choc, cette première demande de mariage suivie d'un refus, dont Byron, loin de s'offenser, résolut, piqué au défi, de vaincre la rigueur et de surmonter l'obstacle. Blessure d'amour-propre qui fit jaillir de son cœur, quoi qu'il en ait dit, quelque chose qui ressemblait à l'amour. En 1813, Byron se trouva à l'un de ces moments de lassitude, plutôt que de sérieux apaisement, où l'on rêve le port après tant de tempêtes, et où les calmes abris et les chastes plaisirs du mariage apparaissent au naufragé des passions sous la même lumière et la même poésie que jadis les grottes décevantes de Calypso. En pareil cas, il se trouve toujours une amie pour avoir une autre amie bonne à marier, et un officieux ami qui vous offre son intermédiaire, et, comme les témoins du duel, arrange immédiatement l'affaire de façon à la rendre inévitable. Byron se laissa faire. Il y a des moments où l'on suit machinalement, fatigué de la route, le prêmier venu qui se présente dételant la voiture ou vous tenant la botte à l'étrier, et conduisant le cheval à l'écurie, fût-il un voleur qui va enfourcher la bête et se sauver en vous adressant un ironique adieu. Il y a des moments, la Révolution l'a bien prouvé, où l'on monte à l'échafaud et où l'on se jette dans la mort comme un homme fatigué qui enjambe son lit et s'enfonce dans les couvertures. Byron était, en 1813, rassasié de plaisir et soûl de gloire, prêt à tout, même à se marier. Lady Melbourne, Ro-

gers, Hobbhouse, Moore lui-même, résolurent de profiter de l'occasion et de creuser un lit légitime à ce torrent amoureux. Justement il se trouva que Byron était piqué au jeu par une petite aventure qui favorisa ces honnêtes calculs matrimoniaux. Il avait pris, dès ce temps-là, l'habitude de se rendre à midi, tous les jours, chez son éditeur, M. Murray, où il trouvait plusieurs hommes de lettres et gentlemens de ses amis ou de ses connaissances : Gifford, Davies, Bankes, Moore, plus tard Walter Scott lui-même. Il y passait environ trois heures, occupé à parcourir les journaux, à feuilleter les brochures et les livres nouveaux, à s'enquérir des nouvelles de *Grub-Street*, comme il disait ironiquement du quartier des lettres et de la misère, des habits bleus et des bas-bleus, de la chronique scandaleuse de la cour et de la ville, des derniers paris, du prochain bal de dandies, etc. Son très-habile éditeur, jaloux de retenir le noble auteur qu'il avait su attirer, et de se maintenir dans les bonnes grâces qui lui assuraient le bénéfice, pour tout lieu public, d'une présence illustre, avait ménagé à son hôte de l'après-midi toutes les satisfactions du confort, et multiplié autour de lui toutes les séductions de la curiosité et de l'amour-propre. Il lui avait réservé un salon, dont ceux-là seuls que Byron lui avait désignés franchissaient le seuil envié, et où les réputations du jour faisaient, à la gloire éclatante qui les pâlissait, une cour plus ou moins sincère. C'est dans une de ces conversations d'après-dîner, spirituelles, vives et libres, qu'il apprit, non sans sourire, que, seule peut-être, une voix et une voix de femme, avait osé protester contre son scandaleux triomphe ; que cette femme, une jeune

fille, n'avait pas craint de soulever son masque et de découvrir le visage de miss J. Milbank, fille unique de sir Ralph Milbank, baronnet. Pour ajouter à l'audace naïve de ce défi, la jeune vengeresse du puritanisme l'avait écrit en vers, et c'est dans la langue poétique qu'elle reprochait au plus grand poëte de son pays, l'abandon de cette Muse de la vertu, de la piété, de l'amour honnête et pudique qu'elle représentait si bien. Byron n'était pas un de ces monstres qui n'entendent pas la plaisanterie, et qui ouvrent sans façon, même contre une vierge, leur gueule d'hippogriffe. Il lui sembla curieux de connaître la jeune fille qui osait le fixer sans trembler, et mesurer ainsi de sa petite main le géant de la poésie satanique. Il lui sembla plus curieux encore de dompter cette indignation farouche et ingénue, et de faire de l'auteur de la satire l'héroïne de son propre roman. L'aventure faisait du bruit dans le double monde des lettres et des salons. La galerie se formait avec son insatiable et imperturbable curiosité. Les paris malicieux se chuchotaient à l'oreille. Quand bien même Byron n'eût pas été de ceux qui avancent toujours, il n'y eût pas eu moyen de reculer. Le triomphateur si gracieusement insulté n'eût pas de peine à trouver une occasion favorable pour faire agréer ses hommages, et le monde se demanda ce qui allait arriver à l'ange femme, quand il trouverait un ennemi si bien appris, et comment il oserait frapper, après tout, de l'épée étincelante cette tête aux cheveux bouclés, aux yeux fascinateurs, inclinée respectueusement et baisant le talon qui devait l'écraser.

Lord Byron vit donc, avec une curiosité émue de ces pressentiments avant-coureurs, de ce que Stendhal a

appelé la *cristallisation*, la jeune fille pure, spirituelle et intrépide, qui avait osé la première sonder, sans en être attirée ni effrayée, la profondeur vertigineuse de son génie. C'est chez lady S.... (Strafford ?) que fut ménagée cette entrevue trop décisive. Plus tard, celui qui devait être le héros, puis la victime de cette imprudente *flirtation*, racontait en ces termes à son confident Medwin les incidents de cette première visite.

Je vis pour la première fois miss Millbank chez lady S.... Ce fut un jour fatal, et je me souviens que je trébuchai en montant les escaliers. Je fis à Moore, qui m'accompagnait, la remarque que c'était d'un mauvais augure ; j'aurais dû faire cas de l'avertissement.

En entrant dans l'appartement, je remarquai une jeune femme, plus simplement vêtue que le reste de l'*assemblée* et assise seule sur un sopha. Je la pris pour quelque demoiselle de compagnie, et je m'informai si ma conjecture était juste. « C'est une riche héritière, me dit Moore tout bas, et il continua, en baissant la voix : Vous feriez bien de l'épouser, pour réparer votre vieux château de Newstead. »

Il y avait dans la personne de miss Millbank quelque chose de piquant qu'on peut appeler joli. Ses traits étaient fins et délicats, quoique irréguliers. Elle avait la plus belle peau imaginable ; elle était parfaitement prise dans sa taille ; il y avait en elle une simplicité, une modestie de maintien tout à fait caractéristiques, et offrant un heureux contraste avec cette affectation de manières, cette roideur étudiée qu'on appelle bon ton. Elle m'intéressa extrêmement. Il est inutile de vous faire entrer dans les détails des progrès de notre connaissance [1]....

Ces relations ouvertes sous de si fâcheux auspices, curiosité d'une part, coquetterie de l'autre, mais coquetterie sourde, la plus terrible de toutes, coquet-

1. Medwin, t. I, p. 52.

terie de l'eau dormante! aboutirent facilement et rapidement au résultat logique de ces rapports entre deux natures également dominatrices, mais inégalement patientes. La victoire demeura à la ruse sur la force. La vipère fascina le lion. Byron, vaincu, aspira au joug conjugal, impatient peut-être de secrètes revanches. Miss Millbank sentit le danger. Elle éluda la demande la plus positive qui puisse être faite en ce monde par ce *non*, gros de *oui* futurs, qui retient en repoussant. Elle formula ce refus avec tant de tact et de ménagements, qu'il semblait une victoire, puisqu'elle reculait, et se retournait en fuyant. Acharné à sa conquête, attribuant l'échec de cette première épreuve à des craintes qui n'ont rien que de flatteur, à des scrupules où l'on peut voir la moitié d'un aveu, Byron se sentit plutôt excité que découragé :

Son refus était exprimé en termes qui n'avaient rien d'offensant pour moi. D'ailleurs, j'étais persuadé qu'en rejetant mon offre, elle était gouvernée par l'influence de sa mère. Ce qui dut surtout me confirmer dans cette opinion, c'est qu'elle renoua elle-même sa correspondance avec moi un an après. Sa lettre portait en substance que, quoiqu'elle ne pût pas m'aimer, elle désirait mon amitié. L'amitié est un mot dangereux pour de jeunes personnes. C'est l'amour avec toutes ses plumes, et qui n'attend plus qu'un beau jour pour s'envoler.

Byron, à la suite de cet échec, retomba bientôt dans les tergiversations et les oscillations de sa pensée toujours portée à l'extrême et de sa vie contradictoire. Son *journal* et ses *lettres* sont l'image fidèle de ces houles perpétuelles de son âme agitée, et de ces désirs vaga-

bonds, tour à tour emportés par le goût de l'orage ou le désir du nid.

Les premiers mois de 1814 furent marqués par la publication et le succès sans égal encore dans cette vie déjà gâtée par le succès, du *Corsaire*, troisième épreuve de ce type favori de Byron, et dont il a jusqu'au bout multiplié et caressé les images, comme s'il y eût mis ou s'il y eût cherché les traits de sa propre ressemblance, *Childe-Harold*, le *Giaour*, le *Corsaire Lara*. Ainsi, de degré en degré, de spirale en spirale, de ténèbres en ténèbres, descendra constamment vers l'abîme cette Muse conçue dans la douleur et éprise de la sombre beauté des têtes fatales, que tuera enfin, à la dernière marche de ce puits d'ombre de l'abstraction et de l'exception, le froid baiser de *Manfred*. Ce *Conrad* du *Corsaire*, dans lequel les lectrices surtout virent le portrait de l'auteur, répondait si bien à l'idéal du moment, à la mode régnante, qu'il est impossible de dire l'effet qu'il produisit sur ces imaginations de 1814, passionnées par les luttes gigantesques qui faisaient trembler l'Europe sur ses fondements, avides des émotions étranges, des passions excessives, des dénoûments terribles qu'on exigeait d'autant plus du poëme et du roman, quand la réalité elle-même les contenait dans son drame. Cette double coïncidence, que le poëte n'avait peut-être pas assez dédaignée, assura à l'ouvrage un débit prodigieux, et plus d'un vers de ce poëme ardent mit le feu à plus d'une tête et à plus d'un cœur. Pour achever de passionner cette élite de lecteurs, qui pour la première fois se faisait foule, Byron avait, à l'adresse des deux sexes de ce public, exalté à la fois par le satanisme et le patriotisme, dé-

coché ces *stances* à la princesse Charlotte, un des chefs-d'œuvre de la satire lyrique : « Pleure, fille d'une race royale ! » Les journaux ministériels ouvrirent aussitôt le feu sur cet insolent petit brûlot, jeté dans leurs eaux d'une main infaillible et inexorable. Au même moment, l'auteur du *Corsaire* et des stances à la princesse Charlotte, affectait d'irriter encore la fibre officielle et populaire par ses épigrammes sur la décadence anglaise et sur la déchéance royale s'enrôlant au service de la Restauration, épigrammes rendues plus cruelles encore par cette admiration pour Napoléon, à la fois sincère et artificielle, où il faut faire la part des circonstances et du défi, mais qui est demeurée jusqu'au bout une des passions de Byron, et un des traits de sa physionomie littéraire et morale les plus caractéristiques. De là, contre le poëte impie, le lord Jacobin, l'Anglais bonapartiste, un déchaînement de colères aveugles, de susceptibilités étroites, une conspiration de haines aristocratiques et populaires qui devait trouver dans miss Milbank l'instrument de cette vengeance presque nationale qui eut dans une querelle conjugale, son vulgaire Waterloo, et, dans le roc de Missolonghi, son sublime gibet.

C'est peu de jours après les premières manifestations publiques ou privées, dont le poursuivaient à la fois l'admiration et la colère, que le poëte provocateur, rentré dans la solitude, l'oisiveté, et ce que Locke appelait « la mauvaise compagnie de soi-même, » retombait dans ses analyses amères et stériles ; et, en songeant au passé, au présent et à l'avenir, ne trouvait, pour caractériser son état de doute et d'inquiétude, que les vers funèbres d'*Hamlet*. Voici un échan-

tillon de ses réflexions moroses et sarcastiques. Nous passons, par une réserve facile à comprendre pour ceux qui les liront, celles qui concernent Napoléon, la République, tous les paradoxes politiques enfin qui illuminent sans cesse le ciel de son esprit, fusées brillantes, puis carcasses fumeuses et vides. Byron s'amusait de ces sublimes absurdités d'un génie en délire qui joue, brutalement téméraire, avec la poésie et la raison, comme un enfant avec des cristaux étincelants, mais fragiles, qui se brisent avec bruit, après avoir décrit une brillante parabole, sur l'angle aigu du bon sens. Mais citons seulement, de ces épanchements intimes, ce qui a trait à cette situation morale que nous essayons d'analyser.

Irai-je chez Mackintosh, mardi? Hein! Je ne suis point allé chez le marquis de Lansdowne, ni chez les miss Berry, quoique ces deux réunions soient agréables; j'en dis autant de sir James. Mais je ne sais, il me semble qu'il n'y a rien à gagner dans les assemblées, à moins que l'on n'y rencontre quelque belle à soi, quelque passion, sa Reine [1]....

Le dimanche 25 février, sa pensée incline vers la femme, la femme et sa présence toujours pacificatrice, consolatrice, tutélaire, « même sans amour, » même sous la figure ridée et les vêtements sordides de la farouche mistress Mule « chargée d'allumer son feu. « La plus vieille simpiternelle, et la plus flétrie de son « espèce; sentinelle vigilante, constant épouvantail « qui le préserve d'importuns visiteurs, dont la phy- « sionomie rechignée contriste ses plus dévoués amis, « dont enfin le caractère aigre ne s'humanise que par

1. Moore, t. II, p. 279, 280, 281.

« lui. » Elle-même parvient à le faire rire, même maintenant qu'il devient *loup-garou*, comme le lui dit Hobbhouse, « et qu'il lui faut être seul pour être lui-même. » Elle-même exerce sur lui cette influence étrange et calmante, et exhilarante, et il l'emmènera de Benn-Street à Albany-Street, et jusque dans l'appartement nuptial et le grand train de Piccadilly[1].

Un autre jour, le 7 mars, la girouette a tourné. Le vent qui poussait sa pensée vers les eaux calmes et tièdes de la félicité conjugale, l'entraîne maintenant du côté des orages. Le baromètre est à : *dégoût*, *doute*, *sarcasme*, *misanthropie*, *mysogénie*. Ce même homme qui trouvait tout à l'heure que la vieille et jaune mistress Mule a du bon, se reproche l'attrait qui l'induit trop souvent et le retient trop longtemps aux visites à lady Melbourne, il se querelle de ce plaisir innocent, il se trouve à la fois odieux et ridicule dans son rôle de parrain nuptial de la fille de son homme d'affaires, M. Hanson, qui épouse son ami le comte de Porsmouth. Il trouve que le mariage est une drôle de cérémonie. Il n'a pu garder son sérieux à l'exhortation du célébrant. Il a joint tout de travers les mains de l'heureux couple. Ce Porsmouth flegmatique qui répondait à tout comme s'il eût tout su par cœur, et parfois même devançait le prêtre, le scandalise et l'agace. Il regarde sa pendule qui va sonner minuit, et la seule idée de cette heure de *consommation* le remplit d'une jovialité qui s'attriste peu à peu quand il retombe — de ces visions d'amour légitime, de bonheur

1. Moore, t. II, p. 286, 287, 288.

permis, d'embrassements bénis et féconds, de babys aux frais visages, de maison souriante aux enfantins gazouillements, d'images vivantes de la jeunesse et de l'union qui leur ont donné le jour, — quand il retombe dans la froide réalité de son égoïste isolement[1].

Je suis allé au spectacle avec Hobbhouse. Mistress Jordan ne peut être surpassée dans *Hoyden* et Jones est passable dans *Foppington*. Quelles pièces! Que de sel et d'esprit! Hélas! Congrève et Vanbrugh, voilà toute notre comédie. La société actuelle est trop insipide pour fournir de pareils modèles. J'ai refusé d'aller chez lady Keith. Hobbhouse trouve cela étrange; moi, je suis étonné qu'il aime les assemblées. Si un homme est amoureux, et, en dépit de certain commandement, convoite le bien du prochain, et le rencontre là, à la bonne heure, ce sont choses parfaites; mais aller faire nombre dans le troupeau, sans motif, sans plaisir, sans but déterminé, par la mort! on ne m'y prendra pas. Il m'a parlé d'un singulier bruit; c'est ce que je suis, *moi*, le véritable Conrad, le vrai corsaire de mon poëme;...

Demain, je recevrai des lettres importantes. Laquelle? X.... Y.... ou Z?... Oh! *** réside dans mon cœur, *** dans ma tête, *** dans mes yeux; et celle qui n'est pas mariée, le ciel sait où! Toutes écrivent et veulent qu'on leur réponde[2]....

Mardi 15 *mars*.—J'ai écrit à ***, le bruit qui court à propos du *Corsaire*. Elle prétend que cela ne l'étonne pas, « Conrad est si *ressemblant!* »

Cette correspondante si perspicace et si hardie ne doit être autre que celle dont il écrivait, quelques lignes plus bas.

Une lettre de Bella. J'y ai répondu. Si je n'y prends garde, je redeviendrai amoureux d'elle[3].

1 Moore, t. II, p. 290, 291. — 2. Moore, t. II, p. 293-294.
3. Moore, t. II, p. 296.

Le 22 mars, après une semaine passée à aller dans le monde malgré lui et à se fatiguer d'exercices violents pour agiter la bile de ses indécisions et de ses colères contre le métier littéraire qui expose aux *Anti-Byron*,— quand, mouche harmonieuse et satirique « on s'est perché sur le rayon d'une roue qui fait force poussière, » et que ce tourbillon importune les gens qui n'aiment pas le bruit et la poussière et qui s'en prennent non à la roue, mais à la mouche — il se replonge, dégoûté d'être auteur et jurant que si jamais il a un fils, ce métier ne sera point le sien, dans ce gouffre de la vie de salon, il prend un bain d'ennui dans ce fleuve peu rafraîchissant qui n'a pas les vertus du Léthé. Il va, « pour se punir de vivre sans but, » chez lady Hardwicke, chez lady Lansdowne, chez lady Heatcote. C'est chez cette dernière qu'il fait une rencontre qui eût pu donner, s'il l'eût voulu, à sa vie ce but tant désiré. Mais la volonté des rêveurs est un arc relaché qui ne pousse plus la flèche. La vie des rêveurs appartient au hasard, archer fantasque et aveugle.

Voyons! qu'ai-je vu? La seule personne qui m'ait frappé, c'est la fille aînée de Lady Strafford. On dit qu'elle n'est *pas* jolie. Je ne sais : tout ce qui plaît est joli. Il y a en elle quelque chose qui ressemble à une *âme*. Elle change de couleur, rougit et pâlit; puis dans tous ses mouvements il y a cette réserve, cette timidité suppliante de la gazelle! Aussi elle attira mon attention plus que toutes les autres femmes présentes; et mes yeux restèrent attachés sur elle jusqu'à ce qu'il me vint à l'idée qu'elle pouvait le remarquer et en éprouver de l'embarras. Après tout, il pourrait bien y avoir dans tout ceci quelque association d'idées. C'est une amie d'Augusta, et tout ce que cette dernière aime, je ne puis me défendre de l'aimer. Sa mère, la marquise, a causé avec moi pendant quelques instants. J'ai été vingt fois sur le point de

la prier de me présenter à *sa fille*. Mais je me suis arrêté tout court. Cela vient de cette tracasserie avec les Carlisle [1].

D'avril à septembre 1814 s'écoula une période moins militante et moins fiévreuse que celle qui avait suivi la publication du *Corsaire* et des vers à la princesse Charlotte, l'émeute d'admiration et de colère et le déchaînement des journaux ministériels. — Lord Byron avait fait hardiment tête aux chiens, et sa nature, qui sentait si fortement l'enivrement de la lutte, fut plutôt vivifiée que fatiguée par ce bain à contre-courant dans l'opinion publique irritée et agitée. Tout se calme, même la colère d'un peuple. En avril, Byron retombe dans cette mélancolique langueur qui succède aux grandes agitations. Il est dans cet état de susceptibilité nerveuse qu'offense un pli de rose. Il souffre de cet ennui rongeur, que le contraste du printemps souriant, des chants de ses oiseaux, du parfum de ses fleurs, du baiser de ses brises, rend encore plus poignant. Cet état moral est d'ailleurs, en dehors de l'inaction du cœur et de l'esprit, justifié et aggravé par les préoccupations d'une fortune embarrassée. L'acquéreur de Newstead, que son maître abandonne avec tant de regret, n'est pas en mesure de remplir ses engagements, et pendant plusieurs mois Byron est dans l'incertitude la plus pénible pour un homme dont la fierté ne se plie point à ces obstacles des affaires et à ces rébellions des choses. D'un autre côté, plus il est pauvre en réalité et plus il faut qu'il paraisse riche et cache sous la pourpre le renard qui lui ronge le foie. Des malins qui savent le défaut de cette cuirasse

1. Moore, t. II, p. 302.

de dédaigneuse ironie, l'accusent d'écrire pour gagner de l'argent, et de multiplier ses œuvres pour multiplier aussi des profits indignes d'un lord. Byron, qui jusqu'ici n'a pas dû une obole à ses ouvrages, Byron qui en a généreusement donné le prix à Dallas et à d'autres, répond à ce défi par un autre. Il soufflette à la fois sa gloire et sa fortune, il jure de ne plus écrire, de ne plus se commettre dans cette publicité où c'est parfois avec des poings de goujat qu'on brise la lyre des poëtes. Il écrit à Murray pour lui interdire tout commerce le concernant, moyennant le rembourse- de tous ses droits, frais et pertes. Une traite considérable est jointe à l'envoi de cet ultimatum. Murray, foudroyé par cette nouvelle qui compromet sa fortune naissante, ne parvient qu'à grand'peine, à force de prières, à faire revenir sur sa détermination ce poëte indigné qui veut être l'Omar de ses propres œuvres. Et par une contradiction qui l'honore et qui montre combien cet homme, déjà si calomnié, était vraiment bon et vraiment poëte, Byron lui promet *Lara* qu'il achève pour échapper à lui-même, à cet ennui qui le ronge également dans l'isolement et dans la société. La Muse seule, sa Muse en deuil, lui est parfois consolatrice, plus qu'aucune femme du monde des vivants.

Jamais je ne reste longtemps dans la société, même de la femme que j'aime, sans bientôt (j'en prends Dieu à témoin, lui qui ne le sait que trop, et l'esprit infernal, qui probablement ne l'ignore pas), sans, dis-je, soupirer après ma lampe et ma bibliothèque sans ordre et toute bouleversée [1].

1. Moore, t. II, p. 309.

Nous voici maintenant aux causes multiples mais directes du démenti brusquement donné à toute sa vie, à toutes ses opinions, qui poussa Byron à se marier et à se marier avec une femme qu'il n'aimait guère, qui ne l'aimait pas du tout, mais vers laquelle l'entraînait cet attrait irritant auquel elle obéissait elle-même. Et d'abord, tout ne valait-il pas mieux que « le sombre repos » où Byron achevait de s'engourdir, ne sortant de ces débauches d'idée qui épuisaient son cerveau que pour chercher dans les tête-à-tête *de griserie* avec Scroope Davies, ou les paradoxes de régime de ses soupers chez Watier, des diversions ruineuses pour sa constitution? Ensuite Byron était tenace et obstiné. Un refus était pour lui, surtout en semblable matière, un perpétuel défi dont il fallait à tout prix avoir raison. Il était prêt du reste à subir toutes les conséquences, fussent-elles désagréables, de cette opiniâtreté. Il avait pour maxime « que lorsque le vin est « tiré, il faut le boire jusqu'à la lie. » D'un autre côté, son égoïste isolement lui pesait parfois comme une honte. Il était humilié d'être seul.

Tout cela serait fort bien, si je n'avais pas de cœur; malheureusement j'ai découvert qu'il y a encore en moi telle chose, quoique en mauvais état, et toujours encline, que je le veuille ou non, à s'attacher à une seule.

Mais quelle serait cette *seule?* Celle qui l'avait provoqué, critiqué, refusé. Celle qui était le chef-d'œuvre, l'idole de cette société puritaine et royaliste dont il avait si inexorablement raillé les préjugés, flétri l'hypocrisie, froissé l'orgueil. Tous ces contrastes, toutes ces incompatibilités, bien loin de décourager

Byron, l'excitaient et l'irritaient, de façon à le faire sortir de cette indifférence qui eût reculé, sans cet aiguillon, devant l'obstacle d'une paille. Une seule chose eût pu l'arrêter. Celle qu'il voulait conquérir et emporter triomphalement, ravisseur légitime, au lit du mariage, eût été riche, qu'il eût hésité à commettre cette témérité qu'on eût pu croire intéressée. Mais justement la fortune de miss Milbanck n'avait rien à ce moment qui pût motiver une telle dérogation à ses habitudes et à ses goûts. Son éducation, son caractère, sa fortune relativement médiocre, son père et sa mère vivants encore et dominants, telles étaient les objections prévoyantes de Moore à un projet qui lui semblait insensé, et qui portait d'ailleurs un coup mortel à une autre candidature féminine dont il s'était fait le champion. Moore connaissait mal Byron, s'il le croyait capable de recevoir une femme de la main d'un ami. Il le connaissait encore moins, s'il ne voyait pas que c'était peine perdue de lui faire envisager au point de vue raisonnable une affaire où Byron était convaincu que le plus sage était de faire une folie. Enfin c'était verser de l'huile et non de l'eau sur ce caractère ardent que de lui faire les objections les plus propres à confirmer dans sa résolution un homme épris de l'impossible. — Mais elle n'est pas riche. — Tant mieux, on ne m'accusera pas de l'avoir prise pour sa fortune. — Mais elle est enfant gâtée, volontaire et impérieuse. — Tant mieux, je la dompterai. La femme est, de tous les animaux féroces, celui qu'il est le plus agréable d'apprivoiser. — Mais elle appartient à cette société que vous avez offensée et qui vous déteste de toutes les forces que la vertu peut donner à

la haine. — Tant mieux, je lui ferai renier les faux dieux, et me vengerai de ces idolâtres par une apostasie qui fera mon bonheur.

Ainsi raisonna Byron, un jour de septembre 1814, fatigué d'esprit, de cœur et de corps, à la suite de ces soupers de pugilat, de ces rendez-vous bachiques au « Cocotier » et de ces rencontres gastronomiques au club Watier, dont Moore nous a donné les bulletins[1]; à la suite de ce printemps orageux et fiévreux, de cet éréthisme physique, intellectuel et moral que les représentations de Kean, l'acteur favori de Byron, poussaient parfois jusqu'à ces enthousiasmes qui frisent la folie. Byron qui, le 3 août 1814, écrivait à Moore, de chez son ami Hodgson, mari heureux, cette boutade sur un autre mari, également enchanté de sa femme, le fils de lord Erskine :

Ah ! la belle chose d'être ici ! ne fût-ce que pour être témoin des félicités superlatives de tous ces renards qui, s'étant laissé couper la queue, voudraient persuader aux autres d'en faire autant pour avoir compagnie[2].

Byron faisait au même Moore, de ce cher Newstead, digne demeûre d'un Byron, « que ses revenants, son « architecture gothique et son air de désolation, ren- « dent encore aujourd'hui fort agréable » un aveu des inattendus :

Voici l'état de mes affaires. Demain, je saurai si une circonstance assez importante pour changer beaucoup de mes projets futurs doit ou non avoir lieu. Si la solution est négative, dans huit jours je serai à Londres et avant un mois je

1. Moore, t. II, p. 342, 365. — 2. Moore, t. II, p. 378.

pars pour l'Italie. Newstead m'est rendu, et des vingt-huit mille livres déjà payées, vingt-cinq mille me sont remboursées. Le dernier acquéreur appelle cela un sacrifice et nous ne nous disputons pas sur les mots. J'ai payé une partie de mes anciennes dettes, et j'en ai fait de nouvelles; il me reste pourtant quelques milliers de guinées, que jamais je ne pourrais dépenser selon mes goûts dans un pays comme celui-ci; par conséquent, je reprendrai mon vol vers le Midi. Mais tout ceci dépend d'un événement. Arrivera-t-il, ou non? Demain on décidera probablement. S'il arrive, ce ne sera pas trop le cas de voyager à l'étranger.

Cet événement, c'était la demande de sa main, adressée à miss Milbanck par lord Byron, dans une lettre dont un de ses amis, mêlé à cette affaire, et hostile au choix, dit après l'avoir lue : « Vraiment c'est une fort jolie épître. Il est dommage qu'elle ne parte point. Je n'en ai jamais lue de plus charmante. » « Alors, elle partira, » dit Byron, qui aimait à faire violence à la fortune, et qui écoutait volontiers les conseils, quand on était de son avis. La lettre fut scellée et partit.

Pendant cinq jours, Byron fut dans un état d'anxiété mêlé d'espérance, dont sa seconde lettre au même Moore, 15 septembre 1814 (deux lettres en un jour), respire le frémissement.

Le 20, c'est l'hosannah ému, attendri du triomphe nuptial intime. Éprouvé et reconnu capable de constance, Byron est agréé, agréé avec un empressement flatteur. Elle se rend enfin, cette citadelle de piété, de vertu, de pudeur. Et la clef de ce cœur si longtemps fermé, gardé par tant de scrupules, cuirassé par tant de méfiances, elle part, par une double lettre, à la double adresse de Byron, à Londres et à Newstead. Empresse-

ment qui peut sembler étrange et qui trahit la pensée secrète de cette longue résistance! Après avoir fait attendre deux ans un Byron, on tremblait d'attendre à son tour, d'attendre en vain, la coupe de la patience étant pleine, et le soupirant, pour un jour de retard, pouvant se lasser, se décourager, s'irriter peut-être. Byron satisfait, écrivait le 20 septembre à Moore ce bulletin de victoire, précédé d'une épigraphe empruntée aux *Mélodies irlandaises*, et qui peint bien l'illusion d'un cœur généreux, qui se croyait rassasié et qui n'était qu'affamé d'aimer.

Mon cher Moore, je vais me marier, c'est-à-dire que je suis agréé, et il est naturel d'espérer que le reste suivra. La mère de mes Gracques futurs est, selon vous, trop guindée pour moi, quoique le modèle des enfants *uniques*, imbue des maximes dorées de toutes sortes de grands hommes, et douée d'autant de qualités heureuses que Desdemona même. La dame en question est miss Milbanck, et j'ai reçu de son père l'invitation de me rendre chez lui en ma qualité d'élu; ce que pourtant je ne puis faire qu'après avoir terminé quelques affaires à Londres, et m'être procuré un habit bleu.

On dit que miss Milbanck est une héritière; circonstance que j'ignore entièrement et dont je ne m'informerai point. Ce que je sais, c'est qu'elle a des talents et d'excellentes qualités. Je crois aussi que vous lui accorderez du jugement, puisqu'elle a rejeté six candidats et qu'elle m'a choisi.

Si vous avez quelque chose à dire contre cette affaire, parlez, ma résolution est arrêtée, fixe, invariable; je suis donc dans la meilleure disposition pour écouter la raison, puisque ses effets sont neutralisés d'avance. Telle chose pourrait advenir qui nous fît rompre, mais j'espère le contraire....

.... Il faut maintenant que je me réforme tout de bon, et sérieusement; si je puis contribuer à son bonheur, j'assurerai par là le mien. Elle est si bonne que.... que,... en un mot, je me voudrais meilleur.

Nous citons volontiers ces lettres de Byron, parce qu'elles sont admirables, d'une verve soutenue et d'une légèreté ailée que n'ont pas toujours ses vers, mais surtout parce qu'elles éclairent singulièrement son âme, permettent de juger enfin, en la prenant aux origines, aux débuts, aux imperceptibles levains, aux germes peu à peu envenimés, cette grande querelle, demeurée jusqu'à ce jour indécise, des causes et des torts dans cette séparation où l'Angleterre prit si passionnément et si injustement parti contre la véritable victime. On voit les sentiments de Byron dans l'intimité, la nudité des épanchements épistolaires. On voit se rouvrir peu à peu, à la première goutte de pure rosée, cette âme brûlée et aussi purifiée par le feu des passions. Que de jeunesse encore en ce cœur qu'on disait blasé! Comme elle refleurit vite, cette fleur d'imagination et de sentiment qu'on prétendait à jamais flétrie. Et c'est le mariage auquel revient l'honneur d'un pareil miracle! Que n'a-t-il donc tenu ses promesses, cet hymen regardé comme une rédemption? Que ne devait-elle point pardonner, l'implacable matrone, à celui qui lui dressait dans ses lettres ces naïfs arcs de triomphe dont on ne trouve les hommages et promesses que dans l'enthousiasme d'un fiancé candide et sincère. Le 5 octobre 1814, il écrivait à la comtesse de....

.... Madame, je prends la poste pour devenir heureux. C'est miss Milbanck qui veut bien avoir la bonté de se charger de moi, etc....

Les préparatifs du mariage s'agitèrent au milieu des plus souriants auspices de concorde et d'espérance.

Quelques nuages de calomnie ou de médisance, qui ne firent que passer, ne firent aussi que rendre plus bleu l'azur serein de ce ciel nuptial, où allait se lever la lune de miel.

Et lord Byron, tout étonné de croire au bonheur, c'est-à-dire d'être heureux, enchanté de la surprise de soins et de sentiments si nouveaux pour lui, s'avoua gaiement vaincu dans son défi à la fortune, et s'occupa de payer à ses amis Hawke et Ray, les cent cinquante livres qu'il leur devait pour le pari, peu galamment tenu, mais galamment perdu de ne jamais se marier[1].

Oubliant ses préoccupations, à ce moment si diverses et si nombreuses, et tout ce ciel menaçant de procès, de dettes, de diffamation et d'envie qui semblait n'attendre, pour tomber sur sa tête, que la couronne de fleurs, Byron, de plus en plus pénétré du dévouement de celle qui bravait ainsi l'opinion et la sagesse elle-même pour s'enchaîner à son sort orageux, et le pacifier de sa bénédiction, Byron écrivait, toujours à son cher « Tom » Moore :

Ma femme future est une perfection. Je n'entends parler que de son mérite, de ses talents, de sa beauté. Ses espérances de fortune sont grandes, dit-on, mais je n'ai point pris d'information là-dessus. Il y a dix mois que je ne l'ai vue[2].

Le 15 octobre 1814, il lui écrivait encore, pour épancher la source intarissable de reconnaissance, d'espérance et d'illusions. Nièce de lady Melbourne, cousine de lady Cooper, héritière de lord Wentworth, distinguée par l'esprit, embaumée de cette odeur de bonne

1. Moore, t. II, p. 403. — 2. Moore, t. II, p. 399.

renommée qui sied si bien à la fiancée d'un poëte, et doublée de je ne sais quel attrait profane le parfum sacré de sa virginité, miss Milbanck était bien la femme prédestinée que lui conduisait par la main la fortune réconciliée. Il se félicitait alors d'avoir échappé à cette union, un moment mise en question, avec la fille de Mme de Staël, celle qui devait être le charme et l'honneur de la grande maison de Broglie et en remplir le foyer de toutes les grâces de la vertu. Plus tard, combien il devait regretter cette joie prématurée, en voyant à Coppet le bonheur et l'amour, graves et dignes, d'un mariage exemplaire. Combien il eût donné alors pour avoir été « *imbrogliato!* » Mais allons jusqu'au bout de ce chemin fleuri qui finit brusquement sur le gouffre de la déception.

Je ne me flattais point qu'elle me fût attachée, et il paraît pourtant qu'elle me voulait du bien. Je la croyais extrêmement froide, en cela je me suis aussi trompé.... Quant à ses vertus et.... vous en entendrez assez parler, car c'est une espèce de type de perfection dans le comté. Il est bon qu'un de nous jouisse de si bonne renommée, puisqu'il y a de mon côté un triste déficit dans la partie morale de cet article; le tout par la faute de ma chienne d'étoile, comme dit le capitaine Tranchemont.... Si cette union est productive, vous nommerez le premier fruit[1]....

Mêmes témoignages de cordiale confiance, d'espoir triomphant et de généreuse reconnaissance envers celle qui va désensorceler sa destinée, adressés à Drury, à Hodgson, Cowell, etc.

Le mois de décembre 1814 fut employé par Byron à prendre ses dernières mesures matrimoniales, à régler

1. Moore, t. II, p. 401.

ses affaires, et à vider gaiement avec ses amis, son maître de boxe Jackson, Kean, son acteur favori, et son trio de prédilection, Hobbhouse, Douglas Kinnaird et Moore, la question gravement frivole de l'habit noir ou de l'habit bleu comme habit de noces. Moore tremblait de ces effervescences du torrent, trop tôt rentré peut-être dans le lit de la vie régulière, et de certains signes caractéristiques et prophétiques de fatalité conjugale. Byron revenu couvert des applaudissements des étudiants d'Oxford, dans une sorte de triomphe de popularité et de sensibilité qui le rendait incapable d'entendre sans larmes les *Mélodies irlandaises*, s'avança enfin vers l'autel où devait s'accomplir le sacrifice de sa jeunesse et de sa liberté. Il était accompagné d'Hobbhouse. Enfin se leva sur Seaham, dans le comté de Durham, résidence de sir Ralph Milbank, le jour nuptial et fatal. C'était le 2 janvier 1815; le temps était gris et froid. Byron s'éveilla en proie à un inexprimable malaise. Il se leva, fit dans les champs une de ces longues promenades solitaires qui autrefois lui rendaient le calme et le rafraîchissement, et il n'arriva, sans pouvoir se guérir de cette mauvaise influence sans pouvoir ôter de devant ses yeux la vision d'un passé si hostile à l'avenir, qu'au moment même de la cérémonie. Il donna la main sans la voir à sa fiancée impassible, et il prononça sans les entendre les paroles irrévocables[1].

Oui, c'était bien là le jour maudit de ses vingt-sept ans, prédit par la devineresse, mistress Williams. Cette indifférence de la mariée, ces larmes jalouses de la

1. Voir l'admirable poëme consacré à cette vision rétrospective, à ce songe de sa vie, *le Rêve*. « Je le vis debout devant un autel, etc. »

belle-mère, pleurant la proie du lit conjugal, et l'autorité passant à un autre, ces distractions de lord Byron appelant encore « miss Milbanck » celle qui vient de recevoir devant lui le titre d'épouse, au doigt de laquelle il vient de glisser l'anneau fatal du mariage fatal de sa mère, fatalement retrouvé quelques jours auparavant sous la bêche du jardinier de Newstead : quels nombreux et fâcheux présages[1] !

Dès le premier soir de l'union, ce premier soir, en général sans faute et sans nuages, commencèrent les froissements et les incompatibilités. La double et terrible lutte, la lutte de l'homme et de la femme, de la belle-mère et de l'époux, troubla jusqu'au premier baiser. La pudeur et la concorde éteignirent en même temps leur flambeau.

Les époux avaient quitté Seaham pour Halnaby, autre terre de sir Ralph dans le même comté. En entrant dans l'appartement qu'il croyait commun, lord Byron ne fut pas médiocrement étonné de trouver une femme de chambre *établie* entre sa femme et lui. Cette pruderie lui parut d'autant plus déplacée qu'elle confiait sa garde à une de ces sentinelles parasites et serviles, dont la vertu ne semble pas faite pour résister. Il se contint, mais non de très-bonne grâce, comme on le pense bien. C'était la seconde fois qu'il trouvait, entre sa femme et lui, la tête de corneille de cette favorite subalterne, et son sourire de mauvais augure, déjà entrevus à sa distraction du départ : « *Miss Milbanck*, êtes-vous prête ? »

Le 10 janvier, lettre à Moore, pleine de détails et

1. Moore, t. II, p. 411. — Medwin, t. I, p. 53, 55.

d'impressions littéraires. L'amour est-il déjà tout bu? On semble presque à la lie du verre. Lady Byron n'est nommée qu'au *P.-S.* — Le 19 janvier, pressentiments et imprécations. Le spectre fatal, le démon de sa vie n'est donc pas terrassé[1]! Cependant les alternatives se succèdent, de sérénité ou d'orage, de confiance ou de désespoir. La lune pâlit peu à peu et n'est pas sans nuages.

Le 2 février, la lune de miel est passée, mais ces deux époux qui ne s'aiment plus, croient encore à l'estime, à la concorde, à la confiance, à tout ce qui constitue les liens d'une cordiale et douce habitude. On s'adorera encore peut-être dans la personne d'un bel enfant, et les lèvres refroidies et séparées se retrouveront encore et se rejoindront sur ses joues. On va rentrer à Londres, loin de la mère acariâtre et jalouse, du beau-père ridicule, au même discours qu'il récite invariablement devant les mêmes flacons, au même mot quotidiennement fait à propos du gigot qui ne quitte jamais la table à cette intention, du bon mais ennuyeux lord Wentworth. On va être chez soi, on y serait en effet sans la gouvernante, sans cette ennemie intime, cette furie domestique qui va vomir son venin sur les dernières fleurs.

A Londres arrivent bientôt, trop tôt, les préoccupations, déceptions, querelles d'affaires. La magnificence de Byron découvre peu à peu la gêne cachée sous ses brillantes apparences. Il n'a reçu encore de sa femme que 10000 livres sterling, bien vite dépensées d'un côté avec une égoïste sécurité, de l'autre une imprévoyante prodigalité. Les nécessités d'un fastueux train

1. Moore, t. II, p. 412, 413.

de maison, la voiture de milord, celle de milady, leur service particulier où trônent indiscrètement d'un côté Fletcher, et de l'autre mistress Charlement, la *governess* anarchique et fatale, qui divise pour régner, le Jago femelle que n'a pas même soupçonné lady Blessington dans son roman, qui glisse peu à peu, d'usurpation en usurpation, de l'antichambre au boudoir, du boudoir au salon, sa tête vipérine : tout cela coûte cher. Les créanciers, si doucereux, si satisfaits, si bénissants, qui ont fait une haie si béate au cortége triomphal, s'aigrissent, murmurent, s'irritent et fondent sur la maison avec leur cupidité brutale d'oiseaux de proie. Le sanctuaire est profané. On saisit jusques aux lits. Que faire? Newstead ne rapporte que 1500 livres de revenu net, et la propriété du Lancashire ne rapporte que des procès, qui coûteront déjà, en 1821, 14000 livres sterling. Nous n'écrirons pas l'histoire lamentable de cette décadence qui devait conduire lord Byron un jour, après avoir vendu ses livres, à ne pas posséder, il en faisait dix ans plus tard l'aveu à Murray, *quatre livres sterling*[1] !

Et cependant à ce moment même, toujours fier, il refusait 2000 livres que lui offrait noblement le libraire devenu son ami. Quant à l'abattement moral, au doute, au dégoût, à la colère, ils n'avaient pas attendu cette dernière épreuve. On en lit les premiers symptômes dans la correspondance de Byron dès le 10 février. Elle est pleine de soupirs et de colères, de plaintes et de défis, et va, toute en deuil, au-devant de l'adversité. Titan enchaîné dans une vie étroite, que n'élargit et n'ennoblit plus

1. Moore, t. IV.

l'horizon azuré de l'amour et de l'espérance; — soumis au perpétuel affront d'une contradiction vulgaire, atterré par les craquements de l'édifice, sourdement miné, de sa fortune et de son crédit, poursuivi par l'impérieuse jalousie de sa femme jusque dans les souvenirs de ce passé où elle s'obstine à chercher des rivales, condamné, avant d'être plaint, par l'opinion d'une société qui s'honore et se venge à la fois par ses rigueurs, — quoi d'étonnant que Byron ait eu des accès de cette incurable mélancolie qui faisait, à son avis[1], le fond amer, héréditaire, fatal de sa nature? Quoi d'étonnant qu'il ait parfois perdu patience, non jusqu'à sortir des bornes des convenances, mais de celles de la douceur? Quoi d'étonnant, enfin, dans son présent, fait vers cette époque, à Walter Scott, d'une grande urne d'argent, remplie d'ossements trouvés en février 1811 dans les sépulcres voisins des murailles d'Athènes, avec une inscription tirée de l'âpre Juvénal[2]? N'était-ce pas là le symbole navrant, l'aveu muet de son âme et de sa destinée, déjà pleines d'ossements et de tombeaux? Pourquoi, en ces moments funèbres, ne pas le laisser à lui-même, luttant contre l'ange des ténèbres et en triomphant, et reprenant peu à peu sa force et sa sérénité, comme une source un moment troublée? Mais lady Byron regardait comme un affront une tristesse dont on lui cachait les causes par orgueil et par pitié, et elle s'offensait, comme d'une révolte ou d'une rivalité, de toute infidélité du rêve, de toute distraction de la mélancolie. Mais on n'épouse pas un poëte alors, un grand seigneur ruiné, un malade de l'esprit, un blessé

1. Moore, t. IV. — — 2. Moore, t. II, p. 433.

de la vie! On unit son indifférence marmoréenne à la rubiconde satisfaction d'un banquier qui fait bien ses affaires.

Le 10 décembre, naquit Augusta-*Ada*, vieux nom de chronique et de tradition dans la famille de Byron. C'est pourtant la venue de cette charmante enfant, toujours adorée de son père, qui va donner le signal de la séparation. Tandis que le mari remercie Dieu de cette consolation si opportune, de ce vivant encouragement, l'épouse, sous la double instigation de lady Noël et de mistress Charlement, embrasse, avec la joie sans entrailles de l'orgueil et de l'ambition, l'enfant, instrument naïf de ses projets d'émancipation, l'enfant complice innocent de la désertion qu'elle médite, l'enfant honneur de son hypocrite retraite. C'est au nom de cette enfant, sortie d'un sein si digne d'être stérile, qu'elle quittera un époux accusé de violence et d'infidélité, coupable seulement de se trouver au mauvais moment ruiné et diffamé. C'est au nom de cette enfant qu'elle essayera, pour sauver l'ingratitude de sa fuite, l'indignité n'étant pas suffisamment apparente, et couverte d'ailleurs par la gloire, de faire passer son mari pour fou, incapable à jamais de tutelle, d'administration, d'autorité, d'hérédité, le calomniant à la fois dans son cœur et dans son génie.

Oui, pendant que Byron écrivait, triste et seul, *le Siége de Corinthe*, il devait subir deux fois à son insu, l'affront d'un interrogatoire déguisé qui eût pu le conduire à Bedlam. Il reçut cette visite, si humiliante en pareil cas, du médecin et du légiste auxquels lady Byron avait délégué les droits de sa sollicitude, les devoirs de son dévouement. N'y avait-il pas là de quoi tomber vrai-

ment fou, incurablement fou? Elle y comptait peut-être, celle qui partait tranquillement pour se rendre chez son père, et, au mari dont la joue était encore tiède du dernier et hypocrite adieu, écrivait deux lettres, l'une rassurante, commençant par ces mots: *Mon cher poulet*, l'autre foudroyante, annonçant qu'elle ne reviendrait jamais[1]!

Nous traitons ces délicates questions d'appréciation et de responsabilité, avec une franchise et une rudesse que ne justifient pas toujours les révélations d'un homme jusqu'au bout trop généreux pour croire à tant de perfidie, trop orgueilleux pour en convenir, et qui affecta toujours vis-à-vis de lady Byron, des regrets affectueux et des égards courtois, aimant mieux ne pas se défendre que d'accuser, préférant se réduire au silence qu'à la haine, et dissimulant sous des apparences de repentir l'héroïsme de son pardon. Mais nous ne devions pas nous prendre, dans l'intérêt de la vérité, supérieur à toute fierté et à toute convenance, à ce noble piége. Nous avons donc instruit l'affaire de cette séparation avec une impartialité sans ménagements d'aucune sorte. Et nous avons conclu aux torts, au crime moral de lady Byron.

Non pas que Byron soit sans quelques reproches à se faire. Nous ne donnons pas son innocence comme immaculée; mais il avait pour lui tout ce qui eût justifié et mérité la patience, le dévouement et la fidélité d'une femme moins honnête que lady Byron, dans le sens mondain et profane du mot. Jamais, malgré les sollicitations de l'opinion, hésitante dans sa complicité, et les remords de sa conscience, lady Byron n'est

1. Medwin, t. I, p. 56, 60.

sortie pour accuser, pardonner, ou protester, du silence de son égoïste vertu, de sa glaciale dignité. Ce silence finit par être un aveu.

Pourquoi n'a-t-elle donc, si elle n'était pas insensible, jamais répondu à ces lettres, que Byron, navré de solitude, découragé d'abandon, poursuivi par le désir de l'impossible retour, la chimère de l'impossible réconciliation, la douleur de ne pouvoir contempler que dans ses rêves et embrasser que sur son portrait sa fille adorée, lui écrivit successivement de Genève, de Venise, de Gênes, pour lui faire l'aveu et le reproche de ses douleurs d'absent et d'exilé, de ses fautes de désespéré dont elle était cause, de son spleen domestique, de sa nostalgie paternelle? Pourquoi n'a-t-elle pas protesté non plus contre ce passage de ses *Mémoires*, manuscrit remis par lui à Moore, contenant l'histoire franche et loyale de son mariage et de sa séparation, et qu'elle était sommée de lire et de démentir, si elle l'osait.

Si elle ne l'a pas fait, et c'est là sa seule, et maigre et étroite excuse, c'est qu'il eût fallu abandonner les agréments et les bénéfices de son attitude de persécutée de la vertu, de victime du mariage, d'héroïne puritaine, conjugale et maternelle. C'est qu'il eût fallu renoncer à l'infaillibilité, à l'inviolabilité; reconnaître ses torts, et désavouer ses complices, sa mère morte et sa gouvernante toujours gouvernante. C'est qu'il eût fallu descendre de son trône de présidente des bals de charité, de dame patronnesse, et trouver dans un cœur avare et stérile de quoi réparer le temps perdu, effacer les injustices, guérir les blessures, se refaire dans les prodigalités d'un dévouement expiatoire, sans récompense de popularité mondaine, une

seconde, obscure et véritable vertu ; c'est qu'il eût fallu enfin racheter les fautes de son égoïsme et de son orgueil en faisant de chaque heure des éternités d'affection, de repentir et d'humilité.

Voilà pourquoi lady Byron ne répondit rien, froide comme la statue, froide comme le tombeau, aux adjurations, aux reproches, au défi d'un mari de génie, de ceux que la postérité écoute et de ceux qui en appellent à la postérité. Voilà pourquoi elle ne répondit rien, à celui qui portait son souvenir comme un cilice et le portrait de sa fille comme un talisman. On s'est évertué, depuis longtemps, à trouver le mot de cette énigme, à soulever le voile de ce mystère, à résoudre ce problème moral, à expliquer enfin d'une façon pertinente et plausible, cette conduite contradictoire d'une femme honnête et perfide, dévote et ingrate, sage et coupable, douce et implacable. La chronique a interrogé, avant l'histoire, ce sphinx à l'œil mystérieux, à la lèvre scellée. Les champions de la vertu anglicane et de l'impeccabilité protestante, ont cherché des causes complexes et diverses à cette séparation qui s'explique cependant par les motifs les plus simples : l'incompatibilité des caractères, l'intolérance de l'égoïsme, l'inflexibilité de l'orgueil. On a rappelé, en les exagérant, des griefs d'une futilité ridicule, un mot ou un geste d'impatience, comme si l'épouse digne de ce nom, n'avait pas le privilége de calmer d'un baiser, de se venger par un pardon ou une larme, de l'involontaire et inoffensif outrage d'une vivacité. On a parlé, mais sans les détailler, d'infidélités scandaleuses, et, sans les nommer, de maîtresses adultères, alors qu'un mot, un nom fermaient la bouche aux défenseurs les plus déterminés.

est avéré que la conduite de Byron, pendant la première année du mariage, envisagée à ce point de vue strict et étroit, ne laisse point place à un de ces blâmes motivés qui excusent les représailles. Ce prétendu sérail d'actrices galantes et de poëtesses échevelées, dont on faisait au membre du comité du théâtre de Drury-Lane le scandaleux honneur, s'évanouit dès qu'on l'approche; mistress Mardyns, innocente séductrice, rivale imaginaire à laquelle on attribua un moment la discorde du mariage, et qui fut au théâtre sifflée sur cette imputation, ne tarda pas à être vengée par l'évidence, des rigueurs vertueuses du parterre et des loges, et réhabilitée par une ovation, d'une invraisemblable calomnie. Le récit de la querelle provoquée par son accidentelle et irréprochable présence dans l'hôtel de Byron, d'où elle aurait été chassée par une épouse outragée, et de la trop galante défense de Byron, obstiné à venger, sans respect pour les erreurs de la jalousie, l'hospitalité et l'innocence violées dans la personne d'une honnête femme soupçonnée, tout ce récit de l'auteur féminin d'une biographie incomplète et partiale[1], ne supporte pas la critique. Si des soupçons et des susceptibilités de ce genre, comme on pourrait le croire d'après certains aveux échappés ou prêtés à Byron lui-même[2] ont été la cause de la séparation, il est permis de n'y voir qu'un prétexte, tant qu'on n'alléguera, à la décharge de lady Byron, que des conjectures, des hypothèses ou des insinuations.

Mais quand bien même tout cela serait vrai, quand

1. *Lord Byron*, etc., par Mme Sw. Belloc.
2. Medwin. — Lady Blessington.

tous les récits seraient authentiques, tous les témoignages patents et probants,non, il n'y aurait pas là de quoi justifier un châtiment, dont aucune faute ne saurait excuser la cruauté empoisonnée, égaler le talion. Quel crime pourrait mériter une telle vengeance, si implacablement poursuivie, si profondément ressentie, multipliée chaque jour par de nouveaux traits, poussant, de son infatigable aiguillon, à tous les excès de la colère, à toutes les folies du désespoir un homme comme Byron?

Deux femmes l'ont dit, toutes deux amies de lady Byron, et naturellement portées à défendre leur sexe, Mme de Staël et la comtesse de Blessington : désespérer un grand poëte, déshonorer un grand homme, en faire le noble paria de la société anglaise, le maudit de son clergé, le but de toutes les lâchetés, la cible de toutes les calomnies, et après l'avoir mis au ban de l'opinion, flétri de l'affront des huées aristocratiques ou populaires, l'obliger à un exil d'autant plus amer qu'il sera volontaire, et qu'il ne cessera que pour son cercueil; l'envoyer, victime de la vengeance des salons, traîner son ennui de pays en pays, et débauché par le désespoir, chercher à étouffer à la fois son génie et sa vie dans les corruptions italiennes, et faire, un moment, de sa déchéance, le pendant de celle de Venise : non, cela est impie, sacrilége, inexpiable! Avoir fait couler de telles larmes, avoir causé de telles défaillances, avoir fait le martyre d'une telle vie, cela est un crime éternel, qui appelle la malédiction, et de tout temps le piédestal de la statue de Byron sera un pilori pour la femme, indigne de porter ce nom, dont l'immortalité fera son châtiment[1] !

1. Moore, t. II. — Lady Blessington.

Il faut lire dans les *Mémoires* de Moore, pour comprendre et partager notre indignation, les détails de cette injuste, profane et humiliante Passion de Byron, crucifié à l'honneur de l'hypocrisie anglaise, entre les plus grands scélérats de l'histoire. Il faut le voir hué à la chambre haute, sifflé au théâtre, insulté dans la rue, condamné dans les salons, flagellé dans les pamphlets, dénoncé dans les journaux, anathématisé dans les chaires, devenu enfin, en 1815, le bouc émissaire de toutes les rancunes et de tous les préjugés sociaux et nationaux, le maudit expiatoire de toutes les iniquités du siècle, le plastron de toutes les vengeances anti-philosophiques, anti-libérales et anti-françaises, de même qu'il avait été, en 1812, le favori des clubs, le lion des salons, l'enfant gâté de la presse, l'idole du peuple. Il faut le voir mordu par les mâchoires de tous les Philistins, criblé des flèches de tous les diffamateurs, comptant par ses jours les trahisons d'amis, les ingratitudes d'obligés, les piqûres de scorpion et les coups de pied de l'âne. Qu'il ne se soit pas, comme il l'a dit, brûlé la cervelle, ou qu'il n'ait pas cherché la mort dans un duel quotidien, c'est ce qui ne peut s'expliquer que par la pensée que cela aurait trop bien fini la tragédie, fait trop de plaisir à sa belle-mère et à sa femme. Walter Scott et Leigh Hunt dans la presse, Hobbhouse et sir Francis Burdett dans la société, et parmi les femmes, lady Jersey et une ou deux autres peut-être, eurent seuls le courage de le défendre, ou tout au moins de le plaindre, et de ne pas abandonner celui que l'opinion avait tellement flétri que le devoir en semblait changé, que le courage consistait à l'attaquer, quoique désarmé, la générosité à l'achever quoique terrassé, l'honneur à l'abandonner,

quoique malheureux. Il faut[1], il faut, disons-nous, lire dans les lettres et les vers de Byron, et sa brochure en réponse à cette conspiration mondaine et populaire, les épisodes, les traits épars de ce supplice, les scènes diverses de cette lutte inouïe d'un homme seul contre une nation, un des faits les plus caractéristiques, les plus scandaleux et les plus rares de l'histoire de la société, des opinions et des mœurs en Angleterre. Macaulay en a tracé le tableau et a énergiquement réprouvé, en grand historien et en grand moraliste, l'injustice et le déchaînement monstrueux de cet ostracisme de l'intolérance et de l'hypocrisie[2].

Le 25 avril 1816, Byron, réunissant les épaves sauvées du naufrage de sa réputation et de sa fortune, quittait définitivement l'Angleterre qu'il ne devait plus revoir. Il partait, secouant la poussière de ses foyers brisés, ayant dans le cœur et sur les lèvres la malédiction de Scipion proscrit : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. » Avant de partir il avait fait, en poëte, le testament vengeur de ses infortunes imméritées, léguant à son pays, comme un reproche, les beaux vers de *Parisina* et du *Siége de Corinthe*, dernières inspirations de son génie en deuil, sa gloire comme un remords et son silence comme une honte. Avant de briser la plume que l'ombre de Manfred remettra, dans un an, aux mains du voyageur laissant tomber son bâton, il avait adressé à lady Jersey, assez courageuse pour recevoir une dernière fois, la veille de son départ, dans son salon, un homme que repoussait tout un pays, et

1. Moore, t. IV.
2. *Essais sur la littérature anglaise*, traduction Guillaume Guizot, p. 367 à 372.

à sa digne sœur, coupable, seule dans toute une famille, du crime d'une affection fidèle et d'une foi héroïque, un reconnaissant adieu. Quelques jours auparavant, il avait salué d'un chef-d'œuvre de plainte contenue, de sanglante indulgence et d'infâmant pardon la femme qui l'avait abandonné, lui ravissant son enfant, dont le souvenir attendrira jusqu'aux larmes la fin du troisième chant de *Childe-Harold*. Depuis ce châtiment public, infligé à cette idole de la publicité, qui avait sacrifié à l'opinion toutes les pudeurs de l'épouse et toutes les gloires de la femme, il ne devait plus accorder à sa colère contre sa belle-mère que de rares et confidentielles épigrammes; et le reproche de son désintéressement et de sa générosité, protestant par des bienfaits contre son ingratitude, devait suffire à sa vengeance contre une fille qui ne lui ressemblait que trop. Pour la furie domestique, servile instrument de sa honte, cause mystérieuse et subalterne de ses malheurs, il la clouait pour l'éternité au gibet d'une satire, dont les vers, comme des vautours, déchireront sans cesse l'infâme mémoire de mistress Charlement, sœur d'Iago.



LIVRE IV.

L'ENFER DE BYRON.

(1816-1823.)

CHAPITRE I.

GENÈVE. — MILAN.

Troisième période de la vie de Byron. — Troisième phase morale. — Troisième manière littéraire. — Waterloo. — Les Alpes. — Genève. — *Le Prisonnier de Chillon.* — *Manfred.* — Shelley. — Polidori. — Influence sur Byron du paysage alpestre. — Byron est un réaliste sublime. — Visites à Coppet. — *Adolphe.* — *Glenarvon.* — Mme de Staël veut réconcilier Byron avec sa maîtresse ou sa femme. — Le ménage de Broglie. — Première négociation conciliatoire avec lady Byron. — Son échec. — Opinion définitive de Byron sur Mme de Staël. — Cette femme est un grand homme de cœur et d'esprit. — Hobbhouse et Byron vont à Milan. — Le troisième chant de *Childe-Harold.* — Les cheveux de Lucrèce Borgia. — Frasques de Polidori. — Trois portraits de lord Byron par Stendhal. — Vérone. — Le tombeau de Juliette.

L'année 1816 marque la troisième période de la vie de Byron, et en même temps sa troisième phase morale, sa troisième *manière* littéraire. Son cœur et son esprit, son caractère et son tempérament lui-même

durent être profondément modifiés par la secousse de cet ébranlement terrible qui mît en ruines son bonheur domestique, sa considération publique et le força de s'exiler pour retrouver un toit et une patrie. Que l'on songe à cette coïncidence de revers qui, par une sorte de lâche connivence de la fortune, si volontiers complice des erreurs et des vengeances de l'opinion, l'environnèrent à la fois des coups les plus imprévus et des plus cuisantes blessures. Que l'on songe à la déception universelle de sa vie, frappée dans ses affections et jusque dans son orgueil le plus légitime, par la désertion de l'épouse, le rapt légal de l'enfant, l'acharnement des créanciers, qui ne recula que devant le privilége de pair, la profanation des descentes judiciaires, la défection des amis, l'injustice de l'opinion, l'injure des critiques, se servant, pour diffamer sa gloire, des scandales de la vie privée, et calomniant son caractère pour mieux humilier son génie!

Nulle part, cette conspiration de toutes les hypocrisies, cette explosion du volcan, longtemps contenu par la crainte, des préjugés et des rancunes de toute une société, n'a été mieux peinte et mieux appréciée que par le grand historien Macaulay, qui en parle avec le bon sens et l'indignation de l'honnête homme. Il fallait être un Byron pour ne pas succomber sous le poids de tous ces cieux hostiles, s'écroulant à la fois sur ses épaules. Byron ne rompit point sous le faix titanesque. Il sortit de cette épreuve cruelle et féconde à l'honneur de sa gloire, c'est-à-dire renouvelé, vivifié, épuré, le génie plus grand et le cœur plus tendre. Les grandes infortunes, surtout quand elles sont imméritées, doivent être pour l'esprit et pour le cœur comme une

trempe dans l'amertume. L'homme doit en sortir comme le fer, à la fois plus fort et plus souple, plus brillant et plus doux. C'est ce qui arriva à Byron, et c'est pour donner au nouvel homme en lui le double baptême de ces émotions fécondes qu'il se rendît en Italie, par les âpres et fiers sentiers transalpins, dirigeant ce voyage, en quelque sorte progressif et salutaire comme une cure, des glaciers aux lagunes, des Alpes à l'Adriatique, de l'honnêteté et de la réserve protestante à la sociabilité et à la pétulance italiennes, des mérites de l'esprit aux grâces des mœurs, de la prose à la poésie, de la raison à l'amour, de Genève à Venise. A *Parisina* et au *Siége de Corinthe*, écrits dans les fumées de Piccadilly et les troubles domestiques, allaient succéder *Manfred* et *le Prisonnier de Chillon*, conçus et sentis aux Alpes, et *Don Juan* et *Beppo*, vécus et rêvés à Venise.

La route que lord Byron suivit, à travers la Flandre et sur le Rhin, est marquée par de beaux vers, des incidents aventureux. Sa première étape caractéristique est Waterloo. On sait l'attrait fascinateur du génie impérial sur cet autre génie. L'empereur littéraire, le conquérant poétique, le tyran moral de l'Angleterre révoltée, voulut aller voir la dernière trace de l'aigle Napoléonienne, vaincue par la double trahison des hommes et de la fortune, et fouillant de sa serre désespérée, comme pour y enterrer sa foudre inutile, le sol où elle tomba d'un ciel si longtemps victorieux[1]. Lord Byron se rendit à ce pèlerinage de Waterloo, où

1. *Childe-Harold*, chant III, stance 17. « Arrête, car tu foules aux pieds la cendre d'un empire, etc. »

il apportait toute la piété d'une admiration pour Napoléon, exaltée à la fois par ses malheurs et par la contradiction, dans une immense voiture à la Richelieu et à la Napoléon, pareille à celle prise à Jemmapes, et renfermant dans ses vastes flancs un lit de repos, une bibliothèque, un caisson de vaisselle plate et une table à manger.

Arrivé à Genève, par Bruxelles et les bords du Rhin, le poëte voyageur s'installa bientôt dans une maison de campagne, nommée Diodati, pittoresquement située sur les côteaux qui bordent le lac, et il y passa le reste de l'été, retenu par cette poésie des monts et des eaux, par cet attrait des mœurs patriarcales et pastorales qui ont si bien inspiré le génie de Rousseau et le sien. Quelques visites à Mme de Staël, à Coppet, et ses relations intimes avec le poëte anglais Bishe Shelley, qui avait porté en Italie, comme lui, un cœur ravagé et une vie diffamée. Victime du *cant* religieux et universitaire, comme Byron l'était du *cant* mondain et littéraire, Shelley, destitué de la tutelle de ses enfants pour cause d'indignité, à la suite de la mort précoce et tragique, quoique innocente, de sa première femme, avait fui le pays ingrat et les pénates souillés, et suivi d'une femme intelligente, intrépide et dévouée, la fille du célèbre romancier Godwin, il renaissait peu à peu à la vie, comme l'arbuste ébranlé, que le lierre et le jasmin raffermissent de leurs mailles grimpantes et de leurs nœuds embaumés, sous l'étai caressant de cette verte et vigoureuse jeunesse et de cette affection inspiratrice, attachée aux ruines de son esprit et aux blessures de son cœur. De cette conformité de situation, plus parfaite que celle de l'esprit et du caractère, (Byron

étant un génie mâle, et Shelley un génie femelle), naquit entre les deux compatriotes, les deux poëtes, les deux exilés volontaires, une intimité qui ne fut pas sans profits ni sans charmes mutuels, et dont les sereines douceurs ne furent troublées que par les incartades du médecin Polidori, et ses querelles tragi-comiques avec lord Byron, uniques et inoffensifs éclairs d'un ciel pur.

C'est aux *lettres* et au *journal* de Byron, publiés par Moore, par suite d'un dernier scrupule de pudeur, d'un dernier respect de la vérité, qui lui font pardonner ses mutilations et ses restrictions d'*avocat du diable*, qu'il faut demander les épisodes caractéristiques et les impressions non fugitives de ce voyage. C'est là, en dehors de la beauté fruste, et du charme vierge de ces confidences spontanées et passionnées du génie ou du cœur de Byron, le commentaire nécessaire de ses ouvrages, qu'il ne faut lire qu'à travers les notes, si sincères et si instructives, qui révèlent le secret de son inspiration. Cette inspiration, on le sait, n'eut rien d'artificiel, de factice, d'indépendant de l'impression des sens et du souvenir des choses. Le caractère particulier de cette inspiration de Byron, c'est qu'elle est toute personnelle, subjective. Byron est un réaliste. Il est de l'école de ceux qui ne craignent pas de regarder autour d'eux et en eux. Il peint la nature d'après nature, et l'homme d'après lui-même. De là l'absence de variété dans les types, et de là aussi l'incroyable et saisissante vérité des descriptions et des détails. Byron se souvenait plus qu'il n'inventait. Son énergie et sa sincérité rachètent la monotonie d'un procédé unique. Il décrit ce qu'il a vu, il peint tout ce qu'il a senti. Tous ses poëmes ont été

vécus. Ses paysages sont l'image de ses souvenirs, ses personnages sont ses propres images, animées de l'écho de ses propres passions. On comprend l'importance des lettres de Byron et de ses notes de voyage, dans l'appréciation d'ouvrages résultant d'un art si profondément individuel, si sublimement égoïste. Et, en vertu de l'influence et des rapports réciproques de l'esprit et du caractère, de la vie et de l'art, on comprend aussi les agitations perpétuelles de cet homme qui n'était inspiré que dans le trouble, et qui n'écrivait, pour ainsi dire, qu'avec le sang de ses blessures et les larmes de ses regrets. Tout ce train de sensations et d'idées, tout ce mouvement nécessaire, toutes ces vicissitudes fatales respirent, frémissent, pleurent et chantent tour à tour, dans cette *Correspondance* si sincère et si contradictoire, débordante de cette vie et de cette vérité que l'on trouve à un degré étonnant dans ce soliloque perpétuel, dans ce monologue permanent d'un poëte essentiellement lyrique et passif, dont les vers sont si dramatiques, et qui n'a jamais pu faire un drame. C'est là qu'il faut lire sa visite au jardin de Gibbon, et à cet acacia sous lequel il se promena la nuit solennelle qui vit l'achèvement de son *Histoire*. C'est là qu'il faut le voir, achevant le troisième chant de *Childe-Harold*, au milieu de ces sites inspirateurs dont Rousseau a fait le nom immortel et dont il grave dans son *journal* si laconique et si énergique l'impression vivante.

J'ai traversé la terre de prédilection de Rousseau, tout plein de *son Héloïse*, et suis frappé à un degré que j'aurais peine à exprimer, de la force, de l'exactitude de ses descriptions et de la beauté sublime de la réalité. Meillerie, Clarens, Vevay et le château de Chillon sont des lieux dont je dirai

fort peu, parce que tout ce que j'en pourrai dire resterait bien au-dessous des impressions de la réalité[1].

C'est là enfin qu'il faut lire l'histoire de ses promenades en bateau avec Shelley, qui a comme lui le goût du ciel et le goût de l'eau, qui lui sera si fatal, de ces conversations où on ébauche ce *Vampire* inachevé, rebut de Byron, dont l'ambitieux et présomptueux Polidori, qui rêve d'ajouter la gloire poétique à la science médicale, se fera une renommée d'emprunt, de surprise et de fraude, qu'il exploitera sous son nom en Angleterre, que la France n'acceptera que sous le masque de Byron, et dont la prompte décadence, plus ridicule que scandaleuse, le poussera au suicide. Enfin, c'est là, toujours là, qu'il faut chercher quelques fragments de cette histoire littéraire, encore à faire, du château de Coppet, de son hospitalité éclectique, de son salon polyglotte, de ses comédies de conversation, de ses intrigues d'esprit. C'est Mme de Staël, à laquelle Byron rend enfin une entière et exacte justice, dans un hommage où perce encore une pointe de malice (jamais la griffe du lion ne se rogne jusqu'à la racine), c'est Mme de Staël qui lui parle la première de ce pamphlet intime et vengeur de *Glenarvon*.

Mme de Staël m'en a dit, il y a dix jours, à Coppet, de merveilleuses et lamentables choses; mais je n'en ai rien vu que l'épigraphe, qui promet du gracieux « pour nous et notre tragédie. » Si tel est l'exergue, que sera la médaille?... « Il légua aux âges à venir un nom lié à une vertu et à mille crimes. » Le moment si généreusement choisi pour la publication est probablement ce qu'il y a de plus obligeant et de plus tendre dans le livre, et.... c'est une justice à rendre, le

1. Moore, t. III, p. 30.

temps était bien choisi. Je ne soupçonne rien du contenu, et n'en sais que ce que m'ont appris quelques vagues *ouï-dire*....

Le 29 juillet, nous avons un croquis de Coppet, de Bonstetten : « Le correspondant de Gray, ce même Bonstetten, à qui j'ai prêté pour quelques jours la traduction des épîtres de son correspondant, » et dont les souvenirs sur Gray se bornent à dire qu'il était « le plus mélancolique et le plus *homme comme il faut* de tous les poëtes possibles ; » du sympathique Rocca, pâle de la mort prochaine ; du vigoureux Schlegel et de *Madame*, aussi brillante que jamais. Il a lu *Glenarvon*, et ne parle que d'*Adolphe* de Benjamin Constant :

C'est un ouvrage qui laisse une impression pénible, mais très en harmonie avec l'état où l'on est quand on n'aime plus, état peut-être le plus désagréable qu'il y est au monde, excepté celui d'être amoureux. Je doute cependant que tous *liens* de la sorte (comme il les appelle), finissent aussi misérablement que la liaison de son héros et de son héroïne [1].

Plus tard il donne enfin son opinion sur *Glenarvon*, qui attirera à son auteur un vers foudroyant de *Childe-Harold*.

A propos, je suppose que vous connaissez *Glenarvon*. Mme de Staël me le prêta à Coppet l'automne dernier. Il me semble que si Madame l'auteur avait écrit la *vérité*, et rien que la vérité, mais toute la vérité, le roman aurait été non-seulement plus *romanesque*, mais beaucoup plus amusant. Quant à la ressemblance, le portrait ne peut être bon. Je n'ai pas posé assez longtemps [2].

Cette excellente Mme de Staël, qui prêtait si complaisamment *Glenarvon* à Byron, et le condamnait ainsi

1. Moore, t. III, p. 36. — 2. Moore, p. 113. 5 décembre 1816.

à la pénitence de ses fautes envers l'auteur, n'était pas moins ardente à le réconcilier avec sa femme, échappant, par le tact instinctif de sa généreuse et naïve bonté, aux dangers d'une semblable négociation, dont Byron ne lui garda que de la reconnaissance. Cœur moins rempli de haine que d'amour aigri, et dont le temps n'avait point retiré la flèche et cicatrisé la blessure, Byron rendait justice à ce zèle douloureux et à ces intentions parfois brutales qu'excusait une indulgente pitié. Il se prêta donc docilement à des démarches conciliatrices qui coûtaient à son orgueil, d'autant plus que l'admiration et la délicatesse qui faisaient l'atmosphère de cette maison hospitalière, étaient parfois troublées, fort à l'insu de la châtelaine, par les ridicules orages d'indignation et de terreur, et les sentimentales algarades de quelques visiteuses étrangères, suisses ou genevoises, qui pâlissaient à la vue du satanique Byron, du *monstre*, de la rage de la pudibonderie, et étalaient sur un sopha, aux pieds de celui qui, à Genève et à Londres, passait pour l'ennemi du sexe auquel il devait sa femme, le reproche d'un outrageux évanouissement. Plusieurs fois il arriva qu'au nom de Byron le salon fut déserté par ces prudes implacables. Un bas-bleu dont il s'était moqué, Mrs Hervey, trouva bon de se venger de l'inexorable railleur du pot au feu puritain, en laissant tomber en syncope sa sensibilité sexagénaire, scandale ridicule que la grave et douce duchesse de Broglie (un moment, dit-on, destinée à Byron lui-même) ne put s'empêcher de punir avec tout l'esprit d'une vertu qui savait rire[1].

1. Moore, t. III, p, 387.

Quant à la négociation matrimoniale entreprise sous les auspices de Mme de Staël, avec le noble et généreux courage qui seul peut inspirer le sacrifice de telles avances, elles n'aboutirent pas. Toujours, alors et depuis, la bonne volonté de l'époux et du père offensé se brisa devant ce roc d'une vertu pétrifiée par l'orgueil et l'égoïsme, et que le choc d'un océan de larmes, durant une éternité, n'eût pas entamé. Dans cette première tentative, comme dans les autres, Byron fit preuve de cette générosité qui n'appartient qu'aux consciences sans reproches. Comme d'ordinaire, celle qui avait tous les torts refusa de les reconnaître en pardonnant. Les coupables ne pardonnent jamais. Byron ressentit de cet échec une douleur qu'il épancha dans le *Rêve*, poëme écrit avec des pleurs et une colère qui eût trouvé dans son roman de *Belphégor* une vengeance immortelle, sans le scrupule qui lui fit anéantir, à la nouvelle d'une maladie de sa femme, cette foudre à peine ébauchée. Contre celle qui lui avait ménagé involontairement cette nouvelle déception, il ne garda aucune irritation. Parlait-il de Coppet, il disait :

Elle a rendu Coppet aussi agréable que lieu sur terre puisse le devenir par la société et le talent.

Parlait-il de la maîtresse de Coppet, qu'il appelait Notre-Dame de Coppet, il disait :

Elle était la bonté même, et personne au fond n'était plus spirituel et plus aimable qu'elle [1].

Les anecdotes qu'on trouve concernant cette femme célèbre, les scènes plaisantes racontées dans l'intimité de

1. Moore, t. III, p. 42, 81, 191.

ces conversations qui ont eu de trop indiscrets échos dans Medwin et lady Blessington[1] ne prouvent rien contre ce jugement définitif d'une franche impartialité, sinon que Mme de Staël joignit quelques ridicules à un grand cœur et à un grand talent, et qu'elle inspirait, à ce double point de vue, à Byron, une estime et une admiration dont quelques ironiques remarques et quelques restrictions malicieuses ne font que mieux faire valoir la sincérité.

Au commencement d'octobre, peu après cette excursion aux Alpes bernoises et aux lacs, faite avec son ami M. Hobbhouse, excursion dont le *journal* est le chef-d'œuvre des impressions de voyage, et n'a pu être déchiré que du carnet d'un touriste de génie, lord Byron, ayant épuisé les émotions auxquelles nous devons tant de beaux vers, dit adieu à Shelley, à sa digne compagne, à ces promenades au lac de Meillerie, qui, un jour, avait failli aboutir à un tragique naufrage, où le poëte de la *Reine Mab* eut dû voir le fâcheux augure de l'accident qui termina si prématurément sa vie, à ces conversations dont le roman remarquable et bizarre de *Frankenstein*, par Mrs Shelley, a gardé l'écho, et il alla chercher à Milan de nouveaux aspects et de nouvelles inspirations. Il était toujours accompagné de son ami Hobbhouse, le *fidus Achates* des pèlerinages d'Italie, comme de ceux d'Orient. Il avait, avant de quitter la Suisse, salué dans la personne de ses amis, M. Lewis, M. Richard Sharpe et M. Scroope Davies, tout ce qu'il regrettait de la patrie absente.

Il arriva à Milan, tout heureux de respirer un air

1. Moore. — Medwin. — *loc. cit.* — *Conversations de lord Byron avec lady Blessington.* 1833, p. 38 à 51.

moins poétique que celui de la Suisse, et de se reposer sur des aspects moins prosaïques et plus civilisés de ces montagnes, de ces lacs, de ces orages, de ces arcs-en-ciel qui le tenaient dans une exaltation féconde, mais douloureuse, et le poussaient à « fricasser tout ce qu'il avait d'âme » en copie. Et l'esprit en repos sur la correction de ses épreuves, dont M. Gifford voulait bien se charger, et sur l'exécution de l'ordre, donné à M. Murray, de clore *Childe-Harold* par les stances à sa fille, il arriva à Milan, par la route du Simplon et du lac Majeur, route admirable, quoique manquant de brigands. Il vit les îles Borromées, « belles mais trop artificielles, » et le Simplon, « magnifique de nature et d'art, où Dieu et l'homme ont fait merveille, pour ne rien dire du diable. » Mais ce qu'il admire le plus peut-être au Simplon, c'est « l'arc de triomphe commencé par Napoléon et qui fait une des portes de la ville; monument inachevé, mais dont la portion terminée est digne d'un autre siècle et du pays. » Et ce qu'il a vu de plus beau à Isola Bella, « c'est un grand laurier, le plus grand laurier connu, sous lequel Bonaparte s'arrêta, juste avant la bataille de Marengo, gravant avec son couteau, sur l'écorce, le mot « *Battaglia*, » symbole de son militant génie. Il trouve Milan, « frappant » semblable quoique inférieure à Séville; la cathédrale, « superbe. » Il va à la bibliothèque Ambroisienne et tombe bientôt dans une voluptueuse et exclusive extase devant la correspondance galante de Lucrèce Borgia et du cardinal Bembo, mais surtout une mèche de cheveux de la dame, « les plus charmants, les plus beaux, les plus admirables qu'on puisse imaginer. » Il lui faut la copie de ces lettres, il lui faut

une touffe de ces cheveux blonds. Ni la séduction, ni la corruption ne parvenant à réaliser ce vœu, il apprend par cœur ces lettres « très-simples, très-douces et telles qu'elles doivent être, » et il vole *un* de ces cheveux blonds qu'il conserve comme une relique. Il admire l'École italienne « et son idéal si noble, » autant qu'il abhorre et méprise la Flamande. Il apprend cette curieuse anecdote de Beccaria, l'adversaire éloquent de la peine de mort, s'évertuant, entre deux éditions de son Traité, à faire pendre un valet qui lui a volé sa montre. Enfin il se débarrasse, par un honnête congé, motivé sur celui de la police même, de cet étrange médecin Polidori, plus fait pour attraper des coups que pour les guérir, qui s'est fait chasser de la ville à la suite d'une querelle avec un officier autrichien, dans laquelle, par dessus le marché, il a tous les torts.

Il voit peu la société de Milan, dont les visites, de loge à loge, à la Scala constituent à peu près tout le mouvement mondain. Il rencontre ainsi quelques personnages distingués, la famille et surtout l'abbé de Brême, Monti, l'auteur immortel de la *Basvigliana,* selon Stendhal, et Stendhal lui-même, qui a tracé de lui, à trois reprises, un portrait dont les différentes épreuves, venant d'une main si alerte et d'une bouche si fine méritent une mention et une appréciation.

Ce fut pendant l'automne de 1816 que je le rencontrai au théâtre de la *Scala* à Milan, dans la loge de M. Louis de Brême. Je fus frappé des yeux de lord Byron, au moment où il écoutait un sestetto d'un opéra de Mages, intitulé *Elena.* Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau et de plus expressif; encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparait tout à coup devant moi. J'eus un instant d'enthousiasme....

Le lendemain, à un dîner chez M. de Brême, où se trouvait Monti, Stendhal observa l'illustre convive, ravi au ciel poétique par le « premier chant de la *Mascheroniana*, que Monti récita presque en entier, vaincu par les acclamations des auditeurs. »

Ce poëme et ce débit merveilleux causèrent « la plus vive sensation à l'auteur de *Childe-Harold.* »

Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits; c'était l'air serein de la puissance et du génie, et, suivant moi, lord Byron n'avait en ce moment aucune affectation à se reprocher [1].

De Milan, lord Byron va à Vérone, par une route où le *Sermium* de Catule, visité en mémoire du poëte, lui est gâté par les pluies et les brouillards d'automne. Il trouve sur le Benacus cette même tradition d'une ville ensevelie, encore visible au fond des eaux lorsqu'elles sont calmes, légende poétique exploitée par l'auteur des *Mélodies Irlandaises*, qui l'avait retrouvée dans son pays. A Vérone, il « baille aux coutumières merveilles, » l'Amphithéâtre, les peintures, « enfin la tâche obligée des voyageurs, bien que Catulle, Claudien et Shakespeare aient plus fait pour Vérone que Vérone elle-même. » Un jour, il s'arrête mélancolique sur le tombeau de Juliette, et cette légende que les habitants rattachent à un fait historique avec une ténacité invin-

1. *Histoire de la peinture en Italie*, t. II, p. 47. — Les deux autres portraits de Byron sont dans *Rome, Naples et Florence*, mais non dans la dernière édition, où tout le passage est omis ou supprimé, je ne sais pourquoi (p. 395), et dans une lettre à Mme Sw. Belloc (*Correspondance*, t. I, p. 273). — Stendhal n'est pas le seul voyageur français qui ait rencontré Byron en Italie. Encore récemment la publication des *Réminiscences* de M. Coulmans, nous a révélé l'impression d'un autre touriste.

cible : insistant sur le fait, désignant la date (1303) et montrant la tombe.

C'est un sarcophage simple, ouvert et partie ruiné, plein de feuilles fanées, dans un jardin de couvent désolé, sauvage, autrefois cimetière, dont les tombes sont renversées, détruites jusqu'à la fosse même. Sa situation m'a frappé. C'est ce qui va à la légende : Tout flétri comme leur amour.

Tout flétri comme sa jeunesse, dont la journée a un matin plus triste que les soirs, flétri comme son cœur, qu'attendrit si souvent le souvenir conjugal et paternel, qui lui fait envoyer à sa fille et à ses nièces, unique reste innocent des haines domestiques, de petits cristaux du Mont-Blanc et des fragments du granit de ce tombeau où ne vient plus l'alouette !



CHAPITRE II.

VENISE.

Rôle important, charmant et funeste de Venise dans la vie de Byron. — La discrétion et l'indiscrétion de Moore. — Byron prévoyait son biographe. — Le Janus de la biographie. — Double visage de Moore. — La Capoue vénitienne. — Les villes courtisanes. — Un propriétaire commode. — Maison à tout faire. — Marianna S.... — Son portrait par Byron. — Distractions profanes et sacrées. — L'amour et l'érudition. — Le couvent Saint-Lazare. — Byron élève du P. Pascal, collaborateur et protecteur des Méchitaristes. — Incubation de *Manfred*. — Carnaval d'un poëte qui s'amuse dans un Anglais qui s'ennuie. — Impression pittoresque et morale de Venise sur Byron. — Sa haine des Anglais voyageurs. — Son hospitalité. — Genre de vie de Byron à Venise. — Conversations. — Théâtres. — Redoutes. — La comtesse Albrizzi. — Promenades à cheval au Lido. — Débauches de natation. — Influence croissante de Marianna. — Allegra. — Rupture avec Marianna. — Motifs et conjectures. — Byron cesse d'habiter la rue de la Spezzeria et d'entretenir sa belle propriétaire. — Le palais Mocenigo. — Fantaisies polygames. — Le sérail à Venise. — Réveil du poëte. — *Manfred*. — Excès de fatigues de toutes sortes. — Décadence de la santé de Byron. — Aveux douloureux. — Pressentiments funestes. — Orgueilleuses espérances. — L'épée et le fourreau. — Victoire de l'âme sur la bête. — Tendances catholiques dè Byron. — Germe remarquable. — Heures d'*Estro*. — Bilan littéraire et poétique de Venise. — *Manfred*. — *Les Lamentations du Tasse*. — Le quatrième chant de *Childe-Harold*. — *Beppo*. — *Marino Faliero*. — *Don Juan*. — Le carnaval de 1818. — Margarita Cogni. — Le cimetière des juifs au Lido. — Le *bel sangue* vénitien. — Tragi-comédie amoureuse. — Dénoûment.

Venise joua dans la vie de Byron un rôle digne de sa renommée poétique et voluptueuse, de ses mérites

inspirateurs et de ses attraits plus profanes. C'est de Venise que date la déchéance morale de Byron, bientôt suivie d'une réparatrice renaissance. C'est à Venise qu'il aima enfin d'un amour pur, sincère et fécond, après avoir cherché à aimer de toutes les autres manières qui existent, d'amuser et de ruiner son cœur. C'est à Venise enfin que, dans l'essor de ses idées et la marche de ses passions, il toucha la boue de plus près et aussi s'éleva le plus haut dans le ciel idéal.

Nous touchons au moment où les *Mémoires* de Moore laissent enfin déborder sur les mystères de la vie privée du poëte, cette lumière si rarement tamisée sur tout ce qui concerne les aventures dont le monde anglais fut le théâtre. Étrange biographe de Byron que cet Irlandais, si mal à propos discret ou loquace, qui nous refuse obstinément les faits et les noms où nous pourrions trouver le secret précieux des révolutions de son cœur et des influences de son génie, mais qui, ennuyé de ce rôle de confident sans confidences et de chroniqueur sans scandale, jette, dès que la Manche est franchie, sa réserve par-dessus les monts; et, libre de la crainte des *vendette* anglaises, nous accable jusqu'à l'ennui, nous bourre jusqu'à l'indigestion de ces révélations épicées, et fait succéder enfin à son carême décent une orgie d'indiscrétions grivoises. Nous voulions la clef du cœur de Byron. Il nous apporte celle de son alcôve. Nous connaissons à satiété les aventures vénitiennes et les passions vulgaires de ce carnaval de la vie de Byron. Mais nous ignorons, ou nous avons été réduit à demander à d'autres l'histoire des aventures anglaises et des passions plus hautes qui ont dévoré et épuré un cœur qui, après avoir vomi

toutes ses scories, jettera dans l'attachement suprême de si belles flammes. Ainsi, Moore a bien fait son métier et mérité une fois de plus, pour le corps des biographes, l'épithète stéréotypée pour celui des traducteurs. Il nous a refusé les franchises nécessaires, mais il nous a prodigué toutes les superflues. Il s'est tu quand il y avait avantage à parler, et il a parlé quand il n'y aurait eu aucun inconvénient à se taire.

Byron semblait prévoir toutes ces petites trahisons de l'historien, si discret en ce qui concerne lady Caroline Lamb et lady Byron, si prolixe au sujet des Marianna et des Margarita, lorsqu'il disait, par une plaisanterie où l'on trouve toute l'amertume d'un pressentiment, à lady Blessington : « que la crainte des biographes l'avait préservé du suicide. »

Il n'est pas d'épigramme, il n'est pas de satire
Comme les souvenirs de nos meilleurs amis.

Et il semblait, par un miracle d'intuition, lire d'avance ces *Mémoires* faits avec les débris de ceux qu'il écrivait lui-même à l'intention du tribunal de la postérité, et dont les mutilations ont trahi sa confiance. Il avait prévu jusqu'à ces étranges excuses de Moore, qui justifie sa palinodie et le contraste un peu trop brusque de son indiscrétion et de sa réserve par le contraste même qui existe entre les mœurs anglaises et les mœurs italiennes. Mensonge en deçà, vérité au delà de la Manche.

On a pu remarquer que dans mon récit de la vie de Byron avant son mariage, sans passer sous silence certaines affaires

1. *Conversations avec lady Blessington*, p. 43, 44-81.

de galanterie trop notoires pour être entièrement omises, cependant j'ai cru convenable d'élaguer les détails et de supprimer les passages des *lettres* et des *journaux* qui contenaient trop de particularités sur ce sujet délicat. Quelques lacunes que laisse, dans l'histoire de sa vie et de son cœur, toute omission sur cet intéressant chapitre, j'ai dû céder au sentiment de décorum et de convenance de ce pays, où l'on regarde toute révélation de faiblesses de ce genre comme un crime à peine moindre que les actions en elles-mêmes....

Maintenant, nous voilà en pays où tant de précautions sembleraient superflues, où d'autres lois règlent la moralité des femmes, etc.[1]....

Et Moore laisse la parole à Byron, porté plus que jamais à ces exagérations et à ces hyperboles, par lesquelles une lettre ou un *journal* calomnient sans s'en douter la mémoire future, à Byron qui s'accuse, de même qu'il l'a ôtée à Byron qui se défendait contre ce *cant* bigot et moral, auquel il avait dû sa maîtresse et sa femme, l'une l'auteur trop plaint du pamphlet de *Glenarvon*, l'autre l'auteur trop admiré de cet autre pamphlet d'un divorce qui déchira à jamais le cœur d'un époux et d'un père.

Eh bien ! nous ne serons ni dupes ni complices de ce biographe *traditore*, si réservé et si collet-monté au Nord, si émancipé et si décolleté au Midi. Nous ne donnerons pas même un chapitre à cette vie de Venise à laquelle il consacre un volume. A Venise, Byron plongea son âme dans la volupté avec la même ardeur désespérée qui faisait affronter à son corps les vagues du Grand-Canal. Mais il ne noya pas plus dans ces vulgaires passions de sa défaillance son âme de poëte,

1. Moore, t. III, p. 107, 108.

qu'il n'exposait dans les vagues et les ombres de la caressante et perfide Adriatique son corps de baigneur consommé. Que par fatigue, dégoût, découragement auquel survit seule une dernière curiosité, Byron ait voulu toucher au fond des abîmes du plaisir, cela n'est point douteux, et Venise, la Babylone flottante, la patrie classique du carnaval et de la courtisane, était le séjour le plus propice à une telle expérience. Mais à peine le fond touché, et avant le vertige, le roué volontaire, le débauché par désespoir remontait bien vite à la surface et revoyait le ciel.

Deux femmes, toutes deux très-Italiennes, très-Vénitiennes, traversent l'existence intime de Byron durant ce séjour de Venise, Capoue, plus puissante que l'autre, qui sut le retenir pendant deux années et captiver le grand spleenetique des doux liens de son épicuréisme. Sous l'influence de cette étrange atmosphère, où le goût du mystère et du plaisir se respire avec l'air, et où apparaît au voyageur étonné, puis séduit, tout le cortége de ses rêves de poésie et de volupté : les gondoliers chantant le Tasse, les femmes masquées glissant au clair de lune, avec le frou-frou du satin pareil au bruit de l'aile, les sérénades aux flambeaux, les majordomes à la Véronèse, les pages apportant un billet parfumé; sous cette influence qui pousse l'esprit au rêve, le cœur au désir et la conscience au repos, Byron se conduisit en Anglais, en lord, en poëte, en désespéré. Il accepta de Venise, la ville courtisane, aux poésies mercenaires, à l'hospitalité banale, qui depuis cent ans exploite si coquettement l'attirante mélancolie de ses décadences, tout ce qu'elle lui offrit avec cette voix tendre, si habile à mêler le souvenir

de ses plaisirs à celui de ses malheurs. La facilité proverbiale de ces mœurs italiennes qui semblent faites pour l'amour, ayant seules trouvé le rapport exact et le convenable équilibre entre deux êtres inconciliables ailleurs, était, pour le galant poëte, un encouragement et presque une tentation. Il devait être curieux de savourer ces curieux compromis de la foi, de la loi et des mœurs, qui ont élargi le sens, trop strict chez nous, de mots élastiques à Venise; qui ont trouvé ces nuances exquises et ces titres honorifiques, cachant des droits réels, de *cavaliere sirvente* et de *patito*, qui ont fait au mari une nue propriété si tranquille et si digne, et à l'usufruitier une jouissance impunie et décente, émoussant peu à peu dans l'habitude ce qui peut en paraître usurpé. Maintenant, donnons la parole à Byron lui-même, pour qu'il nous présente la signora Marianna S.., femme d'un marchand « tout occupé d'affaires » chez lequel il a « loué de beaux appartements. »

Marianna a toute la légère élégance d'une antilope; elle a ce grand œil noir oriental, avec cette expression particulière que l'on trouve si rarement parmi les Européens, même chez les Italiens, et que les femmes turques se donnent en se teignant les paupières; art inconnu hors de leurs pays, je crois. Cette expression, elle l'a *naturellement*.... C'est même quelque chose de plus que cela.... Bref, je ne puis décrire l'effet de ce genre d'yeux,... au moins sur moi. Ses traits sont réguliers, son nez presque aquilin, sa bouche petite, son teint clair, sa peau veloutée, avec un coloris fugitif, transparent, le front remarquablement beau; ses cheveux sont du noir brillant de ceux de lady J.... (Jersey), onduleux, soyeux; sa taille est légère et jolie; et par-dessus tout c'est une fameuse cantatrice.... scientifiquement parlant. Sa voix naturelle (dans la conversation, veux-je dire,) est très-douce, et la naïveté du

dialecte vénitien devient particulièrement agréable dans la bouche d'une femme[1].

Voilà le signalement, de main d'amant et de poëte, de cette jeune femme, à peine dégrossie par le mariage, douée de ce charme irritant d'innocence corrompue ou de corruption innocente de la maîtresse ravie au gynécée, de la courtisane conjugale, en ces pays où la voix des sens parle comme l'amour. Voilà aussi l'explication de cet attrait féminin qui plane autour de lui comme un parfum (*odor di femina*), et fut cause du séjour prolongé de Byron dans cette Venise, où il crut un moment fixer à jamais sa tente, dans cette Venise morte, mais où la Vénitienne est toujours vivante.

En outre de cette distraction intime d'une maîtresse du lieu, Byron, par un contraste qui le peint tout entier dans l'ambition universelle et insatiable de cette curiosité qui anima et dévora sa vie, s'imposa, par manière de divertissement, l'étude quotidienne de la langue arménienne. Au couvent des Méchitaristes, l'on garde encore un pieux et tendre souvenir de ces étranges visites à la nage du magistral élève, de sa générosité, de sa mélancolie, de sa fin précoce et glorieuse. Voici, du reste, comment Byron explique ce culte subit de l'arménien, qu'on pourrait prendre pour une dépravation de son goût, et qui ne fut qu'une gymnastique pour son esprit.

J'ai trouvé que mon esprit manquait de quelque chose d'ardu pour l'exercer, et comme c'est l'amusement le plus difficile que j'aie pu me procurer ici, je l'ai choisi pour ma torture d'attention. La langue est riche et récompense am-

1. Moore, t. III, p. 110.

plement de la peine de l'apprendre. J'essaye et je persévérerai.... Cependant je ne réponds de rien, et moins encore de mes intentions ou de mes succès. Il y a quelques manuscrits très-curieux dans le monastère, et des livres aussi, des traductions du grec, dont les originaux sont perdus, du persan et du syriaque, etc.... sans compter leurs propres ouvrages. Il y a quatre ans, les Français fondèrent une chaire d'arménien; vingt élèves se présentèrent le lundi matin, pleins d'une noble ardeur, jeunesse dévouée, à science inexpugnable. Ils persévérèrent avec un courage digne de la nation et des conquérants de l'univers, jusqu'au *jeudi;* alors, *quinze* des *vingt* succombèrent sous la vingt-sixième lettre de l'alphabet. Il est certain que c'est le Waterloo des alphabets. Ceci doit être dit à leur décharge [1].

Byron fut plus persévérant; et, dans cette affaire comme dans bien d'autres, où la patience a triomphé de tout le reste, la victoire demeura aux Anglais. Le poëte fut plus fidèle à ce préservatif contre l'ennui qu'à aucune autre de ses fantaisies. Il faut croire que le remède fut salutaire ou que la cure fut longue, car pendant tout son séjour à Venise, qui dura près de trois années, lord Byron donna aux bons Pères des témoignages d'une intelligence et d'une générosité qui les pénétrèrent d'admiration et de reconnaissance. Il se fit leur protecteur à Londres; il y recommanda vivement et chaudement, aux libraires et aux savants, la grammaire anglo-arménienne à laquelle il avait collaboré, et que les Méchitaristes imprimaient sous ses yeux, et à ses frais, avec les presses du couvent [2]. Il traduisit aussi en pur anglais biblique, et se proposait

1. Moore, t. III, p. 112.
2. *Ibid.*, t. III, p. 133, 139, 164, 183, 239, 294, 317.

de faire imprimer deux Épîtres de saint Paul aux Corinthiens, qui ne se trouvent pas dans notre version, mais dans l'arménienne, et qui lui semblaient très-orthodoxes. C'est ainsi que Byron paya sa dette à cette étude pacificatrice et libératrice qu'il avait choisie pour échapper aux fantômes de son esprit et de son cœur.

Il m'était nécessaire d'occuper mon esprit, de le serrer autour de quelque étude sévère : c'est la lime à ronger au serpent[1].

Ce couvent de Saint-Lazare, si admirablement situé entre l'eau et le ciel, avec son hospitalité grave et savante, son abbé-évêque, « un superbe vieillard qui a la barbe d'un météore, » son père Pascal Aucher, « savant et âme pieuse, qui a passé deux ans en Angleterre, » demeura le refuge sacré, le lieu de paix et d'asile, où Byron venait se reposer et se purifier, dans les austères plaisirs de l'érudition, de voluptés plus profanes, mais dont la douceur laisse tant d'amertume.

Toute la fin de l'année 1816 et la première moitié de l'année 1817 s'écoulèrent dans cette vie inégalement partagée entre l'étude et le plaisir, dans ce mélange et ce contraste de distractions mondaines et d'absorptions intimes, de bruyants et fiévreux divertissements et d'isolements subits et sauvages. La traversée des Alpes et les mâles voluptés d'admiration que la Suisse prodigue aux âmes d'artiste et de poëte, semblent avoir épuisé pour un moment en les surexcitant la verve et la fécondité intellectuelles de Byron.

1. Moore, t. III, p. 128.

Manfred, enfant puissant et douloureux des rêveries de la montagne, demeura en incubation tout l'hiver pour ne naître qu'au printemps. Quant au cœur de Byron, il se trouvait, à la suite des malheurs conjugaux qui lui faisaient voir l'Angleterre, le mariage et l'amour lui-même, à travers ce nuage bilieux que les déceptions imméritées jettent sur l'œil des blessés de la vie; il se trouvait dans cet état de langueur énervée qui livre à toutes les tentatives, à toutes les surprises, la force et la pureté endormies. Privé de *l'estro* et de son délicieux et absorbant supplice, le poëte se laissa entraîner à plus d'une profanation de ce sanctuaire d'où le Dieu était absent. Nous n'avons pas à raconter en détail toutes les vicissitudes de cette passion vulgaire, que poétise à propos la couleur locale, mais dont le lien procède moins du cœur que de l'imagination et des sens, pour la femme de son propriétaire, Marianna S.... Nous n'avons pas à suivre dans ses aventures ce carnaval plus pittoresque que moral d'un poëte qui s'amuse dans un Anglais qui s'ennuie. Nous avons résolu de laisser pour compte à Moore ces anecdotes dans lesquelles il s'est si inopportunément complu, et nous ne voulons que résumer, dans une esquisse où n'entreront que les traits caractéristiques, le genre de vie de Byron à Venise, et son influence au triple point de vue moral, littéraire et physique, sur la plus belle organisation du siècle comme poëte et comme homme.

Et d'abord, si l'on se préoccupe du cadre avant le tableau et de l'effet de Venise sur Byron, plastiquement parlant, on le voit s'attacher avec une prédilection qui trahit de secrètes et douloureuses affinités, à

cette ville « qui a toujours été, après l'Orient, l'île la « plus fraîche de ses rêves. »

Elle ne m'a point désappointé, quoique son déclin évident pût avoir cet effet sur d'autres. Mais il y a trop longtemps que je suis familiarisé avec les ruines pour redouter la désolation.

Venise lui plut donc, par cela même qui fait qu'elle déplaît le plus à ses compatriotes, qui marquent d'un point noir sur leur itinéraire cette ville silencieuse, aux gondoles funèbres, sans hôtels confortables et sans ce bruit de fiacres qui annonce la civilisation et berce doucement les ronflements de la chambre numérotée. Venise plut à cet homme si cruellement guéri « de la maladie de la félicité domestique » par la douceur de son dialecte et la facilité de ses mœurs. Ce lieu naturellement poétique, était de plus classique pour lui, « grâce à Shakespeare et à Otway. » Il lui était cher surtout parce qu'on n'y voit point comme en Suisse des invasions périodiques d'Anglaises, » laides comme la vertu » et d'Anglais : « un tas de badauds, la bouche béante, qui ne rêvent qu'aux moyens d'être à la fois avares et magnifiques. »

Je me suis arrêté à Venise, précisément parce que ce n'est pas un de leurs « antres de voleurs ; » ici, ils ne font qu'entrer et sortir. En Suisse, c'était assommant [1].

Ces boutades caractéristiques contre ses compatriotes se reproduisent souvent durant cette période de la vie de Byron, où les blessures qu'il a emportées d'Angleterre saignent encore sourdement. Il

1. Moore, t. III, p. 174.

se regardait comme obligé de rendre haine pour haine et sarcasme pour sarcasme à la marâtre patrie. Mais jusque dans l'hyperbole de ses imprécations, chaque fois qu'il rencontre un costume et un langage qui lui rappellent les violateurs de son honneur domestique, les calomniateurs de son infortune, les hueurs de son supplice, jusque dans ces anathèmes tragi-comiques, dans lesquels il appelle « un tremblement de terre » ou « une bonne et sérieuse irruption du Vésuve[1] » au secours de sa vengeance, on sent ce douloureux ressentiment, fait d'amour aigri et de confiance trompée. On a beaucoup abusé contre Byron de ce mépris de son pays et de ses compatriotes, et les rapports des voyageurs qu'il maudissait si énergiquement ne contribuaient pas peu à envenimer chaque année la colère nationale contre ce fils ingrat. Toujours le perpétuel malentendu, source principale des fautes et des malheurs humains! Tout cela, en effet, n'empêchait pas l'Angleterre d'être fière en secret du plus illustre de ses enfants, et l'aristocratie britannique fut de tout temps trop intelligente pour ne pas sourire aux coups qu'elle reçoit des siens. Tout cela n'empêchait pas Byron, comme l'attestent sa correspondance et les relations des touristes de son pays, d'être le plus généreux et le plus hospitalier des Anglais fixés en Italie, toutes les fois qu'il n'avait pas affaire aux importuns dont l'audacieuse indiscrétion le poursuivait de ses lorgnettes, ou aux farouches orthodoxes qui abusant « de cette brèche ouverte par « sa ruine domestique, » affectaient de considérer un

1. Moore, t. III, p. 232.

regard du *monstre* comme un outrage et le provoquaient pour avoir osé parler à une jeune miss[1] !

A Venise, de pareils ennuis n'étaient que la plus rare des exceptions et le proscrit volontaire n'en aimait que davantage cette orgueilleuse et grandiose décadence qui ressemblait à la sienne.

Venise m'a plu autant que je m'y attendais, et je m'attendais à beaucoup. C'est un de ces endroits que je connaissais avant de l'avoir vu et celui qui, après l'Orient, hantait le plus mon imagination. J'aime la sombre gaîté de ses gondoles et le silence de ses canaux. Je ne hais pas l'évidente décadence de la ville; mais je regrette la singularité du costume qui a disparu; il y en a pourtant quelques restes, et le carnaval nous arrive.... »

Dans cette Venise, dont l'aspect, la langue et les mœurs l'enveloppent peu à peu de leur douce et mélancolique séduction, il est, comme homme et comme poëte, absolument chez lui. Le matin, il va dans sa gondole « marmotter de l'arménien avec les frères et « aider l'un d'eux à corriger l'anglais d'une gram- « maire anglo-arménienne qu'il publie. » Le soir, il choisit entre un des trois rendez-vous de Venise, le théâtre, le salon, et en carnaval, le bal masqué, le grouillant et tourbillonnant Ridotto. On le voit chez le comte-gouverneur ou chez quelque noble Vénitien, au nom plein de souvenirs, figurer aux *conversations* qu'il définit ainsi :

Ce sont des espèces de *raouts*, pires que les nôtres, car les femmes sont assises en demi-cercle près de la maîtresse de la

1. Moore, t. III, p. 124.

maison, et les hommes debout autour de la chambre. Il y a une amélioration néanmoins : au lieu de limonade, ils servent, avec leurs glaces, une espèce d'inflexible punch au rhum.... *punch* selon mon palais; et ils se figurent que cela est *anglais*. Je ne les désabuserai pas d'une si agréable erreur.

Aux soirées du comte-gouverneur et à ces « attrou- « pements de soirée, » pareils à ceux de tous les pays et à leur foule bigarrée, « où, si l'on rencontre un im- « portant, on peut être sûr que c'est un consul[1], » Byron préfère le cercle plus intime de la comtesse Albrizzi.

Cette comtesse Albrizzi est la Staël de Venise; elle n'est pas jeune, mais très-instruite; naturelle et excellente femme; fort polie pour les étrangers, et, je crois, pas du tout dissolue, comme le sont ici la plupart des femmes. Elle a écrit avec talent sur les œuvres de Canova et un volume de *Portraits*, indépendamment de quelques autres œuvres imprimées. Elle est de Corfou, veuve d'un Vénitien[2]....

Ce que Byron préférait encore à tout le reste, c'étaient ses promenades à cheval au Lido, sur la lagune, ses héroïques débauches de natation, et au retour, c'est-à-dire au sortir de la vague ténébreuse où le guidait la petite lanterne attachée à son col, un bon et cordial repas et puis la sieste aux mille voluptés de sa loge à la Fenice. Là, bercé par une musique exquise, il causait doucement avec sa Marianna, cette femme d'un mari « bien fait pour faire son chemin en ce monde, » qui le suivait partout, au théâtre et aux redoutes, au grand étonnement des Vénitiens, surpris de cette constance chez un étranger qui n'y était point

1. Moore, t. III, p. 115. — 2. Moore, t. III, p. 118.

obligé par les mœurs. Byron, lui, au contraire, trouvait à ce sigibéisme familier tout le charme insinuant de l'habitude. Il savourait, comme un fruit corrompu, mais délicieux encore dans sa douceur piquante, cette liberté des mœurs et cette perfection de l'hospitalité qui va jusqu'au sacrifice des susceptibilités conjugales, chez les marchands qui veulent faire leur chemin en ce monde. Il s'attachait insensiblement, par ses qualités, et malgré ses défauts, peut-être aussi par ses défauts mêmes, à cette beauté superbe et saine, forte et souple, douce et fière, coquette et ingénue, dont l'œil noir petillait de flammes électriques, dont le langage était une musique fruste, et dont chaque mouvement était une naïve caresse.

Cette femme, de son côté, aimait Byron, en dehors de ce génie et de ce besoin amoureux de ses vingt ans, qui eussent suffisamment poétisé à ses yeux tout cavalier jeune et fort comme elle, avec je ne sais quelle tendresse mêlée de respect, quelle admiration mêlée de crainte. Elle l'embrassait comme on embrasse un Dieu. Elle lui eût obéi comme à l'oracle. Pour lui, sur un mot, elle eût tout quitté à l'instant, sans regret, sans remords, son mari, cela va sans dire, mais même son enfant, premier fruit d'une tiède union. Elle eût passé sur ce berceau, si elle n'eût pu l'emporter.

C'est une telle mère, et non une Anglaise indifférente, qui eût mérité d'entendre dans son sein le frémissement orgueilleux d'une fécondité due cette fois à un amour illustre. Ce n'est pourtant pas à elle que Byron dut cette Allegra, sœur italienne et irrégulière de la blanche et aristocratique Adda. Fleur du Midi et fleur du Nord, l'orage qui présida à leur nais-

sance devait toutes deux les courber sous sa fatalité, et après avoir séché la racine, dévorer la fleur pâlissante. Allegra existait déjà en 1818, et elle semblerait née, si nous ne savions le secret de son origine anglaise, de ces chauds embrassements du carnaval de 1817.

Ce fut l'époque de l'apogée de la faveur de cette Marianna aux yeux noirs, qui parlait d'une voix si douce un si naïf langage, qui voilait d'une pudeur innée la hardiesse charmante de sa passion, qui mêlait si bizarrement les scrupules de la dévotion et les élans de la galanterie, qui chantait d'une voix si facile et si pure les vers du Tasse, oubliés du gondolier, qui gouvernait si bien le Casino de la Brenta aux heures de villégiature, enfin qui soignait avec tant de dévouement le poëte malade de la fièvre des lagunes, et l'endormait si bien en lui lisant Boccace.

Ce n'est pas qu'elle n'eût ses défauts, comme les autres ; mais ses défauts avaient le mérite d'être sincères, parfois éloquents, et d'ailleurs à leur place et dans leur vrai cadre, en cette Venise, la ville des Mille et une Nuits européennes, la patrie de la galanterie et de la volupté, où le gouvernement d'une oligarchie despotique a compensé l'âpre rigueur des lois par l'énervante douceur des mœurs, où les habitudes nationales semblent avoir été faites pour la commodité de l'étranger, où la vertu consistait, du temps de Byron, à n'avoir qu'un amant à la fois, où la femme enfin, sous le frein relâché des seules convenances, pouvait être femme impunément.

Byron eut toutes les peines du monde à s'arracher à un enchantement qui le prenait par toutes les faiblesses de l'homme, de l'artiste et du poëte. Il put à peine s'ar-

racher des bras de cette fruste magicienne, le temps nécessaire pour admirer Rome, cette sœur aînée de Constantinople, à vol d'oiseau, et pour comparer le panorama de Naples à celui de Lisbonne et d'Athènes. Au milieu de ces ruines si séduisantes, il se sentait envahi par la mélancolie du retour, par la nostalgie de son foyer d'emprunt, quelque fragilement fondé qu'il fût sur la tolérance d'un marchand qui désirait faire son chemin dans le monde. Est-ce cette fragilité qui l'en dégoûta? Survint-il d'Angleterre, ou tout simplement de sa conscience, quelque reproche décisif sur la honte de son oisiveté et de sa servitude aux pieds d'une Omphale vulgaire? Ce dévouement téméraire et héroïque avec lequel la signora Marianna avait fait d'avance, prête à le suivre partout où il voudrait, le sacrifice des derniers scrupules de la femme et de la mère, lui causa-t-il quelque crainte pour l'avenir, après qu'il eut cessé d'en admirer l'élan, beau surtout à comparer avec l'égoïste vertu et le lâche abandon dans lequel lady Byron avait trouvé moyen de se tailler une pieuse gloire? Trembla-t-il que cet héroïsme ne fût dans le sang de cette organisation passionnée et qu'elle ne fût, comme il arrive souvent des plantes et des femmes grimpantes, aussi prompte à se détacher qu'à s'enlacer? Redouta-t-il la respônsabilité d'une acceptation de ce sacrifice qu'on voulait lui faire? Eut-il tout simplement peur du ridicule et de l'habitude, deux fantômes peu agréables pour un Anglais et pour un poëte?

Les causes de l'attiédissement de cette passion un moment si chaude, que Byron ne rêvait plus que vivre et mourir à Venise sont demeurées inconnues.

Elles n'ont sans doute rien de la fausse importance que le mystère leur prête. Byron dénoua peut-être les liens qui l'attachaient à Marianna, par les motifs les plus simples du monde. Il changea peut-être de maîtresse, uniquement parce qu'il changeait d'appartement et que le signor S... n'avait plus les mêmes raisons de fermer les yeux. Il fallait un palais à ce grand seigneur de la naissance et de la poésie. Il était à l'étroit dans cette promiscuité et cette hospitalité mercenaires de la maison de la rue de la *Spezieria*. Il n'y pouvait guère recevoir que des amis garçons. Hobbhouse, Lewis, le consul Hoppner, Shelley lui-même lui firent-ils de ces représentations auxquelles il se rendait volontiers, sincère vis-à-vis des sincères et docile vis-à-vis des doux?

Peut-être aussi fut-ce tout simplement de Marianna que vint la rupture. Mais nous ne le croyons pas. Elle a la figure des amours éternelles. Il est possible que la rupture soit venue, non de sa volonté ou de son caprice, mais de quelque scène, par suite de ces défauts qu'elle mêlait à ses qualités. Elle avait la main aussi prompte que le cœur. Son esprit, plein d'intuitions charmantes, devinait les nuances; dans son ignorance intelligente des délicatesses raffinées poussaient d'elles-mêmes, comme certaines fleurs des tropiques dont on voit la fleur sortir sans culture, dans une terre généreuse, de la graine semée par le vent. Mais son caractère avait gardé les rudesses natives, et son tempérament était surtout pétri de limons vulgaires, mélangés parfois de je ne sais quelle aristocratique argile. En un mot, Marianna était violente et coquette. C'était un vase superbe et grossier dont la nouveauté exhale un parfum idéal qu'évente l'habi-

tude. Au bout d'un certain temps, tout fut connu de cet esprit sans profondeur et de cette âme sans mystères, auxquels servait de digne symbole ce corps magnifique, aux franchises hardies, dépourvu de pudeur comme un corps de modèle.

Byron se souvint-il alors, à propos, un jour de bâillement au sein de la béatitude inférieure où il s'était plongé, de ces cieux supérieurs que ne déserte jamais tout à fait le poëte ? Songea-t-il qu'il était temps de sortir de cette diffamation dont il souillait lui-même sa gloire? Songea-t-il que pour un poëte et un homme comme lui, le lit d'une courtisane est un indigne tombeau, et qu'un désespéré de sa sorte devait demander à d'autres travaux et à d'autres douleurs qu'à celles du plaisir un suicide qui méritât les larmes?

Certes, Byron songea à tout cela, aux ricanements de l'hypocrisie anglaise, aux calomnies des cockneys voyageurs, Scott, par exemple, aux pudibonderies à griffe aiguë des *bas bleus* virginaux, alliés naturels de son irréprochable épouse. Il songea aussi que Marianna, par deux fois, lui avait fait jouer un rôle ridicule (chose grave pour un Anglais) : la première, en prenant par les cheveux et en souffletant vigoureusement, non sans une révérence préalable au lord, une sienne belle-sœur surprise avec lui en conversation qui eût pu devenir criminelle, avec cette circonstance aggravante que cette prétendante était aussi blonde qu'elle était brune; la deuxième, en vendant sans façon (peut-être il est vrai pour venir en aide à son mari qui, contrairement à ses espérances et à ses mérites, avait fait de mauvaises affaires) un écrin qu'elle tenait de la galante libéralité de Byron,

qui le racheta stoïquement pour le lui offrir de nouveau.

Ces incartades *jettent un froid*, comme on dit, même dans l'âme d'un admirateur forcené de la couleur locale vénitienne. Toujours est-il qu'à la fin de l'année 1817 la belle Marianna S..., femme *in partibus* d'un honnête marchand qui n'avait rien de shakespearien, était déchue de tous ses titres, redescendait du salon à l'arrière-boutique et ne tardait pas à voir son sceptre passer à des rivales qu'elle n'avait que la consolation de mépriser. Byron cessait à la fois d'être son amant et son locataire, quittait la sombre et étroite rue de la Spezieria pour le palais Mocenigo, remplaçait par des fantaisies polygames la passion d'abord unique, et, dans les accès de délire sensuel qui succédèrent à la période d'inspiration et de douleur que nous allons raconter, pachalisait gravement, au milieu d'une ménagerie de bêtes et d'oiseaux, dans un harem vénitien dont la figure étrange et sauvage de Margarita Cogni domine les têtes effacées.

Mais avant d'esquisser l'histoire caractéristique de ces révolutions d'alcôve et de ces querelles de sérail, — histoire que nous n'avons abordée que pour n'être pas accusés de la passer sous silence (et de reculer devant les confidences de Byron lui-même), et que pour réduire à ses véritables proportions les fautes si exagérées de cet *Enfer* de Venise, trop calomnié, il est bon de nous reposer dans l'analyse des mobiles plus nobles qui rendirent à l'inspiration le poëte réveillé par la douleur et par la honte de ce rêve d'épicurien, qui pouvait être pour son âme et pour son corps également épuisés un dernier sommeil. Disons-

le tout d'abord, jamais Byron ne s'oublia complétement lui-même. Jamais il ne cessa d'entendre, par intervalles, le double murmure de la conscience opprimée et du corps fatigué, et jamais il n'entendit impunément ce double avertissement de la raison et de la nature, précurseur des maladies vengeresses et des exemplaires déchéances.

Il revint des Alpes, l'arc poétique détendu par l'admiration elle-même, la corde de sa lyre mouillée des larmes secrètes de la séparation et de l'exil. Il se jeta, en arrivant, dans le tourbillon profane, et durant tout l'hiver l'*estro*, le souffle divin sous lequel naissent les grandes passions et les grandes œuvres, ne frémit pas en lui. Il venait, d'ailleurs, de payer à sa gloire, à la postérité et à son libraire le tribut du premier chant de *Childe-Harold*, et il méditait dans une vague gestation le poëme abstrait de *Manfred*, l'œuvre culminante de son génie, ce *Faust* anglais, ce chef-d'œuvre des beautés abstraites, des douleurs idéales, des ténèbres sataniques et des lumières célestes. Cet océan de beaux vers, cet ouragan de pensées sublimes gronda sourdement en lui tout l'hiver, étouffé sous les voluptueuses langueurs de sa vie. Mais chaque fois que l'aiguillon de la verve ou de la douleur se faisait imperceptiblement sentir, l'âme protestait contre les tyrannies de la bête. Alors le poëte réveillé songeait à donner un dernier frère à ce poëme en deuil, le troisième chant de *Childe-Harold*, né dans les larmes et qui appelle les larmes, favori de son auteur. Le poëme parut à la fin de décembre 1816, et lord Byron en reçut la nouvelle le 2 janvier, jour pour lui propice et fatal.

Aujourd'hui est le 2 janvier. C'est de ce jour, il y a trois ans, qu'est datée, je crois, la publication du *Corsaire*, dans ma lettre à Moore; ce jour qu'il y a deux ans, je fus marié. (« Le Seigneur aime celui qu'il châtie. ») Je n'oublierai pas ce jour, quoi qu'il arrive, et il est assez bizarre que ce soit ce jour-là même que je reçoive votre lettre, m'annonçant la publication de *Childe-Harold*, etc..., etc..., et que j'en reçoive aussi une de ma sœur, écrite le 10 décembre, jour de la naissance de ma fille (me parlant principalement de ma fille), et arrivant le jour de la date de mon mariage, ce présent 2 janvier, mois de ma naissance, et.... une foule d'autres remarques astrologiques que je n'ai pas le temps d'énumérer[1]....

Je me réjouis que vous paraissiez en février. Tout en tremblant de la magnificence que vous attribuez au nouveau *Childe-Harold*, je suis content qu'il vous plaise; c'est un beau, vague morceau de désolation poétique et mon favori; j'étais moitié fou pendant que je le composais, entre la métaphysique, les montagnes, les lacs, un amour inextinguible, des peines inexprimables et le cauchemar de mes propres égarements. Plus d'une fois je me serais fait sauter la cervelle, n'eût été le souvenir que cela ferait trop de plaisir à ma belle-mère....

Ce mépris et ce dégoût de la vertu hypocrite et de l'honnêteté fade, « religion, loyauté, — joie et innocence, — lait et eau[2], » les ressentiments, les regrets et peut-être les remords de son désastre domestique et public le jetèrent dans l'étourdissement opportun du carnaval, qui s'offrait à lui en 1817 avec ses intrigues faciles, ses bourgeoises de *bel sangue*, aristocratie de beauté descendue au peuple, ses baux galants renouvelables ou résiliables à volonté, ses passions « sans sinécure » platonique. Adieu la poésie! Le poëte,

1. Moore, t. III, p. 136. — 2. *Ibid.*, t. III, p 143.
3. *Ibid.*, t. III, p. 121.

avant d'écrire ses vers, était en train de les vivre et de les souffrir. Il écrit, le 2 janvier 1817, à Murray:

Je n'ai pas fait la moindre bribe de poésie depuis que j'ai quitté la Suisse, et n'ai pas encore l'*estro* en moi à présent.... Quant à la poésie, la mienne est le *rêve* des passions endormies; dès qu'elles se réveillent, je n'ai plus de mot pour leur langage, elles ne s'expriment que dans le somnambulisme, et pour le moment ne dorment pas[1].

Cependant, dès le 25 février, il s'occupe du sujet de *Marino Faliero*, qui lui « apparaît comme très-drama- « tique : un vieillard jaloux et conspirant contre l'État, « dont il est actuellement le chef régnant. »

En attendant des extraits demandés, il donne aux dernières flammes du carnaval les dernières gouttes de l'huile de sa lampe. Le carême le trouve fatigué de veilles et d'insomnies, fort résigné à ses opportunes abstinences. Nous voici aux premiers aveux de l'affaiblissement physique et moral. La ceinture de Vénus cache un cilice pire que celui des macérations monastiques.

Je ne suis pas très-bien maintenant; trop de veilles et quelques dissipations qui en étaient la suite ont grandement épuisé mes forces....

Je suis moi-même au régime; le Carnaval, c'est-à-dire ses derniers jours, les nombreuses et longues veillées m'ont abattu un peu.... et quoique, après tout, je n'aie pas été excessivement dissipé, cependant je trouve « que l'épée use le fourreau, » bien que je vienne tout juste de tourner le coin de mes vingt-neuf ans[2].

1. Moore, t. III, p. 140. — 2. *Ibid.*, t. III, p. 155-157.

Bientôt arrive la fièvre, « venant de ce que son précepteur et maître, » dit-il ironiquement du boxeur Jackson, « appellerait : dépenser beaucoup trop de « soi-même. »

Le même aveu douloureux sort à d'autres reprises de ses lèvres et de son cœur. Le 15 septembre 1817, il écrit à Murray :

Il s'en faut de quelques heures que je n'aie trente ans accomplis, et je devrais compter sur des progrès, du moins quant à ce qui regarde l'intelligence, pour plusieurs années à venir, mais j'ai diablement usé l'âme et le corps en mon temps [1].

Tout cela n'empêche pas que, lorsqu'il remontait ce courant d'amertume et de découragement, il ne revînt avec orgueil au sentiment confiant de sa force et de sa destinée. Il reconnaissait, comme tous les vigoureux nageurs, qui ne peuvent s'empêcher de se défendre contre la vague, se sauvent malgré eux et font du suicide un triomphe, il reconnaissait qu'il lui était impossible de se noyer et de s'étouffer dans ses passagères souillures.

Je présume que jamais je ne viendrai à bout de secouer les crêpes funèbres dont l'imagination du public m'a affublé, surtout depuis que ma moralité a fait brèche à ma renommée. Cependant ni cela, ni plus que cela n'a encore éteint mon énergie ; en touchant terre, mon âme rebondit et s'élève plus haut [2].

Et dès le 28 février, à la page qui suit, dans sa lettre, la confession de sa défaillance physique et morale, il

1. Moore, t. III, p. 277. — 2. *Ibid.*, t. III, p. 168. 9 mars 1817.

s'arrête et, songeant à ses ennemis et à leur maligne joie, il se rétracte en ces termes prophétiques :

Si je vis dix ans de plus, vous verrez pourtant que tout n'est pas fini pour moi : je ne veux pas dire seulement en littérature; car cela, ce n'est rien; et quoiqu'il puisse sembler étrange de le dire, je ne pense pas que ce fût ma vocation. En vérité, je vous le dis, vous verrez que je ferai, le temps et la fortune aidant, quelque chose qui, comme la cosmogonie ou création du monde, embarrassera les philosophes de tous les âges.

Et il terminait, ayant bien la conscience d'arriver à commencer ce chef-d'œuvre tardif de sa vie renouvelée, mais non la certitude de l'achever, par ces mots dont l'apparente insouciance cache un si pénétrant soupir : « Mais je doute que ma constitution tienne jusqu'au bout; je l'ai, par intervalle, diaboliquement exorcisée... »

Le 9 avril, dans une de ces lettres à Murray, marquées plus souvent encore que celles à Moore, du fer rouge de son ironie, ayant renvoyé au diable d'où elle venait, la fièvre dont il avait senti jusqu'aux moelles l'ardente morsure, il répondait à son éditeur qui l'engageait amicalement à prendre soin de lui-même :

Sur ma foi, c'est ce que je fais; je ne serai pas encore *posthume* si je puis l'empêcher. Néanmoins pensez seulement à ce que vaudrait une « Vie et aventures » pendant que je suis à l'apogée du scandale!... Croyez-vous que je ne me fusse pas brûlé la cervelle l'année dernière, si je ne m'étais heureusement souvenu que mistress... (*Charlment*) et lady N.... (*Noël*), et toutes les vieilles femmes d'Angleterre auraient été ravies.... Soyez sûr que je *vivrai*, ne fût-ce que pour deux raisons ou plus : avant « de partir en paix, » j'ai une ou deux personnes à mettre hors de ce monde et autant à y introduire.

Si je m'en allais avant, je n'aurais pas rempli ma mission. D'ailleurs, quand j'aurai passé la trentaine, je deviendrai dévot; je m'y sens déjà grande vocation, quand je suis dans une église catholique et quand j'entends l'orgue [1]....

Il y a dans ces derniers mots quelque chose de plus qu'une simple boutade, et nous sommes de ceux qui y voient le germe d'une tendance sympathique pour le catholicisme, qui eût peut-être un jour amené dans l'esprit de Byron une évolution catégorique et eût jeté dans le giron maternel de l'orthodoxie ce fils prodigue, sorti tout meurtri de sa lutte contre l'intolérance puritaine et le *cant* protestant. Les influences patriotiques et catholiques qui consolèrent, purifièrent et agrandirent ses derniers jours, n'auraient pas été étrangères à cette transformation, germe laborieux trop tôt étouffé par la mort, écrasé sous son talon brutal, mais qui a le parfum des bourgeons qui promettaient un fruit. Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'il embaumera quelques-unes de ces pages énigmatiques et humouristiques où il faut savoir lire entre les lignes, chercher l'esprit sous la lettre et deviner la sagesse dans la folie, la vérité sous la fiction, le regret sous le rire.

Quant à ce sentiment persistant, survivant énergiquement à toutes ses défaillances et à toutes ses déchéances, de son génie et de sa destinée, jamais Byron n'en abaissera et n'en amènera le drapeau. Comment eût-il perdu, en effet, cette foi en lui-même, dans la vertu inaltérable de son esprit et de son cœur, lorsqu'il se voyait, au contraire, sortant

1. Moore, t. III, p. 193.

victorieux de toutes ses luttes, pur de toutes ses souillures? Jamais, en effet, sa verve poétique ne fut plus forte et plus brillante, plus solide et plus souple à la fois qu'après cette double épreuve des désespoirs et des excès de Venise, cette double et contradictoire trempe dans l'amertume corrosive de ses déceptions et dans la douceur enivrante des voluptés vénitiennes. N'est-ce pas du tourbillon vulgaire et des fièvres profanes de 1817 que sont sortis ce *Manfred*, « un de ses meilleurs bâtards, » comme il l'appelle, et les *Lamentations du Tasse*, « qu'il considère comme d'assez bonnes rimes[1], » et le quatrième chant de *Childe-Harold?* N'est-ce pas de 1818, l'année même de sa plus grande décadence physique et morale, l'année sardanapalesque et plus tard maudite, que sont sortis *Marino-Faliero*, un de ces chefs-d'œuvre du drame lyrique qu'on déshonore en les représentant, et *Beppo*, et l'ébauche des premiers chants de *Don Juan*, poëme railleur et vengeur, commencé en enfer, interrompu sur la porte du paradis reconquis, entr'ouverte par l'ange des belles, des dernières amours à l'homme racheté, au poëte repentant? C'est là une assez belle stérilité.

Mais avant de passer le seuil de cette *Vita Nuova*, avant de revenir à ces nobles passions qui font les grands hommes, il importe à la vérité et à la moralité de notre récit de montrer le fond de cet abîme où Byron était tombé, où il allait demeurer peut-être sans ce coup de grâce foudroyant d'un sentiment inspirateur, purificateur et régénérateur. A l'influence profonde et salutaire que ce sentiment eut sur sa vie et

1. Moore, t. III, p. 208.

surtout sur sa mort héroïque, on peut juger de ce qu'il eût pu faire de Byron, s'il lui eût apporté autre chose que les restes de sa destinée. Malheureusement l'ange vint trop tard. Toujours pressé d'échapper à lui-même, à ce « poids de l'imagination et de la réalité », et n'y échappant que par l'inspiration, Byron avait abusé de ce remède comme de tous les autres. Sous les coups éperdus de ces trop fréquents délires, vrais suicides de l'esprit, le plus pur de la source poétique avait coulé. Le malheur et le plaisir avaient tari le reste. Mais il demeurait au poëte, qui avait assez fait pour sa gloire littéraire, à se renouveler et à se ressusciter, pour ainsi dire, dans une autre renommée pour laquelle il n'était pas encore fait, la renommée militaire dont l'ambition le faisait bondir, enfant, comme un jeune coursier, et jeune homme, appeler en rêve ses soldats imaginaires : *les hommes noirs de Byron!* la renommée politique que la délivrance d'un grand peuple eût inaugurée de son triomphal arc de triomphe.

A cette double palme, rêvée par Walter Scott et Sheridan pour leur illustre ami, a manqué seulement une plus longue existence. Héros dont le tombeau est plus grand que la vie, parce qu'il contient plus d'espérances et de promesses que de trophées, Byron devait être saisi en pleine hégire de sa nouvelle mission, en pleine fleur de son renouvellement par cette lâche mort, complice de l'infortune et de la débauche. Cette mort précoce et jalouse, il nous semble en voir l'image dans cette Margarita Cogni, la dernière maîtresse, à l'âpre langage, aux farouches baisers, au visage d'une beauté fatale. C'est bien là la figure ténébreuse et la

main perfide qui doivent faire repoussoir à l'angélique visage et à la main libératrice d'une Teresa Guiccioli.

C'est sans doute dans un de ces jours de fatigue, de doute et de dégoût, où l'âme est prête à la tentation, n'ayant pas de sentinelle, que Byron rencontra cette femme destinée à précipiter et à achever l'œuvre sinistre de tant d'autres, et à mettre, sous ces baisers passionnés qui vont jusques aux moelles, le poison au cœur du chêne. Il faut se reporter d'ailleurs aux circonstances qui conspirèrent comme à l'envi à rendre pour lui critique ce carnaval de 1818 où il but jusqu'à la lie la coupe du plaisir sans y trouver l'oubli. Il venait de composer *Beppo*, poëme satirique et gaillard imité de ce genre essentiellement vénitien que Burati a illustré, mais dans les étroites limites duquel son originalité ne bat que d'une aile. Il n'était pas très-content de lui, et il avait donné son œuvre à Murray, par-dessus le marché, en ne stipulant que l'impression intégrale et sans coupures.

Au moment où il doutait ainsi de son génie et de son art, et où, par une singulière aberration de son goût ou plutôt de son dégoût, il ne voyait plus de salut pour les barques romantiques que dans le classique port dont Pope est le pilote, deux femmes vinrent à mourir qu'il estimait autant qu'il les aimait, lady Melbourne et Mme de Staël. Les regrets touchants qu'il leur donne nous découvrent noblement ce cœur qu'il mettait trop d'émulation à cacher [1]. Comme si la persécution anglaise eût attendu ce funèbre signal,

1. Moore, t. III, p. 262, 323.

elle redoubla aussitôt de bassesse et d'acharnement. C'est à elle, il n'en faut pas douter, qu'on doit attribuer l'inspiration de ces articles soi-disant traduits des gazettes allemandes, par où arrivaient enfin à Venise même des bordées d'encre empoisonnée. Tantôt c'était le génie de l'hôte illustre de Venise qu'on cherchait à déshonorer en l'accusant d'imitation et même de plagiat. Selon ces critiques atrabilaires l'inspiration byronienne, réduite à la stérilité, entrait en condition dans les autres littératures, et *Manfred* était le pâle chef-d'œuvre de la double domesticité de Harlowe et de Gœthe. Tantôt l'effort commun conspirait à noircir le caractère et la réputation de Byron par l'épithète, alors dangereuse à Venise, d'admirateur effréné de Bonaparte, et par l'appréciation, et enfin la traduction elle-même de *Glenarvon* en italien.

Byron tint tête à l'orage avec son intrépidité habituelle, et le même homme qui en Angleterre faisait faire des compliments à l'auteur de l'*Anti-Byron*, levait lui-même l'embargo mis par la censure vénitienne sur le roman-pamphlet. Mais on comprend, avec sa nature orageuse et passionnée, l'effort de ce mépris, le sacrifice de cette modération, le douloureux héroïsme de ce silence. On devine l'effroyable débâcle de bile contenue, rompant ses digues dans l'intimité et coulant à pleins bords dans ses lettres. Ces lettres pleines de cet appel muet du cœur et de l'esprit en détresse, ces lettres où le souci de ses affaires embarrassées, la douleur secrète de son isolement, la fatigue de la Muse elle-même lui inspirent des plaintes si douces et de si énergiques colères, on n'y répond pas ou on y répond mal, « dans le style des romans de Caroline Lamb. » Irrité, décou-

ragé, éperdu, Byron un moment, cessa de voir son étoile et s'enfonça dans le bourbier du découragement.

C'est alors qu'on vit le galant voisin du galant marquis de Moncada, à la Mirra, le promeneur équestre des rives du Lido, le nageur émérite, le locataire de la belle villa d'Este, au consul Hoppner, employer ses promenades à cheval, en gondole, à la nage, à creuser un problème, cher au dilettantisme épicurien, celui du croisement des races. Il se lança avec la curiosité plastique du blasé et le libertinage du désespoir, à la recherche des différentes variétés de ce *bel sangue* dont il a remarqué, sous les *fazzioli* populaires, le piquant contraste avec la déchéance aristocratique. Ce superbe privilége avait intrigué lord Byron [1], et il ne s'occupa qu'à en avoir le mot pendant ce carnaval de 1818, où il s'amusa avec fureur et se divertit avec rage.

De cet état d'incandescence bilieuse et d'ébriété morale témoignent les coups de poing à l'anglaise avec lesquels un jour, il se fait faire place, sa fière et menaçante réponse aux prétentions autrichiennes de mettre en réquisition un de ses quatre chevaux, et de violer ses immunités d'étranger ; le soufflet appliqué à un Vénitien en voiture qui avait nargué le lord à cheval ; ses grognements ironiques chaque fois qu'il est question des gouvernantes anglaises ou du mariage ; enfin ces *evohé* familiers, ces hymnes à la beauté plastique, à la volupté sincère et à la liberté carnavalesque qui agitent leurs grelots d'une gaieté si triste, à la fin de ses lettres de 1818.

1. Moore, t. III, p. 138, 176, 311.

Le carnaval est ici dans toute sa fougue, et moi dans les angoisses d'une nouvelle intrigue avec je ne sais exactement qui ou quoi; ce que j'en connais, c'est qu'elle est insatiable d'amour, ne veut pas d'argent, a des cheveux blonds et des yeux bleus, qui ne sont pas choses communes ici, que je l'ai rencontrée à une mascarade, etc. Je veux tirer le meilleur parti possible du reste de ma jeunesse....

J'ai à peine dormi une heure la semaine dernière; nous sommes aux derniers jours du carnaval, et je passerai encore toute cette nuit debout, ainsi que celle de demain. J'ai eu quelques curieuses aventures de mascarade; mais comme elles ne sont pas encore finies, je n'en dirai pas plus. Je veux exploiter la mine de ma jeunesse jusqu'au dernier filon, et après, bonsoir; que j'aie vécu, je suis content[1]....

Par une singulière coïncidence, lord Byron, ce mélancolique débauché, partagé entre ces insoucieux délires et des pressentiments funèbres, cherchait avec M. Hoppner, consul général à Venise, devenu, après le départ de cet honnête et sensé Hobbhouse, qui voulait ramener Byron en Angleterre, son compagnon habituel de promenade, cherchait sur cette rive de prédilection depuis la forteresse jusqu'à Malamocco, quoi? la place de son prochain tombeau.

C'est dans une de ces promenades qu'il rencontra la femme étrange qui devait l'y pousser. Cette dernière maîtresse, cette dernière sultane favorite venait ainsi à l'heure et avec le visage des funestes amours. Elle est bien celle qui doit clore le cortége de cette époque d'exaltation et de défaillance où Byron nous apparaît à la fois avec le visage maladif du portrait de Prepiani et le front inspiré du buste de Thorwaldsen. Jamais il

1. Moore, t. III, p. 294 à 299. (27 janvier 1818.)

n'avait été à la fois plus poëte et plus homme. Shelley, qui le vit à cette époque, et qui le peint sous le nom de Maddalo, atteste que l'idéal avait gardé tous ses droits sur cette piquante nature qui ne souilla jamais que ses pieds aux fanges de la réalité. Ni Shelley, ni Hobbhouse n'ont parlé de Margarita Cogni. Mais les lettres recueillies par Moore et les conversations reproduites par Medwin ne suffisent que trop au tableau de cette époque d'égarement, dont Byron garda toujours depuis un souvenir amer comme un remords, et au portrait de la farouche beauté qui la personnifie avec une vulgarité presque tragique.

Byron ne pouvait pas rencontrer un type plus vivant et plus complet du *bel sangue* vénitien que cette Fornarina à tête de Médée (vraiment boulangère de son métier), dont l'éloquence énergique, la fruste élégance, la tyrannie naïve et les tigreries superbes, variaient la monotonie de son existence tout en relevant la vulgarité de son choix. Cette prédilection n'avait du reste rien d'exclusif, et les orages du palais Mocenigo, ces hurlements de jalousie frénétique et de colère sauvage qui s'y mêlaient aux grognements des bêtes domestiques et aux cris des oiseaux familiers provenaient presque tous d'une atteinte à des droits qui n'admettaient pas volontiers l'usurpation. Parfois Byron avait grand'peine à séparer à temps Margarita Cogni et quelque habituelle rivale, et à les empêcher de se faire ce qu'elles appelaient dans leur énergique langage « *una guerra di Candia.* » Toutes deux avaient cinq pieds dix pouces anglais, de grands yeux noirs, de belles tailles, faites pour servir de souche à une race de gladiateurs, et un caractère à ne pas jouer innocemment avec le

couteau de leur poche ou l'épingle de leurs cheveux.

Le peintre Harlowe avait fait de Margarita Cogni un portrait que Murray fit graver et où il est facile de trouver le secret de sa faveur et de sa disgrâce. La première s'explique, de l'aveu de Byron, par une influence physique facile à comprendre devant ce teint chaud, ces yeux flamboyants, ces formes opulentes et sveltes à la fois. Ajoutez à cette fascination vulgaire, mais puissante, à cet attrait inférieur, mais vivace, la perpétuelle surprise de son langage naïf et coloré, de sa gaieté *pantalonne*, de son ignorance superbe, de ses lettres, quand Byron était malade et invisible, gravement dictées pour douze sols, à l'écrivain public de la place. Quant à sa disgrâce, il est plus facile encore de l'expliquer et surtout de la justifier. Margarita ne connaissait pas d'obstacles, ni de nuances. Elle abattait d'un coup de poing toute femme suspecte qu'elle rencontrait sur sa route. Marianna S.... la belle marchande de la rue de la Spezieria, qui l'avait provoquée, faillit être immolée par elle sans façon sur l'autel de la discorde, et cette dernière mésaventure, qui fit rire les voisins de la *villegiatura*, à *La Mirra*, peut bien avoir été la cause de son renvoi définitif. Ce qui gâta aussi les affaires de Margarita, ce fut son esclandre à la *Cavalchina*, bal masqué de la dernière nuit du carnaval, où elle arracha son masque à un domino vertueux auquel lord Byron avait offert respectueusement le bras, et fit scandale autour de la réputation sans tache de la signora Cantarini.

Bientôt, ayant rompu avec son mari, son *beco*, comme elle l'appelait sans façon, à la suite d'une querelle où

ses ongles durent faire rage, elle se sauva à minuit, mi-vêtue et frissonnante, chez lord Byron. Le lendemain, il n'y eut plus moyen de la faire déguerpir. Le mari vint la redemander, rugissant, criant, suppliant, pleurant, et sur son refus de rentrer avec lui, malgré les instances de Byron lui-même, se plaignit à la police, qui la contraignit à réintégrer le domicile conjugal. Au bout de quelques jours, elle échappa de nouveau au joug de cet *ettico*, et se fit un domicile de son refuge trop hospitalier. Elle s'y maintint, par ce mélange de prière et de menace, de lazzis et de larmes, de colère et de souplesse, de finesse et de naïveté, dont le contraste, parfois brutal, la rendait irrésistible. Caressante comme une chatte avec des bonds de tigresse, elle avait, par sa douceur, captivé jusqu'à Mme Benzoni, et par son énergie subjugué jusqu'à lord Byron.

« C'était, dit-il d'elle, avec la force d'une Amazone, le caractère d'une Médée. Bel animal, mais tout à fait indomptable. »

Ce bel animal, tour à tour apprivoisé et féroce, ne mit bientôt plus de bornes à ses fantaisies. Il lui fallut d'abord le chapeau à plumes, puis la robe à queue, et dans cet apparat elle battait les femmes de la maison, gourmandait les valets, et apprenait résolûment l'alphabet, pour parvenir à lire les lettres de son maître qu'elle interceptait sans scrupule.

Du reste, sous le règne de cette « *donna di governo* » le palais Mocenigo et les affaires de son hôte rendirent témoignage d'une surveillance vigilante et économique. Byron était alors dans la ferveur d'un régime diététique et il cédait, par suite du dérangement de ses affaires, à un de ces accès de parcimonie envers lui-

même qui ne coûtaient rien à sa générosité envers les autres. Son ordinaire se composait alors de quatre becfigues dont Margarita, avec son appétit d'Hermione, mangeait trois, lui laissant à regret le quatrième dont il se contentait. L'estomac murmurait, mais le budget était en excédant. Margarita, qui ne savait pas lire, calculait à merveille. Elle était attachée à Byron par une admiration ingénue et un rude dévouement, capable d'héroïsme. Elle priait pour lui devant la Madone, avec sa dévotion au besoin superstitieuse, quand il était en mer; et un jour d'orage et de crainte, elle demeura accroupie sur les degrés de marbre du palais, les yeux pleins de larmes, ne sentant ni la pluie, qui glaçait ses os, ni le vent, qui lui fouettait le visage de ses cheveux dénoués, prête à mourir, si la gondole n'était pas revenue.

Cependant, à force d'algarades et de frasques de sa façon elle finit par perdre, non sans conspiration des parents et des valets, déconcertés par sa vigilance et son incorruptibilité, le crédit qu'elle devait à sa beauté, à son dévouement et à ses services. Congédiée, elle se jeta sur le couteau que Byron, à table en ce moment, tenait à la main, dans l'intention de l'en frapper, ou plutôt de s'en frapper elle-même. Peut-être ni l'un ni l'autre, car la virago était naturellement comédienne. Emportée par les gondoliers, chargés de la ramener dans son logis, elle se jeta dans les flots par une soirée sombre et froide. Rapportée ruisselante à Byron, elle le trouva justement inexorable. Et pour jamais, le palais Mocenigo cessa de retentir de cette voix rauque de Margarita, de ces rugissements

de lionne jalouse, de ces litanies murmurées à la Vierge, de ces naïvetés impudentes, de ces imprécations contre ce « *Can della Madonna* » qui s'attardait au Lido, malgré l'orage, ou qui courait la gondole avec une rivale dont le nom la faisait grincer des dents[1].

1. Moore, t. III, p. 337-349. — Medwin, t. I, p. 78, 112 à 121.



LIVRE V.

LA VITA NUOVA.

CHAPITRE I.

BEATRICE.

Lord Byron rencontre la comtesse Guiccioli. — Il veut quitter Venise. — Il se sépare d'Allegra. — Ses dernières amours. — Influence salutaire de la liaison de Byron avec la comtesse Guiccioli. — Qu'on peut tout raconter d'une telle histoire. — Automne de 1818. — Derniers jours de crédit de la Fornarina. — Troisième carnaval vénitien. — Byron va comme la feuille jaunie. — Intervention providentielle de celle qui le sauvera. — Teresa Gamba, comtesse Guiccioli. — Entrevue décisive chez la comtesse Benzoni. — Le coup de foudre de l'amour. — Récit naïf de la seconde Francesca de Rimini. — Le comte Guiccioli. — Ses contradictions. — Dandin et Barbe-Bleue. — La première séparation. — La comtesse est malade. — Les vers à l'*Éridan*. — Quel est le meilleur médecin d'une jolie femme malade? — L'amant hôte et locataire du mari. — Vengeance anodine et tolérance équivoque du comte Guiccioli. — La recette de Juliette. — Byron à Bologne. — Lettre sur une page de *Corinne*. — Voyage et maison à deux. — Visite de Moore. — Mauvaise humeur subite du comte Giuccioli. — Procès imminent. — Bref papal de séparation. — La comtesse Guiccioli se retire chez ses parents. — Chef-d'œuvre de concorde, de paix et d'inspiration de la comtesse. — Elle fait de Byron le héros d'une vie nouvelle et le pousse généreusement à la défense des belles causes européennes. — Résultats littéraires, politiques et moraux de cette influence vivifiante et décisive. — *La Prophétie du Dante.* — Interruption du *Don Juan.* — La *Lettre critique* à M. Bowles.

— Nouvelle physionomie morale de Byron. — Traits caractéristiques de cette physionomie. — Événements de 1820 et 1821. — Troubles en Romagne. — L'insurrection italienne est étouffée dans l'œuf napolitain. — Proscription de la famille Gamba. — Byron accompagne ses amis à Pise. — Portrait de Byron par Shelley. — Témoignage de Walter Scott. — La lettre du révérend Sheppard.

C'est au moment où Byron, dans les rares intervalles de sérénité qui lui laissait la préoccupation humiliante de la triple décadence de sa fortune, de son génie et de sa santé, écrivait les vers ironiques et amers du *Don Juan*, qu'apparut à ses yeux, par une rencontre providentielle, la femme qui devait arracher cette illustre proie au démon du désespoir et de l'abrutissement, et reconquérir pour le ciel ce dieu tombé qui s'en souvenait encore. Byron, à ce moment, avait à la fois besoin d'une Muse et d'une amie. Cette Muse, cette amie, cette Beatrice de son enfer, montrant le paradis, l'Alighieri anglais les trouva, dans le sens le plus noble et le plus tendre de ces deux mots, dans la comtesse Teresa Guiccioli.

Quel fut leur intermédiaire? Le hasard, comme toujours. Le hasard, cet « incognito de la Providence » disait spirituellement Michaud. Quel fut leur lien? Mutuelle admiration et mutuelle pitié. Car tous deux étaient malheureux, mais d'une infortune différente. La plus pure des deux consola l'autre. Byron souffrait du regret et du remords des belles heures prostituées aux folles amours. La comtesse Guiccioli souffrait de n'avoir point aimé, de ce mal fait de désir et d'impuissance du sacrifice, faute d'un digne objet et d'un autel sacré ; de ce supplice de porter sous sa robe nuptiale, un cœur vierge et veuf à la fois. Ces deux âmes blessées toutes deux ne se ren-

contrèrent pas impunément dans cette vie italienne, pleine de complaisances, sous cette atmosphère de mœurs propices à toutes les électricités sympathiques. Le deuil coupable alla au deuil innocent, et l'amour répara les fautes du mariage. A partir du jour où ils se virent, Teresa Guiccioli jura de réconcilier Byron avec la foi, avec la poésie, avec la gloire, avec la vertu et la pudeur de son génie, et Byron, se laissant aller au charme d'un sentiment inspirateur, pacificateur, régénérateur, se promit de faire à la Muse qui se dévouait à lui, à l'ange gardien qui descendait au démon, et pour lui sacrifiait l'auréole, une couronne de beaux vers et de belles actions.

Et maintenant tout est oublié; et les dédains de l'épouse, et l'absence de l'enfant, et l'injustice de la patrie, et le silence des amis oublieux : Kinnaird, Hanson, Hobbhouse, Murray, contre lesquels il rugissait tout à l'heure, et le retard de cette vente de Newstead, qui doit consommer son indépendance en déchirant son cœur! Tout est oublié, ou l'on ne se souvient de ce passé douloureux et terrible, que pour le comparer au présent et mieux goûter la douceur d'un sentiment trop longtemps profané. De ces jours coupables, Byron chasse jusqu'à l'image innocente, jusqu'à ce reproche vivant de la présence d'Allegra. C'est la bonne mistress Hoppner qui deviendra, par pitié, la seconde mère de cet enfant de l'amour et du hasard, au berceau vagabond que la mère n'a pas suivi, dont le nom joyeux cache tant de douleurs, dont l'innocence cache tant de honte, et dont le sort a quelque chose de suspect comme sa naissance. Byron ne pleure pas de ce qui fait pleurer mistress Hoppner. Avec le sublime

égoïsme du repentir, l'inflexible scrupule de la pudeur virile, il veut que tout soit pur autour de lui, et bientôt Venise perdra l'hôte qu'elle a corrompu, et expiera par l'abandon du plus grand poëte de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, les lâches complaisances et les cruelles trahisons que, ville courtisane, elle prodiguera bientôt au plus grand poëte de notre époque, au frère cadet et français de Byron.

Mais il est temps de sortir de ces généralités introductives pour esquisser le portrait physique et moral de Byron, en ces jours de renaissance intérieure, et aussi de celle à qui il dut ce dernier printemps de son esprit et surtout de son cœur. Nous devons dire aussi de cette histoire d'amour et de dévouement, sans autres événements que des sentiments et des pensées, dont tout le drame fut dans la conscience, — hormis les aventures et les accidents inévitables en pareil cas, enlèvement, procès, séparation, proscription, calomnie, — tout ce qui s'en peut dire sans profanation. Le reste se devine. Le silence est toute une langue dont l'amour se sert à merveille, et que l'historien de l'amour ne doit pas oublier. Ce qui nous intéresse surtout, c'est l'effet intellectuel, l'influence morale de cette dernière liaison, la plus noble et la plus salutaire de toutes, qui retrempa Byron aux sources pures qui coulent de toute passion élevée, et qui ne souffrit d'autres partages que les infidélités sans injure, sans orage et sans jalousie, que l'amant de la comtesse Guiccioli fit à la poésie et à la liberté.

Et maintenant, que tous les scrupules tombent devant celui de la vérité. Si l'historien d'un grand homme, quand il rencontre la femme adorée et digne

de l'être, qui fut son vivant génie, la joie de son cœur et l'honneur de son esprit, se sent naturellement porté à toutes les discrétions du respect, cet hommage, pour être pur, doit demeurer sincère et ne rien coûter à son inflexible dignité. Le plus sûr moyen d'échapper, en pareilles délicatesses, au danger de l'impertinence et à celui, non moins grand, de la flatterie, c'est de raconter simplement les faits, qui parlent d'eux-mêmes, et contiennent implicitement le plus doux des éloges, ou la meilleure des leçons. C'est donc à eux, à leur parfois rude, à leur plus souvent agréable franchise, irréprochable en tout cas, que nous nous confions, trouvant dans leur témoignage même l'indépendance nécessaire au nôtre.

Qui pourrait s'offusquer, après tout, de nous voir, épargnant les voiles sacrés, dire de cette passion, qui, comme toutes les choses de ce monde, a de l'argile dans son or, du réel dans son idéal, et touche la terre de son pied, comme de son front elle touche le ciel, tout ce qui s'en peut dire, et laisser public tout ce qui fut public? La comtesse Guiccioli fut la Muse de Byron, mais cette Muse était belle, elle avait un cœur, et elle avait dix-huit ans. Dix-huit ans, c'est trop tôt pour être insensible, surtout quand on est déjà malheureuse, et qu'on peut faire le bonheur d'un autre en refaisant le sien! La comtesse Guiccioli fut l'ange gardien des dernières et des plus belles années de Byron. Mais cet ange ne cessa point d'être femme. La neige de son front n'était pas dans son âme, et la flamme d'un cœur généreux, brûlant de toutes les tendres admirations, de toutes les nobles pitiés, rayonnait et palpitait sous l'albâtre de ses épaules. C'est une

passion humaine, naturelle, vivante, la plus pure des passions profanes, qui lia son sort à celui de Byron, et non un de ces commerces abstraits, une de ces liaisons glacées, de ces amitiés pénitentes, à la la Fayette, à la du Deffand, à la Swetchine.

Non ces fidélités d'habitude, ces associations de satiété, ces intimités jansénistes, ces prédilections sanctifiées, ces tendresses maternisées ou mystifiées, toutes ces fictions, tous ces artifices, toutes ces restrictions mentales, toutes ces parcimonies du filet d'eau qui tremble de devenir fleuve, et de s'épuiser d'un coup, tout cela n'entra point, et ne pouvait entrer dans une liaison faite du sacrifice de tout ce qui n'est pas l'amour, et qui ne recule pas plus devant le nom que devant la chose. Tous ces marchandages platoniques, ces charités suspectes, ces compromis subtils, que vise le confessional, ces réserves dans le don, ces distinctions dans la faute, ces embéguinages de la passion, cette prostitution de la grâce, ces tours de force casuistiques, ces diplomaties avec Dieu; tous ces mensonges d'indulgences mutuelles eussent été un affront et un supplice, pour deux cœurs qui, dès le premier jour, volèrent l'un vers l'autre, comme la colombe et le ramier.

Byron méprisait trop l'opinion pour s'en inquiéter. Il savait de quoi elle est faite. Quant à la comtesse Guiccioli, elle n'y songea point, ne soupçonnant même pas qu'on pût être blâmé ni surtout calomnié d'obéir à ce besoin d'aimer qui ressemble si bien à un devoir. Elle était Italienne bolonaise, du pays de cette Françoise de Rimini, si candide dans la faute, si fidèle dans l'amour, dont la plainte pénétrante et le

naïf aveu protesteront éternellement contre le brutal poignard de ce mari qui n'était que son maître. Elle avait ce sang chaud et fier, sur lequel ont passé, non les âpres vents des steppes, mais le souffle ardent des volcans. Donc, c'est leur vie comme leur cœur que les deux amants mirent de suite en commun avec cette sublime témérité, cette sereine franchise qui purifient tout, et non leurs repentirs, leurs craintes ou leurs rhumatismes. Leur liaison fut un mutuel sacrifice, consacré par le don de tout ce qui se donne, et non un hypocrite égoïsme à deux. La gloire n'est pas la réputation, l'une est un bruit passager, l'autre un éternel écho. La comtesse Guiccioli songea à l'un plus qu'à l'autre. Elle se dit qu'il est difficile à une femme de sauver un homme sans se perdre quelque peu, de convertir le pécheur sans effleurer le péché. Ou plutôt elle ne se dit rien de tout cela. Elle se laissa tomber dans le gouffre ardent. Et sans honte, comme sans remords, elle aima.

Pour reprendre les choses d'un peu haut, et aller chercher la source au sommet, cet automne de 1818 fut pour Byron orageux comme un été et triste comme un hiver. Irrité plus que jamais contre l'Angleterre hostile, sa femme muette, son éditeur hésitant, ses amis oublieux, irrité plus que jamais contre lui-même, il dépensait en passion et en colère, toute cette force inutile dont les derniers éclats bouillonnent et fument dans ses lettres comme la lave au bord du volcan. Ne pouvant se passer des soins délicats, de l'ingénieux bercement d'une affection de femme, il avait encore auprès de lui la Fornarina, qui le calmait parfois avec un simple adieu, dit dans cette langue et avec ce ton,

d'une naïveté si pénétrante, des filles de Venise. Il écrivait à Moore :

Je vous souhaite une bonne nuit, avec la bénédiction vénitienne : *Benedetto te, e la terra che ti fara* (sois béni, toi et la terre où tu *passes*). N'est-ce pas charmant ? Vous le trouveriez encore plus joli, si vous l'aviez entendu comme moi, il y a deux heures, des lèvres d'une fille vénitienne à grands yeux noirs, à visage de Faustine, à taille de Junon; grande, élancée, énergique comme la pythonisse, des regards d'éclairs, et ses noirs cheveux flottants, lustrés, à la clarté de la lune; une de ces femmes qui peuvent être poussées à tout. Je suis sûr que si je mettais un poignard dans la main de celle-ci, elle le plongerait où j'aurais dit, et dans *ma* propre poitrine, si je l'offensais. J'aime cette espèce d'animal, et certes, j'aurais préféré Médée à toutes les femmes qui ont vécu. Peut-être allez-vous vous émerveiller que dans ce cas je n'aie pu.... J'aurais pardonné la dague, le poison, toutes choses, hors la désolation délibérément amoncelée sur moi, quand je restai seul, près de mon foyer désert, mes dieux domestiques brisés en pièces autour de moi. Supposez-vous que cela s'oublie et se pardonne?...

A ces motifs de colère et de représailles, dont le flot amer montait toujours, se joignait encore, sollicitant vengeance, le dépit des pudeurs hypocrites et des moralités furibondes qui menaçaient dans l'œuf le poëme satirique de *Don Juan*, dont tous les ennemis de Byron et même un peu ses amis redoutaient le bec et les ailes; et Byron de s'écrier :

Pour la bégueulerie du jour, je la méprise comme je l'ai toujours fait, ainsi que toutes ces mines précieuses qui vont à vos faces ridées comme le fard aux anciens Bretons. Si vous admettez cette pruderie, retranchez donc la moitié de l'Arioste, tout la Fontaine, Shakspeare, Beaumont, Ford, tous les écrivains du temps de Charles II. Bref, bon nombre d'autres, qui ont écrit avant Pope et valent la peine d'être lus, et beaucoup

de Pope lui-même.... Je soutiens que c'est le plus moral des poëmes, et si les gens ne savent pas découvrir la moralité, c'est leur faute et non la mienne.

Toutes ces tristesses, toutes ces colères, jointes aux fatigues moins nobles du carnaval, avaient gonflé le foie de ce bilieux sublime et exaspéré son estomac, capricieusement gouverné, et passant du jeûne à l'orgie, et de la diète à l'indigestion. De là un état physique et moral qui, en février et mars 1819, se résume par ce double fait que Byron avait perdu l'appétit et le sommeil, la force et le courage même, au point que s'il ne l'eût arrêté net, le cheval de sa vie, surmené, s'abattait[1].

Il écrivait le 6 avril à Murray, en lui envoyant le deuxième chant de *Don Juan*, conquis sur ses défaillances.

Vous vous informez de ma santé. Vers le commencement de l'année j'étais dans un état de grand épuisement, et j'ai été obligé de réformer « mon train de vie, » qui me conduisait de « la feuille jaunie » à la terre avec toute la célérité possible. Je suis mieux de santé et de moralité....

C'est sur cet aveu purificateur, qu'il convient d'introduire, en ce renouveau de l'esprit, du cœur et des sens qui succède aux veilles et aux fatigues mondaines de l'hiver, et coïncide volontiers avec le printemps; c'est au milieu de cette aube de sourires, de rayons et de parfums qu'il convient d'introduire celle par qui Byron fut sauvé de la mort et bien pis, de la honte, celle qui ennoblit et réjouit ses dernières années, et sur le front

1. Moore, t. III, p. 373.

de laquelle cette couronne de Muse, au myrte mêlé de laurier, dépasse encore et éclipse toute autre couronne.

C'était une jeune, jolie et nouvelle mariée, à peine déniaisée de cette dévotion à laquelle survit la piété, naïve et déjà spirituelle, douce et fière, brillante et pudique, avec cette souriante mélancolie des rêves de couvent que le monde a trompés, ce regret de l'ange gardien, que n'a point fait oublier un décevant mariage, ce trouble de ne point trouver un sacrement infaillible, ni son époux adorable, ce mélange de deuil et d'espérance, d'innocence et d'expérience, ce charme ineffable, enfin, de la jeune fille dans la femme, de la fleur à peine respirée qui s'épanouit doucement.

Ce n'était pas pour Byron une première connaissance. Il avait déjà vu passer, comme dans un nuage, chez la comtesse Albrizzi, dans l'automne de 1818, la comtesse Guiccioli, triomphalement promenée par un vieil époux. Il ne s'en souvenait que comme d'une vision, d'un rêve. C'est au printemps de 1819, chez la comtesse Benzoni, qu'eut lieu la seconde et foudroyante rencontre, qu'éclata le décisif et mutuel attrait, que se croisa enfin, dans une présentation directe, ce double regard qui met le feu au cœur et consacre déjà en l'annonçant le don réciproque. Et ainsi furent liées à jamais ces deux destinées qui ne s'étaient évitées six mois auparavant que par un mutuel pressentiment de se retrouver bientôt plus à propos, prêtes toutes deux pour le lien et le joug. Mais écoutons le récit ingénu et d'une si grande douceur de cette seconde Francesca de Rimini, au sein heureusement épargné :

Au mois d'avril 1819, je fis la connaissance de lord Byron.

Il me fut présenté à Venise par la comtesse Benzoni, dans son salon. Cette présentation, si importante pour l'un et pour l'autre, fut faite contre la volonté de tous deux. Ce fut par pure considération que nous nous y prêtâmes. Plus fatiguée que jamais ce jour-là, à cause des longues veilles de Venise, je m'étais rendue à cette soirée avec beaucoup de répugnance et seulement pour obéir au comte Guiccioli. Lord Byron, qui reculait devant les nouvelles connaissances, disant toujours qu'il avait renoncé aux passions et ne voulait plus en courir les hasards, commença par refuser, quand la comtesse Benzoni le pria de se laisser présenter à moi, et il ne céda que par complaisance. Sa noble physionomie si belle, le son de sa voix, ses manières, les mille enchantements qui l'entouraient en faisaient un être si différent de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, si supérieur, que je ne pouvais qu'en recevoir une profonde impression. A partir de cette soirée, nous nous vîmes chaque jour pendant tout le temps que je m'arrêtai à Venise....

Voilà bien le pendant du récit de Dante. La passion italienne n'a pas changé, libre, franche, ne jouant pas avec les mots, ne se masquant pas d'hypocrisie, ne se voilant pas de fausses pudeurs, mais obéissant à la loi des êtres, et allant droit au vainqueur dont elle fera son esclave, et se découvrant le cœur en disant : Me voilà! Me voilà! Peu importe qui l'a dit ou qui l'a dit le premier. La femme italienne se donne et ne se rend pas. Comme la déesse amoureuse du berger, elle fait au besoin le premier pas, c'est le droit des déesses. Il n'y a que les simples mortelles pour ne vouloir succomber qu'à l'heure voulue sur l'inutile appareil d'une belle défense « Forteresses mal gardées, disait Sterne, et qui ne valent pas la sentinelle. »

La comtesse Teresa Guiccioli était la fille d'un noble de Ravenne, à tête florentine et à nom florentin,

le comte Gamba, qui sait? peut-être le descendant de quelque ami et partisan de Dante, compagnon de sa disgrâce et de son exil. Teresa, par la beauté étrange et comme paradisiaque, qui la faisait ressembler aux vierges de Francia, l'esprit précoce, la bonté hardie, le courageux dévouement, la grâce enfin dans une vertu capable de faiblesse à la fois et d'héroïsme, était bien digne d'être la fille d'un ami de l'Alighieri. Quoiqu'il en soit, la famille était nombreuse (l'inépuisable fécondité de la comtesse Gamba réservait encore au monde la surprise et le triomphe d'un vingtième enfant). Et Teresa fut peut-être demeurée au couvent, et eût été vouée à Dieu, faute d'un homme assez riche pour l'épouser, quand ce mari libérateur se présenta, attiré par le parfum mondain de cette fleur du cloître, sous la figure du comte Guiccioli, âgé de soixante ans, et de trois femmes. Mais le comte Guiccioli avait encore plus de mille livres de rente que d'années. Il était le plus opulent seigneur de Ravenne. Il possédait des palais et des villas dans toute la Romagne. Il venait au couvent dans un superbe carrosse aux six chevaux noirs.

Un mari n'a jamais que l'âge qu'on lui donne, c'est-à-dire vingt ans, quand il vient chercher au couvent, en carrosse à six chevaux, l'élue de son cœur et la reine de sa maison. Non pas que la jeune et charmante recluse ait fait à coup sûr tous ces calculs frivoles. Mais sa famille plus prévoyante les faisait pour elle. Étourdie par l'air pur qui lui venait avec des caresses et comme de vagues chants de cette porte ouverte sur la liberté, le monde, ses triomphes, Teresa se résigna à passer par le mariage, puisque c'est le seul moyen de sortir du couvent, et à relever de son troisième veu-

vage le comte Guiccioli. Elle avait à peine dix-huit ans. Quelle femme lui jetterait la première pierre?

Mais le premier enivrement passé, quand le masque tombe, que le héros s'évanouit et qu'il demeure un mari vieux de cœur encore plus que de corps, impérieux, avare, réactionnaire, dévot, un mari qui n'a gardé de sa première jeunesse, passée dans l'intimité de l'âpre Alfieri, que la passion de la tragédie, qu'arrive-t-il « à l'Angiolina de ce Marino Faliero » à la dernière femme de ce Barbe-Bleue des Romagnes, au fond comme on le verra, le plus débonnaire des tyrans domestiques? Il arrive que la jeune femme à qui un tel homme ne suffit point, cherche à se consoler, en disposant d'elle, de l'humiliation de lui appartenir. Il arrive qu'elle lit *Corinne*, et qu'elle cherche Oswald.

Pour le mari, il est à peu près impossible qu'il ne joue pas ridiculement un rôle ridicule, celui qui consiste à arriver toujours trop tôt ou toujours trop tard, à ne pas savoir se résigner spirituellement ou se venger la première heure du premier jour, d'un premier coup, qui fait de la comédie un drame, et l'ennoblit par le sang. Mais non; on cherche à éviter l'inévitable, en feignant de ne pas le voir; on s'obstine à se faire aimer, on essaye de se faire craindre et l'on ne réussit qu'à se faire mépriser. Tel fut le sort du comte Guiccioli, qu'il ne nous est pas permis de plaindre, parce qu'il favorisa d'abord ce qu'il voulut ensuite empêcher, flétrit lui-même sa tolérance par ses accusations, mêla des calculs d'argent à des griefs qui ne les supportent pas, et finit par mettre tout le monde contre lui, par son manque de dignité, de tact et d'à-propos,

surtout par sa révolte contre le sigisbéisme sur lequel reposaient les mœurs italiennes; scandale plus grand que tous les autres, dans un pays où le vice a la décence d'une vertu et où l'adultère se règle comme un second mariage.

Les premières relations de la comtesse Guiccioli et de Byron durèrent peu. Ce paradis est coupé en autant d'actes qu'un drame bien fait. A peine le nœud était-il formé que le mari, usant de son unique droit, qui est d'interrompre la pièce, souffle sur ce nuage et parle de s'en aller, ennuyé de son rôle de comparse et de confident malgré lui. Dès le milieu d'avril 1819, le comte Guiccioli voulut aller visiter ses terres sur la route de Venise à Ravenne, accompagné, dans cette tournée à travers ses possessions, de la compagne légale qu'il ne possédait plus. La comtesse fit ce que toute femme aurait fait à sa place. Elle pleura, elle écrivit, et en attendant la réponse, elle tomba malade de consomption, justifiant le deuil de son cœur par celui de sa mère, morte en couches de son dernier et vingtième enfant. Un berceau sculpté sur un tombeau. Belle épitaphe pour cette mère antique, perdant la vie à force de la donner!

Pendant ce temps, Byron, de nouveau en proie à cette passion mêlée de tristesse et de joie, joyeuse, parce qu'il sentait qu'elle était la meilleure de sa vie, triste, parce qu'il la pressentait la dernière; Byron, partagé entre l'allégresse, l'orgueil et la douleur qui forment le fond amer et doux de toutes les nobles amours, déchargeait, dans des vers superbes et touchants, où il se compare à l'Éridan grossi par les tempêtes et gonflé par les pluies, le trop plein de ce torrent de larmes

et d'éclairs qui grondait en lui. Le 2 juin 1819, il ne résistait plus à l'absence, et décidé à tout plutôt qu'à la séparation, il partait, sur un dernier appel, impérieux comme un dernier adieu, il partait pour Ravenne, où sa maîtresse lui avait ménagé, au chevet de son lit de langueur, le siége inviolable du garde-malade.

A Padoue, à Bologne, il attendait, dans l'hospitalité mercenaire de l'hôtel, au milieu des chaleurs poudreuses de l'été, qui donnent au Vénitien expatrié le spleen de la lagune, le suprême signal. Il visitait les tombes du cimetière de *La Certosa*, semées de roses, et commentait leurs naïves et suppliantes épitaphes, *implorant la paix*. Il lisait les manuscrits de l'Arioste et faisait à la prison du Tasse, un de ses ancêtres, un poétique et fraternel pèlerinage. Il pensait attendri à ses deux filles, nées du mariage orageux et de l'amour passager : Adda, Allegra, noms que ses larmes ont rendu immortels.

Enfin, le 8 juin, le rendez-vous promis lui était donné sous des auspices funèbres, au pied du lit de cette moribonde de vingt ans que lui seul (la famille en convenait en rougissant) pouvait ressusciter. Il accourait, sous prétexte de la tombe du Dante, de la forêt de pins où il avait promené d'immortelles rêveries, il accourait bientôt suivi du professeur Aglietti de Venise, habile médecin; et lui le meilleur de tous les médecins, il touchait la malade et elle souriait, il lui disait de quitter son lit et de marcher et, miracle de l'amour ! elle quittait son lit et marchait. Elle vivait, attestant ainsi le pouvoir surnaturel auquel sa vie était désormais attachée.

A partir de juin 1819, lord Byron est attaché au toit

conjugal qu'il a troublé, hôte à la fois béni et maudit, partagé entre les reconnaissantes caresses de la femme qu'il a sauvée, les sourdes méfiances et les muets reproches et les menaçantes courtoisies du mari auquel il a pris son plus cher trésor; homme assez riche pour payer un *bravo* à son prix et assez jaloux pour le faire, à ce que dit le bruit public, recueilli au passage par ce malin et irrévérencieux Stendhal[1].

Il n'en est rien. Le comte Guiccioli, qui adore sa femme autant qu'il déteste son hôte, sent le poignard tomber de ses mains. L'intrépide sang-froid de Byron lui en impose. Nous ne sommes plus d'ailleurs au temps où la vie de Paul appartient à Lanciotto. Par une vengeance plus spirituelle et plus raffinée, le mari se contentait de promener son rival victorieux dans le triomphe ironique de son carrosse de gala aux six chevaux noirs, et l'abandonnait à ce joug minutieux du sigisbéisme que lord Byron ne supportait qu'en frémissant, s'embarrasant dans son épée de cavalier-servant, confondant les schalls, et bâillant parfois à la béatitude musicale dont le saturaient ces salons Romagnols où la musique tient lieu de divertissement et la rêverie de conversation. Alors, lord Byron, impatienté de ce martyre régulier, aux stations déterminées et aux étapes fixes, qui font durer si longtemps le chemin de la galanterie italienne (*chi va piano va sano*), parlait de brûler les relais, d'enlever sa dame, de s'enfuir avec elle dans un pays écarté où d'aimer à son sâoul on eût la liberté. Cette proposition hardie, plus conforme aux sentiments qu'aux usages, se heur-

1. *Correspondance inédite.*

tait aux scrupules de la comtesse, hésitant devant l'unique démarche que les mœurs italiennes considèrent comme une faute. Là, en effet, où le scandale est inutile, il est superflu. Elle ne trouvait d'autre moyen d'échapper à l'ignominie d'un enlèvement que de se faire passer pour morte, suivant la méthode et la recette de Juliette, traditionnellement conservée, à ce qu'il paraît, parmi les dames italiennes. Byron reculait devant ce caveau décevant, qui est en effet un lieu de rendez-vous plus incommode qu'il ne semble, et il préférait encore le régime économique, mais sûr, de cette liberté décente et de cet amour par tranches du sigisbéisme. Pour se distraire, il assistait à la *Mirra* d'Alfieri avec des spasmes d'émotion et des larmes, renouvelées au *Philippe*, du même brutal mais puissant génie.

A la fin du mois d'août 1819, Byron, demeuré seul à Bologne, durant l'absence de la comtesse et de son mari, voyageant à travers leurs terres de la Romagne, sentait s'ouvrir et couler dans la solitude cette source de tendresse qui le ramenait à la fraîcheur de ses jeunes années, et pour la première fois, il cédait à cette plénitude de joie et de pureté dont le doux orage se résout en larmes au cœur de l'homme comme à celui de la femme. Il descendait dans les jardins déserts, où le suivait l'ombre adorée, ils s'entretenait tous bas avec elle, il suivait pas à pas les traces de sa vie, aux bords de la fontaine cachée sous les saules, près du piano, murmurant au moindre choc, devant le guéridon où reposait, encore entr'ouvert, ce livre de *Corinne*, qui a été plusieurs années en Italie plus qu'en France, le *vade mecum* des rêveries féminines, l'initiateur aux romantiques amours, le bréviaire intime, le

livre du figuier enfin qui révèle la vie nouvelle ; — et il écrivait :

Ma bien chère Teresa, j'ai lu ce volume dans votre jardin; vous étiez absente, mon cher amour, autrement je n'aurais pas lu. C'est un de vos ouvrages favoris, et l'auteur était mon amie. — Vous ne comprendrez pas ces mots anglais, et les autres ne les comprendront pas non plus. — Voilà pourquoi je ne les ai pas écrits en italien. Mais vous reconnaîtrez la main de celui qui vous aime passionnément, et vous devinerez que sur un livre qui vous appartient, il n'a pu rêver qu'amour. Dans ce mot là, beau en toute langue, mais plus encore dans la vôtre, *amor mio*, — est comprise toute mon existence ici-bas et après, — je sens que j'existe ici, et redoute le temps qui doit suivre. Vous en déciderez ; ma destinée repose en vous, et vous avez dix-huit ans; depuis deux seulement vous êtes hors du couvent. Je voudrais de toute mon âme que vous y fussiez restée, ou que du moins je ne vous eusse pas rencontrée mariée.

Mais tout cela vient trop tard. Je vous aime et vous m'aimez ; du moins, vous le dites et agissez comme s'il était vrai, ce qui, certes, est consolation à tout événement. Cependant, c'est moi qui aime plus et ne peux cesser d'aimer.

Pensez à moi quelquefois, quand les Alpes et l'Océan nous sépareront. Mais cela n'arrivera jamais, à moins que vous ne le souhaitiez.

BYRON[1].

Bologne, 24 août 1819.

Et après avoir écrit cette lettre avec le sang de son cœur, Byron, cédant à une attraction funèbre, de tout temps puissante sur le rêveur juvénile du cimetière d'Harrow, le pèlerin du cimetière turc à Constantinople, le promeneur équestre du cimetière des juifs au Lido, Byron allait au Campo-Santo de Bologne causer avec son vieil ami le fossoyeur, Hamlet de ce Yorick bronzé.

1. Moore, t. IV, p. 29, 30.

Au mois de septembre le comte Guiccioli, forcé de se rendre pour affaires à Ravenne, de guerre lasse, laissa sa femme avec Byron. La santé de la comtesse, qui avait justifié ce tête-à-tête, ne tarda pas à exiger son départ de Bologne au lourd midi, à l'air âpre le soir. Le comte, consulté, dut consentir à ce qu'il ne pouvait empêcher, et autorisa le voyage de Venise, aux brises tièdes et salubres. Byron et la comtesse Guiccioli, belle comme une rose pâlie, partirent ensemble de Bologne, le 15 septembre, visitèrent les collines Euganéennes et Arqua, accolèrent leurs noms à tous les livres de voyageurs et arrivèrent lentement à Venise.

Là, les deux âmes brisées de ces pures et intimes délices de l'amour et de la liberté, sentirent le besoin des horizons agrestes, du nid inaperçu, du bonheur caché, de la solitude à deux. La santé de la comtesse, habituée à ressentir le contre-coup de toutes les secousses de son âme, demandait la campagne. Les médecins, complices innocents de toutes les conspirations du cœur, favorisèrent ce vœu de leur oracle et comme lord Byron avait à la Mirra la maison de campagne nécessaire à cette villégiature, il la céda naturellement à sa compagne; et non moins naturellement, il la partagea avec elle. Qu'importe le même toit quand on n'a que le même cœur ?

C'est là que Moore, qui voyageait à cette époque en Italie avec lord John Russel, put voir la Muse de Byron et féliciter son ami de la plus belle conquête qu'il eût jamais faite. A ce moment Byron goûta quelques jours de cet ineffable bonheur que donnent à l'âme la double chaleur et la double lumière de ces deux astres qui se rencontrent : l'amour et l'amitié. Byron voulait loger son

futur biographe dans son propre sanctuaire du palais Mocenigo; mais les singes et les chiens qui en gardaient le mystérieux accès, effrayèrent d'abord le pacifique Irlandais, qui finit par s'accoutumer à cette hospitalité armée de dents et hérissée de griffes; et les cerbères une fois apprivoisés, il accepta d'être l'hôte de Byron, et de partager sa table et sa gondole. Celle-ci, sous l'aviron de Zita aux longues moustaches, à l'éclatante livrée, rasait l'eau comme un alcyon. C'est à son départ de Venise que Moore reçut le royal cadeau de ces *Mémoires* et de ces *Journaux* de Byron, qu'il aurait dû défendre plus énergiquement et plus loyalement citer.

Le comte Guiccioli, de retour de son voyage d'affaires, apprit que lord Byron avait en dépôt à Ravenne une somme de 1,000 livres sterling, et jugea qu'elle serait plus en sûreté entre ses mains qu'entre celles du banquier. Il n'hésita pas à adresser au gardien de sa femme des propositions tendant à être constitué lui-même gardien de son argent. Cette offre venait à propos pour dégager la conduite des deux amants de tout ce qu'elle pouvait sembler avoir de téméraire, même au point de vue si large de la tolérance des mœurs italiennes.

Elle vient aussi à propos pour nous faire apprécier à sa valeur un mari auquel, après ce consentement au voyage de Venise et cette demande d'emprunt qui pouvait bien déguiser une arrière-pensée de dommages-intérêts, il ne manquait plus pour être ridicule que de faire un procès et de le perdre. C'est ce qui arriva, en effet. Il n'entre point dans notre plan tout synthétique, de raconter en détail les vicissitudes, peu dramatiques d'ailleurs, de cette comédie conjugale, dénouée, à la grande approbation de l'opinion publique, irritée du

rôle équivoque et du caractère ambigu du mari, par un bref papal de séparation prononcé en juillet 1820.

Ainsi se termina pacifiquement cette querelle qui aurait pu donner lieu à quelque tragédie domestique. La comtesse Guiccioli, à laquelle son mari ne rendit point sans rechigner son douaire, sa garde-robe, son mobilier, sa voiture, se retira toute heureuse de ses deux cents louis de revenu et d'une libre médiocrité préférable, à la servitude dorée[1], à quinze milles de Ravenne, chez son père le comte Gamba.

Les portes de ce couvent domestique que de fiers scrupules et de strictes convenances avaient d'abord fermées devant lord Byron, heureux de sortir, fût-ce pour les nobles tourments de la passion persécutée, des corvées ridicules et de l'uniformité du sigisbéisme, ne tardèrent pas à s'ouvrir, sous cette main irrésistible d'une femme pour laquelle il n'est point de verroux. Le comte Gamba et son fils Pietro, frère de prédilection de la comtesse, dont il était la masculine image, ne firent pas d'abord sans quelque méfiance et quelque rudesse, les honneurs de leur noble maison à celui qui en avait troublé, autant que ces choses-là pouvaient le faire, avec la tolérance des mœurs italiennes, la bonne renommée.

Mais bientôt toute glace fut rompue. Le charme magique de Byron, ses façons de grand seigneur, son éloquence de grand poëte, la dignité et la gravité avec laquelle il savait porter une passion que tout rendait excusable, ce prestige romanesque et che-

1. Moore dit, t. IV, p. 194, deux cents louis de revenu. — Shelley écrit, t. V, p. 58, « que la comtesse jouit d'une pension alimentaire de douze mille écus, misérable pitance donnée par un homme qui a cent vingt mille écus de revenu. »

valeresque qui couronnait son front, tout cela finit par émousser de justes susceptibilités. Le demi-veuvage de la séparation rendait la comtesse à une entière liberté, à la condition d'en user discrètement. Le scandale qui avait commencé avec la faute, finissait avec l'impunité. Tout ce qui pouvait réparer le crime de la destinée, coupable de n'avoir pas uni à temps deux âmes si bien faites l'une pour l'autre, et obligées d'être infidèles à la loi pour être fidèles à elles-mêmes, était vu d'un œil sympathique par cette population enchantée de la grâce de la comtesse Guiccioli et de la générosité de celui qui était désormais son défenseur. D'autres liens ne tardèrent pas à resserrer, en le couvrant et en le parant de tout ce que les affections humaines ont de plus sacré, ce nœud si noblement illégitime.

Le comte Gamba, le père, aimait l'indépendance italienne de toutes les forces d'un noble patriote qui a dans le sang les vers d'Alighieri. Son fils Pietro, moins exclusif que l'austère chef de la famille, adorait à la fois la liberté et la poésie. Byron, de plus en plus, se sentait gagné par ces courants électriques que dégage en se réveillant l'âme des nationalités. Le nom de l'Irlande, de l'Italie, de la Grèce, ces trois sœurs opprimées, faisait battre son cœur. Il écoutait frémir et gronder en lui des étincelles de ce grand orage révolutionnaire de 1820, qui éclata comme un volcan au milieu des légitimités en déroute. Cette communauté d'idées, de sympathies, d'aspirations, d'efforts devait associer le nom de Byron à ceux des Gamba dans les fastes de la première de ces convulsions périodiques, du premier de ces avortements héroïques et frivoles à la fois, qui ont accidenté cette longue gestation dont nous avons vu

enfin le fruit triomphant. Les commencements orageux de l'unité italienne ne doivent pas moins à Byron que les débuts de l'émancipation grecque. Ils lui doivent un grand poëte et un grand exemple, sans compter des secours plus positifs, et le sacrifice : la première fois de son repos, la seconde fois de sa vie.

Ce concours de Byron, cette coopération filiale et fraternelle de celui qu'elle aimait à l'œuvre initiatrice et libératrice de son père et de son frère furent le chef-d'œuvre de l'habile ascendant et de la salutaire influence de la comtesse Guiccioli. Muse de Byron, elle fut aussi la muse de la liberté italienne. Elle échauffa de ses patriotiques inspirations, elle indigna de son mâle dépit d'appartenir à un peuple condamné à ne faire que des opéras, le cœur revivifié de son amant. Elle épura par ce noble feu de gloire et de liberté, tout ce qui pouvait demeurer encore de profane dans cette liaison déjà passée à l'épreuve du temps, de l'absence, du sacrifice, et dont l'or ne garda plus aucune scorie. Elle donna un champ et un horizon dignes de lui à l'essor de cette imagination avide d'espace et de but. Elle poussa aux entreprises de délivrance et de salut cet homme honteux d'une longue inaction, impatient d'une occasion de montrer l'inconnu de son caractère et de son génie. Et puisqu'il lui fallait, à ce poëte dévoré par l'intensité de la pensée, le désir de l'action et le besoin de la gloire, des idées encore pour remplir son cerveau, des passions encore pour nourrir son cœur, elle lui souffla doucement avec des baisers cette idée, cette passion qui suffisent à remplir une grande âme : la liberté universelle.

Oui, c'est cette blonde, blanche, frêle, douce femme

qui fut le lien commun, l'inspiration vivante de la famille d'abord suspecte, bientôt proscrite, que nous verrons, à la suite des défaites et des représailles de 1821, quitter le toit paternel, la terre natale et planter la tente de l'exil partout où s'arrête la voiture de Byron, le voyageur tutélaire. C'est à Pise que nous allons retrouver les Gamba, refusant noblement ses secours et son hospitalité, et drapés, dans leur pauvreté fière, à côté de la sobre magnificence d'un lord parfois millionnaire qui se fait avare pour un peuple, qui économise pour la Grèce, et qui ne chante plus que la liberté, « cette poésie de la politique. »

C'est à l'année 1821 qu'il faut placer la date du complet épanouissement du génie de Byron, de la douce et forte mâturité de son cœur, sous la vivifiante influence dont il a vingt fois glorifié et dont tous ses amis ont reconnu et béni les effets. Parmi les fruits de cette seconde fécondité intellectuelle, de cette virilité rajeunie, il suffit de citer le *Marino Faliero*, dédié à ce grand Goethe qui avait salué, avec une olympienne impartialité, un génie frère du sien, et qui s'était donné l'empire des orages, des volcans et des abîmes, laissant à son glorieux rival, pour souverain domaine, les cimes sereines de l'idéal et les sommets parfois glacés de la pensée humaine. Il faut citer encore les *Foscari*, dédiés à Walter Scott, défenseur de sa vie et de sa gloire, protecteur généreux de la mémoire rivale, à Walter Scott que Byron admirait au point d'avoir lu ses romans au moins *cinquante fois*[1] ; le *Sardanapale*, le *Caïn*, l'*Avatar Irlandais*.

1. Moore, t. IV, p. 441.

Il faut citer surtout la *Prophétie du Dante*, inspirée par la comtesse Guiccioli, la plus gracieuse personnification de l'Italie nouvelle, et le *Don Juan*, interrompu à la requête de celle à laquelle il n'avait rien à refuser puisqu'elle lui avait tout donné; sacrifice accordé à la juste susceptibilité d'un sexe qu'il adorait en le raillant, qui n'atteste pas moins que tout le reste, l'irrésistible et heureux ascendant dont il n'eût pu, sans ingratitude, blasphémer l'empire.

Voilà[1] les titres les plus durables peut-être de Byron à l'immortalité, les suprêmes et les plus radieux éclats de sa lampe agitée, le chant du cygne qui devient aigle, les derniers et les plus éloquents soupirs de ce génie qui ayant achevé sa mission littéraire de rénovation sans épuiser sa force, rêvait une autre tâche et d'autres moissons, et sur la fin de sa journée allait demander à l'action, d'autres conquêtes, d'autres victoires, et des lauriers nouveaux, trop tôt changés en cyprès.

Cette transformation littéraire et surtout morale de Byron, cette *Vita nuova* de son esprit et de son cœur, gloire éternelle de la comtesse Guiccioli, se développent jusqu'à l'apogée de 1821, à partir de la fin de décembre 1820, époque à laquelle il quitta définitivement Venise, vint à Ravenne, appelé par le père de celle qu'il adorait et qui, loin de lui, recommençait à mourir, et accepta l'hospitalité mercenaire d'un indigne époux. C'est de cette époque que sont datés les

1. Sans parler de l'admirable lettre au docteur Bowles sur Pope et de cette controverse, toute de fantaisie et de boutade, où Byron déploya une verve si étincelante dans la défense d'une thèse critique contraire à son génie, à son exemple et peut-être même à ses véritables principes.

piquants et curieux tableaux de mœurs semés dans les lettres de Byron, ses malignes observations sur les inconvénients du métier de *cavalier servant* et la décadence du sigisbéisme. Cette vieille tradition de la galanterie italienne semble s'être éteinte dès qu'un pareil acteur cessa de jouer un rôle que lui seul pouvait ennoblir, et qui, après lui, ne pouvait que tomber dans le ridicule. Mais c'est aussi de ces années 1820 et 1821, que sont datés ces passages des récits de Moore, appuyés par le témoignage de Shelley, qui s'extasient devant ce sublime miracle d'un grand homme déchu, revivifié et réhabilité par l'amour.

La séparation de la comtesse d'avec son mari, nous l'avons vu, avait été demandée à la fois par la famille de la comtesse, indignée au point de provoquer en duel un mari qui faisait un outrage du scandale de sa révolte après une tolérance de quinze mois; par la société de Ravenne, attaquée dans ses plus intimes priviléges et troublée dans sa quiétude et son amour-propre par un éclat inouï, avant-coureur d'une révolution de mœurs et d'habitudes des plus inopportunes; enfin par les femmes et le peuple qui, dit Byron, se rangent volontiers du côté de ceux qui ont tort, quand le tort est plus généreux et plus chevaleresque que la raison. Aussitôt que cette séparation, qui rendait à la plus excusable des fautes la décence et l'impunité, fut consommée, Byron se voua tout entier aux devoirs de protection et d'abnégation que lui imposait le naïf héroïsme de celle qui lui avait tout sacrifié. Tout ce qu'il ne donna point du meilleur de son âme à sa nouvelle famille, il le réserva pour cette seconde patrie qu'il devait à l'amour (juillet 1820).

C'est à partir de ce moment qu'il écrit ces aveux souvent répétés d'une âme reconnaissante et fière de son lien « Je l'aime bien entièrement[1] ». C'est à partir de ce moment qu'il s'arrête et s'indigne, comme de la plus cruelle injure, de la fausse nouvelle d'un retour en Angleterre, qui serait une désertion[2]. C'est alors qu'il se moque du poëte des *Méditations*, qui prétend à la fois l'imiter et le corriger, et le condamne au genre *infernal* à perpétuité, au moment même où il monte au paradis, et où sa Muse sent repousser les ailes célestes. Il avait raison de railler un infidèle interprète, celui qui le 3 avril 1821, venait de placer au couvent de Bagna-Cavalli, non loin de Ravenne, cette petite Allegra sa fille, alors âgée de quatre ans, « afin qu'on lui inculquât des principes de morale et des idées de religion. » Et de quelle religion? De la catholique romaine « la meilleure à ses yeux, et assurément la plus vieille de toutes les religions chrétiennes ». Il tenait tant pour elle à cet air pieux du couvent, qu'il n'avait pas osé la confier à Mrs Shelley, de peur de l'influence fatale, sous ce rapport, de son mari[3].

Il avait raison de s'indigner de la calomnie, l'homme qui se vengait si noblement des injustices et des sarcasmes de Scott en honorant sa mémoire et en secourant mystérieusement sa veuve[4] ou qui blâmait si énergiquement les critiques meurtriers de Keats qu'il n'aimait pas[5].

Que la paix soit avec lui! Et puissent toutes les autres fau-

1. Moore, t. IV, p. 171. — 2. Moore, t. IV, p. 201, 203.
3. Moore, t. IV, p. 325, 326. — 4. Moore, t. IV, p. 327-329.
5. Moore, t. IV, p. 333 et t. V, p. 49.

tes inévitables à l'humanité lui être aussi promptement pardonnées que les petites injures qu'il avait faites à celui qui respecta ses talents et qui pleure sa perte!

Il avait raison de s'indigner contre ceux qui l'accusaient d'égoïsme, l'homme qui rendait si généreusement à l'Italie, qu'il voulait libre et pure à la fois, dont le sort le touchait filialement, dont les fautes ou les déceptions le mettaient en deuil[1] et dont il ne parla jamais sans « les entrailles » qu'il reconnaît à Dante, les consolations et le dévouement qu'il recevait de sa plus digne fille[2].

Hé quoi! barbares, on vous l'a dit, ce n'est plus le même homme; l'ancien Byron, fanfaron de vices plus encore que vicieux, n'est plus. Le nouveau-né est grandi sous cette étoile qui rend meilleur; c'est celui qui écrit, le 13 février 1821:

C'est le cinquième carnaval passé en Italie. Les quatre premiers j'ai fait passablement le roué. Pour le présent, je suis aussi sobre et raisonnable que lady Grace elle-même[3].

C'est celui qui, plus que jamais enivré des mâles joies, même dans la défaite, de la lutte contre la fortune, se plaît à ce rude jeu, et dont la sensibilité militante ne connaît pas les douleurs et les faiblesses de ces âmes de jonc, comme celle de Keats, qui ne savent que plier et gémir sous l'adversité[4].

C'est celui qui se trouve, après les accès de colère et de doute, si noblement résigné à ce mélange de douleur et de joie, de honte et de gloire, de bénédiction

1. Moore, t. IV, p. 427. — 2. *Ibid.*, t. IV, p. 370 à 374-379-386 390-392-393-395-446. — T. V, p. 18-33-
3. Moore, t. IV, p. 437. — 4. *Ibid.*, t. V, p. 10.

et de malédiction, qui est le lot du génie[1] celui qui sacrifie si simplement l'amour-propre à l'amour, la volonté à la soumission, *Don Juan* et cette fin où il voulait promener à travers tous les pays et tous les événements de la fin du dernier siècle son susceptible héros, —aux scrupules à la fois étroits et élevés de son amie et à son empire inquiété[2].

C'est vers le milieu de juillet 1821 qu'éclatèrent, parmi les nobles patriotes Romagnols, les foudres de la proscription pontificale. Le comte Gamba et son fils durent quitter Ravenne dans les vingt-quatre heures, et se réfugièrent à Florence, et de là détournés par Byron de la Suisse romantique et de la prosaïque Genève, à Pise. La voix de l'amour, soutenue par celle de l'amitié, y rappelant bientôt, malgré d'innombrables regrets, de funestes pressentiments, Byron prêt pour toutes les épreuves, auprès de la comtesse Guiccioli d'abord éperdue de la perspective du couvent et de la séparation, bientôt résignée et heureuse quand elle revit celui qui tient lieu de tout même de la patrie.

Byron quitta Ravenne à la fin d'octobre 1821, emportant les adieux des pauvres et l'honneur de leur protestation contre son départ, considéré comme un malheur public[3]. Le 29, il était à Pise, où il allait habiter ce sombre palais Lanfranchi sur l'Arno, plein de toutes les grandeurs et de toutes les tristesses du moyen âge. C'était là la digne demeure d'un voyageur mélancolique mais fier, affligé, sans en être effrayé, de l'incertitude de la vie, de la servitude de l'âme, des trahisons des choses, des fatalités héréditaires, et qui,

1. Moore, t, V,p. 36. —2. *Ibid.*, t. V, p. 40, 6 uillet 1821.
3. Moore, t. V, p. 43.

avant de partir pour rejoindre des proscrits, ses hôtes depuis le mois d'août, a écrit son testament littéraire et ne tardera pas à écrire son autre testament, sans que sa main tremble des frémissements du cœur à jamais dompté. Ce Byron héroïque et simple à la fois, est celui sur lequel Shelley, qui venait d'être à Ravenne le dernier de ses commensaux, nous donne ces détails réhabilitateurs :

Arrivé hier soir, à dix heures, je suis resté à causer avec lord Byron jusqu'à cinq heures du matin. Lord Byron va très-bien et a été enchanté de me voir. Sa santé est complétement rétablie, et la vie qu'il mène est tout à fait l'inverse de celle de Venise.

Lord Byron avait presque ruiné ses forces à Venise; sa débilité était telle qu'il ne pouvait digérer aucune nourriture. Il était consumé par une fièvre continuelle; et, sans l'affection qui l'a arraché aux excès auxquels il s'était livré par insouciance et orgueil plutôt que par goût, il serait mort à présent....

Ravenne, 15 août 1821.

Lord Byron s'est grandement amélioré à tous égards, en génie, en caractère, en vues morales, en santé et en bonheur. Sa liaison avec la Guiccioli lui a été d'un inestimable avantage. Il vit avec grandeur, mais sans dépasser son revenu, qui monte à présent à environ quatre mille livres sterling, *dont il consacre un quart à des œuvres de charité*. Il paraît avoir subjugué ce qu'il avait de mauvaises passions, et devient ce qu'il était fait pour être, un homme vertueux..., etc.[1].

Le témoignage de Moore, de Medwin, de lady Blessington, de Walter Scott s'ajoute à cette appréciation de Shelley, si flatteuse pour l'influence de la comtesse

1. Moore, t. V, p. 56.

Guiccioli, qui se contentait d'en goûter la douceur, sans en comprendre le mérite, et attribuait à l'énergie morale et à la bonté native de Byron, une transformation dont elle fut la seule cause, que sa modestie ne vît pas[1].

Nous ne voulons plus que citer ces quelques lignes de Walter Scott, pleines d'une si loyale estime et d'un si noble regret :

J'ai toujours pensé et j'ai encore la ferme persuasion qu'au moment où nous l'avons perdu, il touchait à une crise de sa vie qui devait lui ouvrir de nouvelles sources de gloire, et qu'une fois lancé dans cette nouvelle carrière, il eut complétement racheté les fautes que ses amis voudraient oublier[2]....

Ainsi était enfin exaucée la prière de cette pieuse admiratrice, qui avait tant de fois joint les mains pour sa conversion et son bonheur : vœux touchants et secrets[3] inspirés par une pitié ardente et tendre pour le grand pécheur qui était un grand poëte, et communiqués un jour à celui qui en était l'objet, par le mari même de la défunte qui y ajoutait ses hommages et ses larmes. Cette démarche étrange et émouvante, qui montrait à Byron combien [sa voix avait pénétré dans les profondeurs du cœur féminin et de l'âme nationale, le toucha à un point inexprimable, et fit plus, dit-il, pour son amélioration que tous les sermons. Il voulut conserver pure une gloire dont de telles larmes avaient pleuré le déclin et dont de telles mains avaient béni d'avance la résurrection[4].

1. Moore, t. V, p. 122, 123. — 2. Moore, t. II, p. 436.
3. Moore, t. V, p. 136, 142. — 4. Medwin. — Blessington.



CHAPITRE II.

PISE. — GÊNES. — MISSOLONGHI

(1821-1824.)

Point culminant de la vie et de l'histoire de Byron. — La fin de tout cela ne se prévoit que trop. — Tableau abrégé du séjour à Pise. — Dégoûts et déboires. — Byron arrive à Gênes chargé d'un double deuil. — Mort d'Allegra. — Son épitaphe. — Mort de Shelley. — Byron prend l'habitude du soupir. — Son goût pour les Américaines. — Ses projets d'intervention en Grèce. — Préparatifs de l'année 1822. — Déceptions de sa collaboration au journal *le Libéral*. — Funérailles caractéristiques de Shelley. — *Crémation* à l'antique. — Byron écrit trois nouveaux chants du *Don Juan*. — Son départ pour la Grèce. — Adieux à la villa Saluzzio. — Ses pressentiments funèbres. — Ce qui tua Byron. — Sa mort. — La comtesse Guiccioli gardienne fidèle de sa mémoire. — Incident tragique des funérailles de Byron. — Où repose celui qui s'est si peu reposé. — Lady Byron. — Pourquoi l'Angleterre feint d'avoir oublié Byron.

Nous voici arrivés au point culminant de notre route. Nous découvrons d'un seul coup d'œil tout l'horizon de cette vie si abrupte, si accidentée d'un côté, et de l'autre, si nette, si plane, si droite que dès Pise on devine Missolonghi, et dès 1821, le tombeau de 1824. Tous les détails que nous pourrions ajouter ne seraient plus que des anecdotes, le caractère, le génie et la destinée de lord Byron étant arrivés à ces lignes maîtresses dont tout le reste du plan n'est plus que le développement logique et comme fatal. Le séjour à Pise et à Gênes ne compte d'ailleurs que des événement intimes et comme domestiques. Tout le drame est dans la conscience.

Quand on aura raconté, avec plus ou moins de détails, les déceptions littéraires et les épreuves morales qui

poussèrent de plus en plus le poëte de la spéculation l'action; quand on l'aura montré inconsolable de deux pertes cruelles, brisant, après les derniers essais, intitulés : *Werner* et *Le Ciel et la Terre*, une plume qui ne sait plus écrire que des satires, et s'est en vain évertuée aux polémiques du journal *Le Libéral*, aidé aussi de son argent; quand on aura peint sa vie retirée et doucement monotone, partagée entre ses lectures, ses rares réceptions, ses visites régulières à la comtesse Guiccioli, animées d'entretiens patriotiques avec le comte Gamba, que demeurera-t-il à dire? On pourra encore enregistrer ses promenades équestres avec Shelley, Hunt, Taafe et Trelawney, dont le but est une partie de tir au pistolet; ou ses conversations avec Medwin à Pise, et un moment avec son cher Hobbhouse, le dernier des amis qu'il ait pu embrasser, ou à Gênes avec lady Blessington. Alors on aura tout dit de cet esprit sans orages, de ce cœur sans mystères, de cette existence dont une querelle avec un soldat ivre, qui dégénère en rixe avec la suite du lord, sera l'unique événement, plus grave par ses conséquences que par lui-même, puisqu'il entraîna le départ pour Gênes de Byron et de ses amis.

Byron ressentait d'autant plus douloureusement cette humiliation d'un séjour précaire, suspect à l'autorité et désagréable, en raison de ses opinions et de ses amitiés, à la police, — qui pourrait bien être pour quelque chose dans l'affaire du sergent Masi, véritable agent provocateur, — que ses mauvaises relations avec l'Angleterre l'obligeaient à user avec réserve du bénéfice de sa qualité, et qu'il se sentait exposé tous les jours à risquer dans une affaire tragique et ridicule ce qui lui restait de considération et de tranquillité.

Byron arriva à Gênes chargé du double deuil de Shelley et de sa fille Allegra, morte au couvent de Bagna-Cavallo. Le 26 mai 1822, il écrivait à M. Murray, de Montenero, d'où il voyait le port de Livourne et le vaisseau qui allait rapporter en Angleterre le corps de son enfant :

Le corps est embaumé.... La comtesse Guiccioli a eu la bonté de donner les ordres nécessaires à M. Durus, qui a surveillé l'embarquement et qui vous écrira. Je désire qu'elle soit enterrée dans l'église d'Harrow.

Dans le cimetière, près du sentier, sur le sommet de la colline qui regarde du côté de Windsor, il y a, sous un arbre touffu, une tombe sur laquelle est inscrit le nom de Peachie ou Peachey. J'avais coutume de m'asseoir là de longues heures, quand j'étais enfant; c'était ma place favorite. Mais comme je désire ériger une pierre à sa mémoire, il vaudra mieux déposer le corps dans l'église.... Près de la porte, à main gauche, en entrant, il doit y avoir un monument avec cette inscription, etc.... Je me les rappelle ces vers, au bout de dix-sept ans, non qu'ils aient en eux rien de remarquable, mais parce que de mon banc, dans la galerie, mes regards tombaient naturellement sur cette tombe. Je veux qu'Allegra soit enterrée aussi près que possible de ce monument, et que, sur une tablette de marbre incrustée dans le mur on inscrive ces mots :

EN MÉMOIRE
D'ALLEGRA
FILLE DE G. G. LORD BYRON
QUI MOURUT A BAGNA-CAVALLO
EN ITALIE, 30 AVRIL 1822
AGÉE DE CINQ ANS ET TROIS MOIS

J'irai vers elle, mais elle ne reviendra pas vers moi[1].
(*Samuel*, chap. XII, verset 23.)

1. Moore, t. V, p. 199-200.

La mort de Shelley, son confrère en poésie et en persécution, acheva de développer ces germes de mélancolique et généreuse ambition qui devaient éclater, après quelques velléités du côté de l'Amérique et de la Colombie, en un fécond et suprême enthousiasme pour la cause des Grecs. Ceux-ci combattaient du moins, au lieu de s'abandonner eux-mêmes comme les Italiens. dès la fin de l'année 1822, cette mélancolie se trahit par ce symptôme navrant de l'habitude du soupir ou de la respiration convulsive, symptôme relevé par le peintre West quand Byron posait devant lui en 1822[1], et que Byron lui-même et tous les voyageurs de cette époque devaient retrouver chez les Grecs contemporains, courbés sous le bâton turc. Pour l'ambition généreuse et libérale, dernière flamme qui va dévorer ce cœur, elle s'exalte au contact des officiers américains de l'escadre de Livourne, des hommages que sa gloire récolte de leur libre et franche admiration, et c'est alors qu'il écrit : « qu'il aime mieux recevoir le salut de « tête d'un de ces républicains, qu'une tabatière d'un « Empereur. » Il n'eût fait exception que pour un seul, son idole durant son triomphe, plus encore après sa chute, Napoléon, et il ne pouvait s'empêcher d'envier le souvenir impérial dont avait été honoré le dévouement de lord Holland.

L'été de 1822 est employé par lord Byron à des demandes de renseignements, des souscriptions pour le comité Irlandais, des correspondances avec le comité Grec, des préparatifs enfin dont le nom de son schooner *Le Bolivar* suffit à indiquer le mobile secret. De temps

1. Moore, t. V, p. 206.

en temps, la verve sourd encore en lui, et il reprend la lyre de *Don Juan*, sa *Dictatrice* lui ayant accordé la permission de continuer, pourvu toutefois « qu'il fût « plus circonspect, plus décent et plus sentimental dans « la suite qu'au commencement[1]... »

Arrivent alors, pour précipiter son dégoût des guerres de la plume, et rendre plus ardente l'ancienne et chevaleresque soif de gloire militaire, l'échec et les déceptions du journal *le Libéral*, fondé avec sa collaboration et son appui financier par l'aventureux Leigh Hunt, et la mort de Shelley, dont l'influence métaphysique ne se trahit que trop dans *Werner* et dans *La Terre et le Ciel*. Cette mort rompit le dernier lien qui l'enchaînât à la spéculation et au rêve, et à ce point de vue, quoi qu'elle ait été une de ses plus grandes douleurs, elle fut aussi un bonheur pour lui. Le 8 août, il écrivait de Pise à Moore :

Vous aurez appris que Shelley et un autre gentleman, le capitaine Williams, se sont noyés par une bourrasque dans le golfe de Spezia, il y a eu hier un mois (7 juillet). En voilà encore un de parti ; un de ceux sur lesquels le monde s'est méchamment et brutalement mépris. Peut-être lui rendra-t-il justice, maintenant que cela ne peut ni troubler son repos, ni le lui donner[2].

Byron continuait *Don Juan*, demeuré inachevé comme sa vie, par trois chants, consacrés à chanter les grandeurs et les horreurs de la lutte à laquelle il aurait déjà pris part, sans les circonstances qui avaient entravé son élan, et il fermait ses tablettes sur ces paroles significatives faites pour éclairer le travail intérieur qui

1. Moore, t. V, p. 212. — 2. Moore, t. V, p. 217.

s'agitait en lui. « Avec de pareilles choses et de pareils « misérables dans le conflit actuel de la philosophie et de « la tyrannie, il est urgent de jeter le fourreau. Je sais « que c'est courir de terribles hasards, mais il faut que « la bataille se livre, et elle sera féconde en biens pour « l'humanité, quoiqu'il puisse advenir à l'individu qui « se risque[1]. »

C'est dans ces pensées que le 19 août 1822, il partait avec Leigh Hunt et Trelawney, pour rendre les derniers devoirs aux corps de Shelley et de Williams, rejetés par le flot qui les avait engloutis, sur une terre encore alors inhospitalière aux cadavres que ne peut point conduire au dernier asile un prêtre catholique. Il fallut suppléer à l'inhumation, faute d'un cimetière, par une *crémation* à l'antique, dont le tableau est un des plus étranges épisodes de cette étrange vie. Byron écrivait, le 27 août 1822 :

> Nous avons récemment brûlé les corps de Shelley et de Williams, sur le rivage de la mer, pour les pouvoir transporter et faire enterrer convenablement. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'effet extraordinaire qu'avait le bûcher funèbre, sur une plage déserte, avec les montagnes pour fond et la mer au devant, non plus que du singulier aspect que donnaient aux flammes le sel et l'encens. Tout Shelley a été consumé, hors son cœur, qui n'a pas voulu prendre feu, et qui est maintenant conservé dans l'esprit de vin [2]....

Il faut lire dans Medwin, témoin oculaire, les détails de cette fantastique cérémonie, dont le théâtre, c'est-à-dire la côte entre Livourne et Lerici, semblait choisi à la fois pour un naufrage et pour une sépulture, avec son

1. Moore, t. V, p. 218. — 2. Moore, t. V, p. 220.

aridité solitaire, son tronc desséché, sa hutte de roseaux, et la ligne bleuâtre d'un horizon infini, dans lequel la mer et le ciel semblaient confondus. C'était bien là que devaient échouer et mourir un poëte et un exilé.

Qu'on ajoute maintenant le tableau au cadre, et au milieu de cette morne immobilité, qu'on se figure en mouvement la scène des funérailles : Byron et Trelawney debout sur le bûcher, le visage terni du reflet de ces flammes cadavéreuses, Leigh Hunt, à demi évanoui d'émotion, gisant dans la voiture, dont les quatre chevaux de poste piaffaient dans le sable, sous les coups de fouet enflammés d'un soleil torride ; et au milieu d'un silence religieux, la cérémonie s'accomplissant jusqu'au bout, troublée seulement par le cri aigu d'un courlis solitaire, qui tournoyait en un cercle de plus en plus étroit autour de la proie funèbre qu'on lui ravissait [1].

Shelley, le poëte panthéiste, repose aujourd'hui dans le cimetière protestant de Rome, à côté de son ami Keats, le poëte païen, dont on trouva, quand le noyé fut vomi par la mer homicide, les *Œuvres* dans sa poche.

Et maintenant, nous voici parvenus à la fin de notre tâche. Nous ne citerons plus, nous étant donné pour mission de raconter plus encore l'âme de Byron que sa vie, que la date de son départ de Gênes pour la Grèce, le 13 juillet 1823, à bord de *l'Hercule*, en compagnie du capitaine Trelawney, du comte Pietro Gamba et du médecin Bruno.

Ce n'est pas sans douloureux regrets, sans mélancoliques pressentiments, sans funestes augures, que lord

1. Medwin, t. II, p. 143 à 161.

Byron dit à l'Italie, à cette *villa Saluzzio* sur la colline d'Albaro, qu'il était venu habiter en octobre et dont les orangers avaient abrité ses derniers beaux jours, un adieu qu'il sentait être définitif. Il partait sans illusions, avec ces douloureux espoirs, ces doutes anxieux, que laissent aux plus braves les luttes contre l'impossible et les belles causes à moitié perdues. Il partait pour une de ces entreprises dont on ne revient guère parce qu'elles semblent le couronnement naturel d'une belle vie, la dernière faveur qui précède le coup fatal. Il partait emportant un de ces drapeaux qui paraissent faits pour servir de linceul aux funérailles d'un grand homme, pour cette Grèce enfin, seconde patrie de tous les esprits éminents, où un admirateur d'Homère doit être content de mourir. Il partait seul enfin, et de là, les larmes secrètes du futur *archi-stratége* seul, laissant aussi dans les pleurs celle qui, partagée entre l'amour de Byron et l'amour de sa gloire, avait eu le courage de se séparer du héros qu'elle ne pouvait suivre, sans avoir celui de n'en pas souffrir.

Le 19 avril 1824, lendemain du jour de Pâques, à six heures moins un quart, Byron rendait le dernier soupir après une agonie douce et fière où tantôt il croyait étreindre des poitrines amies, tantôt commander l'assaut de Lépante, tantôt murmurant « Adieu ! » et tantôt criant « En avant ! »

Nous n'avons pas cru devoir raconter les épisodes peu nombreux de cette année préparatoire, toute entière occupée de négociations avec le comité anglais et le gouvernement grec, troublée de dissidences et d'intrigues, de conflits avec le colonel Stanhope, et de débats avec Mavrocordato. L'ennui de cette inaction, le

spectacle de la brutale indiscipline de ses Souliotes, et de l'anarchie des chefs, pire encore que le désordre des soldats, la crainte de voir avorter un mouvement commencé par des volontaires à tête de mercenaires, la prévision de tout le sang nécessaire encore pour cimenter l'émancipation, et de tout le temps nécessaire pour la consolider : toutes ces surprises, toutes ces déceptions, tous ces affronts de la réalité à l'idéal, joints aux influences meurtrières du climat, achevèrent de tuer lord Byron, et d'user l'huile de cette lampe qui se consumait comprimée. Il n'eut que le temps de justifier des espérances et des regrets. Il n'eut que le temps de donner un grand exemple, dans lequel gît surtout, faite d'intentions plus que de services, et de courage plus que d'habileté, la gloire suprême qui illumine son tombeau. Il n'eut que le temps enfin de se montrer administrateur, diplomate, capitaine, de témoigner de ce qu'il eût pu être avec un meilleur sort, dans un pays plus fait pour la liberté, à la tête d'hommes plus disciplinés que ces frustes soldats auxquels il fallait apprendre à la fois la guerre et la civilisation, et qui n'avaient que du courage.

Et maintenant qu'on a le cadre, que le lecteur curieux demande les figures à d'autres; qu'il compulse et compare les témoignages fort divers du comte Pietro Gamba, de Parry, de Stanhope, et de ce Trelawney, qui ne pouvant défigurer l'âme de Byron, a essayé de calomnier son corps. Ces insinuations profanatrices lui ont attiré une réfutation vengeresse[1], de la part de celle qui, après avoir refusé la fortune de Byron[2], s'est

1. *Presse* du 6 février 1859. — 2. Lady Blessington.

faite la gardienne de sa mémoire, et noblement fidèle à de glorieux souvenirs, noblement fidèle à elle-même, porte sans blesser d'autres devoirs et d'autres droits, l'honneur d'un culte que ni l'opinion, ni la fortune, ni le temps, ni la mort n'ont découragé.

L'expédition de Grèce, qui ne nous apprend plus rien sur Byron comme poëte, puisque la lyre a cédé à l'épée, ne nous apprend non plus rien sur l'homme, que nous savions, bien avant, intrépide et généreux.

Notre histoire va donc finir comme sa vie, subitement arrêtée par la mort. La vraie statue de Byron, celle qui lui ressemble le plus, est justement celle qui, à peu près achevée du corps, ébauchée seulement de la tête, semble le symbole de sa destinée interrompue, et dont le visage demeure mystérieux sous le laurier funèbre, tandis que le marbre impoli du tombeau sur lequel elle est couchée, rappelle la surprise d'une inhumation prématurée.

Il ne nous reste plus qu'à dire ce dernier épisode, pathétique comme un dénoûment, salutaire comme une moralité, qui clot si tristement et si dignement un livre consacré à Byron. La mort de cet homme devait être extraordinaire comme sa vie, et sa puissance fatale devait encore lui survivre quelque temps, et faire du retour de son cercueil en Angleterre le signal d'autres et dramatiques funérailles. Caroline Lamb devait mourir du contre-coup de cette mort, qui trouva lady Byron indifférente, jouissant tranquillement d'une réputation usurpée, heureuse de ce bonheur égoïste, plus apparent que réel, troublé sous des formes sereines, qui doit être un châtiment, puisqu'il semble réservé aux méchants. Tandis que l'épouse honnête et hypo-

crite triomphait avec cette modestie qui est comme la coquetterie du remords, l'épouse coupable mais sincère attendait avec une impatience fébrile le jour de l'arrivée, aux environs de son domaine, du cercueil de celui qu'elle avait aimé jusqu'à la haine.

Elle habitait, comme on sait, la belle terre de Brocket-Hall, soumise à ce régime pacificateur de la retraite et du recueillement, et son dernier livre, *Ada Reis*, témoignait par l'observation, des progrès de cette cure morale, que surveillait avec sollicitude un mari attentif, sage, dévoué, « sans vains reproches, sans faux pardons, l'aidant à porter la vie et la traitant comme une malade [1]. » A la première nouvelle de la mort de Byron, William Lamb accourut, et, gardien vigilant, s'empressa d'écarter tout journal indiscret, toute relation capable de réveiller les anciennes blessures et de détruire en une heure l'œuvre salutaire des années. Vains efforts! lady Caroline Lamb, accompagnée de son mari qui lui faisait une lecture, se trouvait à la grille du parc, au jour, à l'heure, à la minute, où passait un char funèbre à larges armoiries, suivi, au milieu des héraults et des pages, d'un chien fauve hurlant et pleurant son maître.

Ce convoi, c'était celui de Byron revenant de Missolonghi à Newstead, conformément au désir qui avait fait préférer à l'illustre et glaciale nécropole de Westminster le caveau domestique et féodal héréditaire. Ce chien hurlant, c'était le doux Lyons, le dernier de sa race dont Byron, qui l'avait acheté en Grèce, ait caressé la tête.

Il dort aujourd'hui aux pieds de son maître, enterré

1. Amédée Pichot.

entre le chien Boatswain, cet autre ami, et le vieux serviteur Murray, attendant le signal résurrecteur de la trompette.

Lady Lamb tomba évanouie et fut rapportée mourante au château, sans que personne ait jamais su si ce fut le hasard ou sa volonté qui la firent se trouver, à point, spectatrice du funèbre spectacle. Le savait-elle? L'avait-elle deviné? Conduite par la haine ou l'amour, venait-elle braver, avec préméditation, un spectacle vengeur, ou nourrir l'incurable regret des larmes du dernier adieu? N'y eût-il là qu'une fatale coïncidence, une attraction irrésistible ou un tragique défi? Quoiqu'il en soit, lady Caroline Lamb ne se releva jamais de ce coup. Le 25 janvier 1828, elle achevait de traîner au tombeau une existence mélancolique et languissante.

Pour lady Byron, la date de sa mort paisible et honorée nous est inconnue, le nom qui faisait l'éclat de sa vie étant, comme un flambeau éteint, rentré dans l'obscurité. Si elle n'a que trop le droit d'être inscrite dans l'histoire de l'homme dont elle fit si honnêtement le malheur et si vertueusement le désespoir, elle n'a aucun droit sur cette tombe, où dans un coin, sous l'herbe, comme une fleur funèbre, nous avons placé le souvenir de la malheureuse et passionnée Caroline Lamb.

Pour l'Angleterre, un moment atterrée comme une mère qui a tué son enfant, elle a cherché à diminuer le crime de sa persécution en diminuant cette gloire qui proteste contre elle. Elle feint d'avoir oublié Byron. Elle affecte de lui préférer Southey son ennemi, Shelley son imitateur, Tennyson son disciple. Mais cette conspiration du goût tombe chaque jour devant le goût lui-

même. Il suffit d'entendre un chant de *Childe-Harold*, ou de *Don Juan*, pour refuser la bière pâle qu'on ose préférer à ce vin généreux. Il suffit d'une apparition de cet astre poétique du siècle, voilé par des nuages qui n'ont rien de littéraire, pour tuer l'éclat usurpé de ces étoiles rivales du soleil, et pour faire rentrer dans la brume ces talents brillants seulement de l'absence du génie[1].

1. Nous ne résistons pas, en finissant, au désir de rendre à M. Taine, le jeune maître qui a écrit sur Byron, son caractère et son génie, les cent meilleures pages qui existent dans notre littérature, l'hommage qui lui est dû.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE I.

LA JEUNESSE DE BYRON.

(1788-1809.)

Chapitre I. — Aberdeen.

Chapitre II. — Harrow.

LIVRE II.

POÉSIES ET VOYAGES.

(1809-1811.)

LIVRE III.

LA GLOIRE. — LE MONDE. — LA POLITIQUE.

(1811-1815.)

Chapitre I. — Londres.

Chapitre II. — Londres.

Chapitre III. — Figures de femmes.

Chapitre IV. — Une honnête femme.

LIVRE IV.

L'ENFER DE BYRON.

(1816-1823.)

Chapitre I. — Genève. — Milan.

Chapitre II. — Venise.

LIVRE V.

LA VITA NUOVA.

Chapitre I. — Béatrice.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

